Benoît Rondeau

OTTO SKORZENY

Des commandos SS au Mossad

PERRIN
biographie

Benoît Rondeau

Otto Skorzeny

Des commandos SS au Mossad

PERRIN

DU MÊME AUTEUR

GI. Le grand vainqueur de la Seconde Guerre mondiale, Ouest-France, 2025.

La Seconde Guerre mondiale fait son cinéma, Ouest-France, 2024.

L'Armée allemande 1870-1945. Grandeur et chute d'une force implacable, Buchet-Chastel, 2024.

L'Empire britannique en guerre, 1857-1947, Perrin, 2024.

Jour J. Bataille de Normandie, en images et en couleurs, Ouest-France, 2023.

La Préparation du Jour J. Une incroyable aventure, Ouest-France, 2023.

La Tête de pont de l'Orne, juin-août 1944, Ysec, 2023.

La Prise de Koufra. Actes de la journée d'étude du 26 novembre 2021, « Koufra dans la stratégie du Middle East Command », collectif, Abatos, 2023.

La Seconde Guerre mondiale vue d'ailleurs, « L'Égypte, entre enjeu stratégique et neutralité de façade », collectif, Buchet-Chastel, 2022.

Chancellorsville. La bataille parfaite de Lee, Ysec, 2022.

Alexandre contre Darius. La bataille de Gaugamèles, Ysec, coll. « Duels », 2022.

Les Voies romaines, Ysec, coll. « Pax Romana », 2022.

Les Légions romaines, Ysec, coll. « Pax Romana », 2022.

L'US Army contre l'Afrikakorps. L'épopée du désert (II), Ysec, 2022.

Les Parachutistes allemands en Normandie, Ysec, 2022.

La Guerre du désert, 1941/1943, héros et faits d'armes, Caraktère, 2022.

Le Soldat britannique. Le vainqueur oublié de la Seconde Guerre mondiale, Perrin, 2021.

La 8e Armée britannique. L'épopée du désert (I), Ysec, 2021.

L'Armée australienne en guerre. 14-18/39-45, Ysec, 2021.

Mémoires. Soldat jusqu'au dernier jour, par Albert Kesselring (présentation et annotation de l'ouvrage), Perrin, 2021.

3 Minutes pour comprendre. 50 événements clés de la Seconde Guerre mondiale, Le Courrier du Livre, 2021.

Rommel vs *Montgomery. La bataille de Normandie*, Ysec, coll. « Duels », 2021.

On refait l'Histoire !, « Le débarquement échoue », collectif, First, 2020.

Être soldat de Hitler, Perrin, 2019.

Alarm ! Les Allemands face au débarquement des Alliés, Ouest-France, 2019.

Rommel, Perrin, 2018.

L'Armée d'Hitler, Ouest-France, 2017.

Patton. La chevauchée héroïque, Tallandier, 2016.

Opérations aéroportées du Débarquement, Ouest-France, 2014.

Les Divisions du Débarquement, Ouest-France, 2014.

Invasion ! Le Débarquement vécu par les Allemands, Tallandier, 2014.

Afrikakorps. L'armée de Rommel, Tallandier, 2013.

Dictionnaire du Débarquement (sous la direction de Claude Quétel), Ouest-France, 2011.

La Grande Guerre au Moyen-Orient, 1914-1918, Beyrouth, Espace Publication, 2009.

Le Livre-Mémorial des déportés de France arrêtés par mesure de répression et dans certains cas par mesure de persécution, 1940-1945 (ouvrage collectif), FMD, Tirésias, 2004.

Vous pouvez consulter le site de l'auteur à l'adresse suivante :
www.benoitrondeau.com

Couverture : Photographie [colorisée] d'Otto Skorzeny, par Walter Frentz, 1943.
© Ullstein Bild, Walter Frentz

© Perrin, un département de Place des Éditeurs, 2025
92, avenue de France
75013 Paris
Tél. : 01 44 16 08 00

ISBN : 978-2-262-10463-4

« Cette œuvre est protégée par le droit d'auteur et strictement réservée à l'usage privé du client. Toute reproduction ou diffusion au profit de tiers, à titre gratuit ou onéreux, de tout ou partie de cette œuvre, est strictement interdite et constitue une contrefaçon prévue par les articles L 335-2 et suivants du Code de la Propriété Intellectuelle. L'éditeur se réserve le droit de poursuivre toute atteinte à ses droits de propriété intellectuelle devant les juridictions civiles ou pénales. »

Ce document numérique a été réalisé par PCA

Sommaire

Couverture

Titre

Du même auteur

Copyright

Introduction

1 - La jeunesse d’un futur commando

Premières années de la vie au sein de l’empire d’Autriche-Hongrie

Un visage balafré voué à devenir iconique

Skorzeny rejoint les SS autrichiens

Aux premières loges de l’Anschluss

2 - Un début de guerre sans éclat

De la Luftwaffe à la Waffen SS

Premiers pas au sein de la Waffen SS

En seconde ligne pendant l’invasion de l’Ouest

Une tête brûlée rétive à la discipline

Première véritable expérience de guerre en Yougoslavie

La campagne de Russie : blessure

Un homme d’action frustré

3 - Chef des commandos de la SS

Une proposition qu'on ne peut pas refuser

Commandos de la Wehrmacht et forces spéciales de la SS

La prise de fonction

L'organisation et l'entraînement des forces spéciales de Skorzeny

Premières missions

4 - L'entrée dans la légende : le sauvetage de Mussolini au Gran Sasso

Convocation à la Wolfsschanze

L'inoubliable rencontre avec Adolf Hitler

La mise au point de l'opération

L'envol vers le destin

Les premières investigations : Mussolini introuvable !

La piste de l'île de La Maddalena

Hitler donne son aval pour lancer l'opération

Mussolini est localisé au Gran Sasso

L'Italie fait volte-face

La mise au point du plan de sauvetage

L'opération Eiche *est lancée*

Skorzeny, libérateur du Duce

Décollage vertigineux

Otto Skorzeny au faîte de sa gloire

5 - Le développement des opérations et des forces spéciales

Un renfort de taille

Illusions persanes

Kidnapper Philippe Pétain !

Assassinats au Danemark

Un renforcement des prérogatives du SD au détriment de l'Abwehr

Coup de main manqué contre Tito

Dans l'attente du jour J

Déboires et déconvenues face aux débarquements alliés

Skorzeny collabore avec la Luftwaffe

6 - L'attentat du 20 juillet 1944

Une bombe à la Wolfsschanze

La nouvelle stupéfiante tombe : on a attenté à la vie du Führer

Skorzeny prend ses quartiers à la Bendlerblock

Des conséquences majeures sur l'étendue du commandement d'Otto Skorzeny

7 - Automne 1944 : des opérations d'urgence induites par l'effondrement du front de l'Est

Sonnenblume *: entrée en action en Ukraine*

Landfried *: tentative de guérilla en Roumanie*

Un impératif stratégique : maintenir la Hongrie aux côtés du Reich

Rassemblement des moyens pour amener la Hongrie à composition

Mickey Maus

Panzerfaust *: à l'assaut du Burgberg*

Freischütz *: Skorzeny et le Jagdverband Ost bernés*

8 - Ardennes 1944 : l'opération *Greif*

Une nouvelle mission confiée par le Führer en personne

Une mise en œuvre ardue des préparatifs

Un Einheit Stielau *des plus réduits*

L'ordre de bataille final de la Panzerbrigade 150

Des préparatifs menés dans le plus grand secret

Les opérations menées par l'Einheit Stielau

Le plan Greif *: un échec complet ?*

La Panzerbrigade 150 face à son destin à Malmédy

9 - Ultimes missions pour un Troisième Reich agonisant

Combats conventionnels face à la ruée soviétique sur l'Oder

Intermède berlinois puis de nouveau face aux Américains

Le projet chimérique du Werwolf

Le « réduit alpin » est-il réalisable ?

La défaite du Troisième Reich est consommée

Une reddition dans des circonstances rocambolesques

Début de captivité pour une célébrité du Troisième Reich

10 - Skorzeny face à la justice militaire américaine

Le procès attendu du libérateur de Mussolini

Skorzeny a-t-il ordonné l'assassinat de prisonniers ?

Un espion britannique vole au secours de Skorzeny

Sous les verrous au service des Alliés

L'évasion

11 - Un asile doré en Espagne

Où est donc passé « l'homme le plus dangereux d'Europe » ?

Scandale à Paris

Le refuge de l'Espagne franquiste

Le mythe d'un Skorzeny à la tête d'un réseau international d'anciens nazis

Un rôle dans la lutte contre le bloc communiste ?

Projet avorté d'une force secrète de commandos

Skorzeny, homme d'affaires

Skorzeny continue à faire parler de lui

Un homme d'affaires couronné de succès

Skorzeny et Perón : une connivence qui n'eut jamais lieu

12 - Aventures égyptiennes

Des Allemands pour l'Égypte de Nasser

Une tendance confortée par un coup d'État

Skorzeny : un expert des commandos au service de l'Égypte ?

Des armes qui sèment le trouble

Skorzeny, agent du Mossad

Épilogue. Les dernières années

Notes

Sources et orientation bibliographique

Index

Introduction

Skorzeny, « l'homme le plus dangereux d'Europe » – l'expression, venue des Britanniques, a été popularisée par un procureur américain –, le sauveur de Mussolini, celui de l'exploit du Gran Sasso. Skorzeny, le fidèle commando de Hitler, celui des missions les plus audacieuses : contre Tito, sous l'uniforme américain dans les Ardennes, ou encore, projet avorté, l'enlèvement du maréchal Pétain.

L'homme a été érigé en mythe et en icône de son vivant et a su admirablement capitaliser cette notoriété. Durant la guerre, il se produit à la radio et apparaît à plusieurs reprises dans les actualités allemandes. Une image favorable que l'intéressé a savamment orchestrée dans ses Mémoires et ses divers écrits de l'après-guerre, ainsi que dans ses apparitions à la télévision. Skorzeny tire parti de sa réputation sur le plan éditorial, n'hésitant pas à édulcorer les aspects peu reluisants de sa carrière, mais, surtout, en imprimant un parfum d'aventure à des faits d'armes largement romancés sous sa plume. Volontiers hâbleur, orgueilleux, Skorzeny n'a de cesse de se mettre en avant, d'enjoliver à l'envi les faits, pour ne pas dire les forger de toutes pièces.

Ce mythe tire en partie son origine des déclarations faites par ses adversaires dès les années de guerre, puis prend de l'ampleur après le conflit. D'anciens ennemis, et non des moindres, lui ont rendu hommage, à l'instar du général Robert Laycock, qui fut le responsable des Opérations combinées de 1943 à 1947. Ainsi, à l'image d'Erwin Rommel, la légende de

Skorzeny est aussi bien le fait de la propagande de Goebbels et du régime nazi que des allégations et déclarations de ses anciens adversaires.

De façon révélatrice, Ian Fleming, le romancier créateur de l'agent 007, qui appartenait aux services secrets britanniques durant la guerre, a affirmé avoir étudié les opérations menées par Skorzeny. L'adversaire de James Bond, dans *Moonraker*, campé au cinéma par Michael Lonsdale, est un ancien de son école de commandos de Friedenthal. On voit en effet en lui un chef de premier ordre, y compris pour les opérations conventionnelles. Il conviendra de questionner cette affirmation. Dynamique, mais piètre organisateur, ses succès, il les doit aussi et avant tout à son entourage : Adrian von Fölkersam et Karl Radl, ses principaux collaborateurs, mais aussi à Ilse, sa dernière épouse.

Ce géant balafré de près de 2 mètres, homme à femmes, orgueilleux et brutal, continue d'incarner le national-socialisme pendant des années, et ce d'autant plus qu'il ne désavoue aucunement les engagements et les convictions qui furent les siens au temps où il était au service de Hitler. Après guerre, il est ainsi présenté comme un des chefs du complot international nazi. Hitlérien convaincu, il l'est indubitablement. À propos de Speer, qui prit ses distances avec le régime après la guerre, Skorzeny ne mâche pas ses mots en constatant que ce fidèle du Führer ose affirmer qu'il envisageait d'attenter à la vie du dictateur. Speer a au contraire fait montre de zèle envers Hitler et n'avait rien d'un opposant, fût-il tardif*[1]. « Sans doute, dira-t-on, cachait-il son jeu ? Mais il le cachait supérieurement », observe, ironique, Skorzeny[1].

Son déni du caractère singulier de la SS et de l'aspect criminel du régime nazi est patent. On en vient presque à s'étrangler en lisant des lignes comme celles-ci : « Le chroniqueur américain George H. Stein, dans son livre *The Waffen SS* (New York, 1966), bien que trop souvent partial, est obligé de reconnaître que 99 % de ces hommes retenus captifs avaient fait une guerre correcte : ainsi en décidèrent les tribunaux de « dénazification »,

après d'interminables enquêtes, menées en plein accord avec les puissances victorieuses et occupantes[2].

Skorzeny repousse du revers de la main toute évocation d'un crime qui serait imputable aux Waffen SS. Évoquant les soldats allemands qui furent ses subordonnés, il a cette affirmation stupéfiante : « Je crois qu'il faut qu'on sache que ces hommes, s'ils furent engagés dans une sale guerre, n'ont jamais fait une guerre sale. L'adversaire lui-même, on le verra, leur a rendu hommage[3]. » Si Skorzeny concède – avec un remarquable sens de la litote – que les « opérations de police dégénèrent trop souvent », « elles étaient conduites par des unités qui usurpèrent la qualité de Waffen SS, cela fut officiellement reconnu »[4]. Cette affirmation est évidemment dénuée de tout fondement.

Ses écrits sont à l'avenant et il convient de les considérer avec distance et de les utiliser avec précaution pour établir le récit d'une vie hors normes. Outre une distorsion de son rôle réel dans les événements relatés, Skorzeny multiplie les contre-vérités, à l'image de celle-ci : « Jamais le Führer, élevé dans le catholicisme, n'a abjuré cette religion. Bien au contraire. Il pensait et disait que les deux principaux piliers de la civilisation occidentale étaient l'Église romaine et l'Empire britannique[5]. » On n'accordera guère crédit non plus à la fameuse biographie que lui a consacrée Glenn Infield. Ces textes, émaillés d'erreurs et d'approximations, voire d'une mauvaise foi évidente, restent pourtant indispensables pour une première approche du personnage, dont la connaissance passe aussi par la compréhension de la fabrique d'une image pour la postérité. Le témoignage de Skorzeny, qui a publié ses souvenirs et Mémoires sous divers titres et différentes éditions en de multiples langues, est par ailleurs à maintes reprises indispensable pour la simple raison qu'il est le seul à nous donner une relation de certains faits, aussi éloignée de la réalité soit-elle. La période de l'après-guerre est à cet égard nimbée de mystères et nous sommes contraints, par la force des choses, d'émettre parfois des suppositions – certes réfléchies – puisque

l'essentiel des données vient de ce que Skorzeny a bien voulu faire savoir de ses propres activités.

Se plonger dans la biographie de Skorzeny permet de s'immerger dans une époque et d'embrasser le point de vue d'un simple Autrichien devenu le chef des forces spéciales de son compatriote dictateur, mais aussi d'approcher les personnages parmi les plus influents de leur temps, avec lesquels il est en contact étroit : Hitler, bien entendu, mais aussi Mussolini, Himmler, Göring, le régent Horthy, Nasser…

Skorzeny s'est retrouvé au plus près des grands événements de son temps et nous en livre une vision particulière : ainsi de l'Anschluss – le rattachement de l'Autriche au Troisième Reich –, des suites de l'attentat du 20 juillet 1944 perpétré contre Hitler par le comte von Stauffenberg, ou encore de l'effondrement de l'Allemagne en 1945.

C'est également suivre le rythme haletant d'opérations hors du commun – certaines méconnues, au-delà des plus médiatisées comme le raid du Gran Sasso –, découvrir la mise au point de matériels, ainsi que la genèse et la préparation d'une mission commando. Car Skorzeny est par excellence l'homme des forces spéciales, au sein d'une armée – la Wehrmacht – davantage orientée, par ses traditions et par ses doctrines, vers les forces conventionnelles.

Cette biographie couvre de nombreuses années de l'après-guerre, trois décennies jusqu'au milieu des années 1970, ce qui nous permet ainsi d'aborder le devenir des nazis après la défaite de 1945. Un tour d'horizon qui débute avec la période des grands procès, dans lesquels Skorzeny est mis en cause, puis de l'expatriation et la participation à des activités plus ou moins légales, outre la question sous-jacente de la volonté de regénérer l'Allemagne selon une vision nationale-socialiste toujours prégnante chez des individus demeurés hitlériens, au nombre desquels figure incontestablement Skorzeny. Sa réputation est établie, de sorte que ses moindres faits et gestes sont scrutés par les médias et sans doute les services

de renseignement, tous spéculant sur l'activité d'un homme qu'on ne considère pas capable de raccrocher le bâton de baroudeur et du spécialiste des coups de main. Il conviendra de faire la part des choses et de discerner le vrai du faux dans les activités que l'on lui attribue après 1945. On n'a eu en effet de cesse de lui prêter nombre de faits retentissants, y compris les plus improbables, comme l'assassinat de John Fitzgerald Kennedy6.

On l'a compris, Otto Skorzeny n'est pas une personnalité qui inspire la sympathie ou la moindre admiration, mais le personnage est exceptionnel à plus d'un titre, témoin et acteur d'événements majeurs. Partons donc sur les traces d'un destin d'exception, un serviteur zélé d'Adolf Hitler, dont le parcours nous permet à la fois d'appréhender avec davantage d'acuité une époque dramatique, mais aussi de saisir la mentalité et la personnalité d'un nazi de premier plan, le chef des commandos de Hitler. Un parcours qu'il convenait de retracer de façon objective, ce que nous nous sommes attachés à réaliser7.

---

*1. Dans les faits, le seul acte de rébellion envers Hitler fut celui de ne pas mettre en œuvre le plan *Néron*, qui prévoyait la destruction des infrastructures industrielles du Reich. On est loin d'un résistant.

1
La jeunesse d’un futur commando

Premières années de la vie au sein de l’empire d’Autriche-Hongrie

2 décembre 1908. Vienne, la cosmopolite capitale de l’Empire austro-hongrois, célèbre le jubilé de son monarque, le vénérable François-Joseph, qui préside depuis soixante ans les destinées de l’empire autrichien puis de la Double-Monarchie austro-hongroise. Quelques mois plus tôt, le 12 juin, Flora Skorzeny, née Siber Steiner-Hardt, met au monde un garçon, que l’on baptise Otto, second d’une fratrie rassemblant trois frères et sœurs et rejeton autrichien d’un empire germanique essentiellement peuplé de non-Allemands. Le père, Anton, est ingénieur, et la famille mène une vie aisée dans une demeure au charme cossu. La bonne société viennoise de la Belle Époque jouit d’une existence insouciante. C’est encore le temps des mondanités et des valses, celui des fastes d’une monarchie qui brille de ses derniers feux. Sur les bancs de l’école, Otto révèle un profil plutôt scientifique. Il ne sera jamais un grand lecteur mais fait montre de facilités pour les langues : en français d’abord, alors langue de distinction au sein de la haute société viennoise, avant de montrer, plus tard, des aptitudes en anglais et en espagnol[1].

Tout bascule le 28 juin 1914, lorsque l’héritier du trône des Habsbourg, l’archiduc François-Ferdinand, tombe sous les balles d’un activiste serbe.

Un mois plus tard, l'Europe s'embrase dans le premier conflit mondial. La guerre surprend la famille Skorzeny en congés sur la mer du Nord, près de Bremerhaven.

Quatre années plus tard, la défaite laisse un goût amer. Pour Otto, elle se matérialise d'abord par un net fléchissement du niveau de vie de la famille. Il rapportera qu'il lui a fallu attendre ses 15 ans pour goûter de nouveau à la saveur du beurre après les années de guerre. Le jeune garçon évolue désormais dans un État croupion, l'Autriche, issu d'un démantèlement du vénérable Empire austro-hongrois, réalisé au nom du droit des peuples à disposer d'eux-mêmes (bien que les Allemands semblent exempts de ce principe cardinal brandi par la toute jeune Société des Nations). Bien que germanophones, les Autrichiens ont pour interdiction de rattacher leur territoire à l'Allemagne vaincue, dont on veut à jamais juguler toute menace pour la paix qui pourrait en émaner. Le pays est ainsi privé de ressources et d'un marché intérieur qui s'étendait aux confins de la Roumanie et de la Grèce. L'inflation du début des années 1920 ne fait qu'ajouter aux difficultés. Le père d'Anton, qui a perdu sa situation, tente de faire comprendre à ses enfants qu'à tout malheur se combine un élément positif : il est bon, leur explique-t-il, de ne pas s'habituer à une vie trop confortable.

Les Skorzeny, comme beaucoup de leurs semblables, n'éprouvent donc que peu d'empathie pour la république autrichienne. Un pouvoir fort, qui plus est combiné à un rattachement avec l'Allemagne, semble constituer la seule solution souhaitable[2]. Selon Skorzeny, l'immense majorité des Autrichiens est favorable à une intégration dans l'Allemagne. Et d'ajouter que « chaque année, le premier dimanche de septembre, toutes les associations d'écoliers, de lycéens et d'étudiants se mêlaient à la foule des Viennois, sur la Heldenplatz, pour manifester officiellement, sous les étendards noir-blanc-rouge, en faveur de l'union avec l'Allemagne[3] ».

Le jeune garçon fait montre, comme nombre de garçons de son âge, d'une appétence réelle pour la technologie et l'ingénierie. Il s'engage donc

sur le chemin paternel en intégrant, en 1926, la Technische Hochschule (l'École supérieure technique), à l'université de Vienne.

Un visage balafré voué à devenir iconique

Géant dépassant ses contemporains du haut de son mètre quatre-vingt-treize, Otto Skorzeny est bâti comme une armoire à glace. Son physique lui permet d'être figurant au cinéma[4], car il est sans le sou et doit s'enquérir de ressources. Sportif émérite, il s'essayera à toutes les disciplines, un atout pour un homme voué – quoiqu'il l'ignore évidemment – à embrasser la carrière des armes et, plus encore, à devenir l'icône du commando allemand. Le sport est pour lui une école du perfectionnement, aussi bien physique que moral. Il dispute des compétitions de voile (il manque de peu la noyade lorsqu'une tempête soudaine se déclenche sur un lac), et s'adonne au ski – comme tout Autrichien. Skorzeny ressent une attirance particulière pour les sports de combat ; le tir, certes, mais avant tout, et surtout, le duel à l'épée. Il s'immerge dans cette dangereuse passion en adhérant, en 1927, à la Schlagende Verbindung, qui tire son nom de l'arme utilisée, l'épée dite *Schläger*. Loin de se comparer à une simple forme d'escrime, ce sport brutal – il ne s'agit pas de combats d'honneur visant à laver un quelconque affront – use d'une arme non létale, mais à la lame si tranchante que chaque bretteur cherche à lacérer le visage de l'adversaire, de façon à ce que ce dernier porte ensuite les stigmates de l'affrontement[5]. Le harnachement du duelliste consiste en des protections de cuir, de crin et de toile, avec un casque doté de lunettes grillagées, mais offrant la chair du visage à la lame de l'adversaire[6]… Skorzeny n'a donc pas 20 ans lorsqu'il livre son premier combat, une expérience à n'en pas douter mémorable. Réitérée, elle ne fera que renforcer sa confiance en lui et son égo. « C'était là une excellente école d'endurance et de discipline », claironne-t-il, tout en esquissant une comparaison avec la guerre puisque le duel « enseigne la concentration vis-à-vis de l'adversaire et à fixer le visage de l'ennemi. N'est-ce pas la même

chose à la guerre ? Impossible de perdre son temps à feindre ou à esquiver. Il faut savoir choisir sa cible et esquiver »[7]. Skorzeny participe à quatorze duels durant les trois années de son cursus d'étudiant, sa virtuosité et son talent en la matière finissant par conférer à tout combat mené face à lui la signification d'un test de courage ultime, le vaincre prenant la dimension d'une référence honorable[8]. S'il quitte l'arène du combat le visage sanguinolent et entaillé dès le premier duel, le dixième combat scarifie son visage de la fameuse cicatrice qui reste attachée à l'image du personnage passée à la postérité : il sera désormais « le balafré ». Une marque de virilité, qui sera revendiquée aussi par d'autres personnalités de premier plan de la SS : Heinrich Himmler, son créateur, et Ernst Kaltenbrunner. Skorzeny, dont personne ne conteste l'origine de la blessure, se voit de son côté à l'image d'un Spartiate se préparant à la guerre… Les hommes de l'antique cité de Sparte étaient en effet réputés pour s'adonner sans répit à la préparation au combat, qu'ils ne redoutaient nullement et, même, souhaitaient.

Ses ardeurs à manier le sabre ne seront atténuées que par une jeune fille (objet de la querelle ayant mené à un duel, elle convolera avec un troisième larron peu après le combat)[9], puis par la décision de Hitler de bannir d'Autriche la pratique du duel après l'annexion du pays en 1938.

Skorzeny rejoint les SS autrichiens

Le jeune homme, qui ne tient pas en place, adhère également à la Société étudiante de Vienne, dite Markomannia, qui tire son nom d'une peuplade germanique antique, celles des Marcomans, contre lesquels a notamment combattu l'empereur romain Marc Aurèle. Skorzeny rejoint la très paramilitaire Légion académique, levée en 1928, un an après une tentative de coup d'État menée par les communistes autrichiens. Il fournit un témoignage d'un épisode qui n'a pu que renforcer un anticommunisme viscéral : « Je vis cette manifestation de masse dégénérer durant deux jours

en émeutes sanglantes. Je vis les communistes donner l'assaut à la préfecture de police et incendier le palais de justice qui ne fut bientôt plus qu'un immense brasier. Tous les titres de propriété qui y étaient déposés furent brûlés : tel était sans doute l'un des objectifs de cette mobilisation marxiste. Ces batailles de rue me parurent d'une rare stupidité, mais il est certain que les bourgeois eurent grand peur. » Dans les faits, la réalité de la menace communiste au-delà des frontières de l'Union soviétique s'est estompée depuis l'échec de la contagion révolutionnaire des années de l'immédiat après-guerre.

Cette légion, et notamment son Corps franc étudiant viennois, est engerbée dans un organisme plus vaste, la Heimwehr, groupe paramilitaire nationaliste qui assiste le gouvernement – pourtant, en théorie, démocratique et parlementaire – dans ses tâches de police. En décembre 1931, Skorzeny y assume la fonction de chef de section et second d'une compagnie. Cependant, Walter Pfrimer, qui est à la tête de la Heimwehr, ambitionne de muer son organisation en formation politique, mais l'initiative tourne court, sanctionnée par les urnes, suivie d'une désastreuse équipée qui se voulait une version autrichienne de la « Marche sur Rome » du dictateur italien Benito Mussolini. Skorzeny quitte alors la légion, déçu qu'elle ne lui permette pas de batailler pour son idéal, alors que la Heimwehr est désormais menée par Ernst Rüdiger von Starhemberg, un prince de haute lignée qui était aux côtés de Hitler lors du putsch manqué de la brasserie du 9 novembre 1923. Or ce dernier participe à un gouvernement de coalition, qui ne recherche aucunement à rejoindre l'Allemagne.

Le futur chef des commandos de Hitler est alors toujours un étudiant et il présente son doctorat – portant sur le moteur diesel – en 1931. Son premier emploi le mène dans un garage, puis il se retrouve l'un des dirigeants d'une petite entreprise de construction (Meidlinger Gerüsbau), dont il épouse en 1934 la fille du manager, Margareta Schreiber (qu'il

quittera en 1937, peu après avoir obtenu la majorité des parts de la société[10]…). Le voyage de noces le mène en Italie, où, sans le savoir, il arpente dans le massif des Abruzzes le voisinage de l'exploit qui fera de lui une célébrité en 1943 : le Gran Sasso. Le périple transalpin l'emmène jusqu'au cœur de la Ville éternelle, où cet homme, peu lettré et sans doute peu sensible à l'héritage des glorieux anciens, prétend apercevoir le Duce juché sur le balcon du palais de Venise[11]. Première rencontre – de loin – avec le dictateur qui le fera entrer dans la légende de la Seconde Guerre mondiale.

Inspiré par un discours d'après lui éloquent de Joseph Goebbels (qui prêche certes à un convaincu) à Vienne – « l'événement fut décisif[12] » –, ne pouvant se contenter de l'existence d'un entrepreneur, il franchit une étape importante en adhérant au parti nazi le 1er mai 1932. Skorzeny est un convaincu. Dès le mois de février 1934, il rejoint ce qui peut s'apparenter à l'élite du parti, les fidèles parmi les fidèles, la « garde prétorienne » : il est désormais membre de la SS autrichienne, dirigée par Ernst Kaltenbrunner, dont Skorzeny, qui le connaît depuis 1929, devient un familier. En cette qualité de séide du pendant autrichien du NSDAP (le parti nazi de Hitler), il en embrasse la vision du monde et ne peut que fustiger les juifs de Vienne, accablés de tous les maux, prétendus suppôts à la fois du capitalisme et du bolchevisme, les nazis n'ayant nullement peur des associations contradictoires dans leurs élucubrations doctrinales. De son aveu même, son activité au sein du parti n'est alors guère considérable.

Aux premières loges de l'Anschluss

L'accession de Hitler au pouvoir le 30 janvier 1933 est vécue comme une promesse d'avenir radieux par Skorzeny. La SS, son organisation d'affiliation, gagne en puissance en Allemagne avec la neutralisation en 1934 de la SA (la milice du NSDAP), lors de la sanglante purge menée contre ses leaders sur injonction de Hitler au cours de la fameuse « nuit des

longs couteaux ». En Autriche, la SA cède également le pas à la SS, regroupée en Bavière, qui bénéficie de tous les subsides accordés par Berlin et se prépare à passer à l'action au moment opportun[13]. Les nazis autrichiens, devenus membres d'un parti mis hors-la-loi dès 1932, depuis que le gouvernement autrichien cherche à neutraliser la menace national-socialiste, commettent cependant une erreur en s'adonnant à l'assassinat politique : cette année 1934, ils tuent le chancelier Dollfuss (dont la petite taille a poussé ses détracteurs à l'affubler du sobriquet de « Millimeternich », en référence au chancelier qui a mené la politique autrichienne pendant la première moitié du XIX^{e} siècle), un acte criminel contre un chef de gouvernement certes autoritaire et proche du Duce italien, mais aussi résolument hostile à l'idée de rattachement de son pays à l'Allemagne. Ce meurtre gratuit attise les tensions entre le nazi Skorzeny, contraint de mener désormais la lutte dans la clandestinité (son activité, écrit-il, se borne « à secourir les camarades arrêtés ou recherchés[14] »), et sa famille. Ces années sont aussi celles des Jeux olympiques en Allemagne, ceux d'hiver se déroulant à Garmisch-Partenkirchen, à proximité de la frontière autrichienne. Aussi Skorzeny en profite-t-il. On rapporte qu'il y fait la connaissance de la cinéaste Leni Riefenstahl, mais aussi qu'il aperçoit lors de la cérémonie officielle d'ouverture celui qui présidera à sa destinée : Adolf Hitler.

La section autrichienne de la SS est d'autant plus précieuse aux yeux du gouvernement allemand que ce dernier a placé l'Anschluss dans son agenda. Or le nouveau dirigeant autrichien, le chancelier Kurt von Schuschnigg, ne l'entend nullement ainsi mais, gouvernant par décrets, il est placé à la tête d'une coalition au bord de l'implosion. Pis, les nazis autrichiens ne songent pas tant à un Anschluss qu'à une prise de pouvoir en Autriche par leurs propres moyens, indépendamment de Berlin. Les desseins de Hitler sont tout autres. Le dictateur veut néanmoins coiffer son action d'un semblant de légalité : la Wehrmacht ne doit pénétrer sur le

territoire autrichien qu'à la demande de Vienne ; suivra alors tout naturellement l'annexion. Pour mettre ce plan à exécution, le Führer compte sur les services de son ambassade en Autriche, mais aussi sur les hommes de Kaltenbrunner, qui lui sont complètement dévoués.

Paradoxalement, Schuschnigg est l'artisan de sa propre perte en suscitant, à la grande ire de Hitler, qui l'avait reçu au Berghof un mois plus tôt, la tenue d'un plébiscite portant sur l'indépendance de son pays. La date retenue pour l'appel aux urnes est le 13 mars 1938, initiative qui, pour un Skorzeny pétri d'idéologie nazie, ne peut que traduire une directive émanant de Moscou… Le chancelier, estimant que les sympathisants des nazis (et donc de l'Anschluss) sont particulièrement répandus chez les plus jeunes, prévoit que l'âge minimal des votants sera de 24 ans. Le 11 mars, à deux jours du scrutin, l'atmosphère s'envenime. Les activistes nazis autrichiens passent à l'action, avec l'aval de Berlin, la Wehrmacht attendant les ordres à la frontière. La SA occupe la fameuse Ringstrasse, le boulevard annulaire de la capitale autrichienne. Les SS, au nombre desquels figure Skorzeny (qui prétend pourtant avoir appris la nouvelle à son club de sport[*1]…), mènent le coup de force décisif : ils entourent la chancellerie puis font irruption dans le bâtiment, forçant un Schuschnigg dont la vie ne tient qu'à un fil à renoncer au pouvoir. Son successeur n'est autre que Seyss-Inquart, l'un des principaux leaders de l'extrême droite autrichienne. Le standard téléphonique de la chancellerie est alors sous contrôle nazi, sous la férule d'Odilo Globocnik, un des hommes de Kaltenbrunner. Il coordonne l'action d'ensemble : partout, postes de police, casernes et centres de pouvoir d'importance passent sous le contrôle des SS et des SA.

Soudain, alors que Skorzeny monte la garde en dehors de la chancellerie, Bruno Weiss (le responsable de la *Deutschen Turnerbund*, l'association gymnique d'obédience nazie dont est membre Skorzeny – en fait un camouflage pour les sections d'assaut du parti nazi) sort du bâtiment officiel à sa recherche. D'après Skorzeny, Weiss se montre flatteur : « C'est

une chance que je vous trouve là. Nous avons besoin d'un homme calme et de bon sens[15] ! » Preuve de l'importance de sa situation au sein de la SS, et comme un déni de sa surprise (il prétend, dans ses Mémoires, n'avoir pas été au fait des préparatifs du coup d'État) quant au déroulement de cette prise de force du pouvoir, il est dépêché au palais présidentiel, auprès de Wilhelm Miklas, le chef d'État autrichien, qui n'a accepté de nommer Seyss-Inquart qu'à contrecœur. Des SA agités, agissant de leur propre initiative, sont en effet également en route vers le palais dont ils entendent se rendre maîtres, alors que le bataillon de garde du président y est déployé : si rien n'est entrepris pour tempérer les esprits surchauffés, la confrontation semble inévitable.

Weiss veut absolument éviter le drame. Un bain de sang serait préjudiciable à l'image pacifique que Hitler veut donner à la mainmise sur son État natal. À Skorzeny qui s'inquiète de ne pas être investi de l'autorité requise, il répond qu'il le charge de cette mission majeure au nom du nouveau chancelier et que, dès qu'il sera sur place, il conviendra de téléphoner à la chancellerie. Skorzeny et une dizaine de compagnons s'empressent de monter à bord de voitures ou enfourchent des motos et prennent la direction du palais présidentiel.

Le géant de la SS, arrivé à destination, se fraye un chemin jusqu'à l'intérieur du palais, au moment même où Miklas s'apprête à monter les escaliers. La cacophonie qui règne n'est interrompue que par un tonitruant « Silence ! » asséné par Skorzeny. Sous le commandement du lieutenant Birsak, la garde présidentielle met en joue les intrus. La tension est palpable : on est à un cheveu du drame… Ne perdant pas sa contenance, le SS persuade le président qu'il agit sous l'autorité du chancelier, ce qui est certifié par un échange téléphonique entre Seyss-Inquart et Miklas. Skorzeny, sans doute grisé par le rôle qu'il tient dans ces événements capitaux (un mois mémorable pour lui : il épouse Emmi Linhart en secondes noces), se voit confier le commandement de la garde, tandis que

les SA sont prudemment chargés de la sécurité à l'extérieur de la Hofburg, le palais présidentiel. Alors que Skorzeny présente les événements sous la forme d'un consensus obtenu par la persuasion, Miklas rapportera qu'il a purement et simplement été mis en état d'arrestation[16], mais n'est-ce pas se dédouaner de toute collusion, même involontaire, avec les nazis ? Le lendemain, 12 mars, l'armée allemande pénètre en Autriche. Le 15, Hitler est à Vienne et, ému, déclare : « En tant que Führer et chancelier de la nation allemande et du Reich, j'annonce aujourd'hui à l'Histoire l'entrée de ma patrie dans le Reich allemand. »

Une des chaînes du traité de Versailles est brisée par le dictateur nazi, un coup de force entériné un mois plus tard par un plébiscite qui donne 99,73 % des voix des électeurs autrichiens (qui se sont presque tous déplacés) en faveur de l'Anschluss.

Dans ses souvenirs, Skorzeny ne cache pas l'émotion ressentie en ce moment historique, pas plus que son admiration pour le dictateur nazi, alors qu'il couche ce récit par écrit trente ans après la fin de la Seconde Guerre mondiale. « L'entrée triomphale d'Adolf Hitler à Vienne, je la vis de très haut : du haut d'un de nos échafaudages, dressé pour restaurer un musée qui se trouve sur le Ring. Mes ouvriers étaient encore plus enthousiastes que moi, et je les comprenais. C'était un des leurs qu'ils accueillaient, un des nôtres. Du haut de notre échafaudage, nous regardions cet homme prodigieux. Quoi qu'on en dise aujourd'hui, il avait crevé de faim à Vienne. À présent, sous nos yeux, il venait prendre dans l'Histoire la place des plus grands souverains autrichiens, celle des Rodolphe, Maximilien, Charles, Ferdinand, Joseph, qui avaient été empereurs d'Allemagne[17]. »

Skorzeny reste peu disert sur son action en qualité de nazi convaincu et de la première heure. L'Anschluss s'accompagne d'emblée du cortège de brutalités et de pillages, particulièrement à l'encontre des Juifs, qui ne font que préfigurer les heures les plus sombres de la guerre à venir. Occupant un poste majeur dans la hiérarchie de la SS autrichienne, Skorzeny n'a pu

qu'être partie prenante des exactions. Dans la nuit du 9 novembre, le Troisième Reich est le cadre de l'infâme « nuit de cristal », pogrom organisé en haut lieu et nullement spontané, au cours de laquelle Otto Skorzeny participe à la destruction d'au moins deux synagogues[18]. Nazi, il l'est aussi dans la dimension patriarcale que le régime accorde à la famille : une femme est vouée à faire des enfants et dévolue aux tâches domestiques. Il n'aura qu'un enfant, une fille à son immense déception, qui sera prénommée Waltraut[19]. Les femmes, pour cet homme auquel on prête un certain nombre de liaisons, ne sont qu'accessoires dans une existence consacrée à des activités jugées viriles à ses yeux. Pilote de voitures de course, il obtient plusieurs médailles d'or et participe à un rallye éprouvant – les « Dix Heures des Alpes » – au cours duquel il faut franchir dix cols pour parvenir à Salzbourg, l'étape finale.

---

*1. Il ne faut pas suivre ici ses Mémoires ni la romance de Jean Mabire.

2
Un début de guerre sans éclat

De la Luftwaffe à la Waffen SS

La marche à la guerre et le pacte de non-agression germano-soviétique surprennent un Skorzeny coulant un bonheur estival sur les bords du lac autrichien Wörthersee, en compagnie de la famille Porsche. Le 1er septembre 1939, le monde s'embrase lorsque Hitler lance ses troupes à l'assaut de la Pologne. Deux jours plus tard, le Royaume-Uni et la France déclarent la guerre à l'Allemagne nazie. La Seconde Guerre mondiale vient de débuter et réserve à Skorzeny un destin hors du commun. Décidé à servir au front, de préférence dans l'unité de son choix, il décide de se porter volontaire. Sur le point de passer les tests finaux pour être titulaire d'une licence privée de pilotage s'il faut le croire (grand sportif, il doit sans doute plutôt être crédité d'un certain nombre d'heures de vol à voile), Skorzeny décide d'opter pour la Luftwaffe, une arme qui a tout pour séduire ce baroudeur : l'armée de l'air renvoie une image glamour et de nec plus ultra technologique. Qui plus est, créature d'Hermann Göring, le numéro deux du Troisième Reich, cette branche de la Wehrmacht est particulièrement politisée, ce qui ne peut constituer qu'un atout supplémentaire pour un SS convaincu. Las, sa trop haute taille et son âge – il a 31 ans – l'empêchent de compter parmi le personnel navigant. Point de voltige et d'acrobatie aériennes dans le cadre de *dogfights* en perspective : en lieu et place de

l'expérience grisante d'un as de la chasse, il se morfond chez les rampants de la Luftwaffe, dans un centre d'entraînement au sol pour les unités de transmissions. Rien d'exaltant pour un individu de son caractère et de sa trempe.

Il ne demeure pas longtemps dans un cadre qui ne lui convient nullement et opte pour la branche armée de la SS, la SS-Verfügungstruppe (VT), bientôt connue sous le nom de Waffen SS[1]. À cette époque, mesurer au moins 1,75 mètre et être de « race » allemande est obligatoire, à charge pour l'impétrant de prouver une ascendance allemande remontant jusqu'à 1750. Skorzeny répond à toutes ces exigences. Le volontariat, basé sur une motivation politique, suppose que les recrues adhèrent pleinement aux valeurs de cette branche des forces armées allemandes : l'appartenance de Skorzeny à la SS n'a pu que faciliter la transition dans un corps qui ne compte que 18 500 hommes à l'ouverture des hostilités. Une deuxième armée issue des rangs du parti nazi se développe ainsi peu à peu aux côtés de la Wehrmacht, qui avait été pourtant rassurée par la « nuit des longs couteaux », le 30 juin 1934, au cours de laquelle Ernst Röhm, qui entendait intégrer la Reichswehr dans la SA pour en faire l'unique et nouvelle armée du peuple allemand, et les principaux cadres de la SA sont éliminés sur ordre de Hitler.

Pour rassurer le haut commandement de la Wehrmacht, Himmler, qui souhaite mettre sur pied une force militaire fanatisée entièrement acquise à l'idéologie nazie et qui serait son bras armé fidèle et incorruptible, assure que ces nouvelles unités sont conçues uniquement comme des forces de police, et donc dépourvues d'armes lourdes. Leur usage militaire (restant à définir) serait restreint au temps de guerre[2]. Des hommes comme Paul Hausser et Felix Steiner, issus de la Reichswehr, vont permettre, selon le souhait de Himmler, de conférer à ces SS le niveau de professionnalisme militaire que des individus comme Dietrich, militant de la première heure tout juste capable de faire le coup de poing, seraient bien en mal

d'accomplir. Il y a loin de la coupe aux lèvres, mais les dirigeants de la SS estiment que le fanatisme compensera le manque de cadres véritablement versés dans l'art de la guerre.

Gottlob Berger, qui œuvre dans l'entourage de Himmler, fournit à celui-ci les recrues nécessaires, sans que cela puisse heurter la sensibilité de la Wehrmacht[3], puisque le bassin de recrutement puise dans le vivier d'hommes non astreints au service dans l'armée : la SS, la police et les unités de gardes des camps de concentration (les unités dites *Totenkopf*).

« Je te jure, Adolf Hitler, obéissance jusqu'à la mort » : tel est le serment prêté par tout homme rejoignant les rangs de l'Ordre noir. En le prononçant, Skorzeny confirme ainsi son attachement à Hitler et à l'idéologie nazie, auxquels il restera fidèle jusqu'à la fin. Il renouvelle son lien au dictateur en rejoignant le bras armé des séides de Himmler : la Waffen SS.

Premiers pas au sein de la Waffen SS

Le 1er février 1940, Skorzeny débute sa formation au sein de la Leibstandarte SS *Adolf Hitler*, la garde du Führer, le régiment le plus prestigieux de la Waffen SS, commandée par « Sepp » Dietrich. Comme tous les Waffen SS, Skorzeny suit des cours politiques et, à n'en point douter, doit, comme ses semblables, être persuadé d'être un surhomme et de compter parmi les meilleurs représentants de la race aryenne. On ne le suivra cependant pas quand il affirme qu'au sein de la SS « l'inscription au parti n'était pas obligatoire ni même recommandée », tout en admettant que les SS étaient des soldats politiques (on est en droit de se demander à quel point ils étaient alors considérés comme des soldats par les militaires de la Wehrmacht)[4].

Les écrits de Skorzeny insistent sur le rôle de Paul Hausser, un ancien officier de l'armée, qu'il considère comme le véritable père de la Waffen SS et celui qui tient le premier rôle dans la mise sur pied du système de

formation militaire. Il affabule toutefois en reprenant l'affirmation de ce dernier qui déclare que ces Waffen SS ne reçurent aucun ordre de Himmler « car ils n'avaient pas à en recevoir ». Pur déni : un souci, dans l'après-guerre et le cadre du tribunal de Nuremberg, de se dissocier de la SS en général et de se dédouaner des crimes qu'on lui impute à juste titre.

Runes et têtes de mort des uniformes, de même que le tatouage du groupe sanguin sous l'aisselle gauche, participent à ce sentiment d'exception. On lui inculque l'éthique SS, qui suppose une dureté sans pareille, l'absence de pitié pour l'ennemi, une témérité affirmée et surtout un mépris des règles de la morale communément acceptées[5]. La brutalité reste un mode d'action répandu. Le code de l'honneur permet aux officiers SS de régler leurs différends dans un duel à l'épée[6]. Autre particularisme, qui reçoit l'assentiment de Skorzeny, une révolution dans le rapport entre cadres et subordonnés : point de « monsieur » avant de prononcer le grade lorsqu'on interpelle un supérieur. Et ce, selon Skorzeny, pour bannir toute apparence de servilité. « Les rapports au sein de la Waffen SS étaient plus simples, plus humains [*sic*], et le type caricatural de l'officier prussien, raide, cassant, plein de morgue, considérant son subordonné de façon hautaine à travers le monocle, était chez nous inconnu. » On retrouve le mépris des classes supérieures, et en particulier des officiers prussiens, un sentiment qui sera toujours prégnant chez Skorzeny. Ce portrait idyllique des relations au sein de la SS est évidemment à relativiser, mis à part la question des origines sociales des officiers, rarement de « sang bleu »[7].

L'instruction des premiers Waffen SS est donnée dans les casernes de l'Infanterie-Regiment 9 de la Heer (l'armée de terre), sises à Berlin-Lichterfelde. Skorzeny ambitionne de devenir officier. Candidat-officier, en fait aspirant officier-ingénieur, il doit suivre la formation de base de tout soldat[8]. L'entraînement, visant à préparer une élite sans peur et téméraire, physiquement irréprochable, est ardu, accordant généreusement la place aux exercices à balles réelles : on va jusqu'à faire ramper les recrues sous les

tirs d'artillerie et de mortiers, d'aviation à l'occasion, et ce sans égard pour les pertes. Ceux qui passent l'épreuve avec succès ne peuvent qu'être les meilleurs. L'accoutumance aux grenades représente un exercice de courage : le soldat doit demeurer debout dans sa tranchée, impassible, lorsque l'instructeur jette la grenade à manche à une quinzaine de mètres de lui. Cette formation au plus proche des conditions de combat va se généraliser au sein de toutes les armées, mais, quand elle est adoptée par la Waffen SS dans l'entre-deux-guerres, cette innovation choque les plus raides tenants de la tradition prussienne[9]. Cette instruction poussée dans le maniement des armes a cependant fait défaut aux premiers contingents de Waffen SS. Des exercices par conséquent exigeants sur le plan physique mais, sportif et de constitution solide, Skorzeny s'en acquitte avec succès.

Il poursuit sa formation technique et est breveté avec le rang de sergent (Unterscharführer dans la SS) au sein du régiment *Germania* (et bizarrement non au sein du régiment *Der Führer* qui a été levé après l'Anschluss en vue d'incorporer des Autrichiens), de la SS-Verfügungsdivision (*Reich* début 1941, puis future *Das Reich* en 1942) du général Hausser. Il n'est pas versé dans une unité combattante en tant que telle, mais rejoint l'échelon de transport du régiment d'artillerie de la division *Totenkopf*, troisième unité de la Waffen SS.

En seconde ligne pendant l'invasion de l'Ouest

La *Totenkopf* (littéralement, « tête de mort ») est dirigée par Theodor Eicke, l'ancien commandant cruel du camp de concentration de Dachau. Comme pour les autres unités de la Waffen SS, sa réputation est désastreuse au sein de la Wehrmacht. En Pologne, la division SS s'est déjà illustrée par sa violence et son attitude impitoyable envers les civils. Aussi la division est-elle en retrait. Si l'offensive à l'Ouest débute le 10 mai 1940, les Waffen SS doivent ronger leur frein jusqu'au 17, lorsque Eicke reçoit l'ordre de se porter sur Cambrai. La division a traversé la Hollande sans

coup férir, faisant preuve de davantage de témérité que les troupes de la Wehrmacht, avance Glenn Infield[10], ce qui ne correspond en rien à la réalité puisqu'elle ne participe pas aux combats aux Pays-Bas, l'auteur confondant la *Totenkopf* avec la SS-Verfügung-Division, future division *Das Reich*. Éloignée de 200 kilomètres, l'unité SS doit se frayer un chemin dans une zone engorgée par les colonnes de l'armée, cette dernière ne faisant rien pour faciliter la progression des SS. Skorzeny, lui, ne voit de toute façon la guerre que de loin, à l'arrière des colonnes : ses souvenirs se bornent à la vision d'avions dans le ciel, de prisonniers et de traces de combats. Il rapporte que l'unité est bombardée avec précision et qu'un camion chargé de munitions est touché, mais ne précise pas s'il en est le témoin direct. Engagée aux côtés de la 7e Panzerdivision d'Erwin Rommel, la *Totenkopf* subit le choc de la contre-attaque britannique à Arras. Sa piètre tenue au feu et ses pertes inacceptables n'en font nullement une formation de premier plan.

Pis, elle se distingue de nouveau par des atrocités. La *Totenkopf*, cherchant vengeance de la défense acharnée des Alliés, se déchaîne contre les habitants de la commune d'Aubigny-en-Artois. Les représailles massives contre les civils sont donc la résultante d'événements d'ordre militaire. Des dizaines d'otages sont expulsés de leurs habitations, puis exécutés séance tenante, tandis que des grenades sont lancées dans des fermes. Quatre-vingt-deux hommes, parfois des adolescents, sont assassinés. Les SS commettent également un forfait violant les règles de la guerre en exécutant froidement quatre-vingt-dix-sept soldats britanniques à Lestrem[11]. Le massacre suscite une enquête du 16e corps d'armée dont dépend la division, mais Eicke reçoit le soutien de Himmler en personne. Ce crime n'est pas le dernier commis par la *Totenkopf* au cours de la campagne : des tirailleurs sénégalais et marocains font également les frais du fanatisme des SS. Skorzeny n'est pas impliqué dans ces atrocités, mais on doute qu'il ait pu en être choqué. Il affirme franchir la Somme dès les 6

et 7 juin – son unité ne franchit en fait le fleuve qu'à partir du 13, d'après les cartes allemandes de l'époque – et que son unité est au Creusot le 12.

Suit alors une histoire comme Skorzeny les aime, le mettant toujours à son avantage dans des situations extravagantes. Il prétend se trouver seul à Bordeaux, au volant d'une Kübelwagen (la version militaire de la Volkswagen) et que des citadins effrayés l'avisent de la présence d'un animal dangereux, en l'occurrence un tigre, qui s'est échappé d'un cirque. Le « sauveteur » met machinalement la main sur l'étui de son révolver, puis se ravise en considérant le piètre calibre de l'arme. Le SS s'empare alors du fusil de son chauffeur (qui est absent) et abat l'animal. Le boucher bordelais, que ce dernier venait de léser en lui subtilisant une cuisse de bœuf, n'est pas avare car Skorzeny affirme que le commerçant lui gardera la peau du tigre. On s'en étonne devant la cherté de la fourrure du fauve et de l'apparente mise de côté du propriétaire de l'animal[12].

La présence de la *Totenkopf* au sud-ouest n'est pas fortuite et s'explique par le projet *Felix*, une opération visant la place forte britannique de Gibraltar et qui supposait de traverser le territoire espagnol. Et Skorzeny de voir dans cet échec la main de l'amiral Canaris, le chef de l'Abwehr (autrement dit le service de renseignement de la Wehrmacht), pure allégation sans fondement.

Une tête brûlée rétive à la discipline

Devenu Oberscharführer (sergent-chef), Skorzeny est transféré en septembre 1940 à la division *Reich* du général SS Paul Hausser en qualité d'expert technique pour l'entretien des véhicules de l'artillerie, tâche dont il s'acquitte avec efficacité puisqu'elle est similaire à son premier emploi dans le civil, même s'il agit en la circonstance de façon plutôt hétérodoxe, ce qui ne saurait surprendre chez un individu au caractère *a priori* difficile à accorder avec le cadre militaire. Il se montre certes toujours capable de dénicher le moindre article dont a besoin son unité, que ce soient des pneus

ou des chenilles, mais pratique pour cela le larcin. Si on croit l'intéressé, Hausser a un sourire complice quand il est accusé d'avoir menacé un sergent de raser son dépôt s'il n'obtempérait pas à son exigence de lui fournir des pneus sur-le-champ. Le général aurait compris qu'il avait devant lui un subordonné avisé qui a eu maille à partir avec un responsable de l'intendance bien formaliste et pratiquant l'excès de zèle : « En principe, vous êtes donc puni. Nous verrons. En attendant, je vous autorise à partir en mission. Allez[13]. »

Bref, son dossier devient chargé, les blâmes et avertissements s'y accumulant, ce qui ne milite guère en faveur de l'obtention du statut tant convoité d'officier. L'esprit embrumé par l'ingurgitation forcenée d'alcool, Skorzeny manque de briser définitivement sa carrière en faisant le coup de feu dans un débit de boissons néerlandais. L'établissement orne en effet un de ses murs avec un portrait de Bernhard von Lieppe-Biesterfeld, prince de Hollande, de souche allemande et ancien SS, mais qui est passé à Londres[14] ; bref, un renégat aux yeux de Skorzeny. Sévèrement réprimandé par son supérieur, qui entend suivre les ordres que les troupes occupantes entretiennent de bonnes relations avec les Néerlandais, il écope de six semaines de consigne en caserne. Quant à la possibilité qu'il accède au rang d'officier, il semble à ce moment précis que tout espoir soit envolé.

À la mi-décembre, la division *Reich*, alors en Hollande, est mise en état d'alerte. Les permissions de Noël sont supprimées. L'unité débute un périple à travers l'Allemagne, *via* Düsserdorf, Mannheim et Karlsruhe, franchit la frontière française et traverse les Vosges enneigées. Les Allemands sont sur le point de franchir la ligne de démarcation (objectif Marseille, selon Skorzeny), lorsqu'un contre-ordre survient. Une crise qui tient son origine dans la révocation par le maréchal Pétain de son président du Conseil, alors Pierre Laval. Mais les Allemands sont finalement rassurés par la posture prise par son successeur, l'amiral Darlan : aucun bouleversement à craindre dans les relations franco-allemandes, entrées

dans la « voie de la collaboration », pas plus qu'un hypothétique et impensable rapprochement entre Vichy et Londres.

Cependant, les mois passent et Skorzeny, outre sa fonction à l'entretien des véhicules, suit la formation d'officier d'artillerie (c'est ce qu'il rapporte, mais il restera pourtant ensuite cantonné aux fonctions de soutien, certes au sein de l'artillerie), qui se réalise au cours du séjour de son unité sur le plateau de Langres, début 1941. Il s'y montre *a priori* efficace.

Première véritable expérience de guerre en Yougoslavie

Le prince régent de Yougoslavie, prodiguant une neutralité favorable au Troisième Reich, est renversé par des officiers probritanniques. Selon Hitler, qui s'apprête à soutenir Mussolini en Grèce, ce putsch « a bouleversé l'équilibre politique dans les Balkans ». À l'instar de la Grèce, une Yougoslavie de connivence avec Londres constitue *ipso facto* une menace sur les indispensables champs de pétrole roumains de Ploesti, mais aussi contre le flanc sud de *Barbarossa*, l'invasion prévue – et se rapprochant – de l'URSS. La décision d'envahir conjointement la Yougoslavie et la Grèce est donc entérinée.

La rapidité d'exécution est assez stupéfiante puisque le putsch est réalisé dans la nuit du 26 au 27 mars, moins de quinze jours avant la réplique de l'Axe. La division *Reich*, transférée en Roumanie, *via* Ulm et Augsbourg (Skorzeny obtient de passer la nuit chez lui à Vienne et de rejoindre l'unité sur la frontière hongroise le lendemain matin) est impliquée dans l'opération *Marita* déclenchée le 6 avril 1941. Prétendre que Skorzeny découvre dans les Balkans que la guerre éclair n'y a pas cours comme en Hollande est exagéré. Certes, à l'Ouest, sa division n'a pas participé aux combats les plus âpres, mais force est de constater qu'en Yougoslavie l'affaire est rondement menée et rapidement entendue.

Skorzeny n'avait pas eu l'occasion de faire le coup de feu face aux Alliés en 1940. Il n'en a pas davantage l'opportunité, mais il s'en est fallu

de peu car, cette fois-ci, il est confronté de près aux soldats ennemis. Il assiste en personne aux premiers tirs de l'artillerie divisionnaire la nuit de l'offensive, subissant lui-même la réplique d'une mitrailleuse adverse. « J'avais l'estomac noué, avoue-t-il sans fard, comme si je devais me battre au sabre ». Son supérieur, Neugebauer, à ses côtés, lui tend alors une gourde remplie de schnaps, « pour le réchauffer ». Le 9 avril, occupé à la réparation d'un camion (des récits mentionnent qu'il est en patrouille avec une douzaine d'hommes à bord de deux tracteurs d'artillerie), il avise une colonne de soldats marchant dans sa direction. Donnant l'ordre à ses hommes de se mettre prestement à couvert et de ne pas ouvrir le feu (montrant ainsi son sang-froid), il laisse les cinquante-sept Yougoslaves tomber dans la souricière. Les SS se dévoilent et leur ordonnent de mettre bas les armes et de se constituer prisonniers, injonction à laquelle ils opinent sans offrir la moindre résistance. Skorzeny, très surclassé en nombre, traverse un moment d'inquiétude et concède que l'irruption d'une partie de son groupe sur les arrières de l'ennemi a été déterminante. Un guet-apens digne d'une ruse des commandos qu'il va bientôt commander. Pour l'heure, ce petit exploit vaut à Skorzeny de revenir en grâce auprès de sa hiérarchie et d'obtenir ce qu'il convoite : de nouveaux galons d'officier[15]. Le voilà désormais susceptible d'accéder au rang de lieutenant dans la Waffen SS (SS-Obersturmrführer). Le colonel Hansen l'avait proposé au grade de sous-lieutenant pour cette action, mais, dans l'intervalle, parvient à l'unité la confirmation d'une promotion décidée en amont avec effet rétroactif au 30 janvier 1941 : « Puisque vous étiez déjà sous-lieutenant, la promotion de ce matin, déclare un Hansen hilare s'adressant à Skorzeny, fait désormais de vous un lieutenant[16] ! » La période est des plus agréables à tout point de vue, car s'il faut en croire ses récits, le SS est admirablement accueilli par des Volksdeutsche dans le village de Karlsdorf, dans le Banat.

Son retour en Autriche est l'occasion de se retrouver en famille. Skorzeny raconte combien son père est ému qu'il ait accédé au rang d'officier, un poste qui suppose de donner l'exemple, en courage comme en intelligence, tout en faisant preuve de réserve car celui-ci ne pense pas qu'il soit en mesure d'obtenir un jour la prestigieuse et convoitée croix de chevalier de la croix de fer (la *Ritterkreuz*). Et le père d'ajouter des mots qui resteront gravés dans la mémoire de Skorzeny : « Mon fils, ton devoir envers la patrie est chose sacrée. »

La campagne de Russie : blessure

La *Das Reich* est réorganisée et trouve ses nouveaux cantonnements en Pologne, le long du Bug, la période de repos accordée aux Waffen SS ainsi qu'à leurs camarades de la Wehrmacht n'étant que le prélude à la campagne qui va sceller leur destin et celui du Troisième Reich. Cela, Skorzeny et la plupart des soldats de Hitler l'ignorent. Déployés en Pologne, à la frontière avec l'allié de circonstance que constitue alors l'Union soviétique, la troupe pense que Staline va accorder le droit de passage des forces allemandes à travers le territoire soviétique pour frapper l'Inde britannique ou le Moyen-Orient, à telle enseigne que le fort peu lettré Skorzeny, enthousiaste à la perspective d'une campagne dans ces contrées exotiques, prend la peine d'emporter avec lui un exemplaire des *Sept Piliers de la sagesse*, le fameux ouvrage du non moins célèbre Lawrence d'Arabie. Le 21 juin 1941 au soir, Skorzeny découvre la vérité lorsque le Gruppenführer Jüttner leur annonce que l'invasion de l'URSS débutera dans la nuit : « Nous franchirons le fleuve à 5 heures du matin. Destination : Moscou[17] ! » C'est juché sur un chêne, jumelles sur les yeux, que Skorzeny assiste au lever de rideau de la campagne majeure de la Seconde Guerre mondiale. Bizarrement, en dépit de son anticommunisme viscéral qui s'accompagne d'un mépris pour les Soviétiques, il dédiera, dans les années 1970, son livre *La Guerre inconnue*

« aux véritables héros de la Seconde Guerre mondiale : les simples soldats russes et allemands ».

L'opération *Barbarossa* est celle de tous les superlatifs. Lutte à mort, elle revêt d'emblée un caractère idéologique et une brutalité qui n'avaient pas cours – du moins à un tel niveau – à l'Ouest. Skorzeny a intégralement admis une conviction biaisée de la situation qui a été communiquée à des troupes soumises à la propagande. Trente ans après les faits, il n'hésite pas à écrire : « Ma conviction profonde est que, si le Führer ne nous avait pas donné l'ordre d'attaquer à ce moment-là, les États européens et la plupart des sociétés humaines seraient à présent bolchevisés. » Une distorsion de la réalité qui vise à légitimer le sens de la lutte et des sacrifices consentis. Skorzeny ose affirmer que sans la lutte héroïque des Allemands et des autres Européens qui se sont battus à leurs côtés, l'Occident et sa culture n'auraient pas pu être préservés et « il n'y aurait pas plus de liberté en Allemagne de l'Ouest et en France qu'en Pologne ». Venant d'un nazi ayant servi avec zèle un État criminel et liberticide, la remarque ne manque pas de piquant…

Les Waffen SS sont des combattants impitoyables, mais ils affrontent un adversaire tout aussi redoutable. Fanatisés, les SS sont certes téméraires, mais sûrement pas les soldats d'élite que la propagande idéalise (et après eux, jusqu'à nos jours, leurs afficionados) : ils subissent des pertes effroyables, démesurées. La *Das Reich*, intégrée au Heeresgruppe Mitte (le groupe d'armées Centre, le plus puissant, commandé par le maréchal von Bock), est saignée à blanc dans l'immensité russe dès les premières semaines des hostilités, même si les premiers temps de la campagne s'apparentent à une véritable *Blitzkrieg*, avec ses moissons de prisonniers et les pénétrations en profondeur du dispositif ennemi par les unités de panzers.

Skorzeny évoque les combats terribles menés pour s'emparer de la forteresse de Brest-Litovsk, immortalisés au cinéma dans un film biélorusse

et russe aux accents fortement patriotiques : *Battle for Honour* (réalisé par Alexander Kott et sorti en 2010). Il témoigne non sans rendre hommage à ses adversaires : « Je montai à cette forteresse avec une section de l'artillerie d'assaut. Dans leur blockhaus, sur lesquels nous tirions de plein fouet, les tireurs d'élite ripostaient. Nos pertes furent lourdes, et je vis tomber autour de moi de bons camarades. Les Russes combattirent héroïquement jusqu'à la dernière cartouche[18]. » Un beau récit, sauf que les combats de la forteresse furent le fait de la 45e division d'infanterie du général Schieper, et aucunement des SS de la *Das Reich*… Skorzeny nous trompe aussi en affirmant, contre toute évidence historique, que les Soviétiques ne furent pas pris au dépourvu par le déclenchement de *Barbarossa*.

Bien qu'occupant un poste dans les troupes de soutien, Skorzeny est, contrairement aux campagnes précédentes, véritablement mêlé aux combats, subissant les tirs directs de l'artillerie, des mortiers et des mitrailleuses, notamment lors d'une reconnaissance en compagnie de son chef de bataillon (ou groupe d'artillerie), l'Hauptsurmführer Rumohr. Le futur chef des commandos SS de Hitler panse la plaie d'un blessé vers lequel il a réussi à ramper, avant de le mettre à l'abri dans une maison. Plus tard, il se voit confier une mission de liaison par le QG du régiment – rameuter des batteries de son supérieur – qui va au-delà de ses fonctions de maintenance des véhicules (bizarrement, il ne semble y avoir aucune liaison radio avec Rumohr…). Skorzeny doit donc se risquer des heures durant dans l'immensité russe, à la merci de l'attaque de *Frontoviki* (les soldats soviétiques) égarés. Sa tâche lui paraît impossible, puisque le régiment aligne quinze modèles différents pour à peine 200 véhicules, et ce dans des conditions d'opérations dantesques (pluie, boue, gel, distances…).

Les combats défensifs menés dans le saillant de Yelnya, dans le cadre de la bataille de Smolensk, sont particulièrement acharnés et coûteux pour la *Das Reich*. L'unité est quasi assiégée, seul subsiste un étroit corridor

assurant les liaisons avec les forces allemandes. La bataille s'apparente maintenant à une terrible guerre de positions, les SS s'accrochant à la localité qui s'est muée en véritable camp retranché. Skorzeny manque d'y laisser la vie, un soir, lorsqu'il s'égare avec son véhicule et donne en plein sur les lignes soviétiques. Mais il est sauvé par un prompt demi-tour, comme un réflexe datant de ses heures de coureur automobile. Il rapporte, ce qui est difficile à croire, qu'il a pris en charge la direction d'un tir de vingt-quatre pièces, en remplaçant au pied levé – et de sa propre initiative – l'officier responsable, écœuré d'ordonner sans cesse des frappes meurtrières sur des vagues d'assaut d'infanterie russe, au point de se réfugier dans la vodka… Skorzeny évoque le cauchemar de ces vagues d'assaut qu'il faut briser et qui se concluent en monceaux de cadavres, et prétend avoir lui aussi dû se porter sur la bouteille. Un récit qui n'a rien de vraisemblable[19]. Cette capacité – et l'autorité nécessaire – à diriger les tirs de batteries d'artillerie et cette compassion pour les cadavres ennemis qui s'entassent ont tout de la mystification.

Les combats sont dévastateurs et sanglants, à telle enseigne que la division doit être retirée du front et relevée, envoyée près de Roslav. Le lieutenant Skorzeny fait montre de courage en parvenant à sauver un véhicule sous le feu de l'ennemi. Cette excellente tenue au feu se traduit par la remise de la croix de fer de 2^{e} classe[20]. Son organisme souffre néanmoins des aléas d'une campagne éprouvante et il est à ce moment-là terrassé par une crise de dysenterie. Être retiré des premières lignes ne signifie pour autant aucunement que le temps d'une oisiveté béate est arrivé. Il s'agit au contraire d'une période de remise en condition. Pour Skorzeny et ses mécaniciens, il s'agit de mettre les bouchées doubles et de relever le défi de remettre en état un matériel roulant arrivé à bout de souffle. La campagne de Russie a en effet des répercussions désastreuses sur le parc de véhicules, par ailleurs fort hétéroclite, de l'armée allemande.

Pour l'aider dans sa tâche, Skorzeny se voit adjoindre l'aide de prisonniers soviétiques, des mécaniciens qu'il juge « intelligents et débrouillards », capables d'initiatives heureuses (quoiqu'on reste songeur devant l'anecdote d'utiliser des ressorts de chars soviétiques T-34 pour remplacer ceux de voitures allemandes Horch). Ces auxiliaires plus ou moins forcés seront les Hiwis, abréviation de *Hilfwillige* (« auxiliaires volontaires »), qui sont pour l'essentiel d'anciens prisonniers de guerre soviétiques, souvent non slaves, affectés aux tâches de chauffeurs, de cuisiniers, de sapeurs, de personnel de la logistique… Mais, à cette date, l'été 1941, le sort des captifs est en général tout autre : quant ils ne sont pas abattus sur-le-champ (ce qui est systématique pour les commissaires politiques), ils sont parqués dans des mouroirs où ils subissent un traitement inhumain. Les SS, en particulier, ne font pas de quartiers, d'autant plus qu'ils refusent d'accorder aux prisonniers les garanties prévues par les conventions de La Haye et de Genève. Pis, en septembre 1941, les ordres stipulent que les soldats soviétiques qui se réorganisent derrière les lignes allemandes doivent être considérés comme des partisans, et donc être passés par les armes. Deux millions de captifs issus des rangs de l'Armée rouge ne survivent pas au premier hiver de la guerre en Russie, un total impressionnant, qui exclut tous ceux qui sont abattus avant même d'avoir pu être comptabilisés. Skorzeny se garde bien de reconnaître qu'il nourrissait le moindre préjugé. « Pourquoi les aurais-je traités en sous-hommes ? demande-t-il à propos de ses Hiwis. Si je fus et si je reste résolument antibolcheviste, je ne fus jamais et ne suis pas antirusse. » Et au contraire de déclarer que ce sont les dirigeants soviétiques qui jugeaient ces derniers comme des sous-hommes, en les contraignant « à vivre comme des animaux dans les campagnes, et des robots dans les villes »[21]. Un déni flagrant de la réalité et une négation des crimes nazis.

Skorzeny fait siens les préjugés raciaux des Allemands nazifiés que sont par excellence les Waffen SS : les Soviétiques ne sont que des brutes

asiatiques, animés d'une férocité digne des « hordes de Gengis Khan ». La haine du Soviétique constitue le terreau de ces actes de violence d'une ampleur démesurée. La doxa nazie et de leurs admirateurs d'après-guerre (jusqu'à nos jours) a beau jeu de mettre au pinacle les atrocités commises par les soldats soviétiques, mais force est de constater que la Wehrmacht et la Waffen SS, déjà sans pitié face aux Polonais, ont intégré avant même le premier coup de feu de la campagne qu'il faudrait combattre les Russes impitoyablement. De fait, les exactions seront sans doute plus nombreuses côté allemand et, surtout, surviennent sans qu'il soit nécessaire de les réaliser dans le cadre de représailles. De surcroît, les crimes qui seront commis à l'encontre des civils et des prisonniers de guerre ne seront passibles de la cour martiale qu'en cas de rupture de la discipline. Les SS ont à cet égard bien peu à craindre de leur hiérarchie. L'impunité est donc totale. Il est expressément ordonné de se montrer « brutal » envers les juifs, les partisans et les saboteurs, ce qui va de soi pour des SS instruits dans le culte et le cadre d'une violence de tous les instants.

Maltraiter ceux qu'on ne considère que comme des sous-hommes – ce qui va au-delà des seuls juifs mais inclut tous les Slaves – devient habituel et une seconde nature pour ces individus hautement endoctrinés. Les dérives criminelles de la Waffen SS à l'encontre des civils soviétiques sont particulièrement marquées au cours des opérations antipartisans, auxquelles il n'est pas prouvé que Skorzeny ait participé, même si sa position dans les échelons arrières l'ont sans doute plus facilement disposé à être le témoin ou à participer à des exactions de quelque nature que ce soit. L'implication de la SS, y compris de la Waffen SS, dans la Shoah ne soulève cependant aucun doute, comme l'ont démontré des historiens comme Marie Moutier-Bitan ou Andreas Cuppers[22]. Si l'élimination des juifs entre dans les missions attribuées aux Einsatzgruppen, la Waffen SS est directement engagée dans les assassinats de masse. La litanie des atrocités imputables aux nazis dans la zone d'action du Heeresgruppe Mitte est sans fin : l'œuvre

de destruction des localités et d'élimination physique des juifs débute dès les premiers jours de la campagne. En quelques semaines, les exécutions ciblées et les pogroms cèdent la place à des massacres de masse.

En septembre, la *Das Reich* est désormais au sud de Kiev, où est parachevé le plus grand encerclement de la campagne. Le SS autrichien balafré ne chôme pas. Les véhicules s'enlisent dans la boue collante, les pannes se multiplient avec la poussière et les mécaniques sollicitées à fond. La *Das Reich* se fraye un chemin jusqu'à Romny. C'est au cours de ces combats que, sous les yeux de Skorzeny qui est à bord de l'engin qui le suit, Rumohr est grièvement blessé par l'explosion d'une mine. Il apporte les premiers soins à son chef, qu'il ne reverra jamais.

Après une nouvelle période de repos à Roslav, bien plus au nord, la *Das Reich* reprend la marche en avant : c'est l'opération *Typhon*, la bataille – finale, pense-t-on naïvement – pour Moscou. Skorzeny affirme sa fierté d'avoir participé à la bataille de Borodino. La division s'empare de Rousa, sur un affluent de la Moskova. Bientôt, la boue générée par des pluies diluviennes et le premier dégel, la *raspoutitsa*, recouvre le champ de bataille : la machine de guerre nazie se grippe. Skorzeny reçoit pour ordre de récupérer des camions enlisés, parfois jusqu'au capot, en trois colonnes sur des dizaines de kilomètres, provoquant des embouteillages monstres. C'est pourtant dans un froid glacial que les SS parviennent à prendre d'assaut Istra. Les intempéries d'un climat éprouvant ajoutent à la misère des combattants, dont les organismes sont particulièrement sollicités. Skorzeny, qui avait déjà subi les affres d'une dysenterie, souffre de la vésicule biliaire, qui l'éprouve particulièrement au cours de l'hiver vigoureux qui surprend les forces du Troisième Reich aux portes de Moscou. On lui confie la tâche de s'assurer de la garde et du bon fonctionnement d'un aqueduc, près d'Istra.

Certes, Skorzeny bénéficie de l'avantage d'éviter le séjour en première ligne et l'abri de la moindre masure est un luxe comparé au quotidien des

combattants du front. S'il faut suivre son récit, ses prises d'initiative et son caractère rebelle à l'autorité débouchent sur des résultats méritants : il sauve ainsi de la destruction une colonne de 200 camions qui sinon auraient été bloqués par la destruction d'un pont qu'un officier du génie était déterminé à réaliser selon les ordres reçus ; il fait distribuer des tenues chaudes d'hiver dont les soldats allemands ont dramatiquement besoin, alors que, stockés dans un dépôt, elles étaient sur le point d'être détruites. La *Blitzkrieg* s'enlise et Skorzeny doit certes poursuivre ses tâches d'entretien, mais elles changent de nature, concernent le gel, et sont moins nombreuses qu'au moment où il fallait assurer la maintenance lors de folles chevauchées. Épuisé, atteint de vertiges, il prend du repos dans une isba où il s'abrite quand l'artillerie soviétique se déchaîne. L'éclat d'un obus tombé à proximité le frappe dans la nuque, le laissant inconscient des heures durant avant d'être acheminé tant bien que mal à un poste de secours. La blessure n'est à ce moment-là pas jugée assez grave pour justifier une évacuation. Celle-ci survient pourtant en janvier 1942, alors que le Heeresgruppe Mitte a été refoulé à 250 kilomètres de la capitale russe, les maux de tête et les problèmes de vésicule devenant récurrent. Skorzeny trouve donc sa place dans un train sanitaire qui l'exfiltre de l'enfer du front russe, quoique ce va-t-en-guerre considère que sa place est au front et qu'il y sera de retour[23].

Un homme d'action frustré

Au lieu de cela, sorti de l'hôpital, le voici de retour à Licherfelde, où il était cadet en 1940. Il semble qu'il lui faille envisager la perspective amère de demeurer à l'arrière, dans un atelier de réparation de véhicules… Il est alors versé comme officier-ingénieur au bataillon de réserve de la Leibstandarte *Adolf Hitler*. Indubitablement il s'ennuie, envahi par le désagréable sentiment de n'être rien d'autre qu'un embusqué. L'horizon semble s'éclaircir des mois plus tard, en septembre 1942, après avoir passé des tests pour suivre les cours de l'école d'application de l'arme blindée.

Promu lieutenant (Obersturmführer) à titre définitif et officiel, il retrouve la division *Totenkopf*, devenue Panzergrenadier-Division (une unité motorisée blindée) en occupant un poste dans la nouvelle unité engerbée par la division, à savoir un bataillon de chars. Ce dernier inclut des exemplaires de la formidable machine de guerre que commence à percevoir l'armée blindée allemande : le puissant char Tiger I. S'il faut en croire les Mémoires de l'intéressé, c'est lui-même, ayant appris que les divisions SS seraient transformées en divisions de panzers (il se leurre : ce sera un an plus tard…), qui aurait demandé sa mutation pour suivre la formation de chef de chars[24]. Las pour Skorzeny, qui pensait être de nouveau versé pour de bon dans une unité de combat, la seule action « de guerre » qu'il mène avec la *Totenkopf* est l'opération *Attila* (*Anton* pour les Italiens), l'invasion de la zone libre de la France, le 11 novembre 1942. Les Anglo-Américains ont en effet réalisé un premier débarquement d'envergure en Afrique du Nord française (opération *Torch*) et, après quelques jours d'affrontement avec l'armée d'Afrique, les autorités françaises ont conclu un armistice et se sont rangées du côté des Alliés. *Attila*, de même que l'occupation de la Tunisie, sont donc menées en réaction à ces événements, avec pour toile de fond l'impérieuse nécessité pour Hitler d'assurer la sécurité des côtes méditerranéennes de son empire européen.

Lorsque la *Totenkopf* est transférée d'urgence à l'est en février 1943, où elle va immédiatement se distinguer à Kharkov, Skorzeny, à son grand dam, n'en est pas. Confiné de nouveau dans un hôpital, il se voit remettre un certificat l'exemptant de tout service en première ligne. Un verdict qui est assurément une déveine mal vécue par Skorzeny, d'autant que cette période est aussi celle de la litanie des défaites qui augurent mal de l'issue du conflit : Stalingrad en février, puis la Tunisie en mai. Un malheur ne survenant jamais seul, le SS autrichien, déprimé par la décision des médecins, a aussi la douleur de perdre son père, Anton. Plus que jamais turbulent, il se distingue de nouveau par ses écarts de comportement, en

l’occurrence dans un bar parisien, qui lui vaut de nouveau d’être consigné en caserne[25]. C’est alors que, de retour dans un atelier de réparations mécaniques près de Berlin, le destin lui fait de l’œil le 9 avril 1943, sous la forme d’une convocation inattendue, et quelque peu intrigante, au quartier général suprême de la SS, au bureau du RSHA (le bureau central de sécurité du Reich, qui engerbe notamment la Gestapo). C’est un tournant qui s’annonce dans la carrière de cet homme d’action, un fervent nazi qui a encore foi en la victoire et qui est alors persuadé que l’Allemagne ne perdrait pas cette guerre.

3
Chef des commandos de la SS

Une proposition qu'on ne peut pas refuser

Reçu par le SS-Obersturmführer Jüttner, « un homme remarquable[1] », alors chef d'état-major de la Waffen SS (le SS-Führungshauptamt), Skorzeny apprend de façon formelle qu'une unité spéciale établie dans les cantonnements de la *Totenkopf*, le SS-Sonderlehrgang z.b.V. *Oranienburg*, va se muer en véritable force de commando SS. Jüttner, qui planche depuis le début de l'année 1942 sur la question de la levée d'une unité commando SS concurrente de son homologue de la Wehrmacht, lui annonce que l'état-major souhaite en confier le commandement à un officier SS disposant d'un solide bagage technique, tout en ayant connu l'expérience du front. De but en blanc, il lui offre le poste, promotion à l'appui. Skorzeny n'hésite pas et accepte la proposition. Il est persuadé d'avoir obtenu cette faveur en haut lieu, en raison de son action en Yougoslavie, car, lors d'un second entretien, Jüttner évoque l'épisode et fait aussi une allusion à son accession aux grades de sous-lieutenant puis de lieutenant en l'espace de quelques minutes.

Profondément imbu de lui-même, Skorzeny nous livre les raisons qui, selon lui, ont présidé au choix de sa personne, puisque Jüttner lui a déclaré qu'il était à la recherche d'un officier : « Ce qui, je crois, intéressa surtout l'état-major de la Waffen SS, c'est que je savais à la fois conduire et réparer

les derniers types de chars allemands, les chars américains et les robustes T-34 russes, sur lesquels il fallait parfois passer les vitesses à coups de marteau, piloter un avion, une vedette rapide, évoluer dans l'eau, tirer assez bien au fusil et au revolver, commander un tir d'artillerie, diriger une unité de reconnaissance, construire un pont, écrire un rapport clair, etc.[2]. » Rien que tout cela ! On se demande bien, d'ailleurs, d'où peut bien lui provenir la science de certains engins évoqués…

C'est le 30 mars 1943, dans son refuge alpin bavarois de Berchtesgaden, que Hitler décide avec Himmler de mettre sur pied une unité de commandos relevant de la SS, afin de s'assurer des services d'une force politiquement sûre et totalement dévouée. Les commandos de la Wehrmacht sont pilotés par l'OKW et, en particulier, par l'Abwehr (le service de renseignement de l'armée), dirigé par l'amiral Canaris. Les succès réitérés des commandos britanniques en regard de forces spéciales allemandes suscitent la suspicion de Hitler, qui subodore l'existence de traîtres au sein de l'Abwehr (le général Hans Oster, un de ses membres éminents, vient d'être arrêté pour conspiration)[3]. Canaris, qui s'était vu confier tout ce qui a trait à l'espionnage et au renseignement hors du Reich, doit cependant compter avec l'ambition de Reinhard Heydrich, le chef de la sécurité du Reich (le RSHA), puis avec celle de son successeur, Hans Kaltenbrunner, loin de vouloir cantonner le SD (le service de renseignement et d'espionnage de la SS) au seul contre-espionnage et aux affaires internes.

Commandos de la Wehrmacht et forces spéciales de la SS

Certes, l'OKW ne goûte guerre les opérations clandestines et de guérilla, mais l'armée, sous la férule de l'Abwehr, dispose d'une unité spécialisée dans le sabotage et les raids en arrière des lignes adverses avec le Bau-Lehr-Kompanie z.b.V. 800 sous le commandement de l'Hauptmann von Hippel, unité plus connue sous le nom de régiment *Brandenburg* (Lehr-Regiment Brandenburg z.b.V. 800), qu'il acquiert au cours de son

développement[4]. Les premiers saboteurs allemands de l'unité – les Brandebourgeois – sont engagés en Pologne. Une des spécificités des forces spéciales est de mener des actions en uniformes ennemis, autres que la classique mission de reconnaissance pouvant être aisément mise sur pied par toute unité. Ainsi, les Brandebourgeois ont-ils revêtu les tenues de l'armée royale hollandaise pour s'emparer de ponts en mai 1940, ceux des troupes yougoslaves en avril 1941 ou encore en uniforme du NKVD lors du coup de main sur Maïkop en août 1942. À la tête de la progression de la Wehrmacht en mai 1940, avec pour mission de s'emparer d'ouvrages d'art en Belgique, au Luxembourg et aux Pays-Bas, ils opèrent le plus souvent en civil. Les coups de main sur la côte entraînent la formation des Küstenjäger, qui se distinguent en Tunisie, puis surtout à l'automne 1943, en mer Égée (au côté de la compagnie de Fallschirmjäger – parachutistes – brandebourgeois) lorsque Hitler lance ses troupes d'élite sur le Dodécanèse, ainsi que lors de quelques raids en mer Noire depuis la tête de pont du Kouban. L'environnement dans lequel interviennent les unités spéciales se reflète dans la composition, l'organisation et les compétences des unités de commandos. Ainsi, dans la perspective d'une intervention en Scandinavie, le Bau-Lehr-Bataillon z.b.V. 800 met-il sur pied un Nordzug composé des meilleurs skieurs. En août 1942, ce sont aussi d'excellents skieurs de la 15^{e} compganie légère, mais opérant à pied puis en kayaks, qui sabotent la voie ferrée qui relie Mourmansk au reste de l'Union soviétique. La demi-compagnie de la 13^{e} compagnie du Sonderverband 288, ou encore Tropen-Kompanie (compagnie tropicale), de l'Hauptmann von Koenen, intervient en Afrique (les Sonderverbände 287 et 288, chacune de la force d'un régiment, sont à l'origine constitués pour assister la révolte contre les Britanniques menée par l'Irakien Rachid Ali el Galiani en avril 1941).

Il est difficile de comparer réellement les commandos allemands avec leurs homologues alliés. La différence de taille est l'ampleur des effectifs : outre une multitude d'unités (comme les SAS), les Britanniques vont

aligner dix régiments de commandos (le 10e étant interallié) au sein de l'armée de terre, auxquels doivent s'ajouter les Royal Marine Commandos. Ce sont ces unités qui vont mener des raids de plus ou moins grande ampleur de la Norvège au sud-ouest de la France et en Méditerranée. Les équipes du SAS parachutés avec leurs Jeep en de nombreux secteurs du territoire français ont mené une guérilla avec un équipement, des moyens et des résultats sans commune mesure avec les Brandebourgeois. Le Sonderkommando Dora, conçu pour mener des reconnaissances et des raids en profondeur dans le désert, a un bilan mitigé et qui ne peut se comparer avec celui du SAS et du LRDG, les unités de « raiders du désert » des Britanniques. Il apparaît que si la Wehrmacht, peu coutumière des formes de combats non conventionnelles, ne méconnaît pas le concept de commandos, elle ne semble pas avoir particulièrement développé le concept, limitant drastiquement les effectifs des forces spéciales. Or, au début de l'année 1943, la constitution d'une division *Brandenburg* est confiée à l'Oberst von Pfuhlstein, ce qui suppose de rameuter des unités dispersées sur tous les fronts. Bientôt, mis à part dans une certaine mesure les Küstenjäger et les Fallschirmjäger, ces forces spéciales ne se voient plus confier les raids qui constituent la vocation même de leur existence au profit d'interventions dans la lutte antipartisans[5]. Une évolution majeure qui aura des répercussions sur la levée d'une unité de commandos SS et qui, selon toute vraisemblance, présente un lien de cause à effet.

N'accordant pas une confiance absolue à l'Abwehr et, partant, à l'unité *Brandenburg*, Hitler, par ailleurs soucieux de ménager les susceptibilités de la Wehrmacht et de dissimuler ses mobiles[6], décide, selon un processus dont il coutumier, de doubler la structure existante (en l'occurrence, l'Abwehr et ses forces spéciales) par un autre organisme, ici les commandos SS de l'unité *Oranienburg*. Ce faisant, la complication de l'organigramme dans lequel est impliqué Skorzeny est tout à fait typique du *modus operandi* au sein du Troisième Reich. Le capitaine SS est subordonné au SS-Oberführer

Schellenberg, qui est le responsable du RSHA Amt VI, soit le service de renseignement politique, c'est-à-dire l'espionnage à l'étranger. De ce département confié à Schellenberg dépendent plusieurs services, dont le bureau de Skorzeny, l'Amt VI S (S pour *Schulen*, qui désigne les écoles d'espions, et non *Sabotage*, comme le suppose d'abord Skorzeny)[7]. Mais ce dernier répond aussi aux ordres de Kaltenbrunner, le supérieur de Schellenberg en qualité de commandant du RSHA, ainsi qu'à l'OKW dès lors que ses troupes menaient des opérations militaires (et, dans ce cas, il n'a pas à en référer à Schellenberg[8]), outre qu'il faille compter aussi avec Heinrich Himmler… Il va donc lui falloir apprendre l'art de l'intrigue, indispensable pour quiconque entend tenir un rôle de premier plan au sein du Troisième Reich. Dès qu'il aura fait ses preuves, ce qui se réalisera rapidement, il saura user d'un avantage considérable : celui de la relation personnelle qu'il va entretenir avec le Führer en personne, dont il deviendra le protégé et duquel il obtiendra à plus d'une reprise des pouvoirs extraordinaires et plénipotentiaires. Soulignons que, dans ses Mémoires, Skorzeny insiste pour souligner que lui-même et ses Waffen SS sont des militaires et non de simples SS ou des membres du SD et que des individus tels que Schellenberg ne bénéficient *a priori* d'aucune habilitation à leur donner des ordres. Pures divagations d'après-guerre pour un individu qui ne se considère rien d'autre qu'un soldat.

La prise de fonction

Skorzeny accède donc, le 20 avril 1943, au commandement des forces spéciales de la SS, avec le grade de capitaine (SS-Hauptsturmführer, effectif le 28 avril). « Je me rends aussitôt compte, écrit-il dans ses Mémoires, de la portée d'une telle nomination. En acceptant cette proposition inattendue, je quitterais délibérément la vie militaire normale pour occuper une place à part qui n'est pas accessible à tout le monde[9]. » S'il est dans le vrai sur ce point, sa carrière, jusqu'alors, ne réflète pourtant nullement les

« connaissances étendues dans tous les domaines militaires aussi bien que techniques » attendues de celui qui présidera au développement des commandos SS. À l'évidence, Skorzeny ne bénéficie pas d'un quelconque bagage militaire qui pourrait justifier son accession à ce poste de responsabilité. Il doit cette promotion qui va faire de lui une célébrité à son ami du temps de la SS de Vienne, Ernst Kaltenbrunner, devenu le chef du RSHA à la suite de l'assassinat de Reinhard Heydrich, qui a mis son nom en avant. L'Autrichien Kaltenbrunner a en effet besoin de soutiens dans les luttes d'influence au sein de la SS, en particulier face à Walter Schellenberg – les deux hommes se méprisent –, autre homme fort du RSHA, qui lui est certes subordonné, mais qui est un proche de Himmler. Kaltenbrunner bénéficie aussi de la complicité de trois autres Autrichiens, Wilhelm Waneck, Wilhelm Höttl et Werner Göttsch[10].

Lors de sa prise de commandement, Skorzeny n'a reçu que des instructions verbales de la part de Schellenberg, qui entrevoit le poste de celui-ci plutôt comme celui d'un service de renseignement mené depuis des bureaux, l'entraînement de SS pour constituer une formation de commandos d'élite SS lui apparaissant comme absolument secondaire[11]. Or, si l'expérience militaire de Skorzeny reste ténue tout en n'étant pas inexistante, il est en revanche absolument béotien pour tout ce qui a trait à l'espionnage. Le flou dans lequel il est maintenu quant à la destination exacte de son unité ne lui facilite nullement la tâche. Il ne reçoit pas davantage d'éclaircissements de Kaltenbrunner, désormais froid et guère amical lors de leurs rencontres trop brèves, au cours desquelles il est évident que le nouveau patron du RSHA, lui-même étant fort occupé par ailleurs, n'a cure des soucis de Skorzeny. Chargé de forger une force d'élite, Skorzeny n'obtient donc rien de l'administration centrale de la SS ni de ses supérieurs immédiats : c'est à lui de se démener pour trouver les moyens humains et matériels pour s'acquitter de sa tâche.

Ce dernier est heureusement épaulé par des recrues de choix, à commencer par Karl Radl, dont il fait son second, qui était une connaissance de son épouse. C'est un individu au passé chargé, nazi convaincu et personnellement compromis dans l'extermination des juifs à l'est : il était officier de liaison de la 9e armée avec le Sonderkommando 7a, qui relevait de l'Einsatzgruppe B. Diplomate au niveau relationnel, *a contrario* de Skorzeny, il est en outre doué de talents d'organisateur, capable de venir à bout de toutes les tracasseries administratives de la bureaucratie nazie. Il se montre apte à traduire en actes les *desiderata* de son supérieur qui, selon lui, n'est guère enthousiasmé par les responsabilités qu'on lui a confiées, au point qu'il tente, en vain, de retrouver son poste à la *Das Reich*[12]. Il s'assure également des services du Hauptsturmführer Besekow, qui organisera un piège pour se saisir d'agents britanniques en Hollande. Enfin, Skorzeny accueille dans son groupe celui qui sera son futur chef des opérations : Werner Hunke, dit « le Chinois » parce qu'il a passé les deux premières années de sa vie à Tianjin, lui aussi SS, mais jouissant d'une solide expérience du front, s'occupera du recrutement et de l'entraînement.

En dépit de ses réticences (avérées ou non), grisé à l'idée de participer à une entreprise quasiment inédite au sein des forces armées allemandes, Skorzeny s'attèle à ses nouvelles fonctions avec l'enthousiasme du néophyte, persuadé que lever et organiser une unité de commandos lui donnera « une possibilité magnifique, inespérée de contribuer puissamment à la victoire de l'Allemagne[13] ». Il constate rapidement que les forces spéciales allemandes, les siennes comme celles de l'armée, manquent singulièrement de moyens en comparaison de leurs homologues britanniques. Il décide de s'inspirer des méthodes de ces derniers pour parfaire la formation de sa troupe, bien qu'ignorant la destination exacte de son unité, sans doute à l'instar de tous ses supérieurs. Cette absence de clarté, et donc de réel intérêt par la hiérarchie, pourrait expliquer pourquoi

un officier plus qualifié que lui n'a pas été nommé à la tête des commandos, ce qui constitue la chance de sa carrière.

L'organisation et l'entraînement des forces spéciales de Skorzeny

Le cœur de son unité est constitué par le SS-Sonderlehrgang z.b.V. *Oranienburg*, commandé par le Hauptsturmführer von Vessem, un Néerlandais. Cette unité spéciale est à l'origine chargée d'intervenir en Irlande dans le cadre de l'opération *Fischadler*. Le plan, conçu par Schellenberg, vise, en collaboration avec l'IRA, à mettre en place une guérilla et des opérations de sabotages en cas d'invasion de l'Eire par les forces alliées déployées en Ulster. L'armée a également forgé des plans d'intervention en Irlande de plus grande ampleur dès 1940-1941, à savoir *Kathleen* puis *Grün*[14], la dernière mouture mettant pour cela en œuvre une opération amphibie doublée de parachutages et d'assauts par planeurs. Comptant sur les sympathies de l'IRA et une mobilisation antibritannique en leur faveur bien surestimée, faisant fi des difficultés pour atteindre sains et saufs l'île, aussi ignorant des accords établis entre Londres et Dublin pour repousser de concert toute invasion allemande, la Wehrmacht se serait lancée dans un pari extrêmement risqué. Comme l'opération envisagée par le SS-Sonderlehrgang z.b.V. *Oranienburg*, cette opération n'avait aucune chance de déboucher sur un quelconque succès.

Avec les troupes de transport et des éléments d'une nouvelle compagnie, la formation de commandos SS représente environ 300 hommes. Skorzeny obtient la permission d'élever les effectifs à hauteur de 500 hommes. Pour ce faire, il recrute des têtes brûlées au sein du camp disciplinaire de la SS de Chlum, d'autres futurs commandos provenant du SD, de la SS et notamment des gardes des camps de concentration. À ces hommes se joignent 200 recrues de la Wehrmacht, dont des anciens Brandebourgeois. Sa formation devient alors le SS-Sonderverband z.b.V. *Friedenthal*, puis, en avril 1944, le SS-Jägerbataillon 502.

Friedenthal, au nord d'Oranienburg, devient la base des commandos SS, mais d'autres centres dépendent de Skorzeny : les écoles d'instructeurs d'Heinrichburg près de Belgrade et celle de Neusterlitz, mais aussi l'école d'agents de l'Ouest (A-Schule West), à La Haye, en Hollande, où les recrues sont instruites de l'art du sabotage. L'équivalent anglais, le SOE (Special Operations Executive) l'impressionne, mais la facilité avec laquelle certains agents ennemis capturés sont « retournés » lui inspire de l'inquiétude et le convainc que ses propres hommes, pour être absolument fiables, doivent n'être que des volontaires absolument dévoués à la cause, fanatiques et dûment préparés à mener des missions à haut risque[15]. L'école de La Haye est sous la coupe du colonel Knolle, qui relève du SD, une occasion pour Skorzeny de relever qu'un grade du SD ne saurait avoir son équivalent dans la Waffen SS et que, par conséquent, il ne devrait pas être son subordonné. Skorzeny rapporte que Knolle, bien au fait des techniques d'espionnage (écoutes, chiffrage, déchiffrages, transmissions radio, etc.), ne demande pas mieux que de conserver son poste tout en passant sous ses ordres (!). De fait, il est maintenu à la direction de l'école qui rassemble vingt-cinq élèves, dont les deux tiers sont des Waffen SS et les autres, issus du SD.

Après en avoir obtenu la permission de Schellenberg[16], il profite de l'aubaine de détenir des agents ennemis pour se faire livrer du matériel anglais par parachutage, en l'occurrence un pistolet doté d'un silencieux, ainsi qu'un adaptateur similaire pour mitraillette Sten[17]. Ce matériel l'enthousiasme, de même que divers gadgets qui seront mis au point, mais l'armée reste plus circonspecte et tatillonne : un tel dispositif ne peut, selon elle, que réduire la puissance d'une arme (quand bien même les tests en prouvent l'efficacité). Skorzeny a pourtant essayé de convaincre des officiers supérieurs du service des armements en leur faisant traverser le parc de Friedenthal après un dîner. Et d'indiquer à ses hôtes qu'ils sont morts, et lui également, selon toute vraisemblance. Aux officiers interloqués

il explique qu'un de ses hommes, qui allume alors sa torche électrique, vient de vider un chargeur de Sten dotée d'un système silencieux. La réponse officielle qu'il recevra plus tard souligne que la Sten manque de précision, ainsi qu'il l'a lui-même reconnu, « or notre Führer, précise le message reçu selon Skorzeny, a dit et répété que le soldat allemand avait droit aux armes les meilleures à tous les points de vue, et que nous ne pouvons prendre la responsabilité de recommander la fabrication d'une mitraillette – fût-elle silencieuse – moins précise que celle que nous avons déjà et qui est de fabrication allemande[18] ».

Plus tard, il cherchera un moyen de rapatrier les commandos, qui sinon seraient presque condamnés à ne pas revenir sains et saufs, en mettant au point un système permettant à un avion volant en rase-mottes d'arracher un planeur du sol au moyen d'un crochet. Mais, déplore Skorzeny, les essais sont survenus trop tard (les Alliés ont de leur côté usé d'un système analogue en Birmanie, pour récupérer des planeurs intacts).

Le matériel est une chose ; l'entraînement et la préparation des hommes, une autre. Skorzeny va tirer profit de la double expérience des opérations des Brandebourgeois et de celles des commandos et du SOE des Britanniques (et notamment les SAS créés en Égypte par David Stirling). Il admettra après la guerre que les forces spéciales britanniques étaient un cran au-dessus de leurs homologues allemands.

Le raid de commandos britanniques sur Beda Littoria, en Libye en novembre 1941, visait à neutraliser Erwin Rommel mais se conclut sur un échec complet. Skorzeny en étudie avec attention les différentes phases et en tire la conclusion que c'est à lui, le chef, que revient de donner l'ordre d'ouvrir le feu et que les commandos doivent avant tout apprendre « à tirer qu'en cas de nécessité absolue ». Pour ce faire, il croit détenir la parade : être le premier dans l'action et ne pas user de ses armes. Adopter une telle attitude ne peut, selon lui, que répandre chez les autres un sentiment d'assurance et leur permettre de conserver leur sang-froid.

Les commandos, pour lesquels Skorzeny met au point un programme intensif d'entraînements, se doivent d'être versés dans l'art du combat sous toutes ses formes, dont le corps-à-corps. Outre au tir de mitrailleuses, les recrues doivent être formées à l'usage des pièces antichars et de l'artillerie légère, ainsi que des mortiers. Il est également attendu que ces hommes d'élite sachent conduire ou piloter toutes sortes d'engins motorisés, y compris un bateau et une locomotive. Cela va de soi : un accent tout particulier est mis sur l'excellente condition physique exigée des commandos et les exercices sportifs sont légion, outre la pratique de l'équitation et de la natation. La nécessité de pouvoir opérer partout sur les arrières de l'ennemi pousse également Skorzeny à faire suivre une formation de parachutistes à ses hommes. Comme il se doit, et sans surprise, les langues étrangères figurent également au programme de la formation. Besekow s'attèle de son côté à former des espions et des saboteurs prêts à intervenir sur les arrières en cas d'invasion alliée à l'ouest. L'entraînement est rude, mais le cadre de Friedenthal offre toutes les aménités pour cela. Quant au leader des commandos, Otto Skorzeny, il bénéficie de l'admiration de ses hommes. Bravache et égocentrique, il s'attache ses subordonnés par sa familiarité et sa proximité, qui se traduisent notamment par des beuveries sans nom. Le capitaine SS loge dans le petit château du site, datant de Frédéric II de Prusse, tandis qu'il fait édifier des cantonnements, des garages, des réfectoires et des entrepôts, outre l'aménagement de terrains d'exercices.

Premières missions

En juin 1943, une réunion au sommet rassemble Canaris, Schellenberg et Skorzeny. Son objet est de coordonner l'action de l'Abwehr et des commandos SS, ainsi que de partager les renseignements obtenus, mais l'amiral, sans doute peu soucieux de s'associer avec des nazis bon teint dont il ne peut décemment accepter les méthodes, temporise. Ce sera la seule et

unique rencontre entre Canaris et Skorzeny. « Voilà un homme qui, de toute évidence, excelle dans l'art de demeurer impénétrable », écrira plus tard Skorzeny[19]. L'amiral accepte sans doute de mauvais gré que ses Brandebourgeois perdent leur prérogative de forces spéciales (qui plus est, la *Brandenburg*, devenue simple infanterie d'élite sur le front, est désormais du ressort direct du bureau des opérations de l'OKW[20]). Skorzeny arrache l'autorisation du transfert de onze officiers de l'unité *Brandenburg*, non sans que Canaris présente des embûches à cette décision, mais Skorzeny aura le dernier mot au bout de plusieurs mois.

Himmler conçoit un projet grandiose, pour ne pas dire irréaliste, baptisé opération *Ulm*. Il s'agit ni plus ni moins de faire parvenir des équipes de saboteurs jusque sur les sites industriels soviétiques au-delà de l'Oural, notamment à Magnitogorsk. La Luftwaffe ne dispose que d'une poignée de quadrimoteurs FW 200 Condor et Ju 290 qui sont aptes à assurer le transport sur une si longue distance. Ce handicap ne constitue qu'un seul des nombreux obstacles pour envisager réellement un raid hors de portée, nonobstant le fait que la destruction des hauts fourneaux, ordonnée par Himmler en personne, soit assurément de moindre portée et aussi plus ardue que la neutralisation des centrales électriques à l'est de l'Oural, comme initialement prévu. Les experts consultés par Skorzeny établissent deux constats : il faudra des mois de travail pour rassembler une documentation digne de ce nom concernant les installations industrielles de Magnitogorsk. En outre, rassembler suffisamment d'explosifs auprès de hauts fourneaux vraisemblablement placés sous haute surveillance semble constituer la quadrature du cercle. D'autres écueils majeurs semblent garantir l'infaisabilité du raid projeté : l'impossibilité de compter sur le moindre soutien de la population civile locale et la quasi-impossibilité de trouver une solution de retour pour les agents.

Skorzeny est certes impressionné par les statistiques et autres cartes portant sur le développement industriel soviétique qui ont été

rassemblées[21]. Sur le conseil de Radl, il n'osera pas mécontenter Himmler en lui présentant sans fard l'infaisabilité de l'affaire. Skorzeny se voit ainsi suggérer un précieux conseil dans la façon de procéder avec les plus hauts responsables : toujours se montrer enthousiaste pour le moindre projet, quitte à feindre sa motivation lorsqu'il s'avère à l'évidence parfaitement irréaliste, puis distiller peu à peu des éléments qui aboutissent à la conclusion que l'opération est irréalisable. « Alors, écrit Skorzeny, les gros bonnets vous considéreront comme un subordonné idéal, digne de leur confiance et de leur affection protectrice[22]. » Mais il lui faudra patienter dix-huit mois, soit jusqu'à la fin de l'année 1944, pour que le projet, aussi sensé soit-il théoriquement sur le plan stratégique, soit définitivement enterré[23].

La seule opération menée au printemps 1943 est le plan *Franz*, initié dès le mois d'avril sous l'instigation de Schellenberg, avant même que Skorzeny ne soit en place. La manœuvre consiste à créer un mouvement de guérilla en Iran, contre les Britanniques et les Soviétiques qui occupent le pays depuis août 1941, garantissant ainsi l'approvisionnement de la Russie en matériel et en ressources livrés par les Alliés occidentaux. Skorzeny avoue n'avoir alors pas eu la connaissance de l'importance de ces livraisons au titre du « prêt-bail »[24]. Il s'agirait de perturber ce transit de matériel et de matières premières, ainsi que de fixer un certain nombre d'unités ennemies.

Franz prévoit une intervention dans la zone d'occupation anglaise, mettant à profit les velléités de rébellion de la tribu des Kashgaïs, qui dominait le pays avant l'installation sur le trône de Reza Chah Pahlavi (lui-même déposé en 1941 au bénéfice de son fils, Mohammed Reza Chah Pahlavi). L'âme de la rébellion est à l'origine un général iranien, Mohammed Fazdollah, dont la division est encasernée à Ispahan, mais dont les espoirs d'insurrection (de toute façon bien illusoires) s'envolent vite. Les Allemands parachutent une petite équipe transportée par un Ju 290, non sans avoir dû pour cela circonvenir les réticences de la Luftwaffe. Skorzeny

raconte aussi qu'il a fallu des trésors de patience pour dénicher les fusils incrustés d'or et d'argent qui seraient offerts aux chefs de tribus insurgés[25]. Les agents sont menés par Heinz Gräfe, membre du SD, assisté de deux officiers de l'unité de Skorzeny et de trois sous-officiers, outre un Iranien formé à la A-Schule de La Haye. Si les hommes sont arrivés en Iran, la plus grande partie du matériel est demeuré en Crimée, faute d'une piste d'envol – par ailleurs détrempée – suffisamment grande pour un avion trop lourdement chargé, une déconvenue qui s'ajoute à la panne qui cloue au sol le second appareil qui aurait pu ravitailler les commandos et transporter une seconde équipe. Dès lors, l'opération fait long feu et s'avère être un échec complet[26]. De fait, contrariés de ne pas obtenir l'or attendu, les Kashgaïs livrent les agents allemands aux Britanniques, qui ont été prompts à faire remonter l'enquête jusqu'à Mohammed Fazdollah, qui est interné en Palestine. Skorzeny admet qu'il était trop ardu à des hommes ne connaissant qu'imparfaitement la langue du pays (ce qui semble pourtant constituer une condition *sine qua non* pour une telle opération) de pouvoir être exfiltrés vers l'Allemagne *via* la Turquie.

4
L’entrée dans la légende : le sauvetage de Mussolini au Gran Sasso

Convocation à la Wolfsschanze

Le 24 juillet, un événement de portée considérable sur le destin de Skorzeny survient à Rome. Ce jour-là, le Grand Conseil fasciste tient une réunion extraordinaire et vote une mention de défiance à l’encontre du gouvernement de Mussolini. Le lendemain, lorsque le Duce se rend auprès du roi Victor-Emmanuel III, à la villa Ada, il se retrouve *de facto* prisonnier.

La situation générale du cours de la guerre s’avère à ce moment-là particulièrement préoccupante pour les forces de l’Axe. Le nouveau front ouvert en Europe méridionale est cause de soucis pour le Führer : alors que l’offensive à Koursk a échoué face aux Soviétiques, qui maintiennent le tempo des opérations, la campagne de Sicile est perdue sur le long terme. Particulièrement suspicieux après la disparition de Mussolini, n’ayant aucune confiance en Badoglio, il est persuadé – à juste titre – que le gouvernement italien envisage d’entamer des négociations avec les Alliés dans l’objectif de sortir de la guerre, c’est-à-dire ni plus ni moins que de trahir l’alliance conclue avec l’Allemagne.

Le jour suivant constitue un jalon essentiel de la carrière du responsable de l’unité de commandos de la Waffen SS. Ce 26 juillet fatidique, partageant son déjeuner en compagnie d’un ami au restaurant de l’hôtel

Eden, à Berlin, Skorzeny est saisi pendant tout le repas d'une inquiétude indéterminée (à tout le moins, c'est ce qu'il prétend). Il se décide alors à contacter Friedenthal pour s'informer de la situation, une procédure qui va certes de soi pour un officier consciencieux. À l'autre bout du combiné, la secrétaire de Skorzeny est dans tous ses états et informe son supérieur qu'elle se met en quatre depuis deux heures pour le joindre. Et d'en expliquer la raison, qui tombe comme un couperet sur l'officier SS, qui est à cent lieues d'imaginer une telle nouvelle : il est convoqué de toute urgence à la Wolfsschanze, le grand quartier général (GQG) du Führer, à Rastenburg, en Prusse-Orientale. Elle précise qu'un avion spécialement affrété à son intention l'attendra à l'aéroport de Tempelhof pour un décollage à 17 heures.

Skorzeny est laissé dans l'ignorance des raisons de cette convocation mystérieuse, personne n'étant dans la confidence et en mesure de lui fournir la moindre explication. Il ordonne qu'on lui prépare une valise avec un uniforme. Troublé, il comprend l'agitation qui a saisi son état-major, car c'est la première fois qu'il est convoqué au GQG de Hitler… Skorzeny prend congé de l'ami autrichien avec lequel il était attablé et saute immédiatement dans un taxi, l'esprit agité par des conjectures. Tout ceci a-t-il un lien avec *Franz* ou encore *Ulm* ? À l'aéroport, il retrouve Radl, impressionné par la convocation reçue par son supérieur. Celui-ci lui apporte la valise demandée ainsi qu'une serviette. Skorzeny troque alors ses effets civils pour son indispensable uniforme SS.

Sur le tarmac de Tempelhof, un Ju-52 l'attend comme convenu. Au moment d'embarquer, il insiste auprès de son second pour que celui-ci puisse être contacté à tout moment. Il ordonne en outre que les deux compagnies se tiennent en état d'alerte à titre de précaution. Il est l'unique passager d'un appareil adapté à un minimum de confort, puisque doté d'un bar. L'officier SS, saisi par les émotions, sent le besoin de prendre un remontant et s'aventure dans la cabine de pilotage pour demander s'il lui est

possible de profiter des aménités du bar. « Deux verres de cognac suffisent pour calmer mes nerfs, et je peux ainsi contempler à loisir la région que nous survolons[1]. » Laissé dans l'expectative, il songe aux événements de la journée. Tôt ce matin la nouvelle est tombée : Mussolini a été contraint de présenter sa démission sur injonction du roi Victor-Emmanuel III. Le poste de président du Conseil échoit au maréchal Badoglio. Tandis qu'un paysage qui enchante ses sens défile devant son hublot, l'officier SS se livre à des hypothèses, maudissant son esprit de ne pas s'évader un instant de la guerre en cours : en observant à quel point les voies ferrées se détachent nettement du paysage avec le dessin géométrique qu'elles y impriment, il ne peut s'« empêcher de penser quelle cible magnifique un tel croisement offre à l'aviation ennemie[2] ».

Après plus de trois heures de vol, réalisant de larges boucles alors que le crépuscule commence à tomber sur la Prusse-Orientale, le Ju-52 se pose enfin sur l'aérodrome de destination, situé près d'un grand lac. Skorzeny monte ensuite à bord d'une Mercedes noire pour les derniers kilomètres, qui traversent une zone fortement boisée. Plusieurs postes de contrôle sont à franchir avant de pouvoir parvenir au cœur du quartier général du Führer. À chaque fois, il lui faut descendre du véhicule, présenter son livret militaire ainsi que le laisser-passer que lui a fourni son chauffeur, puis signer son nom sur un registre.

Peu après le dernier contrôle, Skorzeny, toujours intrigué, passe le portail d'entrée d'un vaste espace ceint d'une clôture de barbelés. « On se croirait dans un vieux parc aménagé avec beaucoup de goût, note le SS, et parsemé de bosquets de bouleaux qui bordent des sentiers capricieusement enlacés. Bientôt, je peux distinguer quelques bâtiments et baraques, apparemment disposés au hasard. Sur les toits plats poussent des touffes d'herbe et même de petits arbres. Au-dessus de certaines parties des bâtiments, et aussi des chemins d'approche, sont tendus des filets de camouflage dans lesquels on a placé, par endroits, des cimes d'arbres, afin

de donner le change aux pilotes ennemis qui cherchent à attaquer le quartier général. Vu d'en haut, l'ensemble doit ressembler à une région boisée et inhabitée[3]. »

L'inoubliable rencontre avec Adolf Hitler

Skorzeny entre à la nuit tombante dans une petite bâtisse en bois en rez-de-chaussée, dite, de façon appropriée, « maison du thé », puisque le dictateur a pour habitude d'y boire ce breuvage dans l'aile droite du bâtiment ; l'aile gauche, qui lui est reliée par un passage couvert, fait office de restaurant. Son hôte d'accueil est l'aide de camp SS du Führer, le SS-Hauptmannführer Günsche. Introduit dans un vaste vestibule agrémenté de fauteuils confortables et de tables, le sol recouvert d'un tapis de laine, il est mis en présence de plusieurs officiers. L'Autrichien s'emporte lorsque Günsche écorche son patronyme en le présentant à ces derniers. Une entrée en matière quelque peu agressive, dont la conséquence immédiate est qu'il ne connaîtra pas l'identité des cinq autres officiers, qui, il ne le sait pas encore, sont ses rivaux pour l'obtention d'une mission de prime importance. Le seul élément qui est porté à sa connaissance est le fait qu'il est le moins gradé sur le plan hiérarchique. Il y a un Waffen SS, deux officiers de la Luftwaffe et les deux derniers de la Heer. Puisque ces hommes sont issus de troupes d'élite, de forces spéciales, on en déduit que les derniers sont probablement des commandos brandebourgeois et que les deux candidats de la Luftwaffe sont vraisemblablement des Fallschirmjäger.

Skorzeny n'est pas au bout de ses surprises. Günsche annonce aux six officiers qu'ils vont bientôt être mis en présence du Führer, puis qu'ils devront présenter brièvement leur carrière militaire à tour de rôle, avant de devoir sans doute répondre à quelques questions. Le sang de Skorzeny ne fait qu'un tour. S'il a aperçu Hitler de loin à deux reprises, en 1936 lors des Jeux olympiques puis en 1938 lors de l'Anschluss, il n'a jusqu'ici jamais été en contact direct avec lui. Impressionné et ému à l'idée de rencontrer

celui qui est sans aucun doute une idole à ses yeux, il tremble comme une feuille, terrifié à l'idée de commettre l'impair ou la bévue qui le discréditerait au cours de cet examen bien particulier.

Le groupe est guidé en direction d'un autre bâtiment en bois, franchit un nouveau vestibule puis est introduit dans une pièce de vastes dimensions. Skorzeny note les fenêtres aux rideaux très simples, une table massive couverte de cartes, ainsi que sur un bureau, en biais entre deux fenêtres, un détail qui retient son attention : de nombreux crayons rangés dans un ordre impeccable. Une cheminée monumentale occupe le mur de gauche, devant laquelle sont disposés plusieurs fauteuils autour d'une table. « C'est donc ici que s'élaborent les grandes décisions de notre époque. » Le groupe se rassemble au fond de la salle, dans un espace vacant. L'instant fatidique se rapproche, et Skorzeny se trouve au comble de l'excitation et de l'émotion.

La porte qui se trouve en face du groupe d'officiers s'ouvre. Pour Otto Skorzeny, nazi de la première heure, l'instant est inoubliable : « L'apparition de l'homme qui, plus que tout autre chef d'État, est intervenu de façon décisive dans le destin de l'Allemagne – mon maître que je suis fidèlement depuis des années, en qui j'ai une confiance absolue[4]. » Le salut du Führer, le bras levé et la main inclinée vers l'avant, est conforme à ce qu'il voit depuis des années dans la presse allemande. Les six officiers, qui se sont figés au garde-à-vous comme un seul homme, sont présentés par ordre hiérarchique, ce qui fait que Skorzeny est le dernier de la file, le plus à gauche. Il sait pertinemment que cette prise de contact est essentielle et déterminante pour la suite. Il s'agit de se distinguer. Écoutant la voix rauque « à l'intonation douce » du chancelier, dont le timbre si particulier lui est bien connu grâce à la radio, il s'amuse à la pensée que le Führer, dont il a par ailleurs relevé la tenue sobre et sans apparat, ne soit pas en mesure de dissimuler ses origines autrichiennes. C'est une carte à jouer : user de cette commune ascendance. C'est à son tour d'être présenté. Il serre la main

tendue du dictateur en s'inclinant comme il sied à un militaire, soit de façon « brève et sèche ».

Pendant qu'il résume en quelques phrases son parcours, depuis son lieu de naissance, « le Führer, rapporte Skorzeny, me regarde droit dans les yeux avec une intensité soutenue[5] ». Le fameux regard de Hitler… « On a dit qu'il était fascinant, hypnotique, magnétique, écrira plus tard Skorzeny. Ce que je puis assurer, c'est que le Führer était doué d'un pouvoir de persuasion réellement extraordinaire. Ce n'était pas seulement son regard qui était capable de convaincre. Sa parole, son attitude, toute sa personne, enfin, dégageaient une force étonnante[6]. » Bien qu'il n'en ait étrangement pas retenu la couleur des yeux, Skorzeny se souvient de ce regard, qu'il juge « d'une intensité presque insoutenable, comme celui d'un hypnotiseur[7] ».

Le Führer lance alors une question apparemment anodine : lequel d'entre eux connaît l'Italie ? En ces temps où les voyages internationaux sont peu développés et le plus souvent réservés à une élite restreinte, Skorzeny est le seul à répondre qu'il a déjà mis le pied dans la Botte à deux reprises, étant allé jusqu'à Naples à moto. La seconde question, pour laquelle les officiers redoutent sans doute un piège, est plus sournoise : « Que pensez-vous de l'Italie ? » Mis à part Skorzeny, ils donnent tous ce qu'ils pensent constituer la réponse attendue par le Führer en insistant sur le partenariat qui unit ce pays au Reich dans le cadre de l'axe Rome-Berlin. C'est à ce moment-là que Skorzeny emporte définitivement la préférence de Hitler en mettant de nouveau en avant ses origines. « Je suis autrichien, mon Führer, dis-je simplement », raconte Skorzeny dans ses souvenirs publiés après guerre, en précisant qu'il estime superflu d'en ajouter davantage car « tout bon Autrichien ressent profondément la perte du Tyrol du Sud ». Un argument auquel ne peut que souscrire Hitler, lui aussi autrichien, qui a cependant garanti à Mussolini – inquiet à cet égard dès avant l'Anschluss de 1938 – la pérennité de la mainmise de l'Italie sur ce

territoire. Le Duce est précisément l'objet de cette convocation insolite à la Wolfsschanze.

Hitler congédie alors les autres officiers, qui manquent ainsi leur rendez-vous avec l'Histoire. S'animant avec des gestes certes brefs et contenus, mais à l'« énorme pouvoir de persuasion », il se lance alors dans des propos trahissant son inquiétude quant à la nouvelle situation survenue en Italie, et en particulier pour son ami Mussolini, craignant que ce dernier soit livré aux Alliés. Et d'ajouter qu'il ne prête aucunement foi à ses envoyés officiels qui l'assurent qu'il est impensable que l'Italie se retire hors de la guerre et renie son alliance avec l'Allemagne. Pour Hitler, ces gens qui ont osé trahir le Duce, auquel ils doivent tant, n'auront vraisemblablement aucun scrupule à trahir la cause du Reich[8]. Le dictateur nazi précise qu'il considère Mussolini comme le dernier des Romains, un homme dont les actions n'ont d'égales que les accomplissements des empereurs de la Rome antique. « Il est pour moi plus qu'un allié, plus que l'incarnation de l'Italie fasciste, qu'il a créée : c'est un homme comme je n'en ai guère connu. C'est un ami exceptionnel et je n'ai pas l'habitude de laisser tomber mes amis[9]. » Hitler en vient alors au fait et Skorzeny apprend les raisons de sa convocation au GQG du Führer : il est chargé de réaliser une mission délicate et de la plus haute importance : trouver et délivrer Mussolini. L'impact de son issue heureuse sur la suite des opérations militaires sera d'une portée incalculable, affirme le dictateur. L'affaire est urgente : tout porte à croire que le revirement italien ne saurait tarder.

Hitler insiste sur le caractère ultrasecret qui s'impose pour le succès de l'opération. À ce moment-là, cinq personnes seulement se trouvent dans la confidence. Parmi celles-ci, Kurt Student, le patron de la force aéroportée allemande, les fameux Fallschirmjäger dont il est le « père fondateur ». Skorzeny se voit clairement signifier qu'en aucun cas le but de la mission ne devra être communiqué au maréchal Albert Kesselring, qui commande les forces allemandes alors déployées en Sicile et en Italie continentale, pas

plus qu'à Hans von Mackensen, l'ambassadeur allemand à Rome, tous les deux trop proches des Italiens et, selon le Führer, « amollis sous le soleil du Sud ». Pour Hitler, Kesselring a été dupé par les Italiens quant à leurs intentions, ce qui est sans doute le cas.

Le dictateur met fin à la séance et, prenant Skorzeny par le bras, le conjure de ramener Mussolini, lui assurant qu'il a la certitude qu'il réussira. Comme tant d'autres, Skorzeny est subjugué par la présence de Hitler dont la confiance communicative a un effet indéniable chez lui. « Je n'avais pas le moindre doute quant au succès du projet », confiera plus tard le SS. « Plus le Führer parle, écrira l'officier SS, plus je sens s'affirmer son emprise sur moi. » On doit ici reconnaître son honnêteté à Skorzeny, qui, contrairement à de nombreux mémorialistes en quête de distanciation avec un dictateur passé à la postérité comme l'un des plus grands criminels de tous les temps, affirment plus souvent qu'à leur tour que Hitler ne leur a fait aucune impression.

Hitler prévoit de mener en concomitance plusieurs opérations en réaction à la déposition de Mussolini et pour contrer la défection italienne qu'il estime, à juste titre, imminente : outre la saisie des membres du gouvernement Badoglio (Hitler aurait même envisagé la capture du roi et du pape[10]…), les opérations *Eiche*, *Schwarz*, *Achse* et *Student*. Cette dernière consiste en la mainmise sur Rome par les paras allemands, où une division est effectivement déployée avec Student en personne, et sera réalisée. *Schwarz*, l'occupation du nord de l'Italie, et *Achse* (Axe), la neutralisation de la *Regia Marina* (la flotte italienne), vont en fait se combiner sous le vocable *Achse* lorsque le Heeresgruppe B du maréchal Rommel débouchera des cols des Alpes. Reste *Eiche*, qui incombe à Skorzeny. Pendant que Hitler reçoit Student et Skorzeny en Prusse-Orientale, les Allemands entreprennent de renforcer leur dispositif dans la péninsule en essayant d'éviter d'éveiller les soupçons des Italiens, qui ne sont pourtant pas dupes.

La mise au point de l'opération

L'aide de camp SS de Hitler attend Skorzeny hors de la pièce et le ramène à la « maison du thé », le chef de commandos de la Waffen SS encore sous le coup de l'émotion revivant par la pensée les événements qu'il vient de vivre. Arrivé dans le vestibule, il savoure une cigarette sans doute ardemment désirée, puis, faisant suite à la demande d'une ordonnance qui s'enquiert de ses besoins, il répond qu'il souhaite un café et se sustenter, mais, à peine attablé, le ceinturon juste ôté de sa taille, l'ordonnance lui annonce qu'il est mandé par le général Student. Skorzeny est conduit dans un petit bureau dans lequel il fait la connaissance du commandant du XI^{e} corps parachutiste, Kurt Student. Le « jovial et rondouillard » officier de la Luftwaffe âgé de 53 ans est auréolé de la gloire acquise par ses Fallschirmjäger, d'abord en 1940 lors de l'attaque à l'ouest (en particulier avec la neutralisation spectaculaire de la forteresse belge d'Eben-Emael par des soldats embarqués à bord de planeurs), puis en 1941 avec l'opération *Merkur*, l'invasion aéroportée de la Crète. Skorzeny note la cicatrice qui marque le front de son vis-à-vis, stigmate de la grave blessure reçue en Hollande en 1940. Les deux hommes n'ont guère eu le temps d'échanger lorsqu'on frappe à la porte.

« Une surprise de plus » pour Skorzeny : le Reichsführer SS Heinrich Himmler, le tout-puissant responsable de la SS et de la Gestapo, le maître d'œuvre, avec ses séides, de la « Solution finale ». Skorzeny n'est guère impressionné par Himmler ou son pince-nez « démodé », à tout le moins s'il faut suivre ses Mémoires, qui sont peut-être influencées par le ton sec et peu amène du Reichsführer à son endroit. Ce dernier entend sans nul doute se présenter comme le haut responsable de la mission, conscient, avec Schellenberg, de tout le bénéfice que la SS pourra retirer de la gloire d'avoir extirpé Mussolini des griffes de ses geôliers. Et le créateur et dirigeant de la SS de décrire par le menu la situation politique prévalant en Italie et de bombarder Skorzeny d'une litanie de noms – inconnus de ce dernier – utiles

à sa mission. Skorzeny s'empresse de saisir une feuille et un stylo pour en conserver le souvenir, ce qui a le don de provoquer l'ire de Himmler : « Vous êtes complètement fou, ma parole. Ça par exemple ! Ces choses-là doivent rester secrètes, alors retenez-les, que diable ! »

Skorzeny provoque bientôt un deuxième mouvement de colère. Prétextant la nécessité de contacter son subordonné Radl à Friedentahl, il s'éclipse et, attendant la liaison au bout du combiné, il fait l'erreur d'allumer la cigarette qu'en fumeur invétéré il attendait avec impatience. Mal lui en prit car Himmler sort lui aussi du bureau et, à l'instar du Führer, s'avère tout aussi incommodé par les fumeurs. L'irascible Reichsführer hurle sur le chef des commandos SS : « Toujours ces satanées cigarettes ! Vous ne pouvez donc pas rester quelques heures sans fumer ! Je le vois d'ici, vous n'êtes pas du tout l'homme qu'il faut pour cette mission[11]. » Une imprécation qui laisse le destinataire interdit, ne sachant quelle posture adopter, se questionnant s'il est encore chargé de cette mission de confiance dont le Führer vient à peine de le charger quelques instants plus tôt. Günsche, l'aide de camp SS de Hitler, le rassure sur le caractère habituellement emporté de Himmler, et l'invite à rejoindre Student.

Student et Skorzeny, désormais seuls, échafaudent en quelques minutes les grandes lignes de leur plan d'action, l'essentiel de la planification devant être réalisé à leur arrivée en Italie. Il est en effet fort tard et les deux hommes conviennent de s'envoler pour Rome dès le lendemain matin. Student apprécie l'officier SS, qui lui fait l'effet d'être un « jeune homme plein d'idées brillantes ». Skorzeny se fera passer pour un des membres de son état-major. Student accueille avec bienveillance la suggestion de renforcer ses paras par un groupe de cinquante commandos de Friedenthal. Pour dissimuler leur unité d'appartenance, ils revêtiront des tenues de Fallschirmjäger, la présence de ces derniers à Rome ne pouvant éveiller les soupçons que soulèveraient la présence de Waffen SS, qui plus est d'une force spéciale.

Skorzeny contacte Radl et, après lui avoir annoncé qu'ils sont chargés d'une mission importante et que le départ aura lieu dès le lendemain matin, lui ordonne de mettre la troupe sur le pied de guerre – « cette nuit, pas de sommeil pour personne » – et de préparer les véhicules car « il faudra prendre livraison de l'équipement », les hommes devant revêtir la tenue tropicale. Reste à sélectionner les hommes, qui devront être les meilleurs et les plus fiables, en incluant tous ceux qui possèdent au moins des rudiments de la langue italienne. Il le charge donc d'en dresser la liste. Il fera de même de son côté et ils confronteront leurs choix. Après avoir raccroché, Skorzeny, qui demande et obtient les services d'une secrétaire pour transmettre ses ordres à sa base de Friedenthal, entreprend de lister l'équipement dont il pense avoir besoin. Il n'aura de cesse d'en ajouter à ces *impedimenta* au fil des heures qui suivent. La puissance de feu est cardinale pour ses commandos : ils seront tous dotés de mitrailleuses ou de mitraillettes, ainsi que de grenades à profusion (les grenades ovoïdes, plus faciles à emporter en quantité sur soi, au lieu des fameuses grenades à manche de l'armée allemande). Il pense aussi emporter du plastic, un explosif « fourni » bien malgré lui par le SOE anglais en Hollande. Il faut aussi songer aux vivres. La liste est transmise à Friedenthal.

Lorsqu'il est remis en contact avec Radl, qui peste contre ces demandes devant être satisfaites en un temps record, il coupe net son subordonné en lui apprenant que lui aussi est en nage : « Je viens de parler avec le Führer lui-même, et le Reichsführer SS – je sens nettement que ça lui coupe la chique, et j'ajoute : c'est le Führer qui m'a chargé de cette mission[12]. » Les deux hommes comparent ensuite leurs deux listes de commandos pour cette mission, qui concordent à peu de choses près. Devant l'excitation provoquée par l'annonce d'un raid, tous veulent en être, annonce Radl, aussi Skorzeny ordonne-t-il d'afficher prestement la liste des hommes retenus, « cela calmera tout le monde ». Skorzeny, après avoir raccroché, songe soudain qu'il importe d'assurer les liaisons radio avec Berlin pendant

toute la durée de la mission, tout en s'assurant que les services secrets italiens n'aient vent de ce qui se trame. Il faut ainsi prévoir un correspondant spécifique, un code, ainsi que des heures d'appel précises. Il lui faut maintenant essayer de prendre quelque repos, chose difficile alors que son esprit vagabonde en tout sens, échafaudant des scénarios pour finalement craindre d'être dans l'impossibilité de réussir. « Tout d'un coup, je me souviens que je suis père de famille », et de rallumer la lumière pour coucher par écrit son testament.

L'envol vers le destin

Vers 8 heures, le matin du 27 juillet, les deux officiers embarquent à bord d'un Heinkel He-111 avec l'Hauptmann Gerlach aux commandes, le pilote personnel de Student. L'appareil se pose à Pratica di Mare vers 13 h 30. Sur le tarmac, Skorzeny, engoncé dans une tenue de vol rembourrée de la Luftwaffe, ressent immédiatement la chaleur caniculaire estivale de la Ville éternelle. Il s'apprête à ôter prestement cette combinaison quand il se rappelle avec horreur qu'il a conservé son uniforme SS en dessous : impossible de quitter la tenue de vol sans trahir la supercherie, puisqu'il apparaîtrait fort suspect que Student compte un Waffen SS comme aide de camp. Les deux officiers gagnent sans tarder la ville de Frascati – la voiture est découverte mais cela ne suffit pas à rafraîchir Skorzeny –, non loin de Rome. Kesselring y a établi le GQG de son Heeresgruppe C. La place constituera le centre nerveux de l'opération *Eiche* pour les semaines à venir. Lors du dîner, Student et Skorzeny, enfin soulagé de porter des vêtements légers, tentent d'en apprendre plus sur Mussolini en veillant à ne pas dévoiler leurs intentions à leur hôte. Las, le maréchal ne sait rien à ce sujet, ajoutant qu'il se fie à la parole d'honneur des généraux italiens lorsque ces derniers affirment être dans l'ignorance du sort réservé au Duce. Ce constat n'est guère de nature à rassurer Skorzeny :

si Kesselring, en dépit de ses nombreuses relations en Italie, n'est pas en mesure de savoir quoi que ce soit sur le sujet, la tâche promet d'être ardue.

Le lendemain, alors que les premiers Fallschirmjäger de Student atterrissent à Rome, il n'en apprend pas plus auprès des services de l'ambassade, laquelle n'a obtenu que des réponses vagues de la part des autorités italiennes quant au sort réservé à Mussolini : ce dernier est gardé dans les meilleures conditions et il est en bonne santé[13]. Dès le surlendemain de l'arrivée de Skorzeny et de Student, les cinquante commandos de la Waffen SS sont à pied d'œuvre à leur tour, le premier groupe de douze officiers et de vingt-cinq hommes s'est envolé de Staaken, près de Berlin, tôt dans la matinée. Ils sont accompagnés de dix hommes du service de renseignement, amalgamés au groupe sur instruction de Schellenberg. Plusieurs de ces derniers « étaient d'un grade supérieur au mien », précise un Skorzeny qui ne manque jamais de rappeler à ses lecteurs à quel point les rangs de la SS ne correspondent en rien à leurs équivalents dans la Waffen SS et la Wehrmacht. En raison du secret qui entoure *Eiche* selon la volonté de Hitler (et ce pour des raisons évidentes), tous ignorent la raison de leur présence en Italie et la mission qui leur est assignée. Lorsque Radl l'apprend de la bouche de Skorzeny, il est tout aussi éberlué que celui-ci l'avait été à l'annonce du projet de raid à la Wolfsschanze. Skorzeny informe ses hommes qu'ils vont bientôt participer à un raid important et il leur enjoint par conséquent de veiller à leur condition physique. Il veut compter sur un allant et une combativité de tous les instants.

De son côté, Kesselring, enfin mis dans la confidence, se montre parfaitement hostile au projet. Responsable de la mission, Student ne cesse de faire la navette entre Frascati et le GQG de Hitler, où sont discutés les rapports – contradictoires et erronés – portant sur la cache de Mussolini. Pendant ce temps, Skorzeny effectue ses investigations sur le territoire italien. Selon Student, qui a bientôt d'autres soucis accaparant davantage

son attention (la situation à Rome, alors qu'on craint un armistice italien avec les Alliés), le SS s'engage pleinement dans sa tâche. Ses hommes doivent participer aux recherches et à la prise de renseignements, assister la police dans la traque de Mussolini. Il obtient rapidement des résultats.

Le groupe chargé de la recherche de renseignements pour *Eiche* à Frascati n'inclut qu'un seul membre versé dans la planification militaire : l'Hauptmann Langguth, le chef du renseignement de Student, avec lequel Skorzeny a le plus de difficultés à cohabiter. Ce sont les contacts donnés par Himmler qui s'avèrent les plus utiles. Skorzeny a retenu deux noms importants dans la liste lancée par ce dernier à la Wolfsschanze : le SS Herbert Kappler, l'attaché allemand auprès de la police italienne, et Dollmann, un individu installé à Rome depuis des années et qui a ses entrées auprès de personnes haut placées. Prenant contact, il découvre que les rumeurs les plus folles courent : Mussolini est gravement malade, Mussolini s'est suicidé, Mussolini est placé en maison de repos…

Les premières investigations : Mussolini introuvable !

La quête s'annonce donc d'emblée ardue. Aucun indice ne filtre, laissant Skorzeny dans un flou absolu. Dès qu'un Italien prétend savoir où se trouve Mussolini, Skorzeny, avec le dessein d'en apprendre davantage, feint de ne pas le croire. Nulle information fiable n'a pu être obtenue. Mussolini n'a pas été vu depuis ce fatal après-midi du 25 juillet, soit à peine quelques jours plus tôt, lorsqu'il fut déposé par le roi avant d'être exfiltré à bord d'une ambulance. Les services allemands parviennent à établir qu'il a été emmené à la caserne de carabiniers de Rome, puis à connaître le bâtiment et même l'étage où il a été interné.

En Allemagne, le très superstitieux Himmler va jusqu'à mettre à contribution des voyants et des astrologues, avec l'absence de résultats qu'on imagine. Faisant montre de tact et de réserve, Skorzeny se contente de relater dans ses Mémoires qu'il n'a « jamais entendu parler d'un résultat

positif » émanant de ces pratiques d'un autre âge, des superstitions qu'il juge probablement ridicules. Quant aux groupes de jeunes officiers italiens fascistes désireux de libérer le Duce, Skorzeny se garde bien de s'afficher en leur compagnie : « Ils étaient connus, surveillés, mouchardés, et nous aurions commis une grave imprudence en entrant en contact direct avec eux. Ce que je redoutais, c'était qu'ils ne tentassent de libérer le Duce et s'y prissent de telle sorte que l'affaire ne fût un fiasco. Il était à craindre qu'alors le roi, le prince héritier, Badoglio ne livrassent immédiatement Mussolini aux Anglais et aux Américains[14]. »

De son côté, Hitler tente de profiter de l'anniversaire de Mussolini, qui tombe le 29 juillet, pour que sa cachette soit trahie par la remise, des mains de Kesselring, du cadeau que le Führer réserve à son ami. Badoglio se montre habile en répondant à l'ambassade allemande qu'il ne pouvait accéder à cette requête, étant lui-même dans l'ignorance de l'endroit où se trouve Mussolini, mensonge qui n'a pu que raffermir Hitler et son entourage dans la certitude qu'il n'y a absolument aucune confiance à accorder au nouveau gouvernement italien. Près d'un mois plus tard, une lettre de Badoglio adressée à Carmine Senise, le chef de la police, confirmera au contraire à quel point le sort de l'ex-dictateur importe au nouveau président du Conseil : Mussolini doit être maintenu sous bonne garde et surtout ne pas être relâché[15]. Badoglio est conscient que les nazis cherchent à délivrer l'ancien Duce, aussi n'a-t-il de cesse de faire changer ce dernier de lieu de détention. Soucieux de conserver son précieux captif, il entreprend de leurrer les Allemands par l'entremise des services secrets qui sont chargés de mener une campagne de désinformation. Des rumeurs courent : Mussolini se serait suicidé, ou encore il serait détenu dans un hôpital psychiatrique.

Skorzeny et Radl mènent les investigations dans la Ville éternelle, vêtus de leurs uniformes de la Luftwaffe ou en civil, mais leur maîtrise de la langue italienne est bien aléatoire, tout juste suffisante pour de simples

touristes. Les différents services de renseignement se contredisent et le lieu de détention de Mussolini est l'objet de multiples spéculations. Tenant ses informations d'un simple vendeur de primeurs de Terracino (dans le golfe de Gaète), Kappler (ou Skorzeny lui-même, dans ses Mémoires…) est d'avis que l'ex-Duce a été emmené sur l'île de Ponza où un carabinier fiancé à la domestique de son meilleur client y a vu un important personnage. L'Abwehr est convaincu pour sa part qu'il est détenu sur l'île d'Elbe, tandis que Hitler se laisse convaincre par la Kriegsmarine que l'ancien dictateur se trouve sur l'île de Santo Stefano. Il s'apprête à ordonner de lancer une opération amphibie avant de se rétracter : selon les services du maréchal Rommel, dont le groupe d'armées est déployé en attente au nord des Alpes, Mussolini aurait été emmené à La Spezia[16]. Cette dernière hypothèse aurait été en fait suggérée par Skorzeny, s'il faut suivre ce dernier dans ses Mémoires, rumeur intéressante découverte « par la confidence imprudente d'un jeune officier de marine qui, au cours d'un bavardage à bâtons rompus, nous a fait comprendre que son croiseur a transporté le Duce du pénitencier de Ponza à La Spezia[17] ». En suivant la piste de Ponza, un officier de marine italienne, pratiquant parfaitement la langue de Goethe et fort bavard sous l'effet de l'alcool, déclare au SS qu'il a transféré Mussolini de Ponza à La Spezia sur son propre navire. Une déclaration qui s'est suivie d'un verre de vin lancé dans le visage de Skorzeny lorsque celui-ci, cherchant à tester la fiabilité du témoignage, déclare que cette affirmation tonitruante n'est qu'une rodomontade pour se mettre en valeur auprès des femmes[18]… De fait, Mussolini a été retenu à Ponza du 28 juillet au 7 août, bien qu'on soit en raison de se demander si cet officier ne comptait pas parmi les agents stipendiés sur ordre de Badoglio pour leurrer les services de renseignement allemands. Skorzeny racontera qu'il fit la connaissance après la guerre d'un Américain, un certain Henry North, envoyé sur l'île à la tête d'un commando devant

s’assurer de la personne de Mussolini. Ce groupe d’Américains débarque à Ponza le 11 septembre, plus d’un mois après le départ du Duce de l’île[19].

La piste de l’île de La Maddalena

Skorzeny apprend par hasard qu’un officier de marine italien a déclaré à un pilote allemand qu’il pense que Mussolini est en Sardaigne. Le chef de commandos SS, sans plus d’informations, se rend aussitôt dans l’île, mais sans que cela s’avère déterminant : les supputations avancées sont fausses. Une autre hypothèse paraît autrement plus sérieuse. Le SS tient enfin une piste solide grâce à l’attaché naval allemand sur l’île de La Maddalena (une autre version présente la source sous les traits d’une prostituée sarde, ce qui paraît douteux)[20], sise à la pointe nord-est de la Sardaigne. Le capitaine de corvette Hunäus[21], qui n’est autre que l’officier de liaison de la Kriegsmarine évoqué, l’informe d’un élément nouveau et d’importance : la garnison a été récemment renforcée par des carabiniers et les mesures de sécurité y ont été sensiblement durcies. Ce renseignement est des plus encourageants : Skorzeny est persuadé de tenir la bonne piste. Il reste maintenant à ce que les soupçons se muent en certitudes avec des faits avérés. Dès son arrivée sur place, appareil photographique Leica autour du cou, il monte à bord d’un dragueur de mines avec lequel il longe les côtes. Il observe ainsi tout à loisir le port et ses alentours, en particulier la Villa Weber, où se trouverait un « détenu de marque ».

Il importe à ce stade de ne pas se dévoiler aux Italiens, aussi joue-t-il de la ruse : un de ses SS, Robert Warger, qui parle couramment l’italien, va se rendre sur l’île au prétexte qu’il est l’interprète d’Hunäus. Warger arpente les lieux et multiplie les clichés photographiques. Afin de soutirer des informations, il fait la tournée des débits de boissons de La Maddalena, à force de persuasion de la part de son supérieur – qui évoque son devoir de soldat – car il ne boit habituellement pas une goutte d’alcool… La supercherie suppose de feindre l’état d’ébriété et d’évoquer alors le sort de

Mussolini en affirmant à la cantonade que l'ancien Duce est mort, emporté par une grave maladie. Un Italien tombe dans le piège de l'Allemand qui demande alors des preuves et emmène Warger dans une maison aux alentours de la Villa Weber. Dissimulé, il pointe du doigt la terrasse qui fait office de lieu de promenade pour Mussolini.

La villa est fort bien gardée, rapporte Warger qui observe l'endroit avec attention pendant plusieurs jours, ce qui n'est pas pour surprendre Skorzeny. Un mur de deux mètres constitue un premier obstacle défensif, auquel s'ajoutent deux sentinelles de faction à la porte, outre un troisième homme dans le jardin. Les effectifs de la garde se montent à 150 hommes. Les Allemands ont également établi que la villa était reliée au poste de commandement du port, car Santa Maddalena est une forteresse maritime, ce qui complique singulièrement le raid projeté. La rade du port abrite plusieurs hydravions, dont un appareil peint en blanc et frappé de croix rouges. Le prisonnier peut donc potentiellement être exfiltré par ses geôliers avant qu'une équipe de sauveteurs ne parvienne à ses fins : il va falloir jouer serré.

Les cartes et les indications précises quant aux emplacements de batteries de DCA ou des casernes faisant défaut, Skorzeny décide de compléter les informations acquises par un vol au-dessus de la villa, faute de pouvoir s'introduire dans l'enceinte. Il profitera de l'avion, qu'il va obtenir auprès de la Luftwaffe, pour prendre contact avec une unité de Waffen SS déployée en Corse et qu'il compte impliquer dans l'opération (sans doute la brigade qui sera à l'origine de la future 16. SS – Panzergrenadier-Division *Reichsführer SS*). Le 18 août, il décolle de Rome à bord d'un He-111. Le survol de la forteresse de Santa Maddalena est, cela va de soi, proscrit, aussi Skorzeny demande-t-il au pilote de prendre de l'altitude et de naviguer à 5 000 mètres. Le chef des commandos SS se place en position à l'avant de l'appareil, caméra et carte maritime à portée, l'esprit distrait un moment par la beauté bleue de la mer Tyrrhénienne.

Soudain, c'est l'attaque ! Des chasseurs en maraude ont repéré le bombardier allemand et piquent sur l'appareil esseulé. Évidemment, Skorzeny se présente main sur la détente d'une mitrailleuse, prêt à l'action. La maîtrise du ciel par les Alliés est imparable. Le lourd et lent avion de la Luftwaffe n'a aucune chance d'échapper à ses poursuivants : le pilote, dont Skorzeny observe le visage crispé, plonge vers la mer sous un angle aigu et à vitesse vertigineuse, à telle enseigne qu'il n'est bientôt plus possible d'envisager de sauter en parachute. Un moteur tombe en rade et l'inévitable se produit : l'avion heurte la surface de la mer. L'eau s'enfouffre après que le cockpit a éclaté lors de l'impact, manquant d'assommer Skorzeny. Ce dernier est sauvé *in extremis* de la noyade par un des membres de l'équipage, à moins que, sans doute à demi-conscient, il parvienne à s'extirper de la carlingue en ouvrant avec son compagnon le hublot de secours, qui se trouve dans la coupole avant, au niveau du poste de pilotage. Soudain, l'avion en train de sombrer refait surface et le cockpit de nouveau à l'air libre, Skorzeny se précipite pour récupérer son appareil photo et sa serviette. Les naufragés, juchés sur un récif, sont chanceux car ils sont rapidement secourus par une unité navale italienne (peut-être un croiseur auxiliaire antiaérien, selon Skorzeny), alertée par le tir d'une fusée de détresse. Skorzeny avance une thèse invraisemblable pour expliquer le crash, qui serait selon lui survenu après que le moteur gauche s'est arrêté de lui-même : le dysfonctionnement serait à mettre sur la piètre qualité de l'essence italienne, qui « contenait 30 % d'eau[22] ».

Cette épreuve ne détourne pas Skorzeny de sa mission, car il sait que les heures sont comptées. À Palau, il demande à Hunäus un bateau pour se rendre en Corse auprès de la brigade SS. À Bonifacio, les Italiens ne parviennent pas à le mettre en communication avec cette unité. Il lui faut donc patienter jusqu'au lendemain matin pour qu'une voiture soit mise à sa disposition. Mais il joue de malchance car, suite à un quiproquo, lui-même et le commandant SS passent la journée à se chercher, avant de se

rencontrer à Bastia en fin de journée. Le 20 août, Skorzeny est enfin de retour à Rome, où tout le monde le croit mort en mer, puisque son appareil et l'équipage sont portés disparus[23].

Hitler donne son aval pour lancer l'opération

Si Skorzeny est alors sûr de son fait, d'autres le sont moins. Canaris soutient *mordicus* que Mussolini est bel et bien retenu prisonnier dans l'île d'Elbe. L'amiral ajoute qu'il a parfaitement confiance dans la fidélité du gouvernement Badoglio, qui restera dans la lutte aux côtés de l'Allemagne. Toutefois, la découverte de Skorzeny est jugée d'importance, aussi le Führer convoque-t-il de nouveau Student et ce dernier à la Wolfsschanze. Puisque le lieu de relégation de son ami est identifié, il convient à présent d'établir un plan d'action imparable. Student était prêt à larguer des paras, mais Skorzeny fait alors remarquer qu'il sera bien difficile d'évacuer les hommes ayant pris part au raid une fois celui-ci réalisé. Il préconise donc en retour une attaque menée depuis la mer. La mise en œuvre de moyens navals suppose une implication de la Kriegsmarine, qui devra mettre à disposition des dragueurs et des vedettes, voire des barges. Skorzeny est ainsi mis en présence de la plupart des hauts dignitaires du régime nazi : outre Himmler, qu'il a déjà rencontré, la réunion rassemble le Reichsmarschall Göring (dauphin de Hitler et le chef de la Luftwaffe), l'amiral Dönitz (le « patron » de la Kriegsmarine), le maréchal Keitel (commandant en chef de l'OKW, c'est-à-dire de la Wehrmacht) et son chef d'état-major, le général Jodl, ainsi que Joachim von Ribbentrop (le ministre des Affaires étrangères). Student laisse son subordonné d'une mission présenter la teneur des renseignements obtenus. Le récit de la ruse de Warger provoque quelques sourires. L'exposé est si convaincant – même si Skorzeny est saisi par le trac au point qu'il en oublie ses notes – que Hitler décide d'annuler sans délai l'opération qui avait été arrêtée concernant l'île d'Elbe.

Le plan, dont Skorzeny se présente comme l'auteur dans ses Mémoires, mais qui selon toute vraisemblance a été établi par Student et son état-major, met donc en œuvre un certain nombre d'unités supplémentaires. Hitler, qui approuve le projet, ordonne à Dönitz de fournir les moyens réclamés. Skorzeny reçoit ainsi une flottille de vedettes rapides (le capitaine de frégate Schulz, qui doit les commander, est emballé), ainsi que des Waffen SS, basés en Corse (ces derniers seront acheminés par des dragueurs de mines placés sous le commandement de Radl). Toutes les unités demandées sont placées sous ses ordres. Toutefois, le Führer n'oublie pas que l'Italie est encore l'alliée du Troisième Reich et qu'un tel raid est par conséquent en parfaite inadéquation avec la situation diplomatique. En cas d'échec, prévient-il, il serait contraint de le désavouer publiquement. « Il faut que vous soyez prêt à accepter, le cas échéant, cette grave accusation sans même songer à vous défendre. » Skorzeny opine du chef[24]. Hitler renouvelle sa confiance en ce dernier en l'assurant qu'il ne doute pas du succès de *Eiche*. Une fois de plus, l'optimisme et la force de persuasion du Führer sont communicatifs auprès du commandant du SS-Sonderverband z.b.V. *Friedenthal*.

L'heure de gloire est-elle venue ? Las pour Skorzeny, une amère déception l'attend à son retour, alors que l'opération doit être déclenchée dès le lendemain. Appareillant depuis la zone d'Anzio, il accoste sur La Maddalena. *A priori*, la situation semble inchangée. Toutefois, par acquit de conscience, il décide d'effectuer en personne une ultime inspection par lui-même, déguisé en marin. La Villa Weber est déserte, du moins la personne qui y était mise sous bonne garde n'y réside plus : l'attitude des carabiniers ne trompe pas. Pour s'en assurer, deux commandos *Friedenthal*, grimés en marins allemands, apportent le lendemain du linge sale à une lavandière, tout en usant de la ruse déjà employée par Weber dès qu'ils ont l'occasion de converser avec un policier italien : Mussolini est mort (ou encore : il serait fâcheux qu'il meure de maladie). L'Italien a tôt fait de les convaincre

de leur erreur en clamant qu'il l'a vu de ses propres yeux, emmené jusqu'à un hydravion médical qui a décollé du port. « Je m'en souviens à présent, écrira Skorzeny, l'hydravion-hôpital qui, hier encore, se balançait près du rivage, avait disparu ce matin[25]. »

L'hydravion, Skorzeny l'ignore encore, a amerri sur le lac Bracciano, non loin de Rome, dans des circonstances très particulières : une alerte aérienne a retenti au même moment, de sorte que, tout le monde étant aux abris, personne n'est en mesure de voir les carabiniers exfiltrer l'ex-Duce à bord d'une ambulance. Skorzeny maintient ses troupes en état d'alerte pendant quelques jours, sans changer de dispositif, au cas où Mussolini serait ramené à la Villa Weber, où la garde est restée en place. Il faut vite se rendre à l'évidence : tout le travail de limier est à reprendre et il est donc nécessaire de repartir de zéro. La zone du massif des Abruzzes semble indiquée comme secteur où orienter les prospections. Les Allemands apprennent en effet que de hauts gradés italiens ont failli y perdre la vie dans un accident routier. La présence d'officiers de haut rang est suspecte. Le chef des commandos SS parvient toutefois à déterminer que l'hydravion s'est posé sur le lac de Bracciano. Puis presque une semaine s'écoule sans qu'aucune information ne le mette de nouveau sur une piste…

Mussolini est localisé au Gran Sasso

Le 5 septembre, un message capital est reçu de Berlin : grâce à une information policière, il est considéré comme fort probable que Mussolini soit enfermé dans un hôtel du massif du Gran Sasso, hôtel dont Skorzeny ignorait l'existence (il ne figure alors encore sur aucune carte)[26]. Kappler, qui a transmis la nouvelle à Skorzeny, a immédiatement mis des hommes sur l'affaire. Le mystère a été percé par l'interception d'un message émanant de l'inspecteur général Giuseppe Gueli au chef de la police du ministère italien de l'Intérieur : « Les mesures de sécurité autour du Gran Sasso sont achevées[27]. » D'après Glenn Infield, c'est en soumettant deux

officiers des carabiniers à la torture que la cachette est révélée[28]. Quoi qu'il en soit, Erich Priebke, le second de Kappler, se rend à Assergi, au pied du Gran Sasso, et il est en mesure de confirmer que quelque chose d'inhabituel se déroule à l'hôtel Campo Imperatore. Cet hôtel, bâti à une altitude de 2 120 mètres, est un édifice récent à destination des amateurs de ski et de randonnée. Il est absolument inaccessible par voie pédestre, autrement qu'en pratiquant l'alpinisme. L'unique voie d'accès réside dans un téléphérique, dont la cabine met environ dix minutes à effectuer le trajet depuis le village d'Assergi. Pour en savoir davantage, Student envoie le sous-lieutenant Krustoff, son médecin, s'enquérir des possibilités d'user de l'hôtel pour l'accueil de blessés allemands. Krustoff est laissé dans l'ignorance de la raison exacte de sa mission. Il découvre que la zone est déclarée inaccessible et y observe des mouvements de troupes. Selon Skorzeny, il serait lui-même à l'origine d'un tel stratagème, faisant pour cela miroiter la perspective d'une belle décoration à cet officier du service de santé (un major) qu'il juge ambitieux. Skorzeny aurait précisé à l'envoyé qu'il devait discuter sur place avec le directeur de l'établissement, de noter le nombre de lits, d'inspecter les installations sanitaires… L'officier-médecin n'entre pas en contact avec le directeur, mais apprend que le Campo Imperatore s'est mué en terrain militaire et des civils l'informent que l'ensemble du personnel a été congédié. Le major découvre également que d'aucuns pensent que Mussolini réside dans l'hôtel. Rien d'autre que « des rumeurs » selon le major, appréciation que Skorzeny se serait bien gardé de contredire, le caractère secret de sa mission primant sur toute autre considération.

Que la reconnaissance ait été menée à l'initiative de Student ou de Skorzeny, le doute n'est plus permis : les Allemands savent où se trouve Mussolini. La moisson de renseignements est d'importance, mais elle ne saurait suffire pour établir un plan détaillé. Skorzeny n'a pas obtenu de cartes précises du massif. Le prospectus d'une agence de voyage et les

souvenirs d'un Allemand qui a séjourné au Campo Imperatore en 1938 équivalent au néant pour monter un raid de commandos. Aussi est-il décidé de procéder à une reconnaissance aérienne, le survol du site permettant sûrement d'en apprendre suffisamment sur la topographie des lieux pour préparer l'opération avec sérieux et minutie. Skorzeny effectue en personne cette mission, en compagnie, comme toujours, de Radl. Le pilote doit être maintenu dans l'ignorance du raid qui se trame, ses deux passagers évoquant la nécessité de réaliser des clichés de ports sur l'Adriatique. Langguth, l'officier de renseignement de Student, est aussi du voyage. Il se montre d'emblée pessimiste et ne voit plus l'intérêt de réaliser le vol : l'appareil d'espionnage stéréoscopique ne fonctionne pas… Skorzeny et Radl passent outre. Afin de pouvoir prendre des clichés selon les angles désirés, le chef de commandos SS n'hésite pas à forcer une verrière du bombardier He-111 qui l'embarque (à moins qu'il n'use d'une trappe vers l'arrière de l'appareil) : « Comme il n'est pas possible d'ouvrir entièrement, pendant le vol, la grande coupole vitrée du poste arrière, nous sommes obligés d'enfoncer un des segments en verre sécurit afin de créer un champ libre pour la caméra[29]. » (Le récit semble suggérer qu'il s'agit plutôt d'un appareil photographique.) L'ouverture est assez large pour qu'il se risque à l'extérieur, maintenu par son second. Les deux hommes ne portent que de vêtements légers, aussi Skorzeny est-il transi de froid, ce dont se gausse son camarade, à sa grande ire, tout en méditant sa vengeance lorsque ce sera au tour de Radl de se risquer à l'extérieur… Au moins est-il parvenu à prendre plusieurs clichés et à ne pas lâcher l'appareil photographique. À 5 000 mètres d'altitude, désireux sans doute de se réchauffer (en sus de se couvrir le corps avec un gilet de sauvetage et des feuilles de papier huilé), mais aussi par précaution (les Alliés ont la maîtrise de l'air), il demande au pilote de descendre à 1 500 mètres d'altitude, mais en se déportant vers le nord, puis voler en rase-mottes dès qu'il sera au-dessus de la Méditerranée. Heureuse initiative que ce changement de cap, de surcroît à très basse

altitude, qui sauve sans doute la vie à Skorzeny. Ce dernier, tournant son regard vers la gauche au moment d'atteindre la côte, observe dans la direction des monts Sabins des formations d'avions serrées : ce sont des escadrilles alliées ! L'aérodrome de Frascati et ses environs sont durement frappés et il s'en est fallu de peu que le He-111 se jette dans la gueule du loup, sans aucun espoir d'échapper à la vigilance de l'escorte de chasse. « C'est uniquement parce que nous volons en rase-mottes, observe Skorzeny, que les chasseurs escortant les bombardiers ne nous ont pas repérés[30]. »

La frappe aérienne est dévastatrice. Le bâtiment dévolu à l'unité *Friedenthal* n'est plus que décombres et gravats, où les deux SS se risquent, en dépit de l'avertissement de mise en garde contre les bombes à retardement fichées dans le sol de la bâtisse en ruine. Mais il importe de récupérer les dossiers essentiels à l'opération en cours. Le laboratoire photographique est anéanti. Il faut se reporter sur l'installation d'un amateur sise à Pratica di Mare. Certes, comme Langguth l'avait pressenti, les photographies manquent singulièrement de précisions sur l'hôtel et ses environs. Toutefois, la mission doit être lancée, renseignements adéquats ou non : le 8 novembre, la confirmation de déclencher *Eiche* est transmise.

L'Italie fait volte-face

Le 8 septembre est une date fatidique pour l'Italie en guerre : ce soir-là, Radio Alger annonce qu'un armistice a été conclu entre les Alliés et le gouvernement de Badoglio, prenant de court ce dernier qui procrastinait. Les Allemands ne sont pas entièrement pris au dépourvu par ce revirement car des contre-mesures ont été prévues dans cette éventualité. Mais un fait demeure : leurs effectifs restent encore mesurés, notamment dans la région de Rome. Skorzeny est présent dans la Ville éternelle à ce moment précis, car il devait s'entretenir avec des officiers italiens projetant eux aussi de libérer Mussolini (il faut prévenir toute gêne mutuelle). L'animation qui

s'empare des rues de la capitale paraît bien inhabituelle au SS, qui, consterné, observe des femmes qui s'embrassent. Il perçoit des acclamations bruyantes, avant de comprendre le fond de l'affaire. Skorzeny n'est pas tant surpris par l'événement en lui-même que par le fait qu'il arrive si rapidement. Et aussitôt de comprendre qu'il peut remettre en cause toute l'opération *Eiche*, à tout le moins la retarder. Chaque heure qui passe rend plus impératif le déclenchement du raid visant à libérer Mussolini. Ce dernier pourrait être livré aux Alliés, ou, pire pour Hitler, exécuté, ce qu'ordonne effectivement Badoglio[31].

Kesselring fait intervenir les parachutistes de Student de la 2e division de Fallschirmjäger, ainsi que la 3e Panzergrenadier-Division, mais la situation est confuse et les combats s'éternisent plusieurs jours durant. Aux premières loges, Skorzeny rapporte que les combats contre les troupes italiennes s'intensifient à partir du 9 septembre. Skorzeny se place volontairement avec ses hommes au service de Student pour contrecarrer la volte-face italienne, faisant preuve d'une combativité qui sera rapidement récompensée par une croix de fer de 1re classe. Si les Allemands prennent définitivement le contrôle de la ville le 11 septembre, ils l'effectuent sans pouvoir s'emparer de la personne du roi ni de Badoglio. Skorzeny n'est pas plus heureux dans la mission qui lui revient. Il devait s'assurer de la personne du prince Umberto, qui occupait le palais du Quirinal, une tâche qui promettait d'être d'autant plus ardue qu'il ne lui a pas été possible de disposer d'un plan récent du dédale de pièces de l'immense bâtisse. Les photographies aériennes font pareillement défaut suite au passage d'un nuage masquant le palais au moment du survol… Student avait envisagé de procéder à l'arrestation de Victor-Emmanuel en amont de cette trahison, en faisant intervenir des paras et des commandos par planeurs directement sur la villa Savoia, à Rome, mais Skorzeny – du moins c'est ce qu'il rapporte – avait objecté que cela aurait constitué un prétexte à une rupture de l'alliance.

La mise au point du plan de sauvetage

C'est dans le milieu de l'après-midi du 11 septembre que Kurt Student, qui dirige les opérations (et non Skorzeny), donne ordre au major Mors d'établir un plan et d'être prêt à passer à l'action dès le lendemain matin. Mors, que la postérité a complètement occulté, est l'officier le plus haut en grade à intervenir au Gran Sasso et les Fallschirmjäger, du simple soldat à Kurt Student, le considèrent comme le véritable responsable de l'opération *Eiche*, ce qui est contestable puisque, on l'a vu, Hitler a en personne assigné à Skorzeny la responsabilité de la mission. Certes, Student et son état-major considèrent que les informations fournies par Skorzeny manquent singulièrement de consistance. Ce dernier n'est d'ailleurs pas convié pour les ultimes préparatifs à ce moment-là. Il est évident qu'une attaque par voie terrestre, y compris par la montagne, serait vouée à l'échec, les clichés semblant par ailleurs suggérer une garde nombreuse. Une attaque en règle empruntant les versants abrupts de la montagne ne pourrait se traduire que par des pertes excessives en s'exposant dangereusement lors de l'ascension. En outre, une telle option signifie renoncer d'emblée à tout effet de surprise. Il ne faut surtout pas que les gardiens puissent emmener Mussolini dans une autre cachette. Assurer un cordon de sécurité dans tout le massif requerrait des effectifs par trop importants. Il ne reste donc que l'option de l'arrivée par la voie des airs. Outre le risque de dispersion, un raid mené par des parachutistes largués à une altitude dépassant les 1 000 mètres, qui plus est sur un environnement rocheux, se heurte au manque de matériel qui pourrait conjurer les risques.

Il ne reste donc plus que l'option d'une attaque menée à bord de planeurs (Skorzeny se présente comme le promoteur de l'option[32], ce qui n'est pas le cas). Le précédent du raid sur le fort belge d'Eben-Emael, le 10 mai 1940, semble militer en ce sens, sauf que, dans le cas présent, Student ne dispose guère que de quelques heures pour mettre au point l'attaque. La petite zone herbue triangulaire, en pente très douce, derrière

l'hôtel, que Skorzeny a observée lors de son survol, lui semble praticable pour un atterrissage. Faute de disposer d'images grand format stéréoscopiques, puisque le laboratoire de Frascati a volé en éclats, les Allemands doivent se contenter de photographies ordinaires. Les objections sont nombreuses : l'étroitesse et la faible profondeur de la zone, les rochers et les ravins… L'état-major de Student craint des pertes à l'atterrissage pouvant se monter à 80 %, ce qui laisserait trop peu d'hommes pour accomplir la mission. Mais Skorzeny, acceptant les risques inhérents à tout procédé inhabituel, n'a cure des préventions de Student ou de Radl. Il veut réaliser cette mission, il doit la mener à bien. Student aurait-il une meilleure alternative à suggérer ? La réponse étant négative et devant l'impérative nécessité de secourir Mussolini, Student, d'après la relation d'après-guerre du SS, se range aux vues de Skorzeny et accepte de transférer douze planeurs pour le 11 septembre au plus tard.

Le général des Fallschirmjäger engage également un bataillon de ses paras : l'opération mettra en œuvre deux forces et deux attaques simultanées. S'ils ne peuvent être largués directement sur le site de détention, du moins seront-ils utiles pour s'emparer de la gare du funiculaire, à Assergi. Outre empêcher la montée de renforts italiens, cette prise de contrôle facilitera l'évacuation de Mussolini, ainsi que l'envoi de renforts, si besoin était. Le plan est donc entièrement monté par les paras : Skorzeny, qui de toute façon est un béotien en matière d'opération aéroportée, n'est en fait pour rien dans l'idée d'attaque simultanée depuis la vallée et par planeurs.

La planification passe par une assignation de tâches précises dévolues aux équipages de chacun des planeurs, soit dix hommes, dont il faut déterminer l'équipement et la composition, ainsi que la zone exacte d'atterrissage. Skorzeny, chargé de s'assurer de la personne de Mussolini, doit, dans le plan originel, arriver avec le troisième planeur (ce sera en fait le planeur n^{o} 4), de façon à bénéficier du soutien des deux premiers

groupes. Retranchés dans l'hôtel, mais aussi à Assergi, avec une parfaite connaissance des lieux, les défenseurs italiens bénéficient en outre de l'avantage numérique, à cinq contre deux, sans même tenir compte des éventuelles pertes subies à l'atterrissage. Mors vient d'avoir douze tués dans ses rangs lors d'affrontements disputés à Rome : les paras s'attendent donc à de nouveau croiser le fer avec des Italiens déterminés à se battre.

Les chances de succès semblent infimes aux organisateurs du raid, mais ce dernier doit être tenté coûte que coûte. Radl[33] propose alors un stratagème qui enchante un Skorzeny convaincu, qui adopte immédiatement la proposition : emmener un officier supérieur italien dont le rôle serait d'amener les carabiniers à ne pas opposer de résistance. À défaut d'éviter toute effusion de sang, cela permettrait à tout le moins de provoquer un moment de flottement qui pourrait faire toute la différence, à condition de le mettre à profit[34]. Pour ce faire, Student doit dénicher l'« oiseau rare », le convaincre d'être de la partie et le consigner à ses côtés afin de se prémunir de toute indiscrétion. Sur la suggestion d'un haut fonctionnaire de l'ambassade allemande, le choix se porte sur un officier dont l'attitude s'est *a priori* avérée neutre lors d'affrontements survenus à Rome entre Italiens et Allemands (les données sont divergentes à ce propos) : le général Fernando Soleti, ancien membre de l'état-major, qui avait certes été impliqué dans l'arrestation du Duce…

L'espoir de réaliser le raid sans avoir à combattre reste donc entier. Skorzeny donne une consigne claire à ses hommes : aucun coup de feu ne doit être tiré avant que lui-même n'ait fait usage de ses armes. Le SS s'impose en effet dans l'opération du Gran Sasso, car il a d'abord été prévu qu'il se charge de la mise en sûreté de la famille de Mussolini, enfermée à Rocca delle Caminate, ce qui n'a pas eu l'heur de plaire à un tel chasseur de gloire qui lorgne sur la médaille de chevalier de la croix de fer, ce que ne manque pas de lui rappeler Kaltenbrunner lorsque ce dernier lui souhaite une bonne réussite pour le raid[35]. La décision de lancer l'opération est en

effet arrêtée. La rumeur selon laquelle Mussolini aurait été transféré en Afrique du Nord par bateau depuis La Spezia est rapidement écartée, l'affirmation manquant de toute vraisemblance, ne serait-ce qu'en considérant la durée de trajet nécessaire pour franchir la Méditerranée. Mussolini est donc bien au Gran Sasso.

Le premier planeur – sur les douze prévus – doit parvenir sur l'objectif à 7 heures, le 12 septembre. Si Skorzeny a établi les grandes lignes du plan avec Student, les détails de *Eiche* sont du ressort du major Mors, le chef de la 1re compagnie du Fallschirmjäger-Regiment 7. Les rapports entre ce dernier et Skorzeny sont tendus, un incident survenant à propos de camions dont se sont emparés les SS, des véhicules qui reviennent de droit aux paras, selon Mors, puisque ce sont les Fallschirmjäger qui en ont pris possession en désarmant une unité d'artillerie italienne.

Le raid par planeur implique 108 hommes, soit quatre-vingt-dix aéroportés dirigés par l'Oberleutnant von Berlepsch et dix-huit commandos SS, ces derniers, selon la volonté de Student, ne devant normalement pas lancer l'assaut proprement dit, mais officier en tant que force de police et constituer une troupe de protection pour Mussolini. La mort dans l'âme, Berlepsch doit limiter le contingent de Fallschirmjäger au profit de ces commandos. La puissance de feu est impressionnante : un canon antichar de 28 mm (une arme à âme conique tirant des obus au tungstène), deux mortiers légers, deux mitrailleuses, ainsi que de nombreux fusils d'assaut de paras (des FJ 42) et pistolets-mitrailleurs, afin de s'assurer une confortable puissance de feu. Sous le commandement de Mors, précédés de motocyclistes et renforcés par deux canons d'assaut *Sturmgeschütz* III (des blindés sans tourelles), d'autres paras allemands (260 en tout) arriveront sur le site par camions pour prendre le contrôle du téléphérique puis renforcer le groupe acheminé par planeurs. Parmi les SS sélectionnés, une douzaine, dont le lieutenant Bramfeld, qui avait participé à l'épreuve du pentathlon aux Jeux olympiques de 1936, accompagnent le groupe commandé par

Mors. La colonne motorisée s'ébranlera depuis Frascati et atteindra Assergi en prenant d'abord la direction de l'est, *via* Sora, puis obliquera plein nord en passant par Celano.

L'opération Eiche *est lancée*

S'étant mis en route à 3 heures du matin, le groupe dirigé par Mors arrive à Assergi vers 13 h 45. Les Fallschirmjäger s'emparent de la ville sans difficulté majeure, seuls deux carabiniers payant de leur vie l'intervention. Pendant ce temps, à 5 heures du matin[36], les commandos de Skorzeny et les paras devant embarquer dans les planeurs sont en attente sur l'aérodrome de Pratica di Mare. Les avions tracteurs et leurs planeurs ne parviennent sur les lieux que six heures plus tard, en provenance de France. Les caprices de la météorologie, mais aussi les dangers inhérents à l'intense activité des forces aériennes alliées, les ont contraints à opérer des détours. Il faut se résoudre à repousser l'heure H de 7 heures à 14 heures, ce qui n'est pas sans incidences quant aux risques encourus : à cette heure plus chaude, il faudra compter avec de violents courants ascendants ; d'autre part, cela signifie que les attaques, dans la vallée comme sur l'hôtel, se réaliseront en plein jour. Le raid est sur le point de débuter sous de mauvais auspices : deux planeurs manquent à l'appel et il faudra donc compter sur seulement dix DFS-230. Si Skorzeny garde tous ses hommes, Berlepsch doit laisser vingt Fallschirmjäger sur place, les dix-huit hommes prévus pour les deux aéronefs faisant défaut, mais aussi deux autres soldats débarqués à son insu de l'engin qui embarque Skorzeny, ce dernier, de grade supérieur et fort de ses appuis politiques, ayant imposé la présence d'un correspondant de guerre et d'un photographe. Le SS songe déjà à la couverture médiatique qu'impose l'événement et entend préparer avec soin la mise en valeur de son action en ces circonstances historiques. Le général Soleti tarde à se présenter et il faut aller le quérir. Arrivé sur l'aérodrome, il apprend de la bouche de Student le rôle qu'on sollicite de lui. On le flatte en

affirmant que cette demande émane du Führer en personne. L'homme, qui pensait ne devoir être mis à contribution qu'en qualité d'informateur, accepte sous la contrainte, non sans courage car il va lui falloir encourir les risques d'un vol à voile en haute altitude, et ce dans des conditions hostiles. Pour parer à toute éventualité, il est placé sous bonne garde… Bernd Bosshammer, l'un des paras de Berlepsch, rapporte qu'il a fallu désarmer Soleti, « devenu pâle », qui aurait voulu attenter à sa vie, ce qui semble excessif[37]. Il s'agit vraissemblablement d'une mesure de précaution.

Ce ne sont pas les habituels Ju-52 qui sont mobilisés pour l'opération, mais des monomoteurs Henschel Hs 126, d'allure un peu désuète, mais robustes. Le décollage est prévu deux heures plus tard. Il faut préparer les appareils : faire le plein des avions remorqueurs, mais aussi apprêter les planeurs. La zone d'atterrissage étant particulièrement courte et dangereuse, il est décidé de faciliter le freinage des engins en enroulant du fil de fer barbelé autour des patins. Le processus va bon train quand, soudain, des bombardiers alliés font irruption au-dessus de la base aérienne ! Il est alors midi passé et seule la Flak peut intervenir, Skorzeny et ses hommes n'ayant d'autre alternative que de se ruer aux abris, aux côtés des Fallschirmjäger. Mission compromise ? Non ! Aucun appareil dévolu au raid n'est endommagé. Quant à la piste, les dégâts occasionnés restent mineurs et n'empêcheront pas le décollage. Ce dernier se réalise même dans les temps voulus, en dépit de ce contretemps, puisque les Hs 126 de la 12^{e} Staffel du Luftlande-Geschwader 1, une formation dirigée par le lieutenant Heidenreich, prennent leur envol avec seulement cinq minutes de retard sur l'horaire initialement arrêté : il est alors 13 h 05. Les participants à cette mission de la plus haute importance viennent juste d'assister au briefing final de Student, relativement maladroit et peu inspiré puisqu'il est question de lourdes pertes attendues à l'atterrissage.

Le bel ordonnancement des équipes d'assaut ne résiste cependant pas aux contraintes du survol d'une chaîne montagneuse, les vents, capricieux,

handicapant la prise d'altitude nécessaire. Le franchissement d'une crête contraint les avions de tête à opérer une manœuvre qui désorganise l'ordre des appareils tracteurs, les planeurs ballottés par les turbulences, de sorte que c'est le groupe des SS de Skorzeny qui se retrouve en tête. Or ces commandos ne sont pas versés dans l'art des attaques aéroportées et il va leur falloir pourtant mener l'assaut… Ces hommes ne devaient que sécuriser la zone d'atterrissage, surveiller les éventuels captifs et protéger Mussolini : les voilà *de facto* responsables de l'assaut initial. Par ailleurs, étant le seul à avoir reconnu les lieux avec Skorzeny et Radl, Langguth, l'officier de renseignement de Student, avait pris place dans le premier avion remorqueur afin de guider l'escadrille, tâche qu'il n'est plus à même d'assurer. Deux planeurs manquent par ailleurs à l'appel, ce qu'ignore Skorzeny : ils ont capoté après avoir heurté des entonnoirs creusés dans le ciment de la piste d'envol à la suite de l'attaque aérienne.

Les planeurs n^{os} 4, 5 et 6 sont donc en tête du cortège. Soleti a embarqué dans le planeur de Skorzeny et, selon le témoignage de ce dernier, semble regretter sa décision en constatant l'exiguïté de l'habitacle, au sein duquel règne par ailleurs une chaleur étouffante et dans lequel nul ne peut se mouvoir. C'est ainsi qu'à 14 h 05, après une heure de vol bien inconfortable, dissimulé par des cumulus, le planeur transportant Skorzeny, piloté par le sous-lieutenant Meyer, est le premier à se poser, à 40 mètres de l'hôtel. En entamant la descente, Meyer avise des soldats hors de l'hôtel, apparemment surpris et ne manifestant aucune attitude hostile, tandis que Skorzeny a à peine le temps d'observer la progression de la colonne de Mors dans la vallée de L'Aquila (pour ce faire, il aurait fait usage d'un canif pour bénéficier d'une vue, le hublot en cellophane étant trop exigu) : montant en direction de la station de téléphérique, elle sera dans les temps. Alors que son planeur, câble de remorquage détaché, amorce la descente, le sang de Skorzeny ne fait qu'un tour : loin d'être en pente douce, la prairie triangulaire sélectionnée comme zone d'atterrissage s'avère au contraire

plutôt abrupte… Sur ordre (c'est ce qu'affirme Skorzeny, mais Meyer rapporte qu'il a géré tout seul les manœuvres de pilotage, ce qui est vraisemblable), le pilote entame un piqué impressionnant, suivi du choc du déploiement du parachute de freinage, puis la secousse, plus marquée, de l'atterrissage. Étourdis par la brutale arrivée sur la pente du Gran Sasso, les SS jaillissent du planeur réduit à l'état de carcasse démantibulée sous l'effet du choc. Forcés d'improviser, ils se ruent vers l'hôtel, dans la mesure du possible après un vol si éprouvant.

Skorzeny mène le groupe, franchit une porte sans coup férir et se retrouve dans le central téléphonique. Il n'y a qu'un seul Italien de faction, bien surpris par cette irruption… Skorzeny, qui fait valser le transmetteur au sol tout en brisant son matériel d'un coup de mitraillette (bien qu'il semble qu'il ait oublié celle-ci dans le planeur), cherche des yeux une issue. Il n'y en a aucune, et pour cause : ce local n'est pas relié au reste de l'hôtel, preuve s'il en est de l'indigence des renseignements obtenus sur la configuration de l'objectif en amont du raid… Le SS ressort donc promptement, tandis que, dans l'entrefaite, un second planeur s'abat avec grand fracas sur la piste de fortune. C'est l'engin de Radl, qui en sort indemne. Un troisième planeur, le n° 6, touche terre entre l'hôtel et la station du téléphérique, qui passe aussitôt sous le contrôle des assaillants, au nombre desquels les premiers Fallschirmjäger présents sur le site (au nombre de sept), outre deux correspondants de guerre.

Skorzeny n'est pas au bout de ses peines et subit une seconde déconvenue. Cherchant à pénétrer dans le bâtiment, il parvient sur la face ouest de l'hôtel, mais demeure bloqué au pied d'une terrasse inaccessible. Il est sorti de ce mauvais pas par deux de ses SS, le SS-Untersturmführer Schwerdt et le Rottenführer Himmel, ce dernier lui faisant la courte échelle… Skorzeny parvient donc à ses fins et, après avoir enjambé la balustrade, se retrouve face à l'entrée. Deux mitrailleuses italiennes en barrent l'accès, mais, fort heureusement pour l'officier SS, leurs servants

ont déserté leur poste. En effet, les défenseurs sont focalisés sur les événements se déroulant sur le côté est de l'édifice. Là, le général Soleti enjoint la garde de l'hôtel de ne pas ouvrir le feu sur les assaillants. Les cris, les gesticulations et les sommations du général ne sont pas sans effet. La troupe italienne demeure en effet interdite, d'autant qu'*a priori* l'inspecteur général Giuseppe Gueli somme à ses hommes de ne pas tirer. Gueli, qui avait renforcé la garde du téléphérique et ordonné les préparatifs pour une évacuation *via* la montagne, venait certes d'être alerté par Rome de l'imminence d'une intervention allemande, ce qu'il jugeait prématuré : l'assaut le surprend ainsi en pleine sieste…(il n'est pas établi qu'il ait été réveillé avant que ne survienne la libération de Mussolini). Ne pas combattre ? Ce n'est nullement ainsi que l'entend le lieutenant Faiola, le chef des carabiniers (Gueli ne commande qu'à des policiers et non à des gendarmes), qui monte les étages pour se rendre dans la chambre de l'ex-dictateur, bien déterminé à ne pas permettre aux Allemands de s'emparer en vie de sa personne.

De son côté, Skorzeny n'a pas surmonté pour autant toutes les difficultés. En effet, la porte se trouve barricadée de l'intérieur… Levant les yeux à la recherche d'une solution, le regard du SS se pose sur une fenêtre du deuxième étage : Mussolini apparaît, observant les événements. Skorzeny, qui enjoint à ce dernier de se mettre à l'abri, ordonne aussitôt à deux de ses hommes de rejoindre le Duce déchu en escaladant la façade jusqu'à celui-ci, ce qui s'avère particulièrement ardu à réaliser.

Skorzeny, libérateur du Duce

Faiola est quant à lui parvenu devant Mussolini, mais, face à ce dernier, il ne parvient pas à se résoudre à l'exécuter. Le Duce rapportera qu'il se voit notifié de fermer la fenêtre et de ne plus bouger, puis, observant la scène se déroulant à l'extérieur de l'hôtel, convainc son interlocuteur de ne pas tirer : il y a là, dehors, un général italien. Le jeune officier comprend qu'il payera

de sa vie, avec l'ensemble de la garnison, les représailles à attendre des Allemands, devenus furieux, ce que semble lui avoir signifé un Mussolini déterminé à avancer tous les arguments pour sauver sa tête. Il retient donc son geste. Pendant ce temps, les Fallschirmjäger investissent le rez-de-chaussée, ce qui pousse les Italiens bien hésitants à déposer les armes et s'éviter un anéantissement annoncé. Un autre élément a peut-être évité un bain de sang et tourné en faveur des assaillants, s'il faut en croire Bernd Bosshammer, l'un des Fallschirmjäger impliqué dans *Eiche* : « Il y avait beaucoup de soldats devant l'hôtel, mais ils ne semblaient ni dangereux ni alarmés. Ils croyaient que nous étions des Anglais ou des Américains désireux de nous emparer de Mussolini. Notte cuisinier a tiré par inadvertance un coup de feu et nous avons été chanceux que cela fût sans conséquences[38]. »

Mis à part un officier supérieur, les Allemands leur laissent la liberté, mais désarmés. Skorzeny n'en fera pas part, pas plus que de l'action de Soleti, s'attribuant tous les mérites du succès de la mission. Suivi de Schwerdt, il ne perd pas un instant et se rue à l'intérieur de l'hôtel, monte l'escalier quatre à quatre, puis s'introduit dans la chambre de Mussolini (il prétend avoir ouvert une porte « au hasard[39] »). Schwerdt extirpe sans ménagement les deux officiers italiens présents dans la pièce, laissant Skorzeny seul avec ce dernier. « Duce, claironne le SS qui s'est figé au garde-à-vous, le Führer m'a envoyé : vous êtes libre. » Mussolini répond qu'il savait que ce dernier ne l'abandonnerait pas. Son apparence générale donne l'impression d'un homme malade et vieilli, sentiment renforcé par une petite barbe naissante lui conférant un aspect négligé. Mission accomplie, sans qu'il ait été nécessaire de tirer le moindre coup de feu (une seule détonation a retenti, par mégarde, provenant du fusil d'un para au moment de s'extraire d'un planeur). Deux SS, agrippés pendant ce temps au paratonnerre, ont réussi à escalader le mur et rejoignent leur chef, qui les poste *illico* de faction dans le couloir.

Skorzeny, d'après ce qu'il a rapporté après la guerre, se voit offrir du vin rouge de la part d'un colonel qui déclare, en s'inclinant : « Au vainqueur ! » Quant à Radl, la gorge sèche après l'action, il vide son verre d'une seule traite. De fait, Skorzeny fraternise avec les Italiens, SS, policiers et carabiniers célébrant l'événement pendant une quarantaine de minutes, sans que les paras se mêlent aux réjouissances.

Le drap blanc suspendu à la fenêtre de la chambre de Mussolini indique à Berlepsch que tout se déroule sans anicroche. Il ne s'est écoulé qu'entre trois et douze minutes depuis le début de l'assaut. Les planeurs continuent alors à atterrir, tandis que Berlepsch met ses Fallschirmjäger en position aux alentours de l'hôtel, désormais sécurisé par les Allemands. Skorzeny assiste à une vision d'horreur : un planeur, vraisemblablement pris dans un tourbillon, dérape et se fracasse sur un éboulis abrupt. À 14 h 17, soit un quart d'heure après l'arrivée de Skorzeny sur le Gran Sasso, un para parvient à établir depuis la station du téléphérique une liaison téléphonique avec le bataillon de Mors, dans la vallée. Près d'une demi-heure plus tard, Berlepsch ne s'est toujours pas rendu auprès de Mussolini, sans doute contrarié par la légèreté avec laquelle le SS a agi, faisant fi des ordres. Mais, après tout, Skorzeny n'a-t-il pas fait preuve d'initiative comme on l'attend de tout subordonné au sein de l'armée allemande ? Ne devait-il pas saisir l'effet de surprise et profiter de l'état de sidération des défenseurs ?

Décollage vertigineux

Il faut à présent procéder à la deuxième phase de l'opération *Eiche* : exfiltrer Mussolini du Gran Sasso et l'emmener en lieu sûr. Il est prévu pour cela de faire usage du téléphérique, puis de l'emmener par la route depuis Assergi jusqu'à l'aérodrome de L'Aquila, où l'attend un Heinkel 111, qui l'embarquera ensuite pour la base de Pratica di Mare. Skorzeny émet un avis contraire, évoquant le risque patent d'une action hostile des troupes italiennes présentes sur le parcours. La 24^{e} division d'infanterie italienne

Pinerolo stationne précisément à L'Aquila. Et s'ils portaient atteinte à la vie de Mussolini ? *Eiche* se conclurait par un échec total. Dans ses Mémoires, Skorzeny se contente de raconter que ce plan est abandonné, faute de pouvoir établir une communication avec Rome, afin de coordonner l'arrivée des Heinkel 111 (trois appareils sont prévus) et la prise de contrôle de l'aérodrome[40].

Skorzeny préconise – se mettant de nouveau en avant dans ses souvenirs couchés par écrit – une tout autre procédure d'extraction du Duce. L'Autrichien a en fait réfléchi en amont à cette difficulté et a pris sur lui, par précaution, d'affréter deux avions de liaisons Fieseler 156 *Storch* : cette anticipation semble au contraire à mettre sur le compte de la planification réalisée par le tandem Student-Mors. L'un des deux appareils brise son train d'atterrissage dans la vallée, mais le second, avec aux commandes l'Hauptmann Gerlach, le pilote personnel de Student, parvient à se poser sur l'étroit plateau attenant à l'hôtel, ce qui ne représente pas un mince exploit. Gerlach accepte d'embarquer Mussolini, mais puisque le second *Storch* est indisponible, il refuse dans un premier temps de prendre également Skorzeny à son bord, arguant de la mise en danger que représente un passager supplémentaire dans le frêle appareil, qui plus est un homme du gabarit du SS. Le chef du commando *Friedenthal*, intransigeant, impose toutefois sa volonté. Entre autres arguments, il explique qu'il ne peut accepter la responsabilité de laisser Gerlach s'envoler seul avec celui dont il a la responsabilité, d'autant qu'il lui serait impossible de se présenter devant Hitler en cas de catastrophe, la seule issue « honorable » ne pouvant qu'être le suicide. Il fallait au moins s'attendre à provoquer l'ire du Führer et à subir un châtiment à l'avenant. Quoi qu'il en soit, nul témoin n'assiste à l'échange entre les deux hommes, partis à l'écart (et non à la suite d'une intrusion de Skorzeny dans l'appareil, comme le raconte ce dernier).

La manœuvre est calculée : Skorzeny sait qu'en agissant de la sorte, outre d'être sous le feu des médias, tout le mérite du sauvetage du Duce lui

sera attribué. Le SS a déjà pris la pose en compagnie de l'illustre personnage dont il vient de procéder à la libération : Mors, qui est monté par le téléphérique, est aussi sur les clichés, mais l'imposante stature de Skorzeny, qui s'est placé à la droite du Duce, attire tous les regards et toute l'attention. L'officier parachutiste masque sans doute son mépris pour le SS qui entend voler la vedette à tout le monde, tout en étant heureux de se débarrasser de lui, n'omettant aucune objection au plan apparemment dément de faire décoller le *Storch* avec trois hommes à son bord. Avant d'entreprendre le vol à haut risque, Skorzeny donne des ordres : ses hommes évacuent par le téléphérique, mais en prenant soin d'emporter deux officiers italiens à chaque aller et venue, afin de se prémunir de tout sabotage.

Le Duce, lui-même pilote breveté, a probablement conscience du danger auquel il s'expose, comme en témoigne l'expression crispée et inquiète de son visage sur les clichés précédant le décollage. Si Mussolini occupe l'unique siège pour passager, le SS se recroqueville tant bien que mal dans l'espace exigu de la partie arrière de l'habitacle – le compartiment bagages. Pour faciliter un décollage qui s'annonce acrobatique et dangereux, les SS et des Italiens débarrassent la piste d'envol de fortune de toutes les pierres qu'ils peuvent enlever. À 15 h 15, une heure et dix minutes après son arrivée, Skorzeny est sur le point de s'envoler avec le sentiment du devoir accompli. Gerlach, qui redoute un crash au décollage, met toutes ses chances dans la réussite d'une manœuvre périlleuse : tandis que des soldats maintiennent fermement les ailes et la queue du *Storch*, il pousse le moteur à plein régime, de manière à parvenir à une vitesse de décollage maximale sur une très courte distance d'envol. L'appareil parcourt ainsi les 90 mètres de piste sur un sol inégal avant de se jeter dans le vide après que Gerlach, évitant un fossé, a réussi à arracher de justesse le *Storch* du sol. Skorzeny, marmonnant une prière de remerciement, n'en peut plus. Impotent, il ferme les yeux, tandis que le sifflement de l'appareil filant

dans le précipice se mue « en véritable hurlement[41] ». Puis, après un piqué lui ayant permis d'atteindre la vitesse maximum, l'appareil se redresse : ils sont sauvés. Rassuré, Skorzeny pose la main sur l'épaule de Mussolini, dans un geste familier entre deux hommes venant de partager une épreuve extrême.

Une heure plus tard, à 16 h 15, l'avion, dont le train d'atterrissage a été endommagé en heurtant un rocher au décollage, se pose sur l'aérodrome de Pratica di Mare, non sans avoir été contraint, du fait de la surcharge induite par la présence d'un troisième passager à bord, de filer en rase-mottes pendant toute la durée du trajet, faute d'être en mesure de prendre un peu d'altitude, mais aussi à des fins de dissimulation vis-à-vis de chasseurs ennemis éventuellement en maraude (c'est du moins ce que Gerlach annonce à ses passagers : il semble en fait que le moteur souffre de quelques ratés à la suite de ce décollage bien inhabituel et exigeant pour la mécanique). Parvenus à destination, Mussolini et Skorzeny montent dans un Heinkel He-111 qui les emmène à Vienne. À des fins de diversion, un second appareil décolle en même temps et suit un autre itinéraire pour abuser les Italiens et les Alliés. Le dictateur est soulagé d'apprendre qu'un autre commando s'est également assuré de la sauvegarde de ses proches. En effet, sa famille, elle aussi sous surveillance dans sa propriété de Rocca delle Caminate, à 200 kilomètres au nord de Rome, est libérée au même moment par un raid mené par dix-huit Waffen SS de l'unité *Friedenthal*. Ce groupe d'intervention est mené par le SS-Untersturmführer Hans Mändel.

Otto Skorzeny au faîte de sa gloire

La nuit est tombée lorsque le Heinkel se pose sur la piste de l'aéroport d'Aspern, à Vienne, sans avoir pu établir de liaison avec la tour de contrôle parce que c'est dimanche et que « le service radio est très réduit[42] » ! Le Duce est conduit à l'hôtel Imperial, son sauveur se réjouissant de retrouver un homme bien différent du prisonnier du Gran Sasso. Le chef des

commandos SS du Reich a le plaisir de retrouver son épouse, viennoise, une marque de sollicitude qui serait due au Führer (à Himmler, dans les souvenirs de Skorzeny) et pour laquelle il le sait fort gré, mais qui suppose une anticipation en amont. Une autre surprise comble ses attentes : si on lui octroie la croix de fer de 1re classe, le chef d'état-major de la garnison lui remet la prestigieuse croix de chevalier de la croix de fer au nom du Führer (certainement pas en lui transmettant la décoration que ledit officier arbore sur sa poitrine, comme on le rapporte). Ce dernier contacte par téléphone en personne son fidèle serviteur à minuit. Hitler le félicite chaudement, renouvelant une annonce qu'il connaît déjà – il lui octroie la croix de chevalier – et en portant à sa connaissance une deuxième récompense : il le promeut au rang de SS-Sturmbannführer, c'est-à-dire commandant. Himmler, Göring et Keitel procèdent de même au cours de cette nuit mémorable entre toutes pour l'entreprenant et ambitieux SS.

D'obscur officier de l'Ordre noir, le voici propulsé devant les médias de la propagande du Reich, qui exploite au maximum l'événement. L'imposant commandant de l'unité *Friedenthal* apparaît sur tous les écrans du Reich dans les *Deutsche Wochenschau*, les actualités hebdomadaires. Skorzeny vole-t-il la vedette aux parachutistes de façon indue ? Certainement pas. S'il n'a pas organisé l'opération, son activité de recherche de renseignements en amont et, plus encore, sa réactivité et la manière dont il a exécuté le raid en ont assuré le succès.

Dans le camp allié, c'est la consternation devant l'audace et le succès du raid entrepris par les forces allemandes. Mussolini leur échappe. Winston Churchill est dépité par la tournure prise par les événements, persuadé qu'il était que la détention de Mussolini ne soulevait aucun souci de sécurité : l'ex-Duce était maintenu sous bonne garde. Ce dernier, rapporte le Premier ministre anglais, aurait déclaré qu'il a d'abord cru que ses libérateurs étaient des Alliés.

Le lendemain matin, Mussolini est mis en présence de sa femme, Donna Rachele, et des siens, à l'aéroport de Riem, près de Munich. Skorzeny et Mussolini, accompagnés de Kaltenbrunner, prennent rapidement la route de la Wolfsschanze, d'où Skorzeny avait reçu ses ordres de mission deux mois auparavant. L'atterrissage survient dans l'après-midi du 15 septembre. Les SS prennent ainsi soin de s'attribuer l'intégralité du succès de l'audacieuse opération. Göring n'est pas en reste et entreprend de manifester sa présence en se rendant lui aussi au GQG de Hitler, où il décerne un insigne en or et avec brillants de la Luftwaffe au nouveau héros de la Propagande.

Hitler est indubitablement ému de retrouver son camarade dictateur, qu'il considère comme un ami, mais le Duce n'a guère l'apparence d'un homme fort qui tient – ou entend tenir – un État sous une poigne vigoureuse, l'apparence quelque peu négligée se doublant d'une volonté d'épargner aux Italiens les affres d'une guerre civile. Hitler entend au contraire que Mussolini reprenne les rênes du pays, mais sous la férule de l'Allemagne. Ce sera la République sociale italienne de Salò, cité sise sur le lac de Garde. Avec une ironie dont l'Histoire a le secret, la sécurité de sa personne, par ailleurs très tributaire des SS, est confiée au général Gueli, son ancien geôlier du Gran Sasso…

Skorzeny reverra Mussolini au printemps 1944, à la villa Feltrini. Est-il sincère lorsqu'il affirme sa « tristesse » en constatant que le dictateur est demeuré somme toute prisonnier, puisqu'il n'est en réalité aucunement libre ? « La garde était assurée par un bataillon de Waffen SS, comme si Mussolini ne pouvait trouver un millier de soldats italiens pour le défendre ! » C'est à l'occasion de cette rencontre que ce dernier le remercie chaleureusement d'avoir sauvegardé ses effets personnels lors de l'évacuation du Gran Sasso, puisque Radl s'était assuré de ses bagages, tandis que son journal personnel était retrouvé dans ceux de deux généraux italiens qui avaient pris en charge les valises du Duce. Au fil de la discussion, au cours de laquelle Mussolini fait montre d'un pessimisme

marqué, les deux hommes évoquent l'épisode du Gran Sasso. Skorzeny ose formuler une requête : une photographie dédicacée à l'attention de chacun des commandos qui y avaient pris part, demande à laquelle Mussolini accède de bonne grâce. Celle qu'il réserve à Skorzeny a la teneur suivante : « À mon ami Otto Skorzeny, qui m'a sauvé la vie. Nous combattons pour la même cause : celle d'une Europe unie et libre ! » Le Duce avait déjà su récompenser ses sauveteurs en leur offrant chacun une montre-bracelet en or, outre un chronomètre à chaque officier. Skorzeny a d'emblée bénéficié d'un objet souvenir spécialement destiné à sa personne : une montre à gousset en or, rehaussée d'un « M » en rubis, avec, gravée, la date de l'exploit à l'origine de ce don de valeur : « 12-09-1943 »[43].

5
Le développement des opérations et des forces spéciales

Un renfort de taille

Le sauvetage de Mussolini a un retentissement considérable. Onze officiers de la *Brandenburg* demandent leur mutation pour rejoindre les rangs de l'unité de Skorzeny. En novembre 1943, le SS-Sonderverband *Friedenthal* accueille en son sein une recrue de choix en la personne du sous-lieutenant von Fölkersam, Volksdeutsche letton, un baron de haute lignée (son grand-père fut amiral de la flotte tsariste) et nazi convaincu, héros de l'unité *Brandenburg*, récompensé par la médaille de chevalier de la croix de fer pour son coup d'éclat à Maïkop, dans le Caucase. Sous son commandement, grimés en membres du NKVD, les Brandebourgeois ont usé de stratagèmes pour tromper et affaiblir astucieusement la défense soviétique et, surtout, pour s'emparer intacts de quinze derricks de Maïkop (exploit certes tempéré par le fait que le site principal de production de l'or noir se situe au-delà de Maïkop, ce qu'ignorait un service de renseignement allemand pour le moins défaillant)[1]. Fölkersam, dépité de l'abandon de missions commando pour son unité désormais engagée comme une force conventionnelle, opte donc pour un transfert à SS-Sonderverband *Friedenthal.* Il s'entretient avec Skorzeny auquel il demande l'appui pour obtenir sa mutation ainsi que celle de dix autres officiers. Favorablement

impressionné par le Brandebourgeois, Skorzeny lui promet d'user de tout son pouvoir, ce qui s'avèrera fructueux (il s'agit des onze officiers évoqués plus haut lors de la rencontre avec Canaris)[2]. Devenu Hauptsturmführer de la SS, ce noble aux manières aristocratiques est un officier habitué à des planifications méticuleuses, un atout pour un Skorzeny bien plus impétueux et aux projets manquant parfois de réalisme. Chaque mission sera précédée d'une sorte de jeu de rôles et d'une session de questions-réponses pour les commandos[3]. Pragmatique, il est capable de prendre sur lui la modification d'un ordre sans en attendre l'approbation. De son côté, Skorzeny a parfaitement saisi dès le début de sa prise de commandement qu'il importe de préparer la moindre mission avec minutie et de disposer du matériel adéquat. Si ces conditions sont réunies, à condition d'avoir déterminé avec justesse les objectifs, le succès semble garanti. Dès lors, l'entraînement s'intensifie, tandis que des recrues supplémentaires rejoignent le SS-Sonderverband *Friedenthal*. Bientôt, l'unité, déjà auréolée d'une certaine gloire en haut lieu, se voit confier de nouvelles missions. Les prétentions de Skorzeny, très imbu de lui-même, jalousé et suscitant la méfiance en raison de ses rapports privilégiés avec Hitler, lui valent beaucoup d'inimitié au sein du RSHA.

Illusions persanes

L'affaire du Gran Sasso stimule l'imagination et l'intérêt de Hitler et de Himmler pour les opérations ciblées sur des personnalités, les deux hommes étant ravis de disposer pour ce faire de l'unité de Skorzeny. Cette pratique n'est en soi pas nouvelle pour les nazis. En 1940, Schellenberg participe ainsi lui-même à une opération qui s'apparente à une mission commando : exfiltrer hors du Portugal le très germanophile duc de Windsor (l'ancien Édouard VIII d'Angleterre qui avait abdiqué en 1936 pour épouser l'Américaine Wallis Simpson), mais le SS ne se résout pas à kidnapper l'ancien monarque qui appareille pour les Bahamas et ne passera donc pas

dans le camp allemand. Trois ans plus tard, une cible bien plus alléchante attire l'attention du Führer. En octobre 1943, les Allemands apprennent la tenue à Téhéran d'une rencontre au sommet entre Roosevelt, Churchill et Staline. Hitler veut saisir l'occasion et ordonne d'organiser l'assassinat des trois dirigeants : ce sera l'opération *Weitsprung*. Skorzeny se montre quelque peu réticent, faute de disposer de renseignements fiables en provenance d'Iran. Selon lui, un tel raid devrait impliquer une force de 200 hommes, outre beaucoup de matériel et un service de renseignement sans faille. Bref, l'échec est inévitable. Hitler se range à ses vues, à son grand dépit. *Weitsprung* n'aura donc pas lieu, même si les Soviétiques prétendront le contraire et, dans un récit parfois incohérent, affirmeront que leurs services du NKVD ont bel et bien capturé des commandos allemands et que Skorzeny aurait dû être parachuté avec un second groupe[4]… Force est de constater qu'aucun incident n'a perturbé la conférence et que le très dense cordon de sécurité n'a eu maille à partir avec aucun agent ennemi supposé.

Kidnapper Philippe Pétain !

Fin novembre 1943, Skorzeny reçoit l'ordre de se rendre dans la capitale française avec une compagnie de son unité et d'y recevoir ses ordres du général SS Carl Oberg (le chef de la police et de la SS en France). « Je n'aime guère ces ordres brefs et imprécis, rapporte Skorzeny ; une longue expérience m'a appris qu'ils annoncent, le plus souvent, une mission délicate et désagréable[5]. » En effet, des rapports de l'Abwehr parvenant au Führer font état de suspicions à l'endroit de Philippe Pétain : ce dernier envisagerait de passer à l'ennemi et de rallier de Gaulle. De leur côté, et de façon contradictoire, les Alliés se prépareraient à rapatrier le Maréchal à leurs côtés, au besoin par la force. Une hypothèse farfelue, absurde et incohérente en regard de l'action de Pétain tout au long de la guerre[*1] (ne serait-ce qu'en 1942, lors de l'opération *Torch* à laquelle il s'oppose),

nonobstant l'impossibilité matérielle (et potentiellement coûteuse en vies humaines) pour les Alliés de mener à bien une telle opération. Toujours est-il que les nazis se doivent de prendre les devants et Skorzeny est par conséquent envoyé à Paris, où les autorités d'Occupation mènent une existence de Sybarites jouisseurs et insouciants. Bon vivant lui aussi, Skorzeny a profité en 1940 et en 1942 – trop brièvement à son goût – des aménités de la capitale française, qu'il apprécie beaucoup : il s'agit pour lui « de la plus belle ville d'Europe ». Son passage à l'hôtel Continental auprès du haut commandement ne lui apprend rien de plus sur ce qu'on attend de lui. La thèse d'un revirement de Pétain semble pouvoir être accréditée aux yeux des Allemands que rencontre Skorzeny par le fait que la guerre a pris une tournure défavorable pour le Reich et parce que le règlement de la paix promis au gouvernement de Vichy, par ailleurs de plus en plus impopulaire, n'a toujours pas été conclu. N'ayant eu la possibilité de voir Oberg, il passe la nuit à la gare du Nord avec les hommes qui l'accompagnent, sa compagnie de commandos devant être logée dans une caserne à Saint-Germain-en-Laye. Pestant toujours contre l'administration et la bureaucratie militaire, il ne cache pas son dépit devant les difficultés à obtenir six camions, mais force est de constater qu'il est de son côté bien en peine d'amener la moindre justification à cette demande, faute de document officiel en bonne et due forme.

Le lendemain, Oberg, qu'il n'a pu rencontrer plus tôt, est enfin en mesure de lui expliquer sa mission, après avoir reçu les instructions de Berlin. Cette visite, avenue Foch, au siège de la Gestapo, survient à minuit, les hommes d'Oberg pensant qu'ils auront alors en main les ordres de Hitler. « Sachant que le Führer aime travailler la nuit, je ne m'en étonne nullement. En effet, vers 2 heures du matin, le téléscripteur nous transmet les instructions attendues[6]. » Skorzeny se voit chargé de la direction des opérations par Hitler en personne, l'armée et la police de sécurité devant lui

accorder tous les moyens qu'il jugera utiles pour l'accomplissement de sa mission.

Il obtient plusieurs unités de police d'Oberg (deux bataillons de l'Ordnungspolizei, ou Orpo, c'est-à-dire la police chargée du maintien de l'ordre) qui seront les premières à pied d'œuvre, prétextant officiellement des fins d'exercices routiers, et ce pour éviter tout soupçon de la part des Français, mais prêtes à mettre en place un cordon pour ceinturer la ville. Au grand dam de Skorzeny, le général qui les commande s'installe dans une auberge du voisinage où, oubliant l'objet de son voyage, il fait bonne chère en s'abandonnant à des délices de Capoue[7]… Ces policiers ne servent donc qu'à isoler la place. Il a besoin de troupes d'une autre trempe pour, le cas échéant, intervenir en force dans Vichy même. Les autres unités engagées, initialement des soldats de la Wehrmacht (mais les troupes qu'on propose à Skorzeny – de « vieux territoriaux » puis un « bataillon de recrues » – n'ont pas l'heur de lui inspirer confiance quant à leurs qualités guerrières), puis finalement des Waffen SS et les commandos, se postent à proximité de Vichy, prêts à entrer en action. Ces Waffen SS, cantonnés sur le petit aérodrome au nord de la ville, appartiennent à la division *Hohenstaufen*, deux compagnies que le général commandant la division – le Gruppenführer Bittrich – accorde au chef des commandos SS, convaincu par ce dernier de l'importance de la mission qui lui est dévolue[8].

Désormais assurés de disposer de troupes de choc, Skorzeny en personne et Fölkersam s'installent dans le centre-ville pour se familiariser avec les lieux. Il est persuadé que les soldats français seront déterminés à se battre. Soudain, son sang ne fait qu'un tour et il peste contre sa propre inconscience et son amateurisme : se montrer à la vue de tous en compagnie d'un policier du SD, qui n'est sûrement pas inconnu, avec en outre son visage médiatisé à découvert ! Pétain et son entourage sont donc placés sous étroite surveillance. Avisant de la situation avec du personnel de l'ambassade, un homme de Canaris et un officier de la Luftwaffe, Skorzeny

comprend maintenant combien les preuves avancées par les services de renseignement sont ténues, pour ne pas dire hasardeuses et fort fragiles. S'il faut en venir aux armes, estime Skorzeny, toute intervention, qui serait donc basée sur des services de renseignement qui se sont fourvoyés, ne pourra que résulter en une détérioration préjudiciable des relations franco-allemandes. Toutefois, on ne sait jamais et il convient d'être prêts…

Constatant que la ville est à l'heure de la sieste tous les après-midis, il décide de frapper à 14 heures lorsque Berlin ordonnera de passer à l'action[9]. Assisté de Fölkersam, il met au point son plan, étant entendu que la rapidité d'action est cardinale. Skorzeny calcule qu'il faut sept minutes à des semi-chenillés (ceux des Waffen SS) pour parvenir à Vichy depuis l'aérodrome. Ses hommes s'exercent quotidiennement, de jour comme de nuit, à pied ou à bord des blindés. Skorzeny vérifie lui-même que des patrouilles sont bien organisées sur le périmètre par les bataillons de policiers. La tâche d'isolement final sera ardue car il n'y a pas moins de quinze routes à surveiller, et ce dans toutes les directions, sans compter les routes secondaires qui les relient, les chemins vicinaux et autres voies de communications communales. À la réception du code « Le loup hurle », l'alerte sera donnée à 13 h 45, les Waffen SS se mettront en branle avec l'unité *Friedentahl*. Parvenue à pied d'œuvre à 14 heures, cette dernière, sous la direction directe de Skorzeny, s'emparera du bâtiment gouvernemental et de l'immeuble voisin, une unité s'assurera du pont sur l'Allier tandis que les deux bataillons de la *Hohenstaufen* flanqueront la manœuvre en occupant la place centrale, le parc et les rues avoisinantes. Par ailleurs, il décide de « laisser à tout prix à l'adversaire l'initiative du premier coup de fusil ». À la mi-décembre, le chef des commandos SS est convoqué à Paris où il est avisé qu'une communication est attendue avec le GQG du Führer. Il s'attend à ce que l'ordre de procéder à l'opération soit donné. Skorzeny ne sait qu'intimer l'injonction de retourner à Vichy et de

s'y tenir prêt avec ses hommes… L'ordre d'intervention ne viendra jamais et la mission est annulée vers le 20 décembre 1943.

Assassinats au Danemark

Cet automne-là, une mission plus sordide est menée par les forces de Skorzeny[10], un événement de nature à nous rappeler que les hommes qui les composent sont des SS au service d'un État criminel. L'opération *Peter* vise le Danemark, les habitants de « race germanique » de ce petit pays scandinave occupé sans coup férir en avril 1940 ne se montrant pas à la hauteur des attentes du Führer. La résistance se développe. Pis, le roi Christian X en personne défie l'ordre nazi en apportant son aide aux juifs, même si, contrairement à la légende, il na va pas jusqu'à arborer lui-même une étoile de David[11] lorsque Himmler donne l'ordre de déporter 6 000 juifs danois. « Nous n'avons aucun problème juif au Danemark[12] », déclare-t-il avec courage. Rudolf Mildner, qui dirige les unités de sécurité SS dans le pays, est débordé et Hitler décide de répliquer en répandant la terreur. Un Sonderkommando Dänemark est donc levé à cet effet, à partir d'éléments de l'Amt VI-S du SD. Le chef du groupe, Otto Schwerdt, était le bras droit de Skorzeny dans l'affaire du Gran Sasso. L'opération débute dans la nuit du 28 décembre 1943. Opérant sous le couvert de passeports les présentant comme des hommes d'affaires, les commandos de Skorzeny sèment la terreur en pratiquant l'assassinat ciblé, ainsi que le sabotage industriel (une manœuvre bien contre-productive…), mais aussi des attaques terroristes se traduisant aussi bien par des bombes placées dans des transports que dans des cinémas, etc. On se demande comment les responsables nazis espéraient neutraliser la résistance danoise par de telles pratiques qui s'avèrent complètement inefficaces, nonobstant leur caractère criminel. Skorzeny a toujours prétendu n'avoir aucune connexion avec cette opération (il déclare avoir été absent de Friedenthal lorsqu'elle est déclenchée)[13], ce qui est à l'évidence un mensonge éhonté. Sa présence au

Danemark est pourtant apparemment acquise, puisqu'il a reconnu au tribunal de Nuremberg s'être rendu sur les sites des usines visées où il a manifesté sa satisfaction[14].

Un renforcement des prérogatives du SD au détriment de l'Abwehr

Début 1944, Hitler franchit le pas qu'il s'était refusé à faire un an plus tôt : dissoudre l'Abwehr au profit du SD. L'amiral Canaris, accusé de défaitisme, soupçonné de trahison et discrédité par l'appréciation erronée par l'Abwehr quant à la situation en Italie à la veille de la chute de Mussolini et lors du revirement italien de septembre 1943, est purement et simplement limogé. Toutefois l'intégration de l'Abwehr au sein de l'Amt VI du SD dirigé par Schellenberg va constituer un long chemin semé d'embûches du fait de la complexité de l'opération, les rivalités au sein du SD ne faisant qu'envenimer les tensions. Skorzeny ne peut que tirer bénéfice de l'évolution de l'organisation des forces spéciales du Troisième Reich. Si le SD absorbe l'Abwehr, les commandos SS quitteront bientôt la férule du RSHA de Kaltenbrunner pour dépendre directement de l'état-major de la SS, donc de la Waffen SS. Son unité change également de structure. Le 17 avril 1944, le SS-Sonderverband *Friedenthal* change de dénomination et devient le SS-Jägerbataillon 502. Outre l'état-major et une compagnie de commandement, l'unité engerbe trois compagnies de fusiliers, une de légionnaires de l'Est.

Dans la nuit du 27 au 28 avril, le bimoteur de chasse de nuit Bf-110 de l'as Wilhelm Johnen effectue un atterrissage forcé en territoire helvétique. Si le pilote et son homme d'équipage retrouvent le sol allemand sans difficultés (ils auraient pu être internés), les Suisses sont en droit de conserver le précieux Messerschmitt. Or ce dernier bénéficie de la technologie radar la plus moderne et le risque est grand que les Alliés puissent découvrir les secrets de cet intercepteur nocturne. Hitler ordonne

que l'appareil soit récupéré. Schellenberg parvient *in extremis* à convaincre des Skorzeny et Kaltenbrunner réticents à renoncer à leur projet de raid de parachutistes sur l'aérodrome suisse où est conservé l'appareil allemand : les conséquences diplomatiques pourraient s'avérer désastreuses. Finalement, après des semaines de tractations, le Messerschmitt est échangé contre la livraison aux Suisses de douze chasseurs Bf-109 flambant neufs[15]. Skorzeny en tire sans doute rancœur à l'égard de Schellenberg, mais l'affaire met en lumière son caractère de « fonceur » incapable de prendre de la hauteur dans le cadre d'affaires dans lesquelles la politique tient une place majeure et pour lesquelles les alternatives purement militaires se doivent d'être dûment soupesées.

Coup de main manqué contre Tito

Ce printemps 1944, Skorzeny est impliqué dans les opérations qui se déroulent dans les Balkans. Loin d'avoir été réglée en avril 1941, à l'issue de l'opération *Marita* à laquelle il avait pris part, la question de la Yougoslavie n'a eu de cesse de s'envenimer, réclamant d'y consacrer des moyens qui font défaut ailleurs. Si le gros des troupes déployées est chargé avant tout d'assurer la défense des côtes de la *Festung Europa*, ainsi que le contrôle des axes de communications, les Allemands et leurs alliés doivent affronter un mouvement de partisans qui gagne en ampleur, la défection italienne de septembre 1943 ne faisant qu'ajouter aux difficultés. Certaines régions de Yougoslavie échappent entièrement au contrôle des puissances de l'Axe. La crise est particulièrement patente au cours de l'automne 1943, lorsque la Wehrmacht doit parer aux difficultés qui surviennent de façon concomitante en Italie (armistice et débarquement allié qui crée un nouveau front) et en Ukraine (les suites de l'échec de la bataille de Koursk). Pis, les Britanniques sont en liaison avec le Croate Josip Broz, passé à la postérité sous le nom de Tito, alors à la tête d'une vaste organisation de partisans – essentiellement des Serbes – d'obédience communiste, atteignant près de

300 000 hommes, une force d'autant plus redoutable sur le plan militaire qu'elle a fait main basse sur les stocks d'armes et d'équipement de l'armée italienne au moment où l'Italie a conclu un armistice avec les Alliés. Les Britanniques soutiennent Tito en assurant l'acheminement d'armes et de matériel (en juin 1944 est constituée une Balkan Air Force, formée d'escadrilles opérant depuis Bari au profit des partisans de Tito et des résistances grecque et albanaise), mais aussi par l'envoi d'agents, au nombre desquels Randolph Churchill, ni plus ni moins le propre fils du Premier ministre britannique. L'armée allemande, qui peine dans cette guerre de montagne avec ses auxiliaires croates (les redoutables oustachis d'Ante Pavelić) et serbes (les partisans tchetniks), doit impérativement ôter cette épine dans le côté qui mobilise trop de forces qui font défaut sur le front russe.

Le maréchal von Weichs, commandant en chef dans les Balkans, ainsi que le général Rendulic, faute de parvenir à détruire l'ensemble des forces de partisans, décident de les neutraliser en les frappant à la tête : assassiner Tito. Les services de renseignement de Rendulic – en l'occurrence une information émanant d'un groupe de Brandebourgeois commandés par le major Benesch – marquent un point en établissant que le QG de Tito se trouve à Drvar, mais sans parvenir à le localiser exactement, ce que réussit à découvrir une unité indépendante du général allemand : l'Amt VI-S d'Otto Skorzeny. Ce dernier, sur ordre du haut commandement de la Wehrmacht, met au point son propre plan[16], *Theodor*, pour kidnapper le leader croate, une opération qui serait menée, les commandos grimés en Yougoslaves, avec le concours de bandes croates.

Arrivé à Belgrade, frustré par le peu de renseignements par ailleurs contradictoires que lui fournissent l'Abwehr et le SD (une situation qui n'est pas sans rappeler ce qu'il a connu à Rome l'été précédent lorsqu'il était sur les traces de Mussolini), Skorzeny, avec une audace folle, décide d'installer sa propre équipe de renseignement à Zagreb (anciennement

Agram, en allemand) en s'y rendant en personne, à bord d'une Mercedes, à la merci d'une attaque de partisans… La garnison allemande peine à croire qu'il ait osé suivre la route qu'il a empruntée avec ses collaborateurs. À la vue d'une carte indiquant les positions connues des groupes de Tito, Skorzeny avouera avoir éprouvé une « certaine frayeur rétrospective ». Sa témérité paye car il ne faut pas beaucoup de temps à ses hommes, notamment grâce à un déserteur du nom de Tetarić (du I^{er} corps prolétarien), pour trouver le repaire de Tito : une grotte à proximité de Drvar.

Fölkersam, envoyé auprès de Rendulic pour préparer le coup de main, reçoit une fin de non-recevoir : la Wehrmacht a déjà arrêté son propre plan et il n'est pas prévu que les hommes de Skorzeny y prennent part… Ce dernier n'en est même pas avisé et ce sont ses hommes à Zagreb qui lui apprennent que l'armée a lancé une opération, nouvelle qui prend l'officier SS au dépourvu. Rendulic craint certainement de se voir voler la vedette par un Skorzeny qui, comme pour le sauvetage de Mussolini, s'attribuera tout le mérite d'une opération en fait conçue et réalisée par la Wehrmacht, même si le rôle déterminant est confié à une unité d'élite de la Waffen SS. Ce sera l'opération *Rösselsprung*[17], une audacieuse attaque aéroportée menée par les parachutistes de la Waffen SS du SS-Fallschirmjägerbataillon 500 (une unité de « durs », dont beaucoup sont issus de la prison militaire SS de Dantzig-Matzkau). Comme un clin d'œil à l'affaire du Gran Sasso, Tito sera exfiltré à bord d'un Fieseler *Storch*.

Lancée le 25 mai 1944, une première attaque de 314 parachutistes est suivie par un second assaut de 340 hommes acheminés par planeurs (les aéroportés seront renforcés par une seconde vague), tandis que le XV^{e} Gebirgskorps (le fer de lance en est constitué par deux divisions de chasseurs-alpins, dont la *Prinz Eugen*, qui est une unité de la Waffen SS, mais aussi par des éléments de la division *Brandenburg*) passe à l'offensive depuis la vallée. Or Weichs et Rendulic se fourvoient en ignorant un détail

important : ils sont persuadés que Tito réside dans Drvar même, sans savoir que son PC est dans une grotte. Il semblerait que le commandant croate ait changé de cachette car l'imminence d'un assaut allemand était prévisible, notamment du fait de la présence détectée des parachutistes dans le voisinage (toutefois, Tito était bien dans la grotte située près de Dvar ce jour-là car il venait d'y célébrer son cinquante-deuxième anniversaire la veille…)[18]. Pour une raison ou pour une autre, l'armée ayant voulu se passer des services des SS pour cause de rivalités interservices, les précieux renseignements détenus par ces derniers n'ont pas été mis à la connaissance de Rendulic. Rien ne permet d'établir que cela soit dû à une volonté de Skorzeny de ne rien lui transmettre ou que cela tienne aux réticences de la Wehrmacht de demander quoi que ce soit aux SS. Skorzeny ne mâche pas ses mots à l'endroit de Rendulic, dont il ne cite pas le nom dans ses Mémoires : « Ainsi, par la jalousie mesquine d'un officier avide de lauriers, un projet de grande envergure et dont le succès aurait pu avoir une portée considérable a lamentablement échoué[19]. »

Rösselsprung se solde donc par un échec, sanglant pour les paras, même si le bataillon sera rétabli à effectifs complets et, cette fois-ci, transféré sous le commandement de Skorzeny. Il reste que ce dernier se méprend sur les raisons de l'échec de *Rösselsprung*. L'attaque coordonnée des forces de la 2e Panzerarmee et l'assaut des parachutistes SS ne sont pas parvenus à établir suffisamment tôt un anneau concentrique étanche qui aurait empêché la fuite de Tito. Que ce dernier ait été localisé dans sa grotte n'y change rien. Il parvient, par un tunnel secret et en compagnie de Randolph Churchill, à s'enfuir *in extremis*, parcourant près de 70 kilomètres à cheval jusqu'à un aérodrome d'où un C-47 aux couleurs soviétiques l'emmène jusqu'à Bari, en Italie. Skorzeny affabule dans ses souvenirs : « Nous prîmes une petite revanche en faisant prisonniers plusieurs officiers de liaison britanniques, parmi lesquels se trouvait le propre fils du Premier britannique, Randolph Churchill. » Et d'ajouter que ses « chasseurs

spéciaux menèrent la vie dure aux courageuses troupes de Tito », précisant en outre qu'un certain major Beck achetait, avec des fausses livres sterling imprimées dans le Troisième Reich, une quantité phénoménale de matériel aux partisans : rien moins que « des camions entiers d'armes, de munitions et de matériel divers[20] ». Pas plus qu'à Vichy, Skorzeny, de toute manière écarté de l'opération, n'ajoutera en Yougoslavie une nouvelle page à sa gloire personnelle. Il ne réitère pas l'exploit réalisé au Gran Sasso.

Autrichien de naissance, Skorzeny considère un peu les Balkans comme une zone de prédilection qui devrait lui être dévolue pour mener des raids et ses opérations spéciales. Il a ainsi établi une école de formation (A-Schule) pour des cadets d'origines essentiellement russe, italienne, serbe et croate près du massif de Fruska Gora, la proximité de la ligne de front avec les partisans ne pouvant, selon lui, que s'avérer bénéfique pour l'entraînement de ses hommes. Toutefois, l'avancée ultérieure de l'Armée rouge et, de surcroît, l'hostilité de Wilhelm Waneck, le chef de l'Amt VI-E, précisément dédié aux opérations dans les Balkans pour le SD, ne lui facilite aucunement la manœuvre.

Dans l'attente du jour J

De retour en Allemagne, Skorzeny poursuit le programme d'entraînement de ses commandos et planche sur de futures opérations. Des raids en profondeur sont envisagés, au Moyen-Orient, contre des zones pétrolifères mais aussi contre les pipelines débouchant à Haïfa et Tripoli, ou encore sur le canal de Suez, mais la suprématie aérienne alliée en Méditerranée rend tous ces projets bien illusoires : il eût fallu les planifier en 1941. L'idée est de mettre hors d'usage une station de pompage, un raid direct étant indispensable pour assurer le succès du sabotage. Le principe de l'envoi d'un commando transféré par planeurs est arrêté, avant que le projet évolue sous la forme d'un transport par le biais d'avions saisis à l'ennemi. Selon Skorzeny, la destruction d'appareils lors d'une attaque sur Munich

serait à l'origine de l'annulation du raid. La vérité est plus prosaïque : ce projet n'avait rien de réaliste et n'avait pas l'once d'une chance de réussite.

La perspective de l'*Invasion*, le débarquement allié à l'Ouest, attendu au printemps ou à l'été 1944, exige que les hommes de Skorzeny se tiennent fin prêts pour repousser l'envahisseur. Certes, dans ses Mémoires, il affirme ne plus se faire d'illusions quant à l'issue finale du conflit. Toutefois, soldat d'une obéissance aveugle, nazi convaincu et admirateur inconditionnel de Hitler, il ne manque pas de souligner que toute décision politique à ce stade de la guerre ne relève que des seuls dirigeants : « Si des hommes nous ordonnent de poursuivre la lutte, écrit-il, nous n'avons qu'à obéir[21]. » Skorzeny a le privilège d'avoir accès aux rares clichés de reconnaissance obtenus par la Luftwaffe au-dessus des côtes anglaises : il y distingue de grands éléments rectangulaires, sans parvenir à en déterminer la fonction (même si, dans ses souvenirs, il affirme le contraire de façon éhontée, conclusion déduite qui plus est en peu de temps[22]). Sans le savoir, il a observé des photographies des caissons *Phoenix* – des jetées – des ports artificiels que les Alliés vont amener avec eux en Normandie.

L'officier SS étudie les possibilités d'action de ses commandos en étudiant les zones les plus propices à une action amphibie (d'après une liste fournie par la Kriegsmarine). Skorzeny affirme qu'il soumet à l'OB-West du maréchal von Rundstedt un projet de charges explosives enterrées qui seraient déclenchées à distance depuis des avions. La mission des unités spéciales, embusquées sur une dizaine de points des côtes de la Manche et de l'Atlantique et encadrées par des commandos de *Friedenthal*, serait de viser l'*Invasion* à sa tête en paralysant le commandement allié une fois le débarquement effectué. La proposition reçoit une fin de non-recevoir, ne serait-ce, écrit l'intéressé, que parce qu'une telle mesure – à savoir déclencher une explosion dans des lieux qui devraient logiquement devenir des centres de commandement et de transmission alliés – suppose que le

« mur de l'Atlantique » soit forcé, postulat qui ne peut qu'ébranler le moral de la troupe[23].

Le penchant de Skorzeny pour les forces spéciales est aiguisé par une mise en relation avec le prince Borghese, le valeureux commandant d'une redoutable unité italienne d'hommes-grenouilles : la Decima Mas, les Transalpins s'étant avéré les précurseurs des nageurs de combat. L'exploit le plus retentissant de cette dernière est survenu dans la rade d'Alexandrie, où, fin 1941, les plongeurs italiens sont parvenus à endommager deux cuirassés. Depuis le revirement italien du second semestre 1943, l'unité a été en quelque sorte absorbée au sein de la force de commando de la Kriegsmarine, à savoir les K-Verbände, soit le pendant marin de la troupe que dirige Skorzeny. Dans les faits, la coopération germano-italienne fait long feu et des Italiens passent dans le camp allié.

Le vice-amiral Heye, qui est à la tête de cette formation, accueille volontiers la perspective d'une collaboration avec le SS : les volontaires manquent pour les missions suicides, à tout le moins à très haut risque, des K-Verbände, problème qui peut être résolu en faisant appel aux Waffen-SS du SS-Jägerbataillon 502. Skorzeny établit un partenariat selon le principe suivant : les opérations en mer échoient à la Kriegsmarine, tandis que celles qui se dérouleront sur les lacs et les cours d'eau seront du ressort de ses commandos.

Toutefois, soucieux de ne pas heurter les sensibilités, Heye se garde bien de faire savoir à la Kriegsmarine qu'il recrute des SS. Skorzeny reçoit l'instruction de Himmler, soucieux de conserver les meilleurs éléments pour la guerre à l'Est[24], de restreindre son recrutement au sein des SS condamnés par une cour martiale. Les soldats sélectionnés suivent la première étape d'une formation ardue sur le site de la caserne de la Leibstandarte *Adolf Hitler*, puis l'entraînement à l'usage d'engins de combats navals spéciaux est suivi par les 150 recrues, retenues d'abord en Italie du Nord, sur les bases qui avaient été celles de la Decima Mas (Valdagno, Venise, lac de

Côme, La Spezia), puis en territoire allemand, à Bad Tölz et à Vienne. S'ils bénéficient de l'expérience des Transalpins, les Allemands développent leurs propres concepts, y compris en utilisant des torpilles ordinaires, l'urgence commandant de ne pas perdre du temps dans la mise au point de matériels. Ainsi, ils innovent en mettant au point des canots explosifs *Linsen* en bois, d'un usage peu commode et fort périlleux puisque la procédure d'emploi ne peut que faire frémir : le pilote doit diriger l'engin à pleine vitesse (de l'ordre de 60 km/h) en direction de la cible et se jeter à l'eau au moment opportun, soit à 1 kilomètre de l'objectif, les canots étant ensuite dirigés par ondes radio depuis une autre embarcation. Les autres armes sont d'un emploi tout aussi dangereux, tels que les Seehunde, Biber, Neger et Marder : des sous-marins de poche, des torpilles propulsées avec un poste de pilotage exigu (pour le Neger, la tête du marin n'émerge de l'eau qu'à l'abri d'une coupole de plexiglas)… Impossible de survivre à un tir adverse dans ces conditions. Par ailleurs, des sous-mariniers ont visiblement péri asphyxiés par des émanations de leurs moteurs. Bref, des pis-allers bien illusoires pour contrebalancer la faiblesse de la flotte de surface de la Kriegsmarine et les difficultés auxquelles se heurtent les unités de U-Boote, les sous-marins.

Déboires et déconvenues face aux débarquements alliés

Les débuts, face au débarquement allié à Anzio, en Italie, sont laborieux : les pertes sont lourdes et aucun navire ennemi n'est touché, même si les Mémoires de Skorzeny prétendent le contraire, ce dernier se flattant d'un tableau de chasse imaginaire pour l'entrée en lice de sa nouvelle unité : « un croiseur gravement endommagé, un torpilleur coulé, plus de 30 000 tonnes de bateaux de commerce coulés ou endommagés[25] »… Et d'ajouter en outre que sa troupe est plus rusée que l'ennemi, qu'elle trompe en mettant à l'eau de simples coupoles de verre étanches, que les Alliés confondent avec de véritables Neger. Sept des

pilotes sur les vingt sont portés disparus. L'amiral Dönitz exprime son désir de recevoir les treize rescapés pour leur remettre des décorations, dont quatre hommes de Friedenthal. Une cérémonie qui, pour Skorzeny, est l'opportunité d'avoir pu converser avec l'amiral, ce qu'il considère comme un honneur.

L'affrontement face aux Alliés en Normandie après le déclenchement d'*Overlord* n'est pas davantage le triomphe attendu des conceptions de Skorzeny. Passons sur l'absurde affirmation selon laquelle « Hitler et Jodl ignoraient que Rommel ne fut pas à son poste », puisque ce dernier a rendez-vous à Berchtesgaden le 7 juin et a obtenu une permission familiale en bonne et due forme. Les quelques succès obtenus ne sont pas de nature à repousser l'*Invasion* en Normandie, et le taux de pertes est effarant… Certes, la frégate HMS *Trollope*, ainsi qu'un destroyer polonais, un destroyer – le HMS *Isis* – et quelques unités navales plus légères sont coulés, mais les pertes en engins spéciaux au sein des K-Verbände se comptent par dizaines… Skorzeny espérait-il de meilleurs résultats ? Sans aucun doute.

C'est lors de la remise de décorations, à Berlin, des mains du Führer que le pot aux roses est découvert : la présence de Skorzeny ne laisse aucun doute à ce sujet et le chef des commandos admet que quatre des huit hommes mis à l'honneur appartiennent à la SS… L'ire de l'amirauté retombe sur Heye, qui doit purger ses commandos de ces SS avant novembre 1944. Le vice-amiral s'exécute sans doute sans états d'âme car il a obtenu ce qu'il attendait de Skorzeny.

Skorzeny collabore avec la Luftwaffe

En avril 1944, à la veille du débarquement en Normandie, parallèlement aux liens qu'il tisse avec la Kriegsmarine, Skorzeny se rapproche d'une autre unité atypique, *a priori* à l'instigation du Reichsführer SS Himmler. Le Kampfgeschwader (ou KG) 200 constitue une unité d'élite

exceptionnelle de la Luftwaffe, spécialisée dans les missions aussi périlleuses qu'hétérodoxes. Cette force aérienne atypique réutilise à son profit des appareils ennemis retournés, une technique de combat qui n'est pas étrangère aux commandos adeptes du camouflage et de la dissimulation sous l'uniforme adverse. Car l'escadrille peut être impliquée dans des missions très spéciales. Le projet *Zeppelin*, imaginé par le RSHA en septembre 1944, prévoit de déposer un couple d'assassins devant s'introduire dans le Kremlin dans le but d'assassiner Staline… Bref, un rôle qui ne peut que séduire le chef du SS-Jägerbataillon 502, qui conserve un intérêt pour l'équipement et les armes spéciaux, typiques des forces de commandos.

Skorzeny prétendra que c'est à lui que revient l'idée de remettre en état de vol les quadrimoteurs alliés qui ont été contraints d'opérer des atterrissages forcés en territoire contrôlé par le Reich : de cela, on peut raisonnablement douter[26]. La formation finira par engerber des unités de bombes suicides, des bombes à contrôle lointain, des planeurs, des V-1 avec pilotes, des avions chargés d'explosifs… Une restriction de taille toutefois à son engagement sous les ordres de Skorzeny : toute mission sollicitant le KG 200 doit au préalable avoir obtenu l'aval de Himmler ou de Schellenberg. Les moyens en appareils volants alloués à Skorzeny seront le plus souvent insuffisants. Les raids en profondeur dans le territoire ennemi exigent de disposer d'avions de transport à long rayon d'action. Or ces derniers, essentiellement des Junker 290 (et plus encore le Junker 390 qui sert dans l'unité à titre expérimental : il est avancé qu'un exemplaire est parvenu jusqu'à une vingtaine de kilomètres de la côte américaine en 1944)[27], représentent des denrées rares.

C'est le projet de bombes volantes V-1 pilotées qui amène Skorzeny à collaborer avec la Luftwaffe. L'officier SS entre ici en contact avec Hanna Reitsch, la fameuse pilote d'essai, championne olympique (qui se pique d'avoir entretenu une liaison avec lui), ainsi qu'avec l'Hauptmann Lange,

qui ont persuadé le Führer de lever une unité d'attaque suicide à bord d'engins volants. Reitsch envisageait l'emploi de l'avion à réaction Messerschmitt Me 163 *Komet*, mais des difficultés techniques mettent le projet à néant.

Le principe de cette unité suicide reprend vie avec l'idée d'user de V-1, que semble avoir imaginée Skorzeny lui-même (c'est Reichst qui l'affirme). L'idée en serait venue à Skorzeny alors qu'il assistait à un tir de V-1 sur la base des « armes de représailles » de Peenemünde. Ayant obtenu carte blanche de Hitler en personne, Skorzeny peut écarter les obstacles qui ne manquent pas de se dresser pour contrarier ses desseins. Le ministère de l'Air ne se montre pourtant guère coopératif. S'il obtient l'autorisation de mettre au point un prototype, il doit obligatoirement le réaliser avec un V-1 déjà existant : or aucun de ceux-ci n'est disponible…

C'est ici que l'étendue des relations de Skorzeny agit de nouveau en sa faveur. Le SS entretient des liens d'amitié avec l'industriel automobile Ferdinand Porsche, l'un des favoris de Hitler, qui lui annonce que son usine Volkswagen de Wolfsburg compte pas moins de 2 000 exemplaires de la bombe volante voués à la destruction pour vices de fabrication. Et d'assurer qu'il consent sans difficulté à lui en céder une douzaine[28]. Les pièces convoitées sont transportées dans une usine aéronautique Heinkel établie à proximité de Friedenthal, ce qui ne peut que faciliter la tâche de Skorzeny. Ce dernier, qui profite de sa position de privilégié auprès de Hitler et des hauts responsables de l'État, s'est vu allouer un espace dédié à ses expérimentations, ainsi que les indispensables ingénieurs (pas moins de trois) et mécaniciens auxquels échoie la mission de mettre au point l'avion. L'équipe ne chôme pas puisque les premiers essais surviennent dix jours à peine après le début des travaux. Le nouvel engin reçoit la dénomination Fieseler Fi 103 R *Reichenberg*. En fait d'avion, l'appareil n'est pas en mesure de prendre son envol seul, mais doit être pour cela fixé sous le fuselage d'un bombardier Heinkel He-111. Une fois la bombe volante

relâchée dans le vide et mise en route, le pilote la guide jusque sur l'objectif, sautant en parachute peu avant l'impact. Toutefois, l'éjection de la verrière risque d'interférer avec l'air pulsé du réacteur. Piloter un Fi 103 R signifie donc mener une opération sans retour, une attaque suicide : on estime le taux de survie à 1 %[29]. Skorzeny sait toutefois que les volontaires voient leur enthousiasme décuplé dès lors qu'ils savent qu'ils ont une chance de survivre, aussi infime soit-elle.

Le vol test survient au cours du mois de septembre 1944. Hanna Reitsch, qui assiste à la séance aux côtés de Skorzeny, prend rapidement conscience que le pilote du *Reichenberg* ne contrôle plus son engin, ce dernier disparaissant très vite de la vue de l'assistance (il touche la cime d'un arbre, témoigne Skorzeny), pour ne laisser place, dans le lointain, qu'à une colonne de fumée accompagnée du bruit d'une détonation. Le pilote, quoique gravement blessé, est conscient, mais incapable de parler et d'expliquer les circonstances du crash. Skorzeny, qui s'est précipité sur les lieux, conjecture qu'il a été éjecté lorsque l'appareil a capoté après avoir fait sauter la verrière. Le drame se réitère le lendemain avec un autre pilote aux commandes. Milch est rapidement décidé à stopper les tests et à procéder à une enquête pour déterminer les causes de l'accident. Mais Reitsch fait observer à Skorzeny que ces pilotes d'essai du KG 200 n'avaient aucune expérience du vol à réaction. *A contrario*, elle a déjà réalisé un vol turbopropulsé à bord d'un *Komet*, aussi se propose-t-elle de mener l'expérience en personne. Skorzeny, *a priori* hésitant à mettre en danger une personnalité très appréciée du Führer, accède à sa demande, abusant le responsable de l'aérodrome où sont basés les Fi 103 R en déclarant que le ministre de l'Air lui a donné un blanc-seing pour poursuivre les tests, ce qui est un mensonge caractérisé. L'intrépide aviatrice, trompe-la-mort, démontre que sa réputation n'est pas usurpée : elle est une pilote de talent. Avec Heinz Kensche, elle réalise plusieurs

essais, non sans avoir frôlé la mort, permettant ainsi d'admettre la viabilité du concept : Milch se ravise et 175 Fieseler Fi 103 R sont ainsi assemblés.

En dépit du danger, les volontaires ne manquent pas à l'appel, prêts au sacrifice ultime s'il permet la victoire de l'Allemagne et la sauvegarde des leurs. Soixante sont retenus, mais le Fi 103 R, mis au point tardivement, ne connaîtra jamais d'emploi opérationnel, à l'instar de nombre d'armes « miracles » ou « spéciales », souvent issues d'une technologie révolutionnaire. Les pénuries de carburant n'ont fait qu'handicaper davantage l'entraînement des pilotes, faute de pouvoir faire voler les He-111, le petit Fi 103 R pouvant de son côté se contenter de paraffine. Le projet n'a en outre l'heur de plaire ni à Albert Speer, qui supervise la production de guerre, ni à Werner Braumbach, le commandant du KG 200[30].

Skorzeny n'en a pas complètement fini avec les V-1. Au début de l'hiver 1944, Himmler s'enquiert auprès de lui du développement des « armes secrètes[31] ». Dès que Skorzeny évoque l'étude – qui semble quelque peu farfelue – de lancements de bombes volantes depuis le pont d'un U-Boot, le Reichsführer réagit immédiatement pour savoir s'il est dès lors envisageable de frapper New York. Skorzeny répond par l'affirmative, ce qui suscite l'enthousiasme de Himmler, à en croire Skorzeny. Ce dernier reçoit immédiatement pour ordre de faire accélérer la mise au point. Skorzeny se pare de la vertu d'un homme d'opinion n'ayant pas crainte de contrarier ses supérieurs, *a contrario*, écrit-il après la guerre, de Schellenberg et de Kaltenbrunner, qui assistent tous deux à la discussion. Il objecte ainsi que l'arme manque de précision, celle-ci étant, selon lui, de l'ordre de 8 kilomètres autour de la cible pour une bombe lancée depuis une base terrestre, rayon d'incertitude qui ne peut que prendre de l'ampleur depuis le pont d'un sous-marin naviguant en pleine mer. Et d'ajouter, avec justesse, que l'absence de couverture aérienne rendra le processus encore plus aléatoire. Pis, Skorzeny assène un argument ayant encore plus de

poids : loin d'avoir un effet moral sur l'opinion américaine, qui serait bénéfique aux Allemands, ces attaques seraient un argument pour la propagande américaine qui s'évertue à démontrer que le Reich représente une menace pour les États-Unis. Himmler finit par admettre que la perspective d'un bombardement de ce pays est pour l'heure des plus hasardeuses.

Ainsi, au milieu de l'été 1944, les forces spéciales dont dispose Skorzeny n'ont tenu qu'un rôle bien marginal face à l'*Invasion*, l'essentiel des unités demeurant l'arme au pied. Passons sur le récit farfelu[32] voulant que Skorzeny ait été prévenu (informé par Joseph Darnand, le créateur de la Milice !) de la prétendue signification des deux célèbres vers de Verlaine (« Blessent mon cœur d'une langueur monotone ») et qu'il ait immédiatement transmis l'information à la Wehrmacht…

---

*1. Les historiens anglo-saxons comme S. Smith et G. Infield sont à cet égard très mal renseignés et d'une naïveté confondante.

6
L’attentat du 20 juillet 1944

Une bombe à la Wolfsschanze

À l’été 1944, la situation sur tous les fronts est dramatique pour le Reich. Skorzeny, nazi convaincu et admirateur inconditionnel du Führer, se leurre complètement lorsqu’il imagine une once d’abnégation chez ce dernier : « Je suis persuadé que Hitler se fût aussitôt supprimé lui-même s’il avait pensé, une seconde, que sa mort permettrait au peuple qui l’avait porté au pouvoir de terminer la guerre de façon honorable[1]. » C’est au contraire un égoïsme criminel qui guide les actions du dictateur et de ses séides au cours des derniers mois d’une guerre qui n’a pas manqué de drames épouvantables. Faire durer le conflit, fût-ce en évoquant un fantasmagorique retournement de situation procédant de chimériques armes « miracles », c’est avant tout prolonger son existence, vivre encore quelques mois de plus, peu importe que l’Allemagne devienne un champ de décombres et que le peuple allemand soit sacrifié dans l’holocauste final… Des conspirateurs, déterminés à épargner un destin dramatique à une Allemagne qu’ils chérissent, particulièrement dans la perspective d’une invasion soviétique, décident, après plusieurs vaines tentatives au cours des années passées, de passer à l’action.

Le plan *Walkyrie*, prévoyant que les hauts gradés militaires jouissent des pleins pouvoirs exécutifs tant civils que militaires, a reçu l’aval de Hitler en

personne pour contrer d'éventuels troubles en Allemagne. Il s'agit de mesures d'extrême urgence en cas de mise en péril de la sécurité intérieure du Reich par l'irruption de forces ennemies ou en raison d'une révolte généralisée des travailleurs étrangers. Les comploteurs mettent à profit l'existence de ce plan officiel pour l'utiliser dans le cadre d'un coup de force contre l'État nazi. Ils prévoient qu'après l'assassinat de Hitler, l'annonce de la mort du Führer sous le coup de hauts responsables du parti ne suscitera aucune opposition de la part de l'armée pour mettre en action *Walkyrie* : l'armée de réserve – l'Ersatzheer, dirigée par le général Fromm et dont le QG est établi à la Bendlerblock à Berlin – doit s'assurer de tous les ministères et des centres névralgiques du pays, ce qui suppose également interner et désarmer la SS et la Gestapo.

L'Oberst Stauffenberg[2], en poste au QG de Hitler, grand blessé en Tunisie, est l'âme du complot. Aristocrate et officier, il est d'abord loyal à Hitler avant d'être poussé à la trahison devant l'évidence de l'inéluctabilité de la défaite pour l'Allemagne. Skorzeny a eu l'opportunité de croiser son chemin lorsqu'il se rendait au siège de l'Ersatzheer. Il a même échangé des mots avec lui à l'aéroport de Rangsdorf (à Berlin), une semaine avant l'attentat[3]. Le 20 juillet, Stauffenberg parvient à placer une bombe à proximité du Führer. Les résultats de l'explosion sont connus : Hitler échappe miraculeusement à la mort, mais Stauffenberg est alors persuadé du contraire.

Or, ce 20 juillet[4], lorsque les conspirateurs déclenchent *Walkyrie*, Hitler est bel et bien en vie : il a survécu à la tentative d'assassinat qui le visait. Le général Olbricht, l'un des officiers supérieurs de l'Ersatzheer et qui est partie prenante dans le complot, reste dans l'embarras : faut-il, oui ou non, lancer le processus du coup d'État ? En tout état de cause, il a besoin de l'aval de Fromm pour déclencher *Walkyrie*. Devant l'absence de preuve formelle de la mort de Hitler, ce dernier, jouant sur les deux tableaux, n'ose pas franchir le pas en direction d'une compromission qui pourrait lui être

fatale. L'homme ne s'engagera fermement que du côté du vainqueur de la confrontation qui s'annonce…

Vers 16 h 30, Stauffenberg de retour depuis peu à Berlin, Olbricht, auquel ce dernier a affirmé que Hitler est bel et bien mort, passe enfin à l'action, trois heures après l'attentat. Fromm, sur lequel les conjurés ne peuvent s'appuyer, est mis aux arrêts en compagnie des généraux Kunze, Strekker et Specht. Le plan *Walkyrie* est mis en œuvre. C'est à Paris que l'opération se déroule conformément au plan. À Berlin, le fiasco est patent. Des gradés – au nombre desquels le lieutenant-colonel Pridun – finissent par s'enquérir du devenir de leur supérieur auprès d'Olbricht, mitraillettes au point. Ils savent à ce moment-là que le coup d'État a échoué et que, bien qu'étrangers à sa mise en œuvre, il est tout à fait possible qu'ils soient mis en cause. En outre, peu après l'arrivée de Stauffenberg, des responsables des communications ont saisi que les ordres donnés transpiraient la trahison et sont bien décidés à ne pas faciliter les desseins des putschistes. Vers 20 heures, le sous-lieutenant Roehrig se rend ainsi maître des transmissions et parvient à prendre contact avec le capitaine Schlee, du bataillon de garde de la *Grossdeutschland*.

Des échanges de coups de feu surviennent, au cours desquels Stauffenberg est blessé. La situation bascule donc et ce sont les conspirateurs qui deviennent prisonniers. Fromm, libéré, sait pertinemment qu'il aura des comptes à rendre auprès de Hitler en raison de son attitude équivoque, son silence face au complot ne pouvant que s'apparenter à de la trahison. Aussi, soucieux de se dédouaner et de prévenir toute indiscrétion ou aveu sous la torture de la part des conjurés, il décide de les exécuter séance tenante. La sentence ne souffre en effet aucun délai. Ses six captifs sont immédiatement traduits devant une cour martiale expéditive, puis descendus dans la cour où ils sont passés par les armes à la lumière des phares des véhicules qui y sont garés. Si ces malheureux se voient ainsi épargnés la torture et une mort infâmante, Fromm se leurre s'il pense avoir

sauvé sa tête. Quant à Skorzeny, il n'a tenu aucun rôle dans ce drame : il était de toute façon absent des lieux*1. Il va pourtant être confronté de près aux événements de cette journée fatidique.

La nouvelle stupéfiante tombe : on a attenté à la vie du Führer

Ce 20 juillet, Skorzeny et Radl sirotent nonchalamment des verres dans un hôtel, sans qu'aucune nouvelle vienne troubler leur quiétude : ils ont appris plus tôt (*a priori* lors d'un échange téléphonique avec Fölkersam) l'étonnante nouvelle d'un attentat perpétré contre le Führer à la Wolfsschanze, nouvelle qui les laissent abasourdis car ils se questionnent sur la manière dont les assaillants ont procédé : comment des agents ennemis auraient-ils pu passer entre les mailles du filet du service de sécurité ? À ce moment-là, l'idée que l'attentat ait été perpétré par un officier allemand ne leur effleure pas l'esprit. Quoi qu'il en soit, l'affaire semble avoir fait long feu. Une impression trompeuse : ils se leurrent complètement sur la portée réelle de l'événement. C'est ainsi que les deux hommes montent à bord du train qui les emmène à Vienne : il s'agit de passer une dernière fois en revue des hommes-grenouilles d'un des K-Verbände, prêts à lancer une nouvelle opération contre Tito, dont le QG est désormais établi dans l'île de Vis (le passage par sa ville de naissance serait aussi l'occasion de retrouver les siens). Lors de l'arrêt à Lichterfelde (l'ultime gare avant de quitter l'agglomération berlinoise), alors que la locomotive se met en route, Skorzeny avise un jeune officier SS – son visage lui est familier : il est de l'équipe de liaison de Schellenberg auprès de l'état-major central de la Waffen SS – qui, essoufflé par la course, parvient à lui annoncer qu'il est attendu de toute urgence aux bureaux de l'Amt VI, à l'Office central de la SS dirigé par Jüttner. L'officier ajoute cette nouvelle stupéfiante : un coup d'État militaire est en cours ! Skorzeny saute du compartiment et se rend aussi vite que possible aux bureaux situés à la Berkärstrasse.

Le chef des commandos, inconscient de la gravité de la situation et persuadé que toute cette affaire n'est rien d'autre que des rumeurs infondées, assiste à un spectacle désolant d'hommes semblant manquer singulièrement de sang-froid. Il découvre Schellenberg assis derrière son bureau, pistolet posé devant lui, prêt à vendre chèrement sa peau. Il demande à Skorzeny de faire venir une compagnie de son unité pour assurer la protection du QG. Ce dernier s'exécute en convoquant à Berlin Fölkersam ainsi que son adjudant, Ostafel, et la compagnie commandée par Werner Hunke. Dans ses Mémoires, Skorzeny prétend avoir téléphoné une première fois depuis la gare, avant même de rejoindre l'Office central de la SS, pour mettre en alerte son SS-Jägerbataillon 502. Il ne semble pas prendre la situation au sérieux et considère que son supérieur se fait du mauvais sang sans fondement. Il lui suggère même de désarmer le personnel de son service qui pourrait se montrer dangereux en gesticulant les armes à la main. Il va jusqu'à affirmer avoir été contraint d'enfermer l'un d'eux dans la cave après l'avoir assommé.

Quittant la Berkärstrasse avec le seul Ostafel, il décide de s'enquérir de lui-même des événements en cours, et en prend la mesure. Il découvre que des panzers ont été déployés sur la Fehrbelliner Platz, à l'initiative du général Bolbrinker, qui les a fait venir de l'école des blindés de Wünsdorf, distante d'une cinquantaine de kilomètres de la capitale. Vantard et fanfaron, Skorzeny rapporte qu'il a suffi qu'il se dresse dans sa voiture pour qu'on le laisse passer[5]… Le général, adoptant une posture attentiste, est persuadé que le coup d'État en cours est le fait de la SS, ainsi que le laissent entendre les comploteurs, aussi envisage-t-il de se rendre maître de la caserne des Waffen SS de la Leibstandarte *Adolf Hitler* de Lichterfelde, ce qui ne pourrait que se traduire par un affrontement fratricide… Cherchant absolument à conjurer cette éventualité, Skorzeny, qui a rétorqué qu'il n'imagine pas un instant que ses camarades de la Waffen SS aient pu trahir

le Führer, se rue jusqu'à celle-ci, monté à bord d'une voiture qui roule à tombeau ouvert, accompagné de deux subordonnés de Bolbrinker.

Le récit donné par Skorzeny est des plus confus car il prétend s'être entretenu avec le SS-Standartenführer Wilhelm Mohnke, qui présidera certes aux destinées de la Leibstandarte *Adolf Hitler* pendant la bataille des Ardennes, mais qui, pour l'heure, est chef de régiment au sein de la division *Hitlerjugend*, engagée en Normandie. Quoi qu'il en soit, l'officier SS qui reçoit Skorzeny a déjà été prévenu de la teneur des événements par Goebbels en personne, même si Skorzeny, l'esprit toujours confus au sein d'événements qu'il peine à discerner, s'attribue le beau rôle en affirmant avoir demandé à son interlocuteur de « faire preuve de sagesse ». Les SS ont en effet mis leurs armes en batterie, prêts à en découdre.

Il n'y aura aucune échauffourée entre les soldats de la Panzerwaffe et les Waffen SS, l'Inspection générale des troupes blindées, alors dirigée par Heinz Guderian, discernant rapidement que le putsch en cours ne doit rien aux troupes de l'Ordre noir. Un certain colonel Gäsemer, qui serait parvenu à fausser compagnie aux conjurés de la Blenderstrasse qui le retenaient prisonnier, serait ainsi parvenu à la prévenir. Skorzeny ne pense toujours pas que l'affaire en cours soit sérieuse : la preuve en est, selon lui, que les soldats de l'armée sont l'arme à la bretelle, tandis que les Waffen SS demeurent sans instructions quant à la conduite à suivre. Dans ces conditions, « on peut se demander qui s'est soulevé, et contre qui[6] ».

Le chef des forces spéciales de la Waffen SS téléphone alors à son second, demeuré à Friedenthal. Ce dernier lui apprend que la 1re compagnie motorisée est arrivée – elle reçoit immédiatement pour ordre de se maintenir sur le qui-vive devant la Berkärstrasse – mais aussi que l'Ersatzheer a déclenché un dispositif d'alerte – le plan *Walkyrie* – peu avant 16 heures.

Lichterfelde est également le lieu de résidence de Kurt Student. Ce dernier et son QG du XIe Fliegerkorps (Corps aérien) sont dans l'ignorance

absolue de ce qui est à l'œuvre. Il est alors pourtant 21 h 30. Skorzeny vient à sa rencontre car soucieux de connaître la position de la Lutfwaffe vis-à-vis des événements. C'est un Student, tout de civil vêtu, affairé sur des dossiers sur sa terrasse, son épouse à ses côtés, concentrée sur son tricot ou sa couture, qui apprend, stupéfait, de la bouche de Skorzeny, qu'une tentative de coup d'État est en cours. Student peine à se laisser convaincre, mais décide d'ordonner aux unités de Fallschirmjäger de se tenir en état d'alerte et de n'accepter d'ordre qu'émanant de sa personne. Alors qu'il est encore dans la demeure du père de l'arme parachutiste allemande, Skorzeny assiste à une conversation téléphonique : un appel d'Hermann Göring qui confirme les faits, apprenant aux deux hommes que Stauffenberg est à la manœuvre et que la conjuration émane de l'Ersatzheer. Les directives ne peuvent désormais être données que par le seul OKW. Les SS savent qu'ils peuvent compter sur la Luftwaffe : *a priori*, seuls des éléments de la *Heer* semblent impliqués dans le coup d'État. L'essentiel, maintenant, est d'éviter toute guerre civile et de circonvenir au plus vite le mouvement. Selon Skorzeny, le visage de Student est marqué par une grande pâleur.

Les SS, et en fait les organisations nazies dans leur ensemble, sont dépassés par les événements. Le tout-puissant Ordre noir, le RSHA, ainsi que la Gestapo, que l'on pourrait croire capables d'assurer la sécurité de l'État nazi et tenir sous leur coupe l'ensemble du pays, semblent impotents. Même lorsque Kaltenbrunner comprend que la situation est anormale au QG de l'Ersatzheer, rien n'est entrepris durant des heures. Les unités SS restent l'arme au pied. Stauffenberg et ses complices vont se heurter à un adversaire autrement plus redoutable, issu des rangs de la Wehrmacht et non de la Waffen SS : le major Otto Remer, un nazi convaincu, et son bataillon de garde de la *Grossdeutschland*, la principale unité opérationnelle présente dans la capitale. Militaire obéissant et discipliné, il entreprend de s'assurer du contrôle des radios, comme il en reçoit l'ordre, mais aussi de la personne du ministre de la Propagande, Josef Goebbels. Toutefois, l'homme reste

quelque peu suspicieux et dubitatif, son hésitation trouvant une confirmation au moment où il s'apprête à arrêter Goebbels. Il est alors aux environs de 19 heures, et le ministre lui annonce d'emblée que le Führer est en vie. Pour preuve, il met le major en communication téléphonique avec le dictateur. Remer reconnaît sans difficulté la voix rauque du dirigeant qu'il admire et auquel il voue une fidélité sans faille. Hitler, qui le promeut sur-le-champ colonel – une façon de s'assurer définitivement de ses services –, le charge de circonvenir le coup d'État en cours. Remer s'exécute et transfère ses unités vers la Bendlerblock.

Skorzeny prend ses quartiers à la Bendlerblock

Skorzeny est à ce moment-là de retour au quartier général de la SS et reçoit lui aussi ses ordres depuis la Wolfsschanze : ses commandos doivent soutenir l'action de Remer. Nous sommes alors quelques minutes avant minuit. Montant lui-même à bord d'une Kübelwagen en compagnie de Fölkersam, il avise sur sa route deux véhicules qui se croisent, dont l'un se dirige vers la Bendlerblock, tandis que l'autre en provient, avec, comme passagers respectifs, Hans Kaltenbrunner et le général Fromm. Ce dernier (dont Skorzeny apprendra plus tard l'identité) indique qu'il est exténué et qu'il rentre chez lui, où il pourra être joint à toute heure. Puis, une voiture de sport apparaît à son tour, conduite par Albert Speer, le ministre de l'Armement, aux côtés duquel est assis Otto Remer. La discussion s'engage entre le ministre et Kaltenbrunner, ce dernier assurant qu'il n'est pas dans les intentions de la SS d'intervenir, et ce afin de se prémunir de toutes tensions avec la Wehrmacht, qui doit donc régler les troubles internes par elle-même*2. Speer est surpris de l'apparence « fantomatique » et peu fringante des SS, ainsi que d'absence de tout triomphalisme ou de critique de leur part à l'endroit de l'armée, leur concurrente. Remer et Skorzeny s'accordent pour une répartition des tâches : à l'officier de la Heer échoit tout ce qui a trait à la sécurité externe du quartier général de l'Ersatzheer, à

savoir isoler hermétiquement la zone, tandis que le SS prend en charge l'occupation des locaux.

Skorzeny prend ses quartiers à la Bendlerblock, qui lui sont familiers, ayant eu à s'y rendre en plus d'une occasion. Comme à l'Office central de la SS, il croise nombre d'employés de bureaux surarmés. Plein de bon sens, il ordonne que les exécutions cessent : un suspect mort ne présente guère d'intérêt pour la Gestapo qui n'est *de facto* plus en mesure de le questionner. Il prend un malin plaisir à arracher de lui-même les insignes et les décorations de ces officiers de haut rang, souvent de sang bleu, ces Junkers qu'il méprise, des traîtres à ses yeux. Il les oblige ensuite à écouter le discours rageur et leur promettant un châtiment brutal, prononcé par le dictateur sur les ondes allemandes pour prévenir toute rumeur : le Führer est en vie et la répression va être impitoyable. Hitler ne s'exprime en personne que vers 1 heure du matin, avec son timbre rauque si caractéristique, coupant court à toute spéculation quant à sa survie à l'attentat. Skorzeny est en fait accablé par la réalité qui vient de se révéler à lui : il existe, en Allemagne, au sein de la Wehrmacht et chez les civils, de véritables opposants au régime prêts à franchir le pas de la trahison. C'est un sentiment de rage qui l'anime : le pays a failli subir un véritable « coup de poignard dans le dos », comme en 1918[7].

Avec ses officiers, il occupe les bureaux d'Olbricht et de Stauffenberg. Fouillant le mobilier, il découvre le plan *Walkyrie*, ainsi qu'un Kriegspiel (avec ses dés) portant sur le groupe d'armées Sud sur le front de l'Est, ce qui a le don de l'outrer, d'autant que les commentaires qui accompagnent ce jeu s'avèreraient particulièrement cyniques : « Comment, avec une mentalité pareille, un officier supérieur peut servir sa patrie en guerre ? » Gageons que, nonobstant sa fidélité au régime hitlérien, le mépris de Skorzeny envers les hobereaux et les officiers supérieurs tient un rôle dans cette appréciation. Le fruit de ses investigations choque Skorzeny, car la teneur des écrits qu'il découvre ne s'avère nullement à son goût[8]. Le reste

de la nuit sera calme, et il ne faut pas prendre au sérieux les affirmations postérieures de ce dernier, qui écrit ces lignes invraisemblables dans les années 1970 : « Quant à moi, le 20 juillet dans la nuit à la Bendlerstrasse, je m'attendais vraiment à voir deux ou trois bataillons de parachutistes anglo-américains tomber sur Berlin. Quelques unités revêtues de l'uniforme allemand eussent porté la confusion à son comble durant deux ou trois jours. Dans la situation critique où se trouvaient nos armées à l'Ouest, Américains et Anglais eussent pu franchir le Rhin fin août, début septembre 1944[9]. » Des allégations dépourvues de sens qui posent la question du talent réel de Skorzeny pour des missions commando dignes de ce nom, outre une complète méconnaissance de la situation réelle qui prévaut alors sur le front.

Une vacance soudaine survient au sommet de la hiérarchie de l'Ersatzheer, une instance essentielle au bon fonctionnement de la Wehrmacht. Il importe donc d'y remédier au plus vite pour que la machine de guerre nazie n'en pâtisse pas, alors même que la situation devient préoccupante sur tous les fronts. Skorzeny observe que les ordres et instructions s'accumulent au fil des heures sur le bureau de Stauffenberg. Il convient, outre d'annuler les ordres des putschistes, de s'assurer de la gestion du personnel au front : des millions de soldats allemands se battent et ont des besoins urgents en ravitaillement, munitions, renforts… Aussi, après avoir rappelé au personnel de l'état-major qu'une guerre est toujours en cours et qu'il faut reprendre le travail interrompu par le coup d'État, se décide-t-il à joindre l'OKW. Jodl lui répond en personne, mais ses propos suscitent une amère déconvenue : il doit assumer l'intérim (dans ses Mémoires, il affirme avoir pris cette initiative de son propre chef)[10]… Il s'acquitte de l'immense et épuisante tâche pendant une trentaine d'heures, jusque dans la matinée du 22 juillet. Il accueille ce jour-là le nouveau responsable de l'Ersatzheer : Heinrich Himmler en personne, qui conserve ses fonctions à la tête de la SS et de la Gestapo. La mainmise de la SS, mais

aussi de Hitler, sur l'armée franchit un nouveau cap. Le Reichsführer est secondé dans sa tâche par Hans Jüttner (dont dépend Skorzeny au haut commandement de la SS). La Waffen SS a donc directement accès aux ressources humaines de la Wehrmacht. Skorzeny nourrit cependant quelques doutes sur la perspicacité du choix porté sur Himmler : ce dernier « n'est pas un soldat » et cette charge considérable s'ajoute à des fonctions déjà étendues et d'importance.

Faut-il donner crédit à la conclusion de l'épisode telle que la relate Skorzeny ?

Hitler l'aurait remercié en ces termes : « Skorzeny, vous avez sauvé le Troisième Reich. Je n'oublierai jamais le courage dont vous avez fait preuve[11]. » Cela semble quelque peu excessif…

Des conséquences majeures sur l'étendue du commandement d'Otto Skorzeny

De retour à Friedenthal, Skorzeny est contacté par Schellenberg, qui lui confie qu'il vient d'être chargé d'une mission délicate. Il est admis, lui affirme son interlocuteur, qui transmet des informations venant de Himmler, ainsi que d'Heinrich Müller, que l'amiral Canaris est de connivence avec les conspirateurs porte en effet à caution en haut lieu. Kaltenbrunner cherche à discréditer Schellenberg : son service de renseignement n'a pas été en mesure de prévenir l'attentat et, de surcroît, il semble être dans les meilleurs termes avec l'amiral. Il s'agit là de tester sa fidélité au régime[*3]. Il se trouve que si l'activité de Canaris, lorsqu'il était à la tête de l'Abwehr (désormais intégré au sein du RSHA), s'est avérée des plus suspectes, l'amiral n'est en aucune manière impliqué dans l'attentat manqué, mais certains de ses proches collaborateurs le sont indubitablement, notamment le colonel von Loringhoven, qui a fourni les détonateurs. À ce moment-là, Skorzeny, se rappelant ses piètres performances en Italie, ne doute pas de sa culpabilité. Schellenberg est quelque peu mal à l'aise car il ne veut surtout

pas qu'un sentiment d'animosité se manifeste au sein des membres de l'ex-Abwehr tout juste intégré depuis le début de l'année. Ces derniers ne sont pas moins de 16 000, alors que le service du SD-Ausland ne compte à l'origine qu'un personnel d'environ 1 000 individus avant la fusion entre les deux services.

Le Führer, sans doute soucieux de ménager l'opinion, a de son côté insisté pour que tout se réalise dans un minimum de respect. Peu sûr de lui, Schellenberg craint une résistance de la part de l'amiral, aussi enjoint-il Skorzeny de lui accorder une escorte, demande à laquelle accède ce dernier, non sans ironiser sur le risque d'être agressé par les teckels de Canaris[12]. C'est Fölkersam – sidéré que le chef du renseignement fasse le jeu de l'ennemi[13] – qui est sélectionné pour la mission, un homme jugé particulièrement crédible pour la mener à bien (ce qui sera le cas) en qualité d'ancien Brandebourgeois, donc susceptible de présenter un comportement des plus respectueux à l'égard de Canaris. Cette explication n'en écarte sans doute pas une autre : Schellenberg, qui méprise Skorzeny, voit en ce dernier une créature de Kaltenbrunner, qu'il considère comme un rival. Quant à Skorzeny, il attend son heure et convoite de son côté le poste de Schellenberg. Depuis l'hiver, ce dernier et Kaltenbrunner s'opposent quant aux modalités d'intégration de l'Abwehr, Schellenberg souhaitant que la structure de ce dernier soit conservée, tandis que Kaltenbrunner entend intégrer ses différentes composantes au sein de différents bureaux de la SS. Or l'attentat manqué de Stauffenberg ne fait qu'accélérer le processus, puisque des responsables de l'Abwehr, impliqués dans la conspiration, sont écartés.

Si Kaltenbrunner donne l'ordre que les deux agences passent sous la coupe de Schellenberg, la question de l'Amt VI-S de Skorzeny reste posée. Ce dernier souhaite chapeauter toutes les opérations de sabotage, mais il reste à définir l'extension de ses prérogatives. Schellenberg, mais plus encore l'armée elle-même, lui dénient le contrôle des agents envoyés en

mission sur les arrières du front pour y mener des raids de sabotage (les Frontauflkläurungskommando, ou FAK). Ces « raiders » sont aussi de précieux agents de renseignement pour les armées, et ce d'autant plus que la Luftwaffe s'avère de moins en moins apte à mener des observations sur les arrières de l'ennemi. L'armée entend garder la haute main sur la sélection et la formation de ces agents et ne veut surtout pas permettre la moindre supervision par Skorzeny. Ces tensions vont perdurer pendant des mois, les efforts de Skorzeny pour absorber les FAK sous sa juridiction se heurtant à la résistance de la Wehrmacht. Le zèle de Skorzeny et son action au cours des événements du 20 juillet lui attirent le mépris de nombre de cadres de l'armée, nonobstant ses manières de faire et d'être qui ont pu en irriter plus d'un. Werner Obletz, l'officier de liaison de la Luftwaffe auprès du RSHA, n'hésite pas à déclarer qu'il est « l'homme le plus détesté » du service de Schellenberg. Il est considéré comme un « enragé » et un homme étranger au code de l'honneur des officiers.

Skorzeny obtient en revanche la subordination des éléments de la division *Brandenburg* que l'OKW ne juge plus devoir relever de l'armée, à savoir les forces spéciales, qui n'ont pas été intégrées à la nouvelle division blindée éponyme. Ce reliquat de la division confié à Skorzeny comprend donc des hommes polyglottes formés aux opérations spéciales qui sont regroupés au sein de Streif Korps. Ces derniers sont, à force de négociations, inclus dans les quatre Jagdverbände (groupes de chasse) levés par Skorzeny, consistant en bataillons regroupés selon une logique territoriale (ces unités portent les noms Ost, Südost, Südwest et Nordwest) afin d'être en mesure d'intervenir dans une zone d'opérations spécifique, liée à la langue (ou les langues) étrangère(s) maîtrisée(s) par ces soldats, qui, pour beaucoup, ne sont pas des Allemands « de souche ».

Avec cette réforme, Skorzeny, disposant désormais d'une brigade de six bataillons en lieu et place d'un unique bataillon, peut recruter 800 nouveaux volontaires parmi les Brandebourgeois. Il en recrute en fait initialement

1 200, mais 300 sont déclarés inaptes et le chiffre est ramené à 900. Parallèlement, l'ancien SS-Jägerbataillon 502 est dissous et forme le Jagdverband Mitte, c'est-à-dire « central », fort de 400 hommes (des Waffen SS à 60 %, ainsi des anciens du KG 200, le reliquat provenant de la Kriegsmarine) et Skorzeny obtient enfin le commandement des parachutistes du SS-Fallschirmjäger-Bataillon 600 du SS-Hauptsturmführer Milius. Si la direction des Jagdverbände est centralisée à Friedenthal, le recrutement est réalisé localement, sous la férule de cadres issus des Brandebourgeois maîtrisant la langue natale de leurs hommes. S'il faut en croire les données fournies par Radl (Skorzeny donne des chiffres triples, mais ces derniers ne représentent peut-être que des dotations théoriques), la composante la plus large du nouvel ensemble chapeauté par Skorzeny est le Jagdverband Südost (qui couvre la Croatie, la Slovaquie et la Roumanie), fort de 800 membres, puis le Jagdverband Ost (Russie, pays baltes et Pologne), soit 300 hommes, le Jagdverband Südwest (France et Italie) avec 130 hommes et le Jagdverband Nordwest (Belgique, Pays-Bas, Danemark) qui compte tout au plus soixante-dix membres[14]. Skorzeny comprend qu'il importe d'offrir des concessions aux nationalistes, notamment à l'est, si l'Allemagne espère qu'ils se rangent à ses côtés et mènent des actions de guérilla, mais ses demandes en la matière se heurtent à l'intransigeance idéologique des responsables nazis, tels Erich Koch, le haut responsable nazi pour la Baltique. Pendant les semaines qui suivent la restructuration des forces spéciales et des services secrets du Reich, le rythme est intense à Friedenthal : réorganisation, entraînement, préparation de nouvelles opérations.

Les missions menées par les forces de Skorzeny dans les mois qui suivent n'obtiennent que des résultats mitigés. L'homme délègue beaucoup, ce qui est une évidence et une nécessité sur le terrain, mais qui pose un problème au niveau organisationnel et administratif. Skorzeny néglige ces aspects qui ne l'intéressent pas et pour lesquels il ne se sent pas qualifié,

sans pour autant s'entourer d'un personnel compétent pour ce faire (tous ne sont pas des Radl ou des Fölkersam). Si on ajoute à cela une dose d'arrogance, une certaine mégalomanie et un manque de tact dans les relations humaines, on ne sera pas étonné des inimitiés qui se font jour au sein de l'Amt VI-S, ni que des rivalités interservices soient pareillement attisées au sein du RSHA. Skorzeny n'est pas un individu largement apprécié. De surcroît, il est souvent absent, car chargé en personne de mener des opérations jugées capitales, ce qui ne facilite pas la direction générale de l'unité.

---

*1. La version donnée par G. Infield, aux pages 96 et suivantes de son livre, ne tient pas la route.

*2. Glenn Infield présente au contraire un Skorzeny traquant sans relâche les conspirateurs, se lançant même aux trousses du maréchal von Kluge, qui se suicide avant qu'il ne puisse l'appréhender…

*3. Les faits mis en avant par Glenn Infield (*ibid*., p. 87), selon lequel Schellenberg et Himmler auraient ouvert des négociations avec les Alliés dès 1942, me laissent bien dubitatif.

7
Automne 1944 : des opérations d'urgence induites par l'effondrement du front de l'Est

Sonnenblume *: entrée en action en Ukraine*

Conséquemment aux événements du 20 juillet 1944, l'Amt VI-S ne cesse de gagner en importance. Skorzeny, désormais chef incontesté des commandos du Reich, dispose de ressources en hommes et en matériel sans aucune mesure avec les moyens dont il a jusque-là disposé pour les raids qu'il a mis au point. Les opérations que peuvent mener les commandos, c'est-à-dire une guerre non conventionnelle, faite notamment de guérilla ou encore usant de ce qu'il est convenu d'appeler la guerre psychologique, retiennent particulièrement l'attention de Himmler qui, le 16 septembre, donne ordre à la SS, *via* Kaltenbrunner, d'établir un programme de recrutement à destination d'opérations de guérilla ou de résistance politique dans les territoires nouvellement occupés par les forces alliées. La tâche échoie logiquement à Skorzeny, mais l'étendue de son domaine d'action est pour le moins déroutante, puisqu'elle inclut la résistance polonaise, ainsi que les opposants au système soviétique, et ce jusque dans le Caucase… Le projet de Himmler semble pour le moins incongru, car nombre des organisations de résistance dont il entend s'attacher la loyauté sont certes antisoviétiques, mais elles sont surtout antinazies : comment espérer un instant s'assurer du soutien de l'AK (l'Arma Krajowa, c'est-à-dire l'armée

de l'intérieur) quand on songe aux atrocités commises par les Allemands en Pologne pendant les années d'occupation et à la répression atroce qu'elle subit à Varsovie ? Skorzeny se met en revanche en relation avec le controversé Stepan Bandera, le leader nationaliste ukrainien de l'UPA (l'Armée insurrectionnelle ukrainienne). Initialement détenu dans le camp de concentration de Sachsenhausen en raison de ses menées antiallemandes, il est libéré par les nazis en 1944 et organise la résistance contre Staline en Ukraine, incorporant dans les rangs de ses partisans des soldats allemands isolés derrière les lignes à la suite de la série d'offensives lancées au cours de l'été par l'Armée rouge. La prise de contact avec Bandera par Skorzeny s'opère en octobre 1944. Une équipe est envoyée à ses côtés, en Ukraine, afin d'organiser l'aide allemande aux partisans. L'opération reçoit pour nom de code *Sonnenblume*. Elle est menée par un ancien Brandebourgeois, Dietrich Witzel, dont le nom de guerre est Kirn, sélectionné par Himmler et non par Skorzeny. Parachuté avec des commandos SS et des membres du Jagdverband Ost, Kirn établit le contact avec Bandera et des officiers à la tête de groupes isolés de soldats allemands, obtenant à cette occasion des renseignements des plus intéressants. Kirn est de retour en novembre, avec la plupart des hommes qui l'accompagnaient. Un exploit qui lui vaut la croix de chevalier de la croix de fer. Si le versant guérilla de sa mission est parfaitement accompli, selon les vœux de Himmler, quoique les intentions des Allemands et des Ukrainiens divergent quant au choix des cibles, il échoue en revanche à réaliser le dessein de Skorzeny, à savoir rapatrier les troupes allemandes isolées jusque dans les lignes de la Wehrmacht.

À l'ouest, face aux Occidentaux, les plongeurs de combat de Skorzeny, menés par Walter Schreiber (ils font partie de l'unité SS-Jagdeinsatz *Donau* – c'est-à-dire « Danube »), ainsi que par le capitaine Wimmel, se montrent plus efficaces que les équipages de Biber, Neger, Marder et autres Linsen, mais leurs attaques – comme la destruction de ponts – ne restent que des coups d'épingle sans conséquences. Ces hommes-grenouilles vont

notamment tenter de détruire les ponts de Nimègue, au cours de l'opération *Market Garden*, lancée par le maréchal britannique Montgomery en septembre 1944 (passée à la postérité avec l'épisode de la bataille d'Arnhem et porté sur le grand écran dans *Un pont trop loin* de Richard Attenborough). Si le pont ferroviaire s'écroule dans les eaux du Waal, le tablier du pont routier n'est qu'endommagé, ce qui suffit à perturber un temps le trafic. Mais l'essentiel de l'attention de Skorzeny est – pour un temps – tourné vers l'est, où des événements capitaux se précipitent, nécessitant l'emploi de forces et de méthodes non conventionnelles.

Landfried *: tentative de guérilla en Roumanie*

Si, on va le constater, la Hongrie manque de tourner casaque, la Finlande et la Bulgarie franchissent le pas, de même que la Roumanie. Skorzeny, qui se départ souvent de la réalité historique, prétend que les Finlandais ne signèrent l'armistice avec les Soviétiques qu'après l'évacuation de leur pays par les troupes allemandes, c'est-à-dire en respectant leurs anciens alliés, ce qui constitue une contre-vérité puisque les affrontements en Finlande même furent sérieux[1]. Le SS rapporte ces faits déformés pour mettre en exergue la perfidie des Roumains en 1944, mal payés en retour par les « Soviets », comme l'atteste le fait que leur pays soit dans l'orbite soviétique au moment où Skorzeny couche ces lignes par écrit, dans les années 1970.

Walter Girg, nouveau chef de section au SS-Jägerbataillon 502 à partir d'août 1944, reçoit sa première mission, baptisée *Landfried*, dès le même mois et après avoir été formé par Skorzeny en personne. Ce dernier a visiblement été impressionné car il n'hésite pas à lui accorder d'emblée sa confiance pour réaliser une mission de la plus haute importance. Les ramifications du désastre induit par l'opération *Bagration* en Biélorussie ont des répercussions jusque dans la partie sud du front de l'Est. L'alliance roumaine vacille et, le 23 août, le gouvernement de Bucarest franchit le pas

et déclare la guerre à l'Allemagne après avoir cessé les hostilités avec l'Union soviétique. Les 3e et 4e armées roumaines, alors placées sous le commandement du général allemand Friessner, abandonnent la ligne de feu, isolant ainsi le gros des 6e et 8e armées allemandes. Le maréchal Antonescu est arrêté sur ordre du roi Mihai et les troupes roumaines se rendent en masse aux Soviétiques avant de retourner au front aux côtés de l'Armée rouge. Pour les unités de la Wehrmacht, étroitement imbriquées avec les divisions roumaines sur la ligne de front, ce revirement a des effets catastrophiques. Les troupes allemandes gardant les puits de pétrole de Ploesti sont neutralisées par leurs anciens compagnons d'armes roumains et sont contraintes de retraiter en Hongrie, subissant de lourdes pertes à l'occasion de cette dramatique retraite. Ce revirement se traduit par un nouveau désastre pour l'Ostheer, puisque la 6e armée allemande est anéantie dans ce processus qui la prend par surprise. C'est ainsi que pas moins d'une quinzaine de divisions, prises au piège, sont attaquées à la fois par les Soviétiques et les Roumains et sont annihilées dans les combats qui s'ensuivent. La Wehrmacht tente l'impossible en dépêchant des troupes dans le secteur et, avec l'aide des forces hongroises, en rétablissant tant bien que mal un front cohérent.

Himmler s'intéresse plus particulièrement au sort des Volksdeutsche de Roumanie. *Landfried* constitue une tentative pour lever une guérilla sur les arrières des Russes en armant des partisans au sein de ces Roumains d'ascendance germanique. Transporté par avions avec cinquante-cinq hommes, Girg doit organiser une position défensive au niveau des cols des Carpates, entre Timisoara et Kronstadt, et tenir jusqu'à l'arrivée des forces allemandes. À Vienne, Wilhelm Waneck, le responsable de l'Amt-VI et rival de Skorzeny, informe Girg des derniers développements de la situation, une reconnaissance aérienne fortuite lui annonçant en particulier qu'il faut renoncer à une arrivée à Timisoara, puisque l'ennemi s'est emparé de la place. Girg ne renonce pas pour autant et il s'envole pour Neuburg, en

Hongrie, emmenant quarante Volksdeutsche roumains avec lui. Parvenu à la frontière roumaine, il a une entrevue avec le général SS Phleps, envoyé spécial de Himmler pour coordonner le rétablissement de la situation sur le front de Roumanie, étant plus particulièrement chargé de cette question des Volksdeutsche de Roumanie, que l'on cherche à évacuer. Girg franchit la frontière le 31 août, ayant divisé ses hommes en trois sous-groupes, avec l'intention avouée de mener une série de sabotages. Ils sont vêtus en civils ou en tenues de coupes similaires à celle des Alliés (il semblerait que certains aient aussi porté des uniformes roumains). Ses commandos sèment la destruction, libèrent des prisonniers et rapportent de précieux renseignements, Girg ne devant la vie sauve qu'à une chance inouïe, alors qu'il était sur le point d'être exécuté. Si *Landfried* est un succès sur le plan des opérations de sabotage envisagé, l'opération ne compense nullement le désastre qui frappe la Wehrmacht, amputée d'une armée entière, le Reich perdant de surcroît les plus importants puits de pétrole qu'il contrôlait : ceux de Ploesti. Les succès de l'Armée rouge en Roumanie sont dus avant tout à une absence totale d'informations sur l'évolution de la situation politique en Roumanie. En l'espace d'à peine dix jours, le Heeresgruppe Südukraine subit des pertes dramatiques puisque ses effectifs fondent de 500 000 Allemands et 400 000 Roumains à seulement 200 000 Allemands ! Une crise majeure va bientôt affecter un autre allié du Reich : la Hongrie.

Un impératif stratégique : maintenir la Hongrie aux côtés du Reich

Le 10 septembre 1944, Skorzeny est convoqué en personne à la Wolfsschanze par le général Jodl, ce qui, le SS s'en doute, ne peut que signifier que va lui être confiée une mission de la plus haute importance. S'il avait été mandé par Guderian, il aurait su d'emblée qu'il devra agir sur le front de l'Est, mais, de toute façon, son unité dépendant avant tout directement de l'OKW et de la SS, la procédure n'est pas pour le

surprendre. La situation générale, après un été particulièrement calamiteux sur l'ensemble des théâtres d'opérations (défaite en Normandie et retrait de la France, repli en profondeur jusque dans le nord de l'Italie, retraite générale à l'est après le désastre de Biélorussie), prend la forme d'un rétablissement et d'une stabilisation du front. Le bouillant chef des commandos SS ne retrouve pas l'ambiance du quartier général qui avait été celle de l'été de l'année précédente, lors de sa première entrevue avec le dictateur. Les stigmates de l'attentat du 20 juillet et du poids de la guerre sont patents. Le Führer lui semble être un autre homme, voûté et prématurément vieilli, peinant à contrôler les tremblements de son bras et traînant la jambe. Skorzeny lâche ce commentaire terrible : il a devant lui un « vieillard », alors même que Hitler est âgé de 55 ans… Le commandant SS est également stupéfait des sautes d'humeur du dictateur et de ses soudains accès de rage, suivis sans transition par une reprise du cours de la discussion de façon apaisée. Le personnel de l'entourage a lui aussi considérablement évolué.

Hitler le salue et annonce que Skorzeny assistera à tout ce qui a trait aux Balkans. Les plus hauts responsables du Reich participent à ces discussions : Himmler, Ribbentrop, Keitel, Jodl… L'affaire est donc d'importance. Hitler en vient au fait. L'évolution du cours de la guerre prenant une tournure dramatique pour l'Axe, outre les lourdes pertes essuyées par les Magyars à l'est (en particulier dans le cadre de la bataille de Stalingrad et des offensives russes subséquentes), la Hongrie alliée menace de faire défection[2]. Le pays est alors dirigé par l'amiral Horthy, dit le Régent, que Hitler méprise. Des pourparlers ont été entamés depuis le printemps avec le colonel Duke, de l'OSS, par le biais des services de général Ujszaszi, le chef de la sécurité hongroise. Hitler avait alors pris les devants en lançant l'opération *Margarethe* en mars 1944, engageant plusieurs divisions blindées dont la Panzer Lehr, sous le fallacieux prétexte de soutenir les forces hongroises. Mis devant le fait accompli et

virtuellement prisonnier de son hôte, alors qu'il avait été opportunément et à dessein convoqué auprès de Hitler au château de Klessheim (dans les environs de Salzbourg), Horthy est contraint d'accepter un gouvernement entièrement proallemand, dirigé par Döme Sztojay, tandis que la Solution finale, qui avait jusque-là épargné le pays, commence à y être mise en œuvre avec l'entrée en action d'individus tels qu'Adolf Eichmann. Si les ouvertures des Hongrois envers les Alliés occidentaux ne se sont pas concrètement traduites par une volte-face, la suspicion s'est durablement installée dans l'esprit de Hitler.

Cinq mois plus tard, en ce crucial été 1944, l'effondrement du front à l'est rend la menace soviétique davantage tangible, ce qui pousse Horthy à envisager de négocier une sortie de guerre avec les Russes. Pareille option vient d'être entreprise par un autre allié de Hitler, la Roumanie d'Antonescu qui, en août 1944, change brusquement de camp, trahison qui se traduit par l'anéantissement des armées allemandes du secteur, scénario qui menace la Wehrmacht en Hongrie, puisque le Régent demeure le commandant en chef des forces hongroises. La Finlande va bientôt abandonner à son tour le Reich à son sort. Hitler ne peut perdre cet ultime allié hongrois sans que la situation dans la partie méridionale du front de l'Est ne soit gravement mise en péril, tandis que, de leur côté, les Hongrois cherchent à s'affranchir de leur alliance avec l'Allemagne nazie sans que cette dernière n'ait l'opportunité de la prendre de vitesse par la mise en œuvre de contre-mesures. Ainsi, l'entourage de l'amiral dresse des plans pour prendre le contrôle de Budapest et neutraliser les forces allemandes qui y tiennent garnison. Les négociations secrètes avec Moscou sont parallèlement entamées, Gábor Faragho, le chef de la gendarmerie faisant office de plénipotentiaire mandé par Horthy, qui a par ailleurs congédié son gouvernement proallemand, signe avant-coureur de la rupture.

Les Allemands, prudents depuis les événements de mars 1944, ne sont nullement dupes des tractations en cours, grâce à la qualité des services de

renseignement de l'antenne du SD basée à Budapest, dirigée par un certain Geschke et dépendant donc du SD-Ausland de Höttl (le service de renseignement à l'étranger du SD). Cette fois-ci, il n'y aura aucune demi-mesure accordée à Horthy, qui ne bénéficiera d'aucune clémence, comme cela avait été le cas en mars : Hitler est décidé à se débarrasser de ce dernier. Le dictateur nazi dispose d'une carte à cet égard : Ferenc Szalasi et les croix fléchées, les fascistes hongrois, auxquels reviendra la direction du pays, sous la férule du Reich.

Rassemblement des moyens pour amener la Hongrie à composition

Quelques mois plus tôt, Hitler s'est montré précautionneux à l'issue de l'opération *Margarethe*. Pour surveiller les agissements du Régent, il mande à ses côtés le SS-Brigadeführer Veesenmayer (dépendant de Ribbentrop), pour superviser l'administration. Présent également en Hongrie, le chef de la police SS Otto Winkelmann, en théorie placé en position subordonnée du précédent, mais court-circuitant ce dernier en établissant des liaisons directes avec Himmler et Kaltenbrunner. Veesenmayer et Winkelmann, mais aussi Geschke, tiennent un rôle de premier plan dans l'opération qui se prépare, de même que le SS-Obergruppenführer Pfeffer-Wildenbruch, qui dirige les troupes de la Waffen SS présentes à Budapest, mais aussi le général Wenck, de la Wehrmacht, et, enfin, le redoutable et cruel SS-Obergruppenführer Bach-Zelewski, qui vient d'écraser avec brutalité l'insurrection de Varsovie. Hitler a sans doute estimé que ce dernier pourrait prodiguer des conseils avisés pour une intervention armée en milieu urbain, mais le personnage déplaît à Skorzeny, qui le méprise (« une sorte d'épouvantail à lunettes[3] »).

Fort heureusement pour Budapest et les Hongrois, grâce à l'insistance et au pouvoir de persuasion de Skorzeny, ce ne sont pas les méthodes de Bach-Zelewski qui vont être mises en œuvre. Elles ne pouvaient en aucun

cas constituer une option à même d'être retenue en raison de l'impérieuse nécessité de s'interdire le recours à des moyens extrêmes, qui ne pourraient que pousser les Hongrois dans les bras des Russes : il faut donc agir le plus diplomatiquement possible et, de préférence, sans effusion de sang. Skorzeny a reçu pour mission de s'assurer de la personne du Régent et du palais royal de Budapest, sis dans la forteresse de la capitale, le Burgberg, qui est également le quartier gouvernemental. Si sa mission s'avère de la plus haute importance dans le plan d'ensemble, il n'est que l'un des maillons de la chaîne. Il avoue être surpris de l'étendue des moyens mis à sa disposition, faisant probablement avant tout allusion à une note remise et paraphée par le Führer (selon les Mémoires de l'intéressé) : « Le commandant de réserve Otto Skorzeny est chargé, par moi, de l'exécution d'un ordre personnel et confidentiel de la plus haute importance. Je demande à tous les services militaires et civils d'apporter au commandant Skorzeny toute leur aide et d'obtempérer à tous ses désirs[4]. » Quoi qu'il en soit, il n'est pas le responsable de l'opération, ce qu'il déplore, comparant avec la situation avantageuse qui avait été la sienne lors de la traque de Mussolini, sous la direction d'un Kurt Student qui l'avait laissé agir.

Skorzeny rassemble ses commandos SS à Vienne, où Fölkersam étudie les plans de la capitale hongroise, puis, début octobre, il est à pied d'œuvre à Budapest. Les premiers commandos opérationnels ont perçu une triple dotation en munitions et six jours de vivres. Il a lui-même embarqué une caisse d'un nouvel explosif mis au point par les laboratoires de la Wehrmacht. De quels effectifs dispose-t-il ? Des moyens nettement plus importants que pour les opérations précédentes : près de 1 500 hommes au total. Parmi eux, ses 250 commandos du SS-Jäger-Bataillon 502. Aux côtés de ces hommes sont placés sous ses ordres 700 cadets de l'école d'officiers de Wiener-Neustadt, 200 Fallschirmjäger de la Luftwaffe, 250 Fallschirmjäger SS du SS-Fallschirmjäger-Bataillon 600 (qui succède en fait au SS-Fallschirmjäger-Bataillon 500). D'autres forces doivent

intervenir et isoler Budapest : la 22e SS-Freiwilligen-Kavallerie-Division *Maria Theresa*, ainsi que les chars lourds Tiger II du schwere Panzer-Abteilung 503 (bizarrement, Skorzeny se fourvoie en évoquant des chars Panther…). Les Allemands comptent également sur l'appui des croix fléchées, qu'ils entendent substituer à Horthy pour diriger une Hongrie ancrée dans le camp de l'Axe.

Mickey Maus

Comme en Italie et à Vichy, Skorzeny met un point d'honneur à donner de sa personne en inspectant lui-même sa future zone d'opération, incognito, comme il se doit, et toujours en compagnie du fidèle Radl. Skorzeny – *alias* « Doktor Solar Wolff » – endosse le rôle du représentant d'une entreprise de Cologne s'offrant quelques jours de congés. Les deux hommes, qui évitent les hôtels bondés d'officiers allemands où Skorzeny serait aisément démasqué, échafaudent un plan et déterminent ce qui ne peut fonctionner du fait de la configuration des lieux : en l'occurrence, on ne pourra réitérer le « coup » du Gran Sasso en parvenant sur l'objectif à bord de planeurs. L'étroitesse des ruelles de la vieille ville empêche toute manœuvre aéroportée. Le parc du Vermezo, la seule zone propre à faire fonction de zone d'atterrissage, au pied de la citadelle, serait par trop exposée et résulterait en un carnage. Il faudra donc opérer par voie terrestre, selon plusieurs itinéraires. La partie promet d'être ardue car la puissance de la garnison hongroise est dissuasive : 3 000 hommes, des bunkers et des nids de mitrailleuses, des mortiers et des antitanks, mais aussi des chars, selon les estimations de Skorzeny. La neutralisation de la citadelle n'en représente pas moins un formidable défi.

Il reste une alternative : le plan *Mickey Maus*, qui repose sur des ressorts psychologiques, à savoir exercer des pressions sur Horthy pour le faire tourner casaque. Pour faciliter leur coup de force, les Allemands prévoient de kidnapper à la fois Miklos Horthy fils (dit « Nikki », mais Fölkersam

s’est mépris en comprenant « Mickey », d’où le code donné à l’opération[5]…), le propre rejeton du Régent, ainsi que le général Vitez Bakay, le commandant de la garnison de Budapest. Tout en étêtant les forces hongroises, ils seraient ainsi en mesure d’exercer des pressions en menaçant d’exécuter Miklos Horthy fils. Si les Allemands s’assurent de la personne de Bakay le 10 octobre, et ce sans difficulté, l’enlèvement du fils du Régent est autrement plus délicat : c’est l’objectif de l’opération *Mickey Maus*. Winkelmann a demandé à Skorzeny d’intervenir. Ce dernier accepte de fournir son aide à condition qu’il puisse déterminer lui-même de l’opportunité et du moment de son intervention.

Le matin du 15 octobre, Miklos Horthy II doit s’acquitter d’une mission délicate : entrer en relation avec des envoyés du Yougoslave Tito, dans l’espoir que ce dernier saura intercéder en faveur des Hongrois auprès de Staline. Ce qu’ignore « Nikki », c’est que son contact est de mèche avec le SD, qui échafaude une souricière. Le jour dit, le fils d’Horthy renonce *in extremis* à la rencontre à la vue d’un individu dont l’allure et l’expression du visage lui paraissent particulièrement suspects. Il eût été bien avisé de considérer cette alerte avec plus de circonspection, car, de façon pour le moins imprudente, mais s’expliquant par sa volonté d’établir un armistice avec les Soviétiques, il accepte que soit organisée une nouvelle rencontre. Mais, les sens en éveil et avec quelque prudence, il en détermine l’heure et l’endroit. L’entrevue doit avoir lieu dans le bureau de Felix Bornemisza, le directeur du port de la capitale, sur la rive de Pest.

L’homme risque selon toute vraisemblance de bénéficier d’une escorte, aussi importe-t-il de préparer le piège avec le plus grand soin. Des officiers SS s’installent dans un appartement de l’immeuble où doit survenir l’entrevue, opportunément loué et occupé la veille par les services de la police allemande. Fölkersam complète le dispositif en disposant des hommes aux alentours, dont certains, en civil, dans un parc à proximité, faussement absorbés dans la lecture du journal sur un banc, et d’autres

patrouillant en tenue de Feldgendarmen. Skorzeny entre en scène peu après l'arrivée de sa proie, garant son automobile devant la porte du bâtiment, de façon à bloquer toute manœuvre des véhicules hongrois. Il feint une panne mécanique, penché sur le moteur. À proximité, outre un camion, se tiennent les deux officiers hongrois faisant office de gardes du corps au fils d'Horthy juchés dans une Volkswagen Kübelwagen.

Pendant ce temps, à peine le fils d'Horthy est-il parvenu sur les lieux et mis en présence d'un faux envoyé de Tito qu'il est assommé et kidnappé par des SS et des membres du SD, qui l'exfiltrent en l'enroulant de force dans un tapis. Le malheureux, conjecturant sans nul doute sur le sort que ses ravisseurs lui réservent, est emmené en voiture jusqu'à l'aéroport. Là, le fils d'Horthy, conspirateur pris en flagrant délit de trahison, est mis dans un avion qui le transfère à Vienne, d'où il part pour le camp de concentration de Mauthausen, où il n'est vraisemblablement pas mêlé à la masse des détenus, mais interné parmi les *Prominente*, des « déportés d'honneur », qui jouissent d'un traitement de faveur et de conditions de vie très différentes des autres prisonniers, qui sont, eux, réduits en esclavage. Ces *Prominente* sont avant tout des personnalités politiques ou militaires de premier plan, comme les Français Léon Blum ou Maurice Gamelin. L'affaire ne fut pas plus compliquée que cela, même si Skorzeny l'a enjolivée à l'excès, inventant de toutes pièces un échange nourri de coups de feu – et même de grenades ! – dans le cadre d'une fusillade généralisée, précédée de l'explosion d'une charge d'explosifs destinée à bloquer la garde du fils du Régent à l'intérieur d'une maison contiguë au lieu du rendez-vous. Bien au contraire, tout se passe sans effusion de sang, ce qui ne signifie pas que le déroulement du kidnapping se réalise sans anicroche.

La tentative n'est en fait pas loin de capoter : il s'en faut justement du sang-froid et de la présence d'esprit de Skorzeny au moment où le fils Horthy est extirpé du bâtiment de la rencontre. Avisant un groupe de soldats hongrois, postés sur le pont enjambant le Danube et dont la curiosité est

attisée par le vacarme qui émane de la bâtisse dont ils ne voient pas l'entrée – la Volkswagen d'Horthy est détruite à la grenade et des coups de feu sont échangés –, il se rue sur le pont à leur rencontre, leur conseillant de rebrousser chemin en les informant qu'il y a « du grabuge » et qu'ils auraient intérêt à renoncer à aller plus avant car tout n'est que confusion. Quoi qu'il en soit, le but recherché est atteint : gagner de précieuses minutes.

Panzerfaust *: à l'assaut du Burgberg*

Skorzeny dispose désormais d'un atout majeur pour faire fléchir le régent Horthy et le persuader d'agir selon le bon vouloir des Allemands, en l'occurrence renoncer au pouvoir, et ce d'autant plus que les Allemands ont dans le même temps opéré un vaste coup de filet contre tous les officiers supérieurs susceptibles de trahison. Or la difficulté réside précisément dans le fait que l'amiral hongrois n'est pas le seul individu à prendre en compte pour circonvenir le renversement d'alliance qui se profile. L'après-midi de ce même 15 octobre, un message radiophonique d'Horthy, rendu furieux par l'enlèvement de son fils (des douilles de cartouches allemandes, ainsi que des membres de la Gestapo appréhendés dans le parc attenant laissant peu de place au doute), loin de plier à la manœuvre d'intimidation, annonce déjà la fin des hostilités entre son pays et l'Union soviétique. Des officiers hongrois sont à l'œuvre, certains généraux sont en contact avec les Soviétiques, mais le Régent ne transmet aucune consigne claire quant à l'attitude à adopter : une faiblesse qui va s'avérer préjudiciable.

Un officier supérieur hongrois se présente au quartier général allemand, en vue de négociations, mais ce que les Allemands veulent c'est une complète volte-face d'Horthy et non des pourparlers : annuler l'annonce d'une paix séparée et lever la séquestration de fait du personnel de l'ambassade allemande. On prête à Skorzeny l'initiative du message au Régent pour le pousser à composition[6], ce qui semble improbable car ce

n’est nullement lui qui supervise l’opération, tandis que la plupart des troupes sur le terrain sont dirigées par Wenck et Pfeffer-Wildenbruch, les Waffen SS s’assurant du contrôle de Budapest, dont la garnison, privée de son chef et sans ordres précis, se range du côté des Allemands. L’heure à laquelle tous les barrages routiers doivent être dégagés afin de garantir la libre circulation est fixée à 6 heures du matin. Un engrenage fatal se met en branle. Les Allemands entrent immédiatement en action. La division de cavalerie *Maria Theresa*, renforcées par les croix fléchées, s’assure des centres névralgiques de la capitale magyare et isole celle-ci (Skorzeny s’attribue la paternité de cette suggestion, ce qui semble bien douteux), bien que le Burgberg, le quartier gouvernemental, échappe à leur emprise.

Les Allemands n’ont d’autre alternative que de se résigner à en forcer l’entrée et de s’en assurer le contrôle. Skorzeny prépare l’assaut final, les détails étant laissés à Fölkersam, en présence de Wenck (selon Skorzeny, c’est lui qui, nommé par Hitler le 13 octobre, doit prendre les décisions) et de Bach-Zelewski. Skorzeny divise ses forces en quatre groupes convergents. Mais il importe avant tout d’éviter toute effusion de sang, autant que faire se peut, une marque du *modus operandi* de Skorzeny, non seulement en raison du rapport de force, mais aussi du fait de l’enjeu en cause : il s’agit ni plus ni moins de conserver l’armée hongroise aux côtés de la Wehrmacht et toute anicroche dans le déroulement pacifique de l’opération ne pourrait que pousser les forces hongroises du côté soviétique.

Les cadets, qui forment donc une unité d’infanterie *ad hoc*, sont chargés de faire sauter la grille en fer qui entoure le parc du château et de s’introduire dans les jardins. Une véritable mission suicide et de diversion face à un ennemi retranché. Deux Tiger II escortés par une section du Jagdverband Mitte mené par Hunke passeront par l’entrée ouest. Un troisième groupe est constitué de paras SS du SS-Fallschirmjäger-Bataillon 600, chargés de s’introduire dans la citadelle par des passages souterrains, menant des rives du Danube au ministère de l’Intérieur, dont Skorzeny a pu

s’assurer la remise des plans. Il leur faudra pour cela procéder à la destruction de plusieurs portes en acier. Skorzeny se réserve la direction de la quatrième force, comprenant quatre Tiger, ainsi que des engins filoguidés Goliath (des blindés explosifs) et le reste de la troupe montée sur camions (il a fallu batailler pour motoriser son unité, à un moment où la pénurie d’engins s’avère plus endémique que jamais). Ses hommes sont armés jusqu’aux dents (chacun doté d’une mitraillette, de grenades à manche passées au ceinturon et d’un lance-roquette antichar Panzerfaust), mais avec la consigne stricte de n’ouvrir le feu qu’en cas de résistance majeure. En cas d’affrontement, entassés dans leurs véhicules, les SS seraient particulièrement exposés, mais Skorzeny essaye de conférer à son convoi une allure pacifique, voire de donner à penser que ces engins évoluent « au hasard » dans les rues de la ville.

Devant l’absence de réaction positive de la part du gouvernement hongrois, Skorzeny donne le signal du départ. Lui-même, ne manquant jamais de courage physique, ouvre le cortège. La chance est avec lui : la porte de la vieille ville qui ouvre vers le nord, la porte de Vienne, est grande ouverte et la colonne défile sans difficulté devant les sentinelles de faction, qui, médusées et interdites, saluent le cortège. Il n’est donc pas nécessaire d’activer les Goliath, qui auraient pu être utiles pour forcer le passage, neutraliser des mines et détruire tout obstacle. Quant aux Tiger, ils semblent pour l’heure ne représenter qu’un luxe de précaution. Le groupe poursuit son avance, presse même l’allure car la crainte d’un tir ou d’une explosion demeure et il faut encore parcourir un kilomètre jusqu’au palais royal. Skorzeny ordonne à la moitié de ses hommes de suivre une rue parallèle à celle qu’il remonte. Il entend alors des déflagrations sur sa gauche : ce sont les paras SS qui se frayent, comme convenu, un passage à travers les tunnels. Trois chars hongrois Nimrod sont soudainement visibles : on prépare les Panzerfaust, mais l’alerte n’est que passagère : les blindés, raconte Skorzeny, mettent leur canon en position de hausse maximale, en

direction du ciel, annonçant de la sorte que leurs équipages ne sont animés d'aucune intention hostile.

Quant à l'accès au palais proprement dit, il est bloqué par une barricade, faite de pierres selon Skorzeny, en bois pour d'autres, qu'il fait forcer par un Tiger, révélant six canons antichars qui, heureusement pour les Allemands, n'entrent pas en action. Le capitaine SS, crânement, aurait gravi les escaliers sans se préoccuper des pièces d'artillerie menaçantes. Les SS s'engouffrent alors dans la place avec leur chef, qui obtient rapidement le cessez-le-feu. Selon le témoignage de Skorzeny, ses hommes ont un don pour arracher des mains les armes de leurs adversaires : ainsi de Fölkersam, qui désarme un colonel brandissant un revolver, et surtout d'un certain Holzer, un sous-officier qui, entrant dans une antichambre, surprend un soldat faisant feu dans la cour du palais avec une mitrailleuse, arme saisie promptement par le SS qui la projette par-dessus la fenêtre. Skorzeny se fait mener jusqu'au commandant de la garde, le général Lazar, auquel il enjoint de rendre les armes, afin, lui dit-il, d'éviter un bain de sang dont il devrait assumer l'entière responsabilité. L'officier acquiesce, se sachant de toute façon au pouvoir des Allemands, à moins qu'il n'en ait reçu l'ordre, ou même qu'un accord ait été conclu la veille au cours d'échanges non officiels. Skorzeny se rend promptement chez le Régent pour s'assurer de sa personne, mais il faut se rendre à l'évidence : Horthy n'est plus dans ces murs. Horthy s'est en fait constitué lui-même prisonnier auprès du SS Karl von Pfeffer-Wildenbruch, un Autrichien (qui serait un ami de l'ancien empereur Guillaume II)[7], qui commande le 9^{e} corps de montagne de la Waffen SS.

Certes, un groupe de gardes, commandés par Andreas Kallay, le fils de l'ancien Premier ministre, résiste et abat quatre Allemands, mais les affrontements restent des échauffourées qui font long feu. L'affaire, rondement menée, n'a pas duré plus d'une demi-heure. Le coup de force se limite donc à une trentaine de tués et blessés germano-hongrois. Il importe

cependant d'apaiser les tensions avec ceux qui doivent rester des alliés contre les Soviétiques. Skorzeny rapporte qu'il adresse un discours aux officiers hongrois qu'il a rassemblés dans la salle du trône, une allocution dans laquelle le sens de l'Histoire semble pour le moins biaisé : « En ce lieu historique, je veux d'abord rappeler que les Allemands, depuis des siècles, n'ont jamais combattu les Hongrois. » Et de rappeler la gravité de l'heure, la nécessité pour « tous les combattants européens » de faire bloc et la nécessité de combattre volontairement côte à côte[8].

Pour spectaculaire que soit son action, Skorzeny n'a nullement à en recevoir tout le crédit. L'essentiel de la planification, de même que sa direction générale, ne sont pas de son ressort, ce qui s'avère en tout point semblable à ce qui a prévalu pour *Eiche*, le sauvetage de Mussolini au Gran Sasso. C'est Wenck qui ordonne la mise en place du dispositif d'alerte à Budapest et qui ordonne à Skorzeny de lancer l'opération contre le Burgberg. Il reste que son intervention et son allant ont facilité l'entreprise : il a pris la bonne décision lors de la mise en œuvre de *Mickey Maus*, il a tenu, sur le terrain, le premier rôle, et le plus exposé, pour *Panzerfaust*.

Ce n'est pas en présence de Skorzeny que se déroulent les événements majeurs. Aux alentours de 4 heures du matin, avant même que celui-ci réalise son coup de force au Burgberg, Veesenmayer et Winkelmann sont à la manœuvre. Le SD s'assure de la personne du Régent. Certes, Horthy demeure longtemps intraitable, restant sourd aux demandes de Veesenmayer, mais aussi de Rudolph Rahn, l'envoyé du Führer, qui a déjà fait ses preuves en Italie un an plus tôt. Les deux plénipotentiaires, cernés dans l'ambassade du Reich au cœur de la vieille ville (la veille, ils n'ont pu quitter la zone qui a été mise en état de siège), semblent *a priori* dans une impasse, jusqu'à ce qu'ils parviennent à convaincre leur interlocuteur. Horthy consent à révoquer l'accord conclu avec les Soviétiques, en échange de garanties pour sa famille et lui-même, ainsi que l'assurance que l'épreuve de la guerre civile sera épargnée à son pays. Le Régent revient

officiellement sur ses déclarations radiodiffusées peu auparavant, portant sur la cessation des combats. Ce dernier se rend ainsi aux arguments des Allemands, qui menacent d'exécuter son fils, même s'il n'est pas acquis que cela ait suffi à faire fléchir le dictateur hongrois (qui n'a pas cédé après l'enlèvement de celui-ci). Horthy accède également aux autres *desiderata* de ses geôliers : abdiquer et désigner Szalasi comme Premier ministre. Démoralisé, il signe un document en ce sens, la transition s'opérant sans surcroît de violence. Un accord qui n'a pu, s'il a été porté à la connaissance de la garnison, que faciliter l'action de Skorzeny, qui, de son côté, n'en avait absolument pas conscience, faute d'avoir été maintenu dans le secret. Il reste que les raisons exactes de l'absence de réaction tangible de la part des Hongrois tenant le Burgberg demeurent inconnues.

Le revirement d'Horthy ne se déroule pas sous les yeux du commandant des commandos SS, qui, stupéfait, se fait confirmer que le Régent se trouve auprès du haut commandement SS de Budapest et qu'il a pour mission de tenir le palais jusqu'à nouvel ordre. À l'instar des verres de vin levés au Grand Sasso, le chef des commandos SS célèbre le succès avec panache, en organisant un succulent dîner dans la grande salle du château, jadis occupé par l'impératrice Sissi. Viveur, Skorzeny profite donc des aménités de toutes sortes auxquelles il a accès dans le palais d'Horthy au cours des quelques jours où il y assure la garde, avant de recevoir l'ordre de conduire l'amiral jusqu'au château de Hirschberg, en Bavière[9].

L'opération *Panzerfaust* se solde donc par un succès : la Hongrie est maintenue de force dans le camp de l'Axe, qui se réduit comme peau de chagrin. Ses armées – subissant de mauvais gré la direction de Szalasi – continuent le combat face aux Russes et, plus essentiel, l'Allemagne conserve la mainmise sur les puits de pétrole du pays. Le répit n'est que transitoire : Budapest sera investi avant la fin de l'année, le siège se soldant par l'anéantissement de presque toute la garnison. Le SS-Jagdeinsatz *Donau* intervient cet automne-là dans le cadre de *Forelle*, une série de

coups de main réalisés contre les chalands-citernes des Soviétiques, au moyen de vedettes explosives, de mines flottantes et de yachts militarisés par l'adjonction d'un blindage de fortune et de pièces de 20 mm. Les plongeurs de combat engagés dans ces opérations partagent le sort tragique des assiégés de Budapest, place forte encerclée et défendue par l'ancien supérieur de Skorzeny à la *Das Reich*, Jochen Rumohr, devenu entre-temps général, commandant de la division de cavalerie SS *Florian-Geyer*.

Freischütz *: Skorzeny et le Jagdverband Ost bernés*

Inaugurée par l'opération *Bagration*, suivie par une série d'opérations à effet domino et résultant presque en un effondrement du front de l'Est, l'offensive d'été de l'Armée rouge a des conséquences désastreuses sur la Wehrmacht. Le Heeresgruppe Mitte, premier frappé, est quasiment anéanti. À la mi-août, l'état-major reçoit un message de la plus haute importance émanant d'un certain Aleksandr, en fait un espion de l'armée soviétique travaillant à la solde des Allemands au sein d'une organisation dénommée *Flamingo*. L'interlocuteur des Allemands prétend se trouver avec son unité dans le secteur de Berezino, à l'ouest de Minsk. Il leur transmet une information d'importance : il a appris d'un prisonnier que 2 500 soldats allemands isolés, dirigés par le lieutenant-colonel Scherhorn, sont dissimulés dans la forêt environnante, sans davantage de précisions. Ces Landser sont bien déterminés à regagner les lignes allemandes, mais les blessés sont nombreux et le ravitaillement fait défaut. Le contact du Heeresgruppe Mitte se propose d'établir une liaison avec ces égarés *via* ses agents. Les Allemands restent quelque peu suspicieux : s'agit-il d'un traquenard monté de toutes pièces par les Soviétiques ? Le colonel Worgitzky, responsable du service de renseignement au Heeresgruppe Mitte, demande qu'on lui communique la position exacte de cette troupe afin de lui parachuter du ravitaillement, ce que *Flamingo* lui transmet le 6 septembre, après avoir assuré que le contact a été pris. Les doutes se

dissipent – sauf chez Worgitzky – quand on apprend qu'il existe bel et bien un lieutenant-colonel Scherhorn, au sein d'une unité de sécurité (la 221e Sicherungs-Division), un individu dont le sauvetage héroïque serait d'autant plus intéressant pour la Propagande que le père est une connaissance de Hitler en personne, en qualité de contributeur au financement du NSDAP dans les années 1930. Le général Gehlen, qui dirige le Fremde Heer Ost, c'est-à-dire le service de renseignement sur le front russe, s'intéresse à l'affaire. Il comprend, avec Skorzeny, qui est impliqué dans l'opération qui se met en place, que si ramener ces soldats dans les lignes allemandes revêt une importance évidente, il est autrement plus avantageux de les mettre en rapport avec des groupes de partisans antisoviétiques, ce qui pourrait se traduire par une série d'actions de sabotage sur la route qui les ramènerait dans le giron du Heeresgruppe Mitte.

L'opération, d'abord baptisée *Freischütz* (du nom de l'opéra de Carl Maria von Weber), puis, plus prosaïquement, *Scherhorn*, met en lice le Jagdverband Ost, encore en cours de formation. Il est convenu de parachuter des agents auprès du groupe isolé, qui sera ravitaillé, ce qui représente un défi de taille puisque les appareils devront s'enfoncer jusqu'à 500 kilomètres dans la profondeur du territoire ennemi, ce qui suppose d'opérer uniquement la nuit, et ce sans escorte de chasseurs. Le plan est établi dans ses grandes lignes, la nature même de l'opération envisagée requérant à l'évidence de devoir accorder une très large initiative aux hommes qui seront sur le terrain. Skorzeny prévoit quatre groupes de commandos, qui doivent donner le change en passant pour des prisonniers escortés par des Russes. Il convient donc de confectionner les faux papiers nécessaires et prendre soin du moindre détail qui, dans ces situations, est vital : se faire tondre le crâne presque à ras comme le sont tous les soldats soviétiques, s'habituer au tabac russe, emporter dans les sacs des biscottes noires et des conserves de l'Armée rouge… Skorzeny ajoute : « Et, pendant

les derniers jours avant le départ, ils doivent renoncer à tout excès de propreté, ainsi qu'au rasoir[10]. » Chaque équipe doit comporter deux Allemands et trois Slaves, armés de mitraillettes russes et équipés d'une tente et, surtout, d'un poste émetteur.

L'opération est lancée le 15 septembre avec le parachutage d'un opérateur radio et d'un agent du FAK 103, près de Sanetevo. Il s'agit d'établir directement contact avec Scherhorn sans l'embarras de devoir passer par le réseau *Flamingo*. Les jours passent ensuite, sans aucun contact, jusqu'à ce que, le 20 septembre, le Heeresgruppe Mitte capte un message de *Flamingo*, transmettant une note présentée comme émanant de Scherhorn lui-même. Toutefois, si le message confirme l'arrivée des deux hommes parachutés, aucune explication sur leur silence n'est véritablement avancée. Les suspicions se renforcent lorsqu'un second message évoque des noms d'officiers que les Allemands savent être alors en captivité chez les Soviétiques. Les 7 et 9 octobre, Skorzeny envoie toutefois une seconde équipe de deux groupes derrière les lignes ennemies mais, par prudence, Scherhorn – à tout le moins leur interlocuteur qui prétend correspondre en son nom – n'est pas averti en amont. Un des deux groupes parachutés ne donne rapidement plus aucun signe de vie, mais, le 4 novembre, usant du code radio déterminé à l'avance (y compris le signal secret indiquant que l'opérateur radio parle librement), le deuxième affirme avoir établi le contact avec Scherhorn et son unité isolée.

Certain d'être en relation avec des soldats allemands, Skorzeny organise des parachutages *via* le KG 200. Scherhorn, dont les opérateurs radio SS sont quotidiennement contactés, déclare toutefois qu'il ne peut se replier sans assistance, car 850 de ses hommes sont blessés et la distance à parcourir – environ 500 kilomètres – en fait une entreprise démesurée. Il est donc décidé d'envoyer deux docteurs sur place, ainsi qu'un officier de la Luftwaffe pour étudier la mise en place d'une piste d'atterrissage de fortune qui permettrait d'évacuer le groupe isolé. La situation devient vite

préoccupante car Scherhorn prévient que des bombardements ennemis sont survenus dans une forêt proche. La troupe isolée reçoit donc ordre de se diviser en deux groupes et de tenter le tout pour le tout par ses propres moyens : les blessés à bord de charrettes (on se demande comment les Allemands ont pu croire un instant à la faisabilité de ce plan…) et un second groupe, apte à combattre, mené par Scherhorn, qui ferait marche, sur un itinéraire parallèle mais plus au sud, vers un lac sur la frontière lituanienne, près de Daugavpils. Le départ survient le 15 novembre. Skorzeny arrange par avance les lieux et horaires des parachutages au profit des fugitifs, qui ne se déplacent que de nuit. Au fil des semaines, il suit tant bien que mal leur progression, dans des conditions qu'il imagine effroyables. Faute de moyens, notamment en carburant, le KG 200 ne peut bientôt plus assurer le ravitaillement. Hitler s'est intéressé de bout en bout à cette affaire pour le moins atypique, envisageant même de parachuter Skorzeny et ses hommes pour leur venir en aide, mais la situation dramatique dans laquelle se trouve alors le Reich et l'absence de moyens ne permettent pas de concrétiser ce projet insensé. En mars 1945, le Führer envoie un message personnel à Scherhorn, dans lequel il lui annonce sa promotion au grade de colonel et l'attribution de la prestigieuse croix de chevalier de la croix de fer. Le dernier message du colonel nouvellement promu survient en avril, annonçant qu'il a atteint le point de rendez-vous, suppliant l'envoi d'essence pour les accumulateurs du poste radio. Puis ce fut le silence complet et plus personne n'eut jamais de nouvelles du groupe de Scherhorn. Et pour cause…

Skorzeny et le haut commandement allemand ont en fait été bernés par les Soviétiques[11], qui ont réussi une très belle opération de déception en trompant l'ennemi pendant des mois, après avoir forgé une affaire de toutes pièces, à l'instigation de Staline en personne. Scherhorn était au pouvoir des Soviétiques dès le 9 juillet, date à laquelle il est capturé. L'officier, qui risque la mort pour avoir mené des opérations antipartisans, est facilement

convaincu de coopérer. Les Soviétiques ne font pas dans la demi-mesure et s'attachent à être parfaitement crédibles afin de réussir leur plan : pour accueillir les commandos et les opérateurs radio envoyés par Skorzeny, un camp est établi en pleine forêt, avec des membres du NKVD et des Allemands prosoviétiques en tenues de la Wehrmacht passablement usagées. Les opérateurs radio n'ont alors d'autres alternatives que de coopérer ou d'être abattus séance tenante. Gehlen et Skorzeny auraient été plus avisés de partager les suspicions de Worgitzky. Skorzeny a failli tomber entre les mains des Soviétiques : il s'en est fallu d'un effondrement des ressources pouvant être allouées à ce genre d'opérations au printemps 1945… Quelques jours après le déclenchement de *Freischütz*, qui a lieu le 6 septembre, Skorzeny a de nouveau rendez-vous avec le destin.

8
Ardennes 1944 : l'opération *Greif*

Une nouvelle mission confiée par le Führer en personne[1]

Tandis que certains de ses hommes courent à leur perte sur le front de l'Est, les commandos de Skorzeny mettent en lumière des dysfonctionnements dans la sécurité des sites industriels en menant un raid de sabotage factice au sein d'une usine d'armement allemande, opération qui avait été convenue avec le directeur de l'entreprise. Le succès de l'exercice démontre le talent des commandos SS (un peu à l'image de l'exercice mené par le SAS de David Stirling sur la base aérienne d'Héliopolis, au Caire, en 1941). Les SS de Friedenthal vont bientôt avoir l'opportunité de démontrer leur savoir-faire face à l'ennemi.

À l'automne 1944, après les désastres subis sur tous les fronts, survient ce qui est communément appelé, dans la zone où la Wehrmacht affronte les forces anglo-saxonnes, « le miracle de l'Ouest ». Contre toute attente, la situation est de nouveau stabilisée. Hitler, qui ne s'avoue nullement vaincu, envisage déjà depuis quelque temps un retour offensif qui serait à même de rebattre les cartes et d'envisager une issue favorable au conflit.

Fin octobre 1944, Skorzeny est sommé de se rendre à la Wolfsschanze. Lors de son entrevue avec Hitler, qu'il trouve « aimable, comme toujours », il narre son équipée à Budapest, dont certains détails ont le don d'amuser le dictateur. Le commando SS apprend qu'il est promu Obersturmbannführer

(effectif le 16 octobre), le grade SS correspondant à celui de colonel. Il se voit également décerner la croix allemande en or.

Puis, alors qu'il pensait devoir quitter la salle, il est retenu par le dictateur. Il découvre la contre-offensive d'envergure que ce dernier planifie sur le front de l'Ouest, une bataille qui sera décisive pour le destin du Reich, claironne Hitler, qui envisage ce dessein grandiose de contre-attaque à l'Ouest depuis le début de la retraite de Normandie. L'objectif général est le port d'Anvers et ni plus ni moins que la destruction d'une part non négligeable du corps de bataille des forces anglo-américaines. Les populations civiles anglo-saxonnes sont lasses de la guerre et nullement motivées par ce conflit, assure-t-il, aussi l'opinion publique aura-t-elle une influence majeure en cas de retournement de la situation[2]. Sans doute le Führer a-t-il poursuivi sur son antienne antibolchevique et souligné à quel point l'armée allemande pouvait être considérée comme un rempart contre le communisme. Car, comme à la veille du débarquement en Normandie, Hitler espère qu'un succès à l'ouest puisse être décisif sur le cours général de la guerre : il se met de nouveau à espérer pouvoir reconcentrer ses moyens sur le front de l'Est.

Cette mise dans la confidence de Skorzeny témoigne de la haute estime et du degré de confiance de Hitler à son égard, puisqu'un secret absolu entoure ce projet jugé décisif. De fait, les initiés sont fort peu nombreux, à tel point que les généraux Siegfried Westphal et Hans Krebs, les chefs des états-majors de l'Ob-West et du Heeresgruppe B, qui seront chargés de l'offensive, n'en sont informés qu'à peine quelques heures avant Skorzeny[3].

Hitler, qui endosse plus que jamais le costume du chef de guerre entendant régenter la bataille qui s'annonce jusqu'au plus petit détail (son mépris à l'égard de la caste des officiers n'a pu qu'être accentué par l'attentat du 20 juillet), lui annonce qu'il lui confie la « mission la plus importante de sa vie » : le commandement d'une Panzerbrigade (ce sera la Panzerbrigade 150), ainsi que celui d'une unité commando spéciale. Sa

mission – baptisée opération *Greif* (« Griffon ») – est d'atteindre la Meuse pour s'emparer de ponts intacts. Dès les premières études pour l'offensive, Hitler a en effet établi que cela constituait un préalable vital pour assurer une exploitation rapide en direction d'Anvers. Le choix des Ardennes, zone accidentée constellée essentiellement de petits villages aux rues étroites, implique de prendre rapidement le contrôle des principaux nœuds de communications (comme Saint-Vith et Bastogne, mais aussi Malmédy), et ceci dans une course de vitesse implacable car les divisions de panzers, sur lesquelles repose le succès de l'offensive, ne disposent que de quelques jours pour franchir la Meuse et foncer sur Anvers.

Skorzeny saisit d'emblée la complexité de la mission, ainsi que son importance cardinale, aussi sollicite-t-il d'être libéré de ses autres tâches afin de se concentrer uniquement à cette nouvelle opération. Hitler accède à cette demande. Le colonel SS se montre préoccupé par le délai bien court dont il dispose pour mettre au point une opération si complexe. L'offensive est prévue pour le début du mois de décembre, ce qui ne laisse qu'à peine plus d'un mois pour se préparer et créer de toutes pièces une nouvelle formation commando spéciale – l'Einheit *Stielau* – et entraîner ses membres à un *modus operandi* dont ils ne sont nullement coutumiers : ces troupes devront être dotées d'uniformes et d'équipements américains ou britanniques, sur ordre express du Führer, afin de faciliter la réalisation de la mission qui leur a été assignée. Hitler aurait évoqué une pratique semblable de la part des Américains. Des Rangers auraient agi de la sorte à Aix-la-Chapelle, ce qui ne repose sur aucune base sérieuse (ni sur aucune nécessité réelle), mais représente peut-être un fait forgé de toutes pièces par Skorzeny afin de dédouaner ses hommes de toute pratique ou stratagème qui pourrait être qualifié d'« inique ». Ces Américains, écrit-il, attaquèrent des postes par derrière et, précise-t-il, « aucun des membres des divers groupes ne se dépouilla de son uniforme allemand pour combattre[4] ».

Le dictateur ajoute que l'armée va mettre à sa disposition quelques-uns de ses meilleurs officiers, puis le confie à Jodl et Keitel pour de plus amples détails. Il découvre que vingt-quatre heures après l'assaut, tout en comptant avec de sérieuses contre-attaques ennemies sur le flanc nord, le haut commandement prévoit que la 6e Panzerarmee du général SS Dietrich sera en mesure d'attaquer sur un front Eupen-Verviers-Liège, avec, au centre, deux têtes de pont sur la Meuse.

Une mise en œuvre ardue des préparatifs

En dépit de l'importance que revêt *Greif* dans l'esprit de Hitler et que Skorzeny bénéficie en théorie de facilités en raison de son soutien, force est de constater que l'armée rechigne à prêter son concours au colonel SS. Siegfried Westphal, le chef d'état-major de l'Ob-West (le haut commandement allemand pour le front de l'Ouest), lui exprime sans ambages qu'il considère comme criminel de dépouiller les prisonniers de leurs uniformes, qui plus est en hiver : il n'entend nullement cautionner une pratique qui contreviendrait au droit de la guerre. Westphal devra pourtant s'exécuter. Skorzeny aurait annoncé à Hitler que ce dernier sabotait les préparatifs de l'offensive, une accusation particulièrement grave[5].

Cette fois-ci, ce ne sont pas de russophones comme Fölkersam dont Skorzeny a besoin. Pour autant, ce dernier est stupéfait de constater la légèreté avec laquelle l'OKW procède pour convoquer les anglophones nécessaires à la mission commando qui se prépare. Jodl, bien candide, lui annonce que le haut commandement va donner pour consigne à toutes les unités d'envoyer, pour le 10 novembre à Friedenthal, tout le personnel volontaire maîtrisant l'anglais et le dialecte américain. L'ordre de l'OKW souligne en outre que chaque candidat devra satisfaire aux conditions suivantes : « catégorie physique A-1, susceptible de tâches particulières, grande vivacité intellectuelle, forte personnalité », ainsi qu'être parfaitement versé dans l'art du combat individuel.

Un rapport du service de renseignement de la 1re armée canadienne datant du 30 novembre fait état de cette demande. Il est établi que les Britanniques apprennent qu'une unité spéciale est en cours de formation et qu'il est pour cela fait appel aux soldats maîtrisant la langue anglaise[6]. Il est plus que certain que les Américains eurent également vent de cet ordre si particulier diffusé par l'OKW, mais sans être pour autant en mesure de faire le lien entre cet ordre et la préparation d'une contre-offensive d'envergure, qu'ils considèrent, avec les Britanniques, comme dépassant les capacités d'une Wehrmacht à bout de souffle.

Cette entorse au maintien du secret, capital pour ce genre d'opération, a le don de consterner Skorzeny, au point qu'il aurait demandé – si on doit le suivre – à ce que sa mission soit annulée. Le général SS Fegelein, attaché au GQG du Führer, par ailleurs époux de la sœur d'Eva Braun, la compagne de Hitler, lui fait comprendre qu'il est impossible d'annuler l'ordre donné par le Führer : cela donnerait l'image d'une incompétence caractérisée de l'état-major général. L'offensive des Ardennes, par son caractère cardinal, ne peut être rapportée et, partant, la mission dévolue à Skorzeny doit absolument être entreprise, afin de maximiser les chances de succès dans ce qui semble, à tout le moins chez Hitler, constituer l'ultime opportunité à saisir pour le Reich.

C'est sur la base de Grafenwöhr qu'est mise sur pied la nouvelle Panzerbrigade 150, l'entraînement tant supervisé par le SS-Obersturmführer Hardieck, l'un des adjoints de Skorzeny. Ce dernier, dont les responsabilités n'ont eu de cesse de prendre de l'ampleur, accaparé par d'autres opérations, ne se rend sur les lieux qu'en une seule occasion. Hardieck est, avec Fölkersam, le seul à être mis dans la confidence de la finalité de l'entraînement prodigué aux membres de la nouvelle unité. Le camp est hermétiquement clos et placé sous la surveillance de gardes SS, qui ont ordre d'ouvrir le feu sur tout individu qui essayerait de sortir sans autorisation. Le courrier est soumis à une surveillance des plus rigoureuses.

Un tankiste qui serait parvenu à poster une lettre ayant échappé à la censure aurait été passé par les armes[7].

La difficulté majeure réside dans la possibilité de recruter suffisamment de soldats aptes à se métamorphoser en parfaits soldats de l'oncle Sam. Nombre de ceux qui se présentent se sont portés volontaires en pensant qu'ils feront office d'interprètes et sont à cent lieues d'imaginer qu'on recherche des soldats pour une mission à très haut risque, requérant des aptitudes propres aux forces spéciales. Skorzeny reconnaît ne pas répondre à cette exigence, se jugeant plutôt faible en anglais.

Le capitaine de corvette von Behr est chargé de tester le niveau de langue. Au bout de deux semaines de sélection, la catégorie 1 des volontaires, qui rassemble ceux qui parlent couramment l'anglais ou, mieux, l'argot américain, ne comprend qu'une dizaine d'hommes, la plupart étant des anciens marins. Les marins représentent aussi l'essentiel des effectifs de la 2e catégorie, ceux qui parlent à peu près couramment la langue de Shakespeare, un groupe qui ne dépasse les trente à quarante hommes. On tente, mais sur une durée d'une semaine à peine (trois selon le témoignage de l'un des commandos), d'améliorer leur niveau en les envoyant auprès d'interprètes en poste dans des camps de prisonniers. Ceux qui savent « se débrouiller », la catégorie 3, sont 150, la 4e catégorie, soit 200 hommes, rassemblant ceux qui ne balbutient au mieux que quelques phrases, souvenirs de leçons apprises sur les bancs des écoles. Les autres ne savent guère dire à peine autre chose que « *yes* » ou « *no* » et devront, par conséquent, demeurer cois lorsqu'il s'agira de se mêler aux colonnes américaines…

Ce sont parmi les premières catégories qu'il faudra puiser pour former les saboteurs et espions qui opéreront en groupes isolés dans les lignes alliées. Or il est évident que des marins de la marine marchande ne semblent *a priori* pas forcément constituer le matériau idéal pour forger une force spéciale de cette nature.

Les officiers n'ont de cesse de répéter *ad nauseam* les principaux ordres en vigueur au sein de l'US Army, ainsi qu'inculquer les jurons les plus en vogue chez les GI. Il faut aussi apprendre à l'ensemble du personnel de la Panzerbrigade 150 à abandonner le port rigide résultant de la formation au sein de l'armée allemande au profit d'une allure plus décontractée. Le mimétisme passe aussi par l'apprentissage de l'art de l'ouverture d'un paquet de cigarettes ou encore par celui du mâchage de chewing-gum. Les apprentis commandos visionnent également des films hollywoodiens.

L'équipement lourd pose quelques difficultés, car, depuis la Normandie, les forces armées allemandes ont multiplié les revers : le butin en matériel ennemi est par conséquent des plus ténus. Skorzeny renonce à faire usage des véhicules britanniques, ne serait-ce que pour la simple raison que son unité va opérer en secteur américain, mais aussi par pragmatisme, puisque les automitrailleuses britanniques tombent en panne l'une après l'autre…

La réquisition de véhicules alliés, opération qui reçoit le nom de code *Rabenhüegel*, est répartie entre les groupes d'armées : le Heeresgruppe G doit fournir huit tanks et vingt Jeep ; le Heeresgruppe H, deux tanks et cinquante Jeep et le Heeresgruppe B, cinq tanks et trente Jeep.

Dans un mémorandum adressé à Jodl le 26 octobre, Skorzeny établit que son unité doit comporter deux compagnies de dix Sherman chacune et trois unités de reconnaissance de dix automitrailleuses chacune, outre les formations d'infanterie, de DCA et d'antichars. Seuls deux Sherman sont affectés aux unités de *Greif*, mais l'un d'eux est rapidement écarté pour raisons mécaniques (une bielle brisée) ; quant au second, il n'aura guère d'utilité.

Il faut donc faire avec des blindés allemands. Cinq Panther travestis en *tank destroyers* M-10 (on les affuble de plaques supplémentaires et d'un semblant de contrepoids à l'arrière de la tourelle, comme sur ces blindés américains) sont affectés à Skorzeny le 19 novembre, suivis, le 24 novembre, par cinq Sturmgeschütze et six engins blindés de

reconnaissance, puis, le 27 novembre, par six semi-chenillés transports de troupes. Tous sont peints en vert et ornés d'étoiles blanches. Le résultat est des plus mitigés. Il ne trompera qu'un ennemi peu averti – des « bleus » – qu'à distance et, de surcroît, uniquement lorsque la luminosité sera faible, à l'aube et au crépuscule. La Panzerbrigade 150 n'est donc une brigade blindée que de nom, au mieux une compagnie au regard de sa dotation en panzers.

Skorzeny dispose finalement d'une quinzaine de camions américains, ainsi que des modèles Ford allemands repeints en vert. Le matériel authentiquement américain n'est donc disponible qu'en quantité nettement insuffisante. L'ensemble de la brigade percevant au mieux trois Scout Car M3 (des engins de reconnaissance) et cinq half-tracks White. Les unités du front, souffrant de sous-motorisation endémique, rechignent, de façon compréhensible, à se séparer des précieux véhicules pris à l'ennemi. Ainsi, au grand dam de Skorzeny, ses commandos ne perçoivent qu'une trentaine de Jeep, beaucoup moins que cela serait possible. Évoquant ce matériel roulant d'origine américaine au général Westphal, il fait observer qu'« on comprend fort bien que les troupes ne le cèdent pas si elles ignorent qu'on en a vraiment besoin[8] ». Skorzeny le persuade de transférer à Grafenwöhr quelques Jeep, certes endommagées, saisies sur les parachutistes britanniques au cours de la bataille d'Arnhem en septembre 1944. Le 24 novembre, un rapport d'un de ses adjoints, l'Obersturmbannführer Stromer, déplore que la brigade ne puisse aligner que cinquante-sept voitures sur les 150 attendues, soixante-quatorze camions sur 198 et seulement cinq chars, tous allemands (ce qui suppose que le second Sherman a rapidement été jugé non fiable sur le plan mécanique). Le rapport précise que le tiers des engins souffrent de pannes diverses, et de déplorer le manque de sérieux qui a présidé à leur sélection.

Il faut également disposer d'uniformes en nombre suffisant. Le grade le plus élevé retenu, rapporte Skorzeny, est celui de colonel. Or la tâche

s'avère *a priori* tout aussi insurmontable. Les premiers stocks perçus sont certes importants, mais sans intérêt, car il s'agit d'effets britanniques. Pis, la Panzerbrigade 150 perçoit même du matériel soviétique et polonais… Une razzia opérée auprès des détenus des camps de prisonniers n'est pas plus heureuse car tous les uniformes sont ornés de signes distinctifs signifiant *Kriegsgefangene*, « prisonnier de guerre ». On expédie aussi à Skorzeny des tenues d'été américaines, qui n'auront évidement pas plus d'utilité. Finalement, à force de persévérance, les commandos de l'Einheit *Stielau* sont vêtus de façon tout à fait convenable. Les Allemands comptent aussi sur les stocks d'uniformes qui ne devraient pas manquer de tomber entre leurs mains au moment de leur avance.

Il manque encore 1 500 casques américains, est-il précisé dans un rapport, et l'armement individuel fait défaut, à raison de 50 % des fusils nécessaires. Quant aux canons antichars et autres armes collectives, il faut pouvoir les approvisionner : un convoi de munitions parvient certes à Skorzeny. Las, le chargement explose et part en fumée dès le lendemain… L'opération *Rabenhügel* n'est pas vaine sur tous les aspects : ainsi, le nombre de postes radio demandés arrive effectivement à Grafenwöhr. Le colonel SS doit se résigner à ce que seuls les commandos – et non le gros de sa brigade – seront donc équipés d'armes américaines.

Un colonel fait observer à Skorzeny un point essentiel relatif au droit de la guerre : ses hommes, infiltrés dans les lignes américaines, s'ils venaient à être capturés, seront considérés comme des espions et, à ce titre, seront passibles du peloton d'exécution. Concernant la majeure partie de sa brigade, il recommande que la troupe ôte ses tenues américaines juste avant d'engager le combat. Selon les lois de la guerre, le stratagème de s'approcher de l'adversaire sous l'uniforme de ce dernier est licite avant le combat, sous couvert de manifester sa nationalité de façon ouverte – avec uniforme et insignes – avant de passer à l'affrontement. Toutefois, il reste à savoir comment vont réagir les Américains.

Un Einheit Stielau *des plus réduits*

Après sélection, Skorzeny ne retient que 150 hommes parmi ceux maîtrisant le mieux l'anglais. Commandés par le SS-Hauptsturmführer Lothar Stielau, ils forment l'unité commando évoquée ci-dessus, prenant le nom d'Einheit *Stielau*. Les autres constitueront l'essentiel de la Panzerbrigade 150. Il va falloir maintenant à ces hommes apprendre l'art du sabotage et de la guerre secrète derrière les lignes adverses, domaines dans lesquels ils s'avèrent être de parfaits béotiens. Une tâche immense, mais les recrues ne manquent nullement de volonté, mues par un patriotisme ardent. La perspective d'être passés par les armes s'ils venaient à être capturés ne tempère en aucune manière leur enthousiasme. Cette unité commando se subdivise en sous-unités, chacune chargée de missions particulières. Selon Skorzeny, il y aurait en tout trente-neuf équipes de commandos, essentiellement des groupes de trois ou quatre hommes montés à bord de Jeep, plus rarement sept commandos dans un camion. Il est entendu que ces équipes sont avant tout destinées au sabotage et à la désinformation : elles ne doivent faire usage de leurs armes qu'en cas d'absolue nécessité. Si Stielau prend en charge les meilleurs locuteurs en anglais, deux groupes sont placés sous la responsabilité des lieutenants Studik et Schmidthuber, un quatrième ensemble étant maintenu en réserve. Le temps manque pour parfaire l'entraînement. Quant à la diversité des unités d'origine, il représente un frein notable pour forger un esprit de groupe et renforcer la cohésion de la nouvelle formation.

On distingue des équipes de démolition de six hommes, chargés de détruire des ponts, ainsi que des dépôts de munitions et d'essence (ce dernier point est surprenant, quand on connaît les pénuries dont souffrent les Allemands en la matière). D'autres commandos se voient confier un rôle de reconnaissance. Ces missions mettent en œuvre des groupes de trois à quatre hommes, chargés d'opérer en profondeur sur les deux rives de la Meuse, d'observer et rapporter les mouvements des formations américaines,

en particulier les blindés et l'artillerie. Pour ce faire, certaines équipes sont dotées de postes radio afin de transmettre leurs rapports au plus vite. Il faut donc se familiariser aussi bien avec les techniques de destruction qu'avec l'usage de la radio. Ces commandos doivent également tromper l'ennemi en donnant de fausses instructions aux unités qu'elles croisent (ce qui suppose d'opérer avec finesse pour être crédible), mais aussi de trafiquer les panneaux indicateurs routiers. Il leur appartiendra aussi d'exagérer les succès initiaux des forces allemandes, ces fausses nouvelles ne pouvant que semer le trouble et l'inquiétude chez les soldats américains et faciliter le succès d'*Herbtsnebel*. Ces Allemands grimés en GI devront aussi poser des rubans blancs au sol pour induire les colonnes américaines en erreur en leur faisant croire que la route est minée et les contraindre à changer d'itinéraire. D'autres groupes de trois ou quatre hommes feront office de guides et opèreront quant à eux au plus près des forces allemandes. Ils seront chargés de couper les câbles téléphoniques, de détruire les installations radio et de transmettre de faux ordres sur les ondes.

Il faut enfin prévoir pour les commandos de *Greif* des méthodes d'identification pour se faire reconnaître des troupes allemandes afin de se prémunir de tirs fratricides. Ainsi, un petit triangle jaune est apposé à l'arrière de tous les véhicules. Le port de foulards de couleurs bleu ou rose, ainsi que le fait d'ôter les casques doit permettre de se faire reconnaître en plein jour. On imagine même d'être identifié en défaisant un bouton particulier de l'uniforme (ce qui suppose tout de même d'être très près de l'individu). La nuit, on doit faire usage d'une lampe bleue (appel) ou rouge (réponse) ou lever un bras (le droit pour l'appel, le gauche pour la réponse). Enfin, les panzers attribués aux unités camouflées en GI doivent toujours évoluer avec la tourelle orientée à 9 heures et, cela va de soi, ne jamais ouvrir le feu en premier[9].

L'ordre de bataille final de la Panzerbrigade 150

La Panzerbrigade 150 dispose de davantage de moyens, mais revus à la baisse, et, en outre, sans l'ossature souhaitée, consistant en formations homogènes déjà constituées. Au lieu des 3 300 hommes prévus dans le tableau de dotation théorique établi par Skorzeny, la troupe rassemblée à Grafenwöhr compte 2 500 combattants (500 de la SS, 800 de la Luftwaffe, 1 200 de la Heer), les éléments non combattants restant sur place lorsque l'unité monte en ligne. Skorzeny, qui reçoit par ailleurs l'appoint de trois officiers qu'il juge « très capables », détaille la composition de son unité : a) son état-major et une compagnie de transmission ; b) trois petits états-majors de combat ; c) 200 hommes au sein de deux compagnies de transmission de l'armée ; d) deux bataillons alignant 800 Fallschirmjäger du Sonderverband Jungwirth ; e) une compagnie du Jagdverband Mitte, soit 175 soldats ; f) deux compagnies du Fallschirmjäger-Abteilung 600, soit 380 hommes ; g) deux compagnies de panzers de l'armée totalisant 240 hommes ; h) deux compagnies de Panzergrenadiers avec 350 hommes ; i) deux compagnies de mortiers lourds avec 200 hommes ; j) 200 hommes au sein de deux compagnies de Pak (antichars) ; k) 100 pionniers d'une compagnie du génie ; l) trois compagnies de réparation de véhicules avec 75 hommes. Des équipages pour les véhicules blindés de reconnaissance sont fournis par la 2e Panzerdivision et la 90e Panzergrenadier-Division.

À des fins de planification, Skorzeny demande à disposer de photos aériennes des ponts. La brigade doit profiter de la percée opérée par la 6e Panzerarmee de « Sepp » Dietrich, foncer de l'avant et s'emparer d'au moins deux ponts intacts sur la Meuse, qui constituent son objectif, ce qui est jugé comme le strict minimum pour assurer le succès d'ensemble de l'offensive. Göring promet de fournir un jet de reconnaissance, probablement un Arado Ar 234. Les résultats du vol, mené entre Maastricht et Givet le 3 décembre, sont encourageants : aucun signe de préparations défensives particulières n'est décelé. Les ouvrages d'art désignés comme

cibles à atteindre sont ceux d'Amay, de Huy et d'Andenne. Chacun des trois groupes (ou Kampfgruppen) de la Panzerbrigade 150 (X, Y et Z) se voit donc assigner l'un de ces trois ponts. Le commandement de ces Kampfgruppen est assuré par des officiers expérimentés qui ont la confiance de Skorzeny, un Waffen SS et deux cadres issus de la Wehrmacht : l'Obersturmbannführer Hardieck pour le Kampfgruppe X, l'Hauptmann Scherf pour le Kampfgruppe Y et l'Oberstleutnant Wulf au Kampfgruppe Z (le seul à ne pas disposer de panzers). Leur entrée en action ne doit pas être entreprise avant que les unités de panzers de choc atteignent les hauteurs du Hohes Venn, mais précisément au même instant, car il importe que la surprise soit complète et que les troupes de Skorzeny n'aient pas à combattre pour parvenir sur leurs objectifs. Les trois groupes, opérant sur des routes parallèles, doivent demeurer en étroit contact radio entre eux afin d'être en mesure de changer d'itinéraire à la moindre résistance : la vitesse est cardinale. Les hommes de Skorzeny progresseront de nuit, l'objectif devant être atteint en six heures. Il est prévu que la pointe de l'attaque de la 6^{e} Panzerarmee atteigne le Hohes Venn dès le premier jour, l'entrée en action de la Panzerbrigade 150 doit donc se dérouler au cours de la première nuit de l'offensive.

Des préparatifs menés dans le plus grand secret

Le rassemblement des troupes et leur entraînement débutent sans tarder, dans le plus grand secret, Skorzeny étant le seul de son unité à connaître la mission qui lui est dévolue et le cadre dans lequel elle sera mise en œuvre. À la mi-novembre, il rassemble ses principaux subordonnés – les trois chefs de bataillons – et leur déclare qu'une offensive américaine est attendue d'un moment à l'autre dans le secteur d'Aix-la-Chapelle. Il leur annonce le plan arrêté : laisser les Américains s'enfoncer imprudemment dans le dispositif allemand puis les encercler. Le rôle de leur brigade, leur dit-il, sera alors de semer le chaos sur les arrières de l'ennemi afin de faciliter son annihilation

complète. Début décembre, ces informations sont transmises à l'ensemble des officiers, tous restant alors encore dans l'ignorance de l'offensive projetée dans les Ardennes. Ce n'est que le 10 décembre que Wulf et Scherf sont mis dans le secret de l'opération *Herbstnebel* puisque Hardieck est déjà dans la confidence.

Skorzeny est de nouveau convoqué au GQG du Führer, cette fois-ci à Berlin, au premier étage de la chancellerie, pour évoquer de nouveaux plans pour l'offensive. La réunion se déroule en l'absence de Hitler. Skorzeny apprend qu'il disposera initialement d'essence et de munitions pour trois jours de combat et que l'approvisionnement additionnel suivra. Le responsable de *Greif* affirme qu'il a alors pensé que ce plan reposait davantage sur des promesses que sur des faits, mais ne s'agit-il pas là que sagesse d'après coup ? Hitlérien dans l'âme, mais aussi combattant audacieux, on peut penser qu'il fait montre d'une certaine dose d'optimisme quant aux chances de succès de son opération. Il découvre également que la Luftwaffe sera loin de disposer des 2 000 appareils évoqués par Hitler un mois plus tôt (ce qui est inexact : le dictateur n'a jamais évoqué de tels chiffres). Comme en octobre, ordre est donné à Skorzeny de ne pas s'exposer lui-même au contact de l'ennemi sur le front. On lui interdit formellement de franchir les lignes américaines, mais le bouillant officier SS, une tête brûlée qui ressent le besoin de l'action au plus près de ses hommes et du combat, n'a nullement l'intention d'assister passivement aux événements dans la sûreté relative d'un bureau d'état-major.

Lorsque la troupe apprend que Skorzeny prendra en personne la direction de la brigade, l'idée que leur unité est destinée à une mission très particulière, dans le style de celle menée au Gran Sasso, fait son chemin. La rumeur se répand. Pourtant, la planification de *Greif* n'a jamais inclus une action contre les membres du haut commandement américain. Toutefois, un tel racontar n'est pas dénué de bon sens puisque le colonel SS s'est fait une spécialité dans les opérations ciblant des personnalités de premier plan.

Skorzeny a raconté que la curiosité attisée des soldats de sa brigade favorise ce genre de rumeurs, qui commencent à se répandre au sein de la troupe. Mais il veille au grain et le courrier est censuré, des efforts étant d'abord déployés pour circonvenir ces racontars. Puis, vers le milieu du mois, il apparaît que cette tentative est vaine. En accord avec Fölkersam et Hardieck, il décide alors de laisser courir la rumeur, en prenant garde toutefois à l'encadrer, de façon à veiller à ce qu'elle ne se conforme pas trop à la réalité.

Ce dernier point n'est pas difficile à atteindre, puisque seuls ces trois officiers sont alors dans la confidence. On ne sait trop comment, mais un homme va affirmer que la mission consiste à capturer et à kidnapper le général Eisenhower, d'autres que l'unité a pour tâche de s'emparer d'Anvers, ou encore de dégager et libérer les forces allemandes encerclées à Dunkerque, voire Lorient (Skorzeny évoque Brest dans ses Mémoires : or la place a été conquise par les Américains au mois de septembre). Le SS-Hauptsturmführer Stielau, l'officier qui est persuadé que la brigade va marcher sur Paris pour neutraliser le haut commandement allié, va même jusqu'à trouver Skorzeny pour lui offrir ses services dans la planification de l'opération en lui annonçant qu'il connaît très bien la capitale française. Gardant son sérieux et réprimant une envie de s'esclaffer, le SS entend son interlocuteur suggérer que des panzers pourraient même être du voyage, « en tant que prises de guerre destinées à être présentées au GQG allié[10] ». Skorzeny laisse l'officier se bercer d'illusions, tout en le conjurant de faire montre d'une discrétion exemplaire…

Les opérations menées par l'Einheit Stielau

Le 16 décembre marque le lever de rideau de la contre-offensive voulue par Hitler. Au cours des premiers jours, quatre groupes de reconnaissance et deux de sabotage de l'Einheit *Stielau* sont envoyés derrière les lignes américaines, les derniers commandos s'infiltrant le 19 décembre, date après

laquelle l'élément de surprise est perdu. Des équipes s'enfoncent jusqu'à une centaine de kilomètres dans la profondeur du dispositif américain, atteignant la Meuse. Six groupes de commandos sont employés en avant-garde, au bénéfice de la 1re SS-Panzerdivision Leibstandarte *Adolf Hitler*, de la 12e SS-Panzerdivision *Hitlerjugend*, de la 12. Volksgrenadier-Division (il s'agit d'une formation d'infanterie) et de la Panzerbrigade 150 de Skorzeny (un groupe pour chacun des Kampfgruppen). Les récits des exploits des commandos de l'Einheit *Stielau* ont été enjolivés après la guerre, pour ne pas dire forgés de toutes pièces.

Après quelques craintes quant à la capacité des forces d'assaut de percer le front américain, l'optimisme est de mise aux premières heures de l'opération. C'est en tout cas le sentiment qui anime le Feldwebel Heinz Rohde, un Fallschirmjäger de l'opération *Greif*, engagé dans le secteur de la 12e SS-Panzerdivision *Hitlerjugend* : « Notre moral remonte bientôt quand le jour se lève car le tir de notre artillerie progresse le long de la route que nous suivons et le désarroi des unités de combat ennemies est évident : cela constitue pour nous une surprise agréable et réconfortante. Nous réalisons que notre déguisement est parfait, à notre grande satisfaction, et cela nous rend confiants et sûrs de nous-mêmes[11]. »

Au cours des premiers jours de l'offensive, Skorzeny ne reçoit que quelques informations de ses groupes infiltrés. Parmi les données recueillies figure le rapport d'une Jeep ayant traversé Malmédy, ce qui indique que la ville était alors peu défendue. Cette Jeep est celle du capitaine de corvette von Behr, en uniforme allemand, qui serait parvenu sur les lieux par erreur : « Pareille chose ne me serait certes pas arrivée en mer[12] ! » Des commandos rapportent aussi des mouvements ennemis, mais de faible envergure, au sud de Liège. Les faux GI observent aussi que toutes les pistes d'atterrissage et aérodromes situés à l'est de la Meuse sont déserts (en tout état de cause, il y a très peu de bases aériennes dans ce secteur). Des dépôts de munitions sont localisés à Liège et à Huy. Au moins un

groupe est en mesure de rapporter qu'il a détruit un petit dépôt de munitions, d'autres affirmeront avoir coupé des lignes téléphoniques. Plus important, la position d'un dépôt d'essence est annoncée à Skorzeny, qui transmet la précieuse information au 1er Panzerkorps SS. Skorzeny est informé d'une grande réussite par une de ses équipes : ses commandos ont réussi à détourner l'intégralité d'un régiment ennemi. Un des groupes de commandos racontera avoir convaincu une colonne de tanks américains à changer d'itinéraire après avoir alerté le chef de l'unité que ces « cochons d'Allemands » avaient coupé plusieurs routes. Comme le reconnaît Skorzeny, il lui était impossible de déterminer la véracité de ce genre de revendication. L'armée américaine a fait le rapprochement avec le fait qu'un régiment de la 84th US Infantry Division a été effectivement égaré en étant mis sur une mauvaise direction par un MP : il pouvait donc bien s'agir de l'un des membres de l'Einheit *Stielau*, l'équipe de l'Hauptmann Bussinger. Il semble cependant possible que la colonne américaine en question a pu être contrainte à opérer un changement d'itinéraire et de procéder à un large détour en raison non de faux MP, mais du fait de l'avancée des forces allemandes, et ce sans en référer à l'état-major de la division, qui en a donc conclu que l'unité s'est égarée[13].

Un sergent d'une unité du génie américain, parti traquer des parachutistes allemands (ce sont des Fallschirmjäger de l'opération *Stösser*, l'autre « mission spéciale » lancée sur les arrières américains au même titre que *Greif*), rapporte qu'à un carrefour, au niveau de Sourbrodt, il croise des MP en colère car les panneaux avaient été inversés par des faux MP allemands. Ces derniers ont détourné des éléments de la 1st US Infantry Division en direction de Waimes au lieu de Malmédy, ces faux MP ne détalant *in extremis* à bord de leur Jeep qu'à l'arrivée de ces vrais MP. Skorzeny rapporte aussi le récit d'un de ses groupes, interpellé par un officier américain qui leur demande des nouvelles du front. Le sergent allemand, la surprise passée, parvient à inventer une histoire plausible,

expliquant l'air terrifié des faux GI : l'officier américain, apprenant que son groupe est encerclé, accepte de se replier.

Skorzeny déplore en revanche l'absence de rapports radio de la part des unités de reconnaissance en raison des intempéries : le brouillard, le vent et le relief brouillent les transmissions. Toutefois, les Jeep des groupes de reconnaissance sont bien parvenues à s'infiltrer, notamment à la faveur de l'obscurité, et à s'enfoncer en profondeur sur les arrières américains. La procédure pour s'immiscer dans les lignes ennemies était la suivante : suivre une colonne de panzers jusqu'à ce que celle-ci engage l'ennemi, puis, profitant de la confusion de la bataille, quitter la route principale et contourner la zone d'affrontement pour se retrouver à l'arrière des troupes américaines en retraite et se faire passer pour des GI également en repli. Cette méthode, dira Skorzeny, était très facile au tout début de l'offensive, quand une certaine confusion pouvait régner dans le camp américain. Certaines Jeep ont opéré différemment : les commandos ont tout simplement suivi des chemins secondaires à travers des zones boisées jusqu'à ce qu'ils se retrouvent derrière les lignes américaines, le front étant assez lâche en certains secteurs, davantage une suite de points d'appui qu'une ligne continue et densément occupée.

Le 18 décembre, dans le secteur nord du saillant des Ardennes où est engagée l'unité de Skorzeny, les Américains savent désormais que des Allemands opèrent sous leur uniforme au sein de leurs lignes. Au sud du front, au nord-est de Bastogne, l'US Army a vent de l'infiltration de nazis en tenues de GI dès le 16 décembre, lorsqu'un document est récupéré sur des Allemands non loin d'Ouren[14]. Près de Poteau, des commandos de Skorzeny, pourtant parfaitement équipés et correctement vêtus, se trahissent en commettant une erreur linguistique. Ils se présentent comme appartenant à l'« E *Company* ». Or, dans la cavalerie américaine, on n'emploie jamais le mot « *company* », mais celui de « *troop* ». Il s'ensuit une courte fusillade qui se conclut par la neutralisation des Allemands.

Une sorte de phobie du commando s'empare des Américains, contraints ainsi de consacrer des efforts pour démasquer les hommes de Skorzeny. Nul n'est à l'abri d'un soupçon. D'inévitables drames surviennent et de véritables GI tombent, fauchés par des tirs fratricides, à l'instar de deux infortunés soldats qui sont tués par une patrouille le 20 décembre. Le 2 janvier, un accrochage entre la 6th Armored Division et la 35th US Infantry Division se solde par deux tués et des blessés : les tankistes ont ouvert le feu sur leurs compatriotes, persuadés qu'il s'agissait d'Allemands habillés en soldats américains[15]. Un authentique officier américain aurait aussi goûté l'expérience d'une prison militaire pour avoir eu le malheur de porter des bottes d'officier allemand[16].

Si l'usage des mots de passe peut *a priori* sembler garantir la nationalité réelle d'un soldat portant l'uniforme américain, l'éventualité qu'un ennemi en prenne connaissance n'est pas à écarter, aussi prend-on l'habitude de soumettre les GI passant un contrôle à une série de questions portant sur des sujets considérés comme caractéristiques de la culture américaine ou que tout Américain est censé ne pas ignorer. Cet interrogatoire porte donc sur les stars de cinéma, la géographie des États-Unis, les personnages de bandes dessinées, le sport… Un autre expédient permettant de confondre un commando est de lui faire prononcer un mot difficile. Nul n'échappe à la vigilance des MP, l'autorité conférée par un grade n'exonérant personne de la scrupuleuse procédure d'investigation. Le général Omar Bradley, qui commande le 12th US Army Group, doit ainsi prouver son identité à trois reprises. Le moindre détail est scruté. Ainsi, Heinz Rohde, l'un des commandos de *Greif*, déplore-t-il que personne, au cours de la formation suivie à Grafenwöhr, ne leur a appris que les Jeep sont en général occupées par deux GI plutôt que trois et qu'elles roulent soit en pleins phares soit feux éteints, mais jamais avec des dispositifs de black-out comme il sied au sein de la Wehrmacht[17].

Un groupe de quatre faux GI est appréhendé par le sergent Hansen, un MP de faction sur la route principale longeant le canal Albert, juste avant Liège : les papiers sont trop neufs et trop propres à ses yeux et le capitaine qui lui tend ses documents lui apparaît bien trop poli pour un Américain, en prenant notamment soin d'ouvrir son livret militaire à la page exacte. Deux de ces commandos doivent pourtant sans doute parler l'américain à la perfection, puisqu'ils sont nés aux États-Unis. L'un des autres Allemands, le lieutenant Schilz, évoque le nom de Skorzeny et affirme que ce dernier a pour mission de tuer Eisenhower, ce qui ne semble que confirmer les rumeurs. Les quatre saboteurs sont jugés puis exécutés[18]. Le lendemain, des mesures de sécurité renforcées sont prises au GQG d'Eisenhower à Versailles. La conductrice – et maîtresse – du général, Kay Summersby, rapporte que la zone se mue en véritable forteresse, avec des blindés, personne n'étant autorisé à s'exposer en quittant le périmètre[19].

L'Angleterre et les États-Unis sont deux pays séparés par la même langue, les nuances de vocabulaire et d'expressions, outre l'accent, pouvant trahir la nationalité d'un locuteur anglo-saxon. Un état de fait pas suffisamment pris en compte par les commandos de Skorzeny. Un incident survenu à un groupe de l'Einheit *Stielau* le confirme. À court d'essence, un des faux GI commet l'erreur de demander du *petrol* à des soldats d'une unité de ravitaillement. Lorsque l'un de ceux-ci, dubitatif, s'enquiert d'où ils viennent, la Jeep des Allemands démarre en trombe pour mieux s'encastrer dans un camion. Une erreur majeure : dans l'US Army, on dit *gas* pour « essence », et non *petrol*[20]…

Le plan Greif *: un échec complet ?*

À compter du 19 décembre, il est devenu évident que l'effet de surprise est perdu et qu'il importe donc d'engager différemment les commandos, et ce d'autant plus qu'il apparaît également que la 6e Panzerarmee va éprouver les pires difficultés pour atteindre la Meuse, Anvers semblant alors

définitivement hors de portée (le port était de toute façon d'emblée un objectif bien chimérique et inatteignable). Skorzeny n'envoie donc désormais ses commandos dans les lignes américaines que pour mener de classiques reconnaissances pour localiser des positions adverses, des missions pour lesquelles les hommes peuvent de nouveau revêtir l'uniforme allemand.

Selon Skorzeny, seuls quarante-quatre soldats franchissent les lignes vêtus d'uniformes américains et à peine huit regagnent les lignes allemandes avant la fin de la bataille, à pied ou à bord de leurs Jeep. Un des chiffres officiels provenant des Américains avance le chiffre de dix-huit soldats allemands passés en cour martiale puis passés par les armes à Henri-Chapelle ou Huy (quinze selon certaines sources). Or, des années après les faits, Skorzeny soutient que seulement quatre de ses commandos ont été fusillés par les Américains. La différence ne peut provenir que de soldats allemands opérant au sein de diverses divisions sur le front et capturés lors de reconnaissance sous l'uniforme ennemi. Nombre de commandos sont abattus dans le feu de l'action et il est raisonnable d'estimer les pertes de l'Einheit *Stielau* au tiers des effectifs, *a minima*, Heinz Rohde affirmant que lorsque les survivants sont regroupés par Behr au nord de Saint-Vith, il n'est en mesure de constituer que trois équipes, ce qui supposerait des pertes se montant aux deux tiers[21].

Le groupe de commandos le plus célèbre est celui qui a été capturé au barrage routier d'Aywaille, au niveau du pont enjambant l'Amblève, le 17 décembre, car incapable de transmettre le mot de passe. Ces trois soldats allemands, Günther Billing, Wilhelm Schmidt et Manfred Pernass, ont réalisé leur progression à la faveur de la percée obtenue par le Kampfgruppe Peiper… Leur mission est de rapporter par radio l'état des ponts sur la Meuse et l'activité aux alentours. Jusqu'à ce poste de contrôle, leur progression est rapide. Ils se sont infiltrés sans difficultés puis ont parcouru 40 kilomètres en une demi-heure. Jugés à Henri-Chapelle par une

cour militaire de l'US Army, ils sont déclarés espions et, par conséquent, condamnés à mort. La sentence est exécutée le 23 décembre à l'aube. Les clichés sont passés à la postérité dans la mémoire de la bataille des Ardennes. La veille, on accède à une requête des trois hommes : entendre des hymnes de Noël chantés par des infirmières allemandes, elles aussi capturées.

Si les effets matériels de l'Einheit *Stielau* demeurent mesurés, la portée psychologique de *Greif* est autrement plus importante. Son impact réel se mesure par le chaos engendré par la crainte, nourrie par les forces américaines, d'avoir été infiltrées par nombre d'agents ennemis, chargés d'assassiner le général Eisenhower. La confusion qui s'empare de la 1st US Army est en effet telle que les GI voient des espions partout, en particulier le responsable des forces spéciales de la SS. Non sans exagérations, Skorzeny déclare : « On me voyait partout en France, ce qui n'était pas étonnant : ma photographie avait été distribuée à des milliers d'exemplaires. » Certes, la description n'est pas un chef-d'œuvre de ressemblance puisque un document de l'armée française daté du 28 décembre accorde à l'intéressé une taille d'à peine 1,74 mètre pour 99 kilogrammes[22] ! L'espionnite pousse à ce qu'« un demi-million d'Américains jouent au chat et à la souris dès qu'ils se rencontrent », écrit également avec excès le général Omar Bradley dans ses Mémoires, lui qui fut soumis à la question de soldats suspicieux (ou malicieux ?), s'en tirant à bien meilleur compte que certains de ses congénères qui durent subir des heures d'interrogatoires. Un résultat qui est sans nul doute resté ignoré des initiateurs de cette panique, les commandos de l'Einheit *Stielau*. Après guerre, les événements n'ont eu de cesse d'être enjolivés et de prendre des proportions démesurées. Ainsi, Skorzeny prétend que des rafles survinrent place de l'Opéra à Paris, au Café de la Paix, sur le fait de renseignements erronés, et que des officiers alliés qui avaient eu la mauvaise idée de s'y rendre ce jour-là furent arrêtés en dépit de leur véhémentes protestations[23].

La Panzerbrigade 150 face à son destin à Malmédy

La Panzerbrigade 150 prend position dans les Ardennes le 14 décembre, à proximité de Münstereifel. Les mouvements d'approche se réalisent systématiquement de nuit et, le jour, dûment camouflés, les véhicules (et les panzers en particulier), demeurent immobiles, cachés à la vue d'éventuelles reconnaissances alliées. Si les hommes de Skorzeny ne se déploient pas encore sur la ligne de front, ils n'ont pas davantage la permission de se rendre dans les villes de la zone. Skorzeny estime que le maintien de l'effet de surprise prime sur toute autre considération : il est bien plus important de dissimuler les mouvements des troupes que de trahir leur présence en menant des missions de reconnaissance qui seraient ainsi contre-productives. Il insiste de nouveau sur l'importance capitale de ne pas faire usage des armes lors de l'avancée sur l'objectif, faute de faire échouer toute l'opération. Skorzeny estime par ailleurs que sa brigade manque de puissance de feu pour soutenir un combat prolongé. Il sait en outre que ce n'est qu'une fois rendu sur l'objectif qu'il pourra décider de la meilleure manière de s'emparer des ponts et de les sécuriser. Il se rend au QG du 1er SS-Panzerkorps du général SS Priess, qui a été prévenu quelques jours plus tôt que des forces spéciales sous le commandement d'un mystérieux « Doktor Solar » opèreront dans son secteur avec priorité de mouvement absolue. Hermann Priess et ses hommes découvrent alors que le « Doktor Solar » n'est autre que Skorzeny.

L'offensive est lancée dans la nuit du 15 au 16 décembre. Les trois équipes de transmission de l'état-major de Skorzeny l'informent que les trois Kampfgruppen sont en place, derrière les forces blindées. Les rapports qui lui parviennent des événements survenant sur le front ne sont pas pour le rassurer. Au fil des heures, il apparaît qu'une lutte acharnée est engagée, mais que les affrontements n'ont nullement débouché sur la rupture du front et la percée attendues. Nonobstant l'échec de la préparation d'artillerie allemande et l'erreur, sur le front de la 6e Panzerarmee, d'avoir compté sur

des formations d'infanterie pour l'assaut initial, la solidité des forces américaines s'avère bien plus grande qu'anticipée, en particulier le long de la crête d'Elsenborn, sur le flanc nord de l'axe de l'offensive. Certes, la division *Hitlerjugend* est engagée en avance sur l'horaire pour débloquer une situation qui semble d'emblée bien compromise, mais sans que son intervention soit probante. Cet échec de la *Hitlerjugend* expose l'ensemble du flanc de la 6e Panzerarmee, notamment le Kampfgruppe Peiper de la 1re SS-Panzerdivision, ce qui ne sera pas sans conséquences sur la Panzerbrigade 150.

Les colonnes de Skorzeny ne s'ébranlent pas avant la fin de l'après-midi, suivant les traces des divisions chargées de la percée. Plus précisément, elles se placent juste à l'arrière des éléments de pointe des divisions d'assaut auxquelles chaque groupe est rattaché. Comme toutes les autres formations, les Kampfgruppen de Skorzeny pâtissent de l'encombrement des routes et sont englués dans des embouteillages monstres. Le Kampfgruppe Y de Scherf est bloqué sur un chemin congestionné, 10 kilomètres en arrière du Kampfgruppe Peiper. Or l'infiltration jusqu'à la Meuse n'est pas estimée réalisable au plus tard au deuxième jour de l'offensive, avant que le front allié puisse être renforcé s'il n'est pas percé rapidement : la vitesse et l'impérieuse nécessité que les hommes de Skorzeny parviennent sur leurs objectifs sans devoir combattre représentent des impératifs cardinaux. Les troupes dont dispose l'officier SS ne sont pas assez puissantes pour tenir seules longtemps les ponts dont elles seraient en mesure de prendre le contrôle. Les forces d'attaque du 1er SS-Panzerkorps ne doivent donc pas non plus être ralenties après que Skorzeny s'est infiltré derrière les lignes.

Hardieck est tué par l'explosion d'une mine et Fölkesam doit le remplacer au pied levé. Skorzeny se prive ainsi de la présence à l'état-major d'un second particulièrement compétent. Désireux d'en savoir davantage, il se rend en personne à Losheim, trajet qui s'effectue dans des conditions

épouvantables qui augurent très mal de la bataille en cours : les embouteillages sont si conséquents qu'il doit renoncer à son véhicule et effectuer une dizaine de kilomètres à pied. Arrivé à Losheim, il perçoit distinctement les échanges de tirs : le front n'est pas loin et le gain de terrain est des plus limités.

Certes, plus au sud, dans la zone où est intervenue le Kampfgruppe Peiper de la Leibstandarte *Adolf Hitler*, la situation laisse quelques espoirs. Skorzeny, qui n'est pas homme à renoncer au premier obstacle venu, espère encore que les panzers puissent percer dans la nuit et franchir le Hohes Venn. Il rassemble donc ses hommes et organise trois groupes chargés de s'infiltrer derrière les lignes ennemies et d'y réaliser les missions attendues. Leur tâche est également de reconnaître les itinéraires que devront suivre les trois groupes de combat de la Panzerbrigade. De retour au QG du 1er SS-Panzerkorps, Skorzeny, ivre de fatigue, s'écroule sur un matelas. Lorsqu'il est tiré de son sommeil au retour de son premier groupe de reconnaissance, les nouvelles qui parviennent à l'état-major du corps laissent place à l'espoir : la progression est encourageante. Skorzeny décide de mener de lui-même une mission d'éclairage dans le secteur de Manderfeld. Las, la congestion des voies de communication lui semble encore plus marquée que la veille. Il tente de se soustraire à ce fléau, qui grève sérieusement les capacités de succès de l'offensive, en opérant un demi-tour et en empruntant de petits chemins à peine praticables. Peine perdue : il ne fait, au village suivant, que retomber dans le chaos inextricable dont il a voulu s'affranchir. Poursuivant à pied, il fait à l'occasion office d'agent de circulation et n'a de cesse de pousser à l'imiter les officiers qui restent passivement dans leurs véhicules. Il rapporte qu'il emploie au besoin les grands moyens pour dégager une route obstruée par une remorque qui transporterait des V-1 en pièces détachées. Réquisitionnant les occupants des camions bloqués sur la route, il fait

basculer la remorque dans un lac : le passage est libre[24] ! Un récit à prendre avec précaution…

Ce 17 décembre, Peiper, dont l'unité multiplie les crimes de guerre, est en début d'après-midi à Ligneuville, à quelques kilomètres de Malmédy, et atteint Stavelot au crépuscule, manquant l'opportunité de bousculer le maigre cordon défensif américain qu'il pense plus important. Or il est isolé en avant du reste de l'armée, puisque les Américains reprennent Stavelot, outre le fait que les paras de l'opération *Stösser*, pas plus que la division *Hitlerjugend*, n'ont pu empêcher les renforts américains d'atteindre Malmédy : *in fine*, la 6e Panzerarmee se montre dans l'incapacité d'atteindre ses objectifs des deux premiers jours de l'offensive.

Si l'armée américaine est incontestablement surprise par l'ampleur de la contre-offensive lancée par Hitler, les GI s'accrochent au terrain et ne prennent nullement la fuite comme attendu. Skorzeny comprend d'emblée que l'intégralité du plan tombe à l'eau et que ses groupes de combat ne seront jamais en mesure d'atteindre les ponts de la Meuse. Il sait aussi que la surprise de *Greif* est éventée puisqu'un document diffusé par la 62e Volksgrenadier-Division évoquant cette opération spéciale a été saisi par la 7th Armoured Division. Cette note rédigée par l'état-major du 66e corps d'armée précise que des Allemands opèrent sous uniformes américains et fournit les signes de reconnaissance convenus afin de pouvoir identifier les commandos, de même que le trajet que ces derniers doivent suivre… Il se rend donc auprès de Dietrich, au QG de la 6e Panzerarmee, et demande que ses unités soient rassemblées et combattent côte à côte, en bloc, comme une Panzerbrigade quelconque. Il informe ses unités et leur donne l'ordre de bivouaquer et d'attendre de futures instructions.

La formation, rassemblée au sud de Malmédy, passe sous le commandement direct de Skorzeny. Il est engagé dans le secteur dévolu à la Leibstandarte *Adolf Hitler* du général Mohnke. L'avance de la division SS arrive au point mort. Son élément de tête, le Kampfgruppe Peiper, atteint

La Gleize et Stoumont mais demeure isolé. Dans son récit, Skorzeny s'assimile à la Leibstandarte *Adolf Hitler*, alors qu'il ne dépend que du 1er SS-Panzerkorps, sans doute pour s'associer, aux yeux du lecteur, aux succès éphémères remportés par Peiper, l'unité de la 6e Panzerarmee qui se sera enfoncée le plus loin au sein du dispositif ennemi.

Sa brigade doit s'emparer de Malmédy le 21 décembre[25] afin de sécuriser le flanc nord, outre qu'il s'agit d'un important carrefour routier, ce qui permettrait d'élargir sensiblement le corridor de la percée allemande et, assurément, de desserrer l'étau autour du Kampfgruppe Peiper. Skorzeny, qui prétend qu'on lui demande son avis pour accepter cet ordre, ce qui apparaît comme bien peu militaire, s'exécute. Il divise sa force d'assaut en ses trois composantes originelles et monte une attaque en tenaille : l'une abordant l'objectif par l'est, depuis Baugnez (le Kampfgruppe Y), l'autre (le Kampfgruppe Z) par le sud et l'ouest, depuis Ligneuville, le troisième groupe demeurant en réserve. Il n'y aura aucun effet de surprise : la veille, un de ses hommes est capturé et il s'est montré fort disert lors de son interrogatoire. Les assaillants devront procéder de nuit, de façon qu'une colonne de ravitaillement soit lancée au secours de Peiper au plus vite. Scherf s'insurge contre ce qu'il considère comme une ineptie : l'ennemi a déjà dû préparer ses plans de tir et s'inquiète de la possibilité d'acquérir des cibles en pleine obscurité. Skorzeny balaye les arguments d'une main. On résoudra chaque problème lorsqu'il surviendra, observe-t-il. La tâche sera donc d'autant plus ardue pour une force qui manque de puissance et handicapée par l'absence d'artillerie. Le fait que le haut commandement allemand ait confié une telle mission à une force aussi mal taillée pour la remplir illustre à quel point la situation est critique, voire désespérée, et que l'armée allemande manque singulièrement de ressources, à un moment où l'effort principal est consacré au secteur central d'*Herbstnebel*, celui de la 5e Panzerarmee, devant Bastogne et Saint-Vith.

L'attaque depuis l'est est stoppée dès le début. Elle débute prématurément, c'est-à-dire sans souci de coordination avec le Kampfgruppe Z car ce dernier prend du retard à se positionner et Skorzeny refuse d'accorder le moindre délai. Le Kampfgruppe Y se heurte au 1st Bn du 120th Infantry Regiment de la 30th Infantry Division. Un semi-chenillé saute sur des mines, projetant de l'équipement américain dans les branches des arbres, tandis que les fantassins sont dispersés dans la neige profonde qui recouvre désormais le champ de bataille. Quelques-uns sont capturés. L'un des Allemands tombés entre les mains des GI garde son aplomb et leur annonce que l'Allemagne va gagner la guerre, car elle « possède de nouvelles armes secrètes ». Lorsque l'aube point, trois Allemands, restés dissimulés dans une maison du carrefour après que leur automitrailleuse américaine M8 de prise eût été détruite, aperçoivent une Jeep abandonnée et, avec témérité, bondissent pour monter à bord et, non sans hardiesse, foncent vers les GI pour ramasser un blessé, au mépris des balles qui sifflent. Deux des Allemands sont tués ; les deux autres, capturés. Pilonné par l'artillerie, Scherf renonce et se retire avec ses hommes sur ses bases de départ, laissant onze carcasses de véhicules sur le terrain. Skorzeny aurait logiquement dû renoncer à ce que Fölkersam entre alors à son tour en lice, seul, sans soutien et sans bénéficier du moindre effet de surprise.

Le groupe venant depuis l'ouest attaque donc à son tour. Le Kampfgruppe Z du SS-Hauptsturmführer von Fölkersam porte son attaque sur la route de Falize. Une partie de sa colonne continue vers Malmédy. Le panzer de tête, un Panther grimé en *tank destroyer* M-10, saute sur une mine avant d'atteindre le pont de chemin de fer, les autres blindés étant pris à partie par des GI du 99th Infantry Bn. Si les Panzergrenadiers parviennent à atteindre le pied du talus de la voie ferrée, ils ne peuvent progresser davantage. Les assaillants sont décimés par les frappes meurtrières de l'artillerie, des tirs d'autant plus déroutants que les Américains usent d'obus à fusée de proximité, qui n'explosent pas à l'impact mais au-dessus du sol,

ce à quoi les soldats allemands ne sont nullement accoutumés. Après deux heures de combat, les Allemands se retirent, laissant le Panther crépiter dans l'obscurité qui précède l'aube. Lorsqu'une partie du Kampfgruppe Z a bifurqué vers Malmédy, la majeure partie de l'unité s'est dirigée vers le pont de la Warche, plus à l'ouest, où, à 4 h 30, il se heurte au 3rd Bn du 120th Infantry Regiment. Les panzers, dont le camouflage ne dupe personne, se révèlent aux défenseurs à la lueur des fusées éclairantes qui illuminent le ciel nocturne. Une poignée de GI, trente-trois en tout, coincés dans une bâtisse construite près du pont, tiennent fermement leur position en soumettant les hommes de Skorzeny à un feu nourri. Les assaillants ont traversé une zone humide très exposée, protégés seulement par le couvert de la nuit et du brouillard, avant qu'une fusée éclairante n'illumine le champ alors que les Américains sont encore distants de 500 mètres : un Allemand a par mégarde marché sur un des fils piégés tendus par les GI pour se prémunir de toute attaque surprise de la sorte. Un Panther s'approche et ouvre le feu à bout portant, pendant que les fantassins allemands criblent le bâtiment de balles. Le panzer est neutralisé par un tir audacieux au bazooka. Le soldat Currey récupère l'arme antichar, fait feu sur une maison occupée par les Allemands, puis, n'écoutant que son courage et son sens du devoir, parvient à s'attaquer à trois autres chars à l'aide de grenades à fusil antichars. Vers 10 h 30, le brouillard qui recouvrait le champ de bataille se dissipe et, le jour aidant, l'artillerie américaine est alors en mesure de donner toute sa puissance, ajustant ses tirs qui causent des dégâts sérieux dans les rangs de l'infortunée Panzerbrigade 150. Les Allemands ne parviennent pas à s'emparer de la maison qui ne compte plus que douze survivants en début d'après-midi. Deux d'entre eux réussissent à s'esquiver et, hors d'haleine, parviennent à Malmédy où… on les prend pour des Allemands ! Épuisés par leur course, l'un d'eux a eu en effet le malheur de déclarer « *Kamerad* » (ou « *comrad* » ?) comme il ne trouvait plus le mot de passe. Effet de

l'épuisement ? Quoi qu'il en soit, les soldats de Skorzeny n'arrivent pas à emporter la situation, à la grande consternation de leur chef. Vers 15 heures, les troupes se replient, sous la couverture des blindés. Un commandant de bord de Panther annonce à Skorzeny qu'il a atteint une position d'artillerie américaine, mais qu'il a ensuite été contraint de faire retraite.

Skorzeny voit enfin Fölkersam revenir vers les lignes allemandes, après s'être échiné en vain à s'emparer du pont enjambant la Wanne. Fölkersam boîte et ne peut se déplacer qu'avec l'aide d'un homme du service de santé. Il a subi la blessure la moins glorieuse qui soit pour un soldat : il a été touché au postérieur… Quant au responsable de l'opération *Greif*, qui ordonne un repli sur les hauteurs au sud de Malmédy, il manque d'y laisser sa vie puisqu'un éclat d'obus le frappe au visage, déjà marqué par les cicatrices de son passé d'escrimeur. Une blessure survenue alors qu'il est de retour du PC de la Leibstandarte *Adolf Hitler*, où il s'en est fallu de peu qu'il se trouve dans la caravane où venait de l'accueillir le chef d'état-major, puisque celle-ci est soufflée par une explosion juste après son départ. Blessé, Skorzeny refuse d'être évacué en Allemagne, jugeant que le sérieux de la situation générale exige qu'il demeure au front, avec ses hommes, mais le commandement effectif est assuré par Wulf (officiellement le 26 décembre). Cette blessure sera sans doute à l'origine d'une poussée de fièvre quelques jours plus tard.

Skorzeny déplore le temps perdu entre le moment de la reconnaissance initiale et celui de l'attaque : un intervalle mis à profit par l'ennemi pour renforcer et fortifier Malmédy. Or, en mettant au point son plan d'attaque du 21 décembre, Skorzeny s'est reposé sur le rapport du capitaine de corvette von Behr, établi le 17 décembre, soit quatre jours plus tôt : il ignore qu'un bataillon de fantassins, soutenus par le 823rd Tank Destroyers battalion, est venu entre-temps épauler la poignée de sapeurs jusque-là esseulés, sans parler des champs de mines qui ont été posés. Pis, pas moins de six bataillons d'artillerie américains se sont déployés dans le secteur, au

nord de Malmédy. L'assaut est aussi, selon ses dires, handicapé par l'absence d'artillerie de soutien, ce qui est vrai. Dès lors, les restes de la Panzerbrigade n'ont d'autre alternative que de se retrancher au sud de la ville, sur un front démesurément étendu sur 10 kilomètres, et entamer une guerre de position qui s'éternise plus d'une semaine. L'artillerie américaine malmène les retranchements, un danger inattendu survenant du ciel lorsqu'un V-1 en perdition s'écrase à une centaine de mètres de la maison qu'occupe Skorzeny, sans faire de victimes.

Les combats se poursuivent en effet. Le 22 décembre, vers 2 h 30, un half-track américain, phares allumés, suivi d'une colonne de blindés et de véhicules divers, s'engage dans le champ de mines à l'est de Malmédy, au niveau d'un barrage routier établi au nord de Géromont. Des hommes descendent des véhicules et commencent à déminer la zone. Un des GI du 120th Infantry Regiment, qui observe la scène, lance quelques rafales. Des protestations fusent, les occupants des véhicules clamant qu'ils sont des Américains, arguant du fait qu'ils n'auraient pas allumé les phares s'ils étaient allemands. Usant d'un stratagème peu subtil et qui ne fait que trahir la supercherie, l'Allemand invite l'Américain à le rejoindre en lui annonçant qu'il a avec lui quelques « jolies *Fraülein* »… La colonne est alors soumise aux tirs d'un bazooka, des mortiers et des pièces d'artillerie, réduisant à néant cette nouvelle tentative des hommes de Skorzeny. Le lendemain, 23 décembre, près de Malmédy, sept Allemands vêtus à l'américaine sont faits prisonniers alors qu'ils tentaient de franchir les lignes : ils prétendent être des observateurs d'artillerie, mais ils n'emportent pourtant aucun poste radio avec eux… Jugés, ils sont passés par les armes à Henri-Chapelle le 30 décembre. Le jour de Noël, Skorzeny reçoit enfin l'appoint de pièces d'artillerie, mais l'officier qui en a la charge, navré, l'informe qu'il ne dispose en tout et pour tout que d'à peine seize obus par pièce… La veille, huit lance-fusées Nebelwerfer seraient arrivés dans son secteur, mais dotés d'à peine vingt projectiles : une vraie misère (une

confusion entre les deux unités d'artillerie dans les souvenirs de Skorzeny ?). Un vif échange téléphonique entre Skorzeny et l'état-major de la 6e Panzerarmee ne résout pas cette pénurie. Pour stopper définitivement toute velléité de percée dans le secteur, éventualité désormais bien chimérique, les Américains procèdent à la destruction du pont sur la Wanne, ainsi que du pont de chemin de fer surplombant la route de la Falize, à l'entrée de Malmédy (il a fallu pour cela pas moins de 1 700 tonnes de TNT).

Le 28 décembre, les hommes de Skorzeny sont relevés. Le repli hors de la zone de front serait dû aux pertes continuelles subies en raison des frappes de l'artillerie américaine, mais il en va sans doute également de toute autre raison, à commencer par l'inutilité de maintenir la brigade sur cette position et son incapacité à s'emparer d'une localité qui a alors perdu une partie de son importance, l'aile nord du front américain dans les Ardennes étant désormais particulièrement solide. L'unité est transférée à Schlierbach puis, le 2 janvier, elle est retirée définitivement du secteur des Ardennes, puis est convoyée en train jusqu'à la base d'entraînement de Wahn, près de Cologne, où elle est dissoute, chaque composante rejoignant son unité-mère, sauf les SS, qui rejoignent Grafenwöhr où la dissolution doit être parachevée.

Skorzeny reconnaît des pertes totales se montant à 15 % des effectifs initiaux, en comptant les éléments non combattants laissés à l'arrière. Sur les 3 000 hommes dont il disposait, 450 ont été tués, blessés ou sont portés disparus. Outre des frappes de l'aviation alliée, la plupart d'entre eux ont été victimes de l'artillerie, ce qui est commun à l'ensemble des forces allemandes en 1944 à l'ouest.

Avec le recul, il apparaît évident que l'opération *Herbstnebel* ne pouvait réussir, bien qu'elle eût pu s'avérer davantage dangereuse et coûteuse pour les Alliés, en particulier si les forces d'assaut initiales s'étaient montrées plus déterminées et employées à meilleure escient. Si *Greif* avait été un

franc succès, l'affrontement se serait avéré autrement plus rude et préoccupant pour les Alliés, bien que le rapport de force semble assurer que l'issue finale n'aurait pas pu basculer à l'avantage des Allemands. Il n'a été évidemment à aucun moment envisagé par les Alliés d'évacuer en direction de l'Angleterre ! Skorzeny, une fois de plus, avance des contre-vérités et falsifie les faits quand il prête cette phrase au maréchal Montgomery : « La seule division de chars de réserve était en cours de débarquement, et il fut un moment question de la rembarquer. » Et de citer comme preuve à l'appui que le maréchal anglais se préparait alors à l'extrémité en citant le fameux message câblé à Churchill, informant ce dernier que « nous ne pouvons pas passer par Dunkerque, car les Allemands s'y trouvent toujours ». Skorzeny n'est visiblement pas sensible à l'humour anglais[26]…

Ce même mois de décembre, d'autres Anglais, en mission bien plus à l'est que les Ardennes belges, sont confrontés à d'autres membres des forces spéciales du Reich. Des soldats dépendant de l'Amt D (en l'occurrence des Slovaques, des Caucasiens et des Cosaques), désormais contrôlé par Skorzeny, opèrent en territoire tchécoslovaque au sein du Sonderkommando *Edelweiss*, sous la direction du major von Thun-Hohenstein. Ils mettent la main sur des agents américains de l'OSS et britanniques du SOE. Bien que portant l'uniforme, ces soldats alliés sont transférés au camp de concentration de Mauthausen. Un mois plus tard, le 23 janvier 1945, ils sont exécutés sur ordre exprès de Kaltenbrunner. Thun, que Skorzeny déteste pour ses origines aristocratiques, multiplie les actes cruels et barbares sur des civils sans défense. Skorzeny n'a certainement pas réfréné cette ardeur criminelle, mais il s'est opposé à ce que l'intéressé puisse être honoré par l'octroi d'une croix de chevalier de la croix de fer en arguant, à tort, que Thun avait épousé une femme d'ascendance juive. L'argument retenu reste révélateur de la mentalité de Skorzeny.

9
Ultimes missions pour un Troisième Reich agonisant

Combats conventionnels face à la ruée soviétique sur l'Oder

La veille du jour de l'An, convoqué au QG du Führer de Ziegenheim (entre Francfort-sur-le-Main et Cassel), Skorzeny retrouve la compagnie de Hitler, qui ne lui exprime aucune réprimande, pas plus qu'il ne semble moralement abattu par l'échec patent d'*Herbstnebel*. Le dictateur exprime au contraire sa sollicitude à l'égard de la blessure du colonel SS. Ce dernier est surpris par l'entrain du Führer, euphorique à l'idée de la nouvelle offensive qu'il s'apprête à lancer en Alsace, concurremment à une action majeure de la Luftwaffe contre les aérodromes alliés. Skorzeny, apparemment, n'y croit plus : comme beaucoup, à commencer indubitablement par Hitler lui-même, bien que ce dernier n'en dise mot ouvertement, l'évidence de la défaite qui se profile à plus ou moins brève échéance devient une réalité intangible. Certes, dans l'adversité, l'officier SS demeure loyal au Führer. La guerre est perdue, pense-t-il alors, mais aucunement Hitler, qui pourrait se soustraire à la capture : il faut songer à l'après-guerre, aux luttes futures… Pour l'heure, point de perspective d'opérations commandos.

Certes, l'action de ses soldats grimés en GI dans les Ardennes fait des émules. Girg reçoit l'ordre de former une unité blindée à partir de T-34

russes capturés, désignée 3e Kompanie Jagdverband Mitte, avec des équipages allemands ayant revêtu l'uniforme soviétique. Un raid au cœur de la Hongrie est planifié pour décembre 1944, au moment même où l'opération *Greif* est engagée à l'Ouest. La mission est annulée. Ce n'est que partie remise car, en janvier 1945, Girg est chargé d'infiltrer les lignes soviétiques en Prusse-Orientale, à la fois à des fins de reconnaissance et de sabotage. Parvenus à Dantzig, il est persuadé par le général Walter Weiss, le commandant de la 2e armée, d'intervenir plutôt en Silésie et en Pologne, où il semblerait que des forces allemandes combattent encore. Il acquiesce, sans même en référer à Skorzeny, son supérieur, et, le 1er février, s'infiltre au sein des lignes ennemies et mène un raid spectaculaire en profondeur sur un parcours dépassant les 1 000 kilomètres en semant la destruction. Le 15 mars, les trente-cinq survivants atteignent la forteresse assiégée de Colberg. Le commandant de la place, le SS Heinz Bertling, a peine à croire à leur récit et les soupçonne d'être des traîtres du Comité Allemagne Libre (qui regroupe des prisonniers allemands antinazis). Girg n'échappe au peloton d'exécution qu'à la faveur d'une ultime vérification auprès de Berlin qui clarifie la situation. Les commandos SS participent aux combats défensifs de la cité avant d'être exfiltrés par bateau à la fin de la bataille. Un beau fait d'armes.

Le 12 janvier 1945, à la demande expresse d'Eisenhower dont les troupes peinent dans les Ardennes, les Soviétiques déclenchent une offensive majeure à l'est, l'opération *Vistule-Oder*, qui brise définitivement l'Ostheer. Les forces allemandes, bousculées, refluent avec de lourdes pertes, tandis que des garnisons esseulées sont sacrifiées en tentant de résister dans d'hypothétiques « Festen Plätze », des forteresses illusoires qui tombent une à une, parfois non sans combats acharnés.

C'est dans ces circonstances dramatiques que les Jagdverbände de Skorzeny disparaissent un à un dans la fournaise de l'effondrement du Troisième Reich. Le précieux et talentueux Fölkersam lui-même, le héros

de Maïkop, serait tombé dans la nuit du 21 au 22 janvier 1945 (à moins que, selon un témoin, capturé, il ait été emmené à Moscou où il aurait survécu au moins jusqu'en 1949)[1]. Cette mort serait survenue en tentant de briser l'encerclement qui enferme le Jagdverband Ost dans la ville d'Hohensalza, l'unité ayant été enfermée dans la nasse après avoir reçu l'impossible mission d'assurer la couverture du repli de la Panzergrenadier-Division *Brandenburg*, incapable de secourir Lodz. À peine quinze hommes sur un effectif de 800 parviennent à atteindre les lignes allemandes. Certes, une équipe réussit à faire sauter un pont dans le secteur de Breslau, mais l'unité a cessé d'exister, si ce n'est ses ultimes reliquats, qui combattent jusqu'à la fin en Tchécoslovaquie. Skorzeny n'avait accédé qu'avec réticence à la demande formulée par Fölkersam d'assumer un commandement sur le terrain. S'il se trouve dans l'impossibilité de secourir son ancien collaborateur, Skorzeny, qui considérait Fölkersam comme un ami et un fidèle, organise l'évacuation de la famille de ce dernier depuis Posen.

Le 30 janvier, alors que la situation est préoccupante face à la déferlante soviétique, Skorzeny reçoit de Himmler – parachuté chef du groupe d'armées *Vistule* –, désormais responsable des destinées de l'aile gauche de l'Ostfront, l'ordre de reprendre la localité de Bad Freienwalde puis de constituer une tête de pont sur la rive orientale de l'Oder, à Schwedt, à une centaine de kilomètres au nord-ouest de Berlin. L'objet de la mission est sidérant : participer à la préparation d'une contre-offensive. Skorzeny et son entourage sont bien dubitatifs : comment espérer qu'un faible Kampfgruppe puisse s'acquitter de la mission qui lui échoie, outre que l'établissement d'une tête de pont semble pour le moins bien hasardeux et sans objet. Cela ne saurait surprendre : Hitler a nommé Himmler à un poste d'importance au grand dam des responsables de la Wehrmacht, le Reichsführer SS étant d'une incompétence notoire sur le plan militaire. Hans-Georg Eismann, par ailleurs l'unique officier d'état-major professionnel parmi ses subordonnés, s'avère particulièrement choqué par son amateurisme[2]. On est loin d'une

« mission spéciale ». De fait, l'intéressé considère que l'ordre reçu met un point final à sa « carrière de commando ». Ses hommes vont livrer à cet endroit un combat des plus classiques. Cette fois-ci, l'usage des armes est cardinal, *a contrario* des expériences vécues au Gran Sasso et à Budapest, lorsqu'il ne fallait ouvrir le feu qu'à la toute dernière extrêmité.

Ignorant que, la nuit même, puis le lendemain, les Russes franchissent l'Oder en deux secteurs de part et d'autre de Küstrin, Skorzeny, avec Hunke faisant office de chef d'état-major, rassemble son Kampfgruppe, qui comptera jusqu'à 15 000 hommes selon ses dires (ce ne sera pas le cas : il n'y aura jamais plus de 5 000 hommes à un moment donné), des effectifs nombreux à ce stade de la guerre, la force la plus importante que l'officier SS aura sous ses ordres. Ce dernier s'attèle à l'impossible tâche de rassembler et organiser cette force. Son unité de commandos est quelque peu exsangue. Il n'a pour l'heure, rassemblés à Friedenthal, guère que ses hommes du Jagdverband Mitte (renforcé par quarante-quatre tireurs d'élite commandés par le SS-Obersturmführer Willscher), ses paras SS et les hommes du Jagdverband Nordwest (inactif puisque sa zone – Scandinavie et Pays-Bas – n'est pas encore envahie), outre les quelques survivants des Ardennes (au nombre desquels le capitaine de corvette von Behr), soit le dixième de la force du Kampfgruppe. Friedenthal est presque déserté à son départ, Radl ne restant dans la base arrière qu'avec une poignée d'hommes, dont les spécialistes en sabotage.

Lançant deux compagnies de Fallschirmjäger en avant-garde, les 2 000 hommes du Kampfgruppe, la progression handicapée par le flot de réfugiés, parviennent à destination après un trajet éprouvant dans le froid hivernal sur des routes verglacées. Skorzeny découvre alors que Schweldt se trouve virtuellement à la merci d'un coup de force soviétique : aucune fortification, absence d'artillerie, une poignée de défenseurs de faible valeur sur le plan militaire (leur colonel, dopé à la morphine, est relevé par Skorzeny). Le fleuve et son canal étant gelés (la glace sera brisée par des

sapeurs pour redonner au fleuve sa capacité d'obstacle naturel), la situation semble compromise et désespérée avant même l'irruption de l'ennemi. Béotien en termes de positions fixes et de fortifications, Skorzeny s'en remet au major commandant le bataillon de pionniers présent dans la ville. C'est ainsi que la tête de pont demandée prend forme, sur trois lignes défensives, faites de points d'appui et de tranchées, établies en quatre jours de terrassement. Ses troupes sont renforcées par des égarés qui parviennent jusqu'à la ville au milieu du flux de réfugiés fuyant la soldatesque soviétique. Rassembler et rameuter les fuyards et les isolés est un procédé classique au sein de la Wehrmacht, Skorzeny ne faisant montre ici aucunement d'un procédé hétérodoxe, contrairement à ce qu'affirme Infield[3]. Il dispose de Fallschirmjäger de la Luftwaffe, mais aussi de combattants du Volkssturm, cette milice levée par Goebbels pour embrigader tous les hommes non appelés dans les rangs de la Wehrmacht et de la Waffen SS. Les paras, déployés à l'est du dispositif, font office d'unité retardatrice, tandis que le demi-cercle intérieur, seconde ligne de la tête de pont, est assuré par le Jagdverband Mitte, les flancs nord et sud étant pris en charge par les bataillons confiés à Skorzeny et complétés par ses soins. Il importe également de résoudre la pénurie d'artillerie et le manque d'armes lourdes. Face à l'hostilité des autorités militaires du secteur (il dépend, rappelons-le, du groupe d'armées *Vistule*, confrontées elles aussi à des insuffisances de tous ordres, il peut compter sur Georg Gerhard, le responsable du ravitaillement, qui met la main sur quinze pièces antichars Pak 40 de 75 mm découvertes abandonnées dans une usine de Schwedt, ainsi que sur un stock de MG 42 rapporté d'un dépôt sis à Francfort-sur-l'Oder. Des pièces de Flak renforcent bientôt ce dispositif précaire, à la suite d'un appel direct à Göring. Skorzeny, jamais avare d'idées, fait monter quelques canons sur des camions et des péniches, qui, en changeant sans cesse de positions, donneront l'illusion du nombre. Les civils, soucieux de conjurer la menace soviétique, mettent eux aussi la main à la pâte, qui en

participant aux travaux de terrassement, qui en édifiant des barricades dans les rues, qui en assurant le ravitaillement en vivres des combattants.

Le 4 février, alors que la menace se précise, Skorzeny reçoit ordre de récupérer d'importants documents dissimulés au cours de la retraite dans une forêt près de Bad Schönfliess, à l'est de ses positions. Un ordre qui lui semble insensé, d'autant qu'il ne s'agit guère plus que de papiers compromettants du parti. Ce faisant, accompagné de quatre hommes, soit Hunke et des anciens du raid du Gran Sasso, Skorzeny se retrouve derrière les lignes ennemies pour la seule et unique occasion de sa carrière de commando. La localité est déjà occupée par les Russes et il apparaît rapidement qu'ils sont sur le point de passer à l'attaque. Skorzeny, qui a emmené son berger allemand dans cette équipée, rebrousse chemin en emmenant deux femmes et leurs enfants, pour les soustraire aux Soviétiques, objets de toutes les frayeurs. C'est incontestablement avec une once de satisfaction qu'il informe Berlin, et donc en particulier Bormann (le commanditaire, qu'il méprise), qu'il n'a pas été en mesure d'accomplir sa mission…

L'attaque soviétique ne tarde pas à se matérialiser, mettant en exergue la faiblesse du dispositif de la tête de pont. Les paras SS se replient à la suite de la débandade du Volkssturm (mais nul doute qu'ils étaient eux-mêmes durement pressés), ce qui provoque la colère de Skorzeny, convaincu comme Hitler et Himmler de l'importance de ne céder le moindre arpent de terrain sous aucun prétexte et de lutter jusqu'à la mort et jusqu'au dernier homme. Le SS-Hauptsturmführer Milius, le chef du SS-Fallschirmjäger-Bataillon 600, n'épargne qu'à grandes difficultés la peine capitale au chef de compagnie qui s'est compromis. Le chef des commandos du Führer, exerçant un climat de terreur, révèle une fois de plus sa véritable personnalité en n'hésitant pas à faire exécuter des civils ainsi que des déserteurs. Kurt Flöter, le maire de la ville de Königsberg du Neumark (une localité de la tête de pont) en personne, qui commandait le Volkssturm, est

convaincu de désertion. Il est pendu à un pommier sur la place centrale de Schwedt. Ce faisant, Skorzeny outrepasse la procédure spéciale dévolue aux membres éminents du parti, d'autant plus que Flöter était un nazi de la première heure, mais Skorzeny n'en a cure.

Parmi les défenseurs, les tireurs d'élite de Willscher s'avèrent constituer une aide précieuse. Cette catégorie de combattants procède avec un mode opératoire qui lui est propre, fait de patience extrême et d'art de la dissimulation qui suppose une capacité à se fondre dans l'environnement. Redoutables et redoutés, ils mettent un point d'honneur à viser en priorité les officiers, dont la perte est la mieux à même de déstabiliser une unité combattante. Les tireurs d'élite dont dispose Skorzeny mettent à profit les blocs de glace charriés par le fleuve, autant d'îlots flottants sur lesquelles s'agglutinent branchages et végétaux de toutes sortes et que les snipers mettent à profit pour s'embusquer. Skorzeny est dithyrambique et emphatique : « J'estime que le succès de notre défense est dû, pour 25 % au moins, à ces tireurs d'élite[4]. »

Les positions du Kampfgruppe sont fragiles : deux T-34 parviennent à procéder à une incursion en profondeur jusqu'à quelques centaines de mètres du pont avant d'être neutralisés à coups de Panzerfaust. Pis, Skorzeny, qui n'aime rien d'autre que les commandements indépendants et la possibilité d'être en contact direct avec les plus hautes instances (en l'occurrence Himmler), a la déconvenue d'apprendre que son Kampfgruppe Schwedt, élevé au rang de division – sans en avoir les effectifs, une pratique récurrente au cours des derniers mois d'existence du Troisième Reich – est désormais subordonné à un Oderkorps commandé par le général Krappe, qui ne fait que bien peu de cas de sa personne, puisqu'il ne se fendra d'une visite à son QG qu'à une seule reprise. Ce corps déploie, sur le flanc droit de Skorzeny, une autre division, formée à partir de personnel issu de la Kriegsmarine.

Sur le front, Skorzeny s'emploie à préparer l'impossible : reprendre Königsberg du Neumark aux Soviétiques. Il faut d'abord parer au plus pressé et reprendre Grabow avec le soutien de quelques canons d'assaut Sturmgeschütze (absolument neufs : ils n'ont même pas bénéficié de leur livrée d'usine). Les Allemands parviennent à grand-peine à éjecter l'ennemi, non sans pertes, Skorzeny payant de sa personne au front. Les pertes s'accumulent dans les deux camps, mais seuls les Russes sont en mesure de les combler sans difficulté, tandis que les maigres moyens dont dispose Skorzeny s'amenuisent de jour en jour. Si Grabow est repris, Königsberg est hors de portée, tandis que ses supérieurs pestent contre la perte d'un autre point d'appui, celui de Nipperwiese, essentiel pour la liaison avec un Kampfgruppe établi plus au nord. Quand on lui demande si l'officier qui était en charge a été traduit en cour martiale ou fusillé, il rétorque par la négative (à moins qu'il ne daigne même pas répondre, selon une version de l'événement)[5], ajoutant qu'il n'en fera rien. Sur ces entrefaites, il est convoqué au GQG du groupe d'armées, auquel il se présente avec quatre heures de retard, estimant que la situation requérait qu'il demeure au front. Sa tenue négligée a le don de provoquer l'ire de Himmler, toujours tiré à quatre épingles. La rencontre est orageuse, mais Skorzeny, menacé de cour martiale, sait pertinemment que son statut de héros du Reich lui assure une quasi-impunité. La forte dose d'alcool, qu'il a ingurgitée pendant les deux heures d'attente infligées à dessein dans l'antichambre, lui procure le sentiment d'assurance qu'il ressent au cours de sa confrontation avec le Reichsführer. La position concédée à l'ennemi était intenable, explique-t-il à un Himmler redevenu calme, mais dont il critique l'outrecuidance de s'en prendre à un officier du front, alors que lui-même demeure dans le plus grand confort, ajoutant qu'il n'a reçu que des ordres insensés de la part du corps d'armées, mais aucun ravitaillement. Le chef suprême de la SS ravale sa superbe.

Krappe est finalement relevé du commandement du corps. Est-ce pour réjouir Skorzeny ? Aucunement, car Himmler nomme au poste un individu que Skorzeny méprise profondément : Erich von dem Bach-Zelevski, qu'il a croisé lors de l'opération *Panzerfaust* à Budapest. L'attitude de Bach-Zelevski ne facilite aucunement la vie de Skorzeny, bien au contraire. Mais, le 7 février, alors qu'il se trouve dans une cave à Grabow, ce dernier apprend à sa grande surprise qu'un hôte de marque l'attend au poste de commandement : Hermann Göring en personne s'est rendu sur le front (Karinhall, la demeure luxueuse du Reichsmarchall sise dans la Schorfheide, n'est guère éloignée). L'officier SS escorte le dauphin du Führer dans les lignes, distribuant schnaps et cigarettes aux artilleurs de Flak. Göring plaide auprès du Heeresgruppe Weichsel, donc Himmler, pour un renforcement de la tête de pont de Schwedt. S'il n'est pas entendu, 400 hommes de son nouveau bataillon de garde, sans aucune expérience du combat d'infanterie, parviennent à Skorzeny. 400 Waffen SS roumains le rejoignent aussi. Jamais avare pour se complimenter, Skorzeny prétend redresser le moral à cet assemblage hétéroclite de combattants.

Les combats se poursuivent avec intensité. Skorzeny éprouve à cet égard une fierté non feinte à l'endroit de ses hommes, tout en admettant le courage dont font preuve les Soviétiques, dont il pense, de façon bien erronée et présomptueuse, perturber les préparatifs offensifs par ses « attaques limitées ». Ses snipers, opérant avec audace dans le no man's land, se montrent particulièrement redoutables. Pourtant, il est leurré par un adversaire qui ne considère les opérations menées devant Schwedt autrement que comme des feintes. Lorsque l'offensive soviétique finale est lancée en avril, Joukov frappe bien au sud de la tête de pont, une autre offensive survenant au nord. À l'instar de l'unité de Fölkeram, le Jagdverband Nordwest et le SS-Fallschirmjäger-Bataillon 600 disparaissent sous le rouleau compresseur soviétique lors de l'opération *Vistule-Oder*. Les commandos et les paras de Skorzeny ont donc été employés comme de

simples contingents de fantassins sur la ligne de front, amalgamés à des entités plus larges. Le sacrifice fut vain, bien qu'il privât les Soviétiques d'une zone de franchissement évidente sur l'Oder. De son côté, Himmler a déclenché le 16 février l'une des dernières contre-offensives allemandes de la guerre, l'opération *Sonnenwende*, qui ne débouche sur aucun résultat tangible : la cause est entendue.

Intermède berlinois puis de nouveau face aux Américains

Le 28 février, cependant, Otto Skorzeny reçoit l'ordre de se présenter à Berlin. Il n'a eu de cesse de demander une nouvelle affectation. S'agit-il de tenir un rôle dans la défense de la capitale du Reich, menacée à plus ou moins brève échéance ? La BBC s'en fait l'écho, affirmant que l'officier SS, « promu major général » est devenu « l'homme le plus puissant dans la capitale allemande ». La presse alliée n'est pas en reste puisque le *Daily Mail* annonce qu'un « nouveau dictateur se trouve à Berlin », « l'homme qui a sauvé Mussolini », chargé de liquider les opposants par dizaines de milliers. L'intéressé, orgueilleux et prompt à se montrer hâbleur, affirmera dans ses souvenirs couchés par écrit après la guerre qu'il a appris que Jodl avait en effet eu l'intention de lui confier « la direction générale de la défense de Berlin ». On se demande bien pourquoi un commandement de cette importance eût pu échoir à cet officier de second rang au sein de la hiérarchie.

La réalité est plus prosaïque : Skorzeny a été limogé sur ordre de Himmler, vraisemblablement à l'instigation de Bach-Zelevski. Ce faisant, Skorzeny perd le contrôle effectif de ses commandos et de ses paras. Il ne parvient à extraire qu'une partie de ses forces – 250 hommes du Jagdverband Mitte – qu'avec difficulté et seulement à force d'insistance, et ce pas moins d'un mois plus tard. L'unité de paras SS, transférée à Zehenden, une autre tête de pont sise plus au sud, a virtuellement disparu. Elle est reconstituée mais sert désormais en dehors du giron de Skorzeny.

Les Jagdverbände Mitte, Südost et Südwest sont plus chanceux puisqu'ils déposeront les armes devant les Alliés à Linz. Ils avaient pourtant ordre de mettre en place et d'organiser une nouvelle forme de résistance dont est chargé Otto Skorzeny, décidément l'homme des opérations spéciales décidées par Hitler et son entourage.

Il renoue quelque peu avec les opérations spéciales de type commando lorsque, à la suite de la saisie intacte du pont de Remagen sur le Rhin par la 1re armée américaine, des hommes-grenouilles sont envoyés en mission pour neutraliser les voies de passage américaines. Le K-Verband, comme on l'a évoqué, est chargé de cette mission, mais Alfred Jodl commet l'erreur de retarder l'opération de plusieurs jours – et donc de laisser tout loisir à davantage de GI de renforcer la tête de pont – le temps nécessaire pour que le SS-Jagdeinsatz-Donau dirigé par le SS-Untersturmführer Walter Schreiber, l'unité d'hommes-grenouilles de Skorzeny, soit transféré depuis Vienne. Le capitaine Wimmel mène un commando de douze nageurs remorquant de nuit quatre mines-torpilles soutenues par des caissons faisant office de flotteurs[6]. Ils ne parviennent qu'à faire exploser quelques charges sur les piles du pont, n'interrompant le trafic que pour vingt-quatre heures : prévoyant, le génie allié lance un pont du génie – puis d'autres – pour s'assurer d'un point de passage, démontrant ainsi l'inanité de la tentative allemande. Le raid se solde uniquement par trois blessés, sauvés par leurs camarades qui les ramènent sur la berge quelques kilomètres plus loin, tous au bord d'un épuisement complet. Le pont Ludendorff de Remagen, fragilisé par l'explosion, s'effondre de lui-même le 17 mars. Les SS ciblent alors deux ponts flottants quelques kilomètres plus loin. Skorzeny se charge en personne de mener une attaque de diversion, pour faciliter la manœuvre de Schreiber et de ses hommes-grenouilles. L'opération s'avère être un échec complet : les nageurs sont détectés par les rayons CDL (Canal Defense Lights). Certains sont blessés ou transis de froid ; les autres, épuisés, sont capturés[7].

À son retour à Berlin, Jodl lui apprend que le Führer ne le recevra pas, car Eva Braun est de retour dans la capitale du Reich. La compagne du dictateur, que ce dernier désirait mettre à l'abri à Berchtesgaden, a décidé de partager le sort de son amant et rester à ses côtés à Berlin, jusqu'à l'ultime fin. Quant à Skorzeny, il est sommé de retourner à Friedenthal. Avant de prendre congé, il demande à Jodl la date à laquelle Hitler compte se mettre hors d'atteinte en Bavière, mais le chef d'état-major de l'OKW donne une réponse évasive, affirmant ignorer les intentions du Führer. Skorzeny aurait enjoint Jodl de lui rappeler que le temps presse.

Le projet chimérique du Werwolf

Skorzeny se voit confier deux missions d'importance. Il s'agit de participer à la constitution d'une poche de résistance dans ce qui sera communément appelé le « réduit alpin » et également de mettre sur pied, au sein des zones occupées par les Alliés, d'unités de résistance clandestine destinées à instaurer un climat d'insécurité et de chaos sur les arrières : le *Werwolf* (« loup-garou »). L'idée de lever cette unité formée de fanatiques – des adolescents de la Hitlerjugend et de la Bund Deutscher Mädel (son pendant pour les jeunes filles) – remonte à septembre 1944 et émane de Himmler, qui en confie la mission à Hans-Adolf Prützmann, qui s'est distingué par sa brutalité dans l'extermination des juifs et dans sa lutte face aux partisans sur le front de l'Est. L'individu a des centaines de milliers de morts civils sur la conscience, mais il n'en est nullement perturbé. Le projet prévoit de mettre en place de petits groupes – de trois à six partisans – encadrés par un membre de la Wehrmacht ou de la Waffen SS. À ce moment-là, Skorzeny considère cette nouvelle organisation comme une sorte de rivale de sa propre unité, mais lui étant inférieure à tout point de vue : expérience, ressources, professionnalisme, etc. Les recrues, toutes des volontaires, il convient de le préciser, sont entraînées pour leur tâche dès l'automne 1944, avec l'aide entre autres de Skorzeny, qui certes ne

collabore que de loin, car trop accaparé par ses missions, mais accueille la formation dans l'école de commandos de Neustrelitz. Ces jeunes gens apprennent l'art du sabotage de tout type de cibles (militaires comme civiles, y compris industrielles), le maniement des armes et celui des explosifs, mais aussi l'utilisation d'un poste de radio. On leur inculque les rudiments de la guérilla, ainsi que la manière de procéder à un assassinat… Le *modus operandi* général favorise donc les raids nocturnes et l'entraînement est donc orienté à cet effet. La guerre clandestine sera aussi affaire de propagande : on les forme donc également à l'impression de tracts. Les partisans devront également s'en prendre aux « défaitistes » allemands, autrement dit ceux qui s'accommoderont de la défaite. La mesure vise à se prémunir de toute cohabitation avec l'ennemi et pousser l'ensemble des Allemands contre les envahisseurs. Ces derniers, raisonne Himmler, seront contraints de faire respecter l'ordre en multipliant les représailles contre les populations. Le chef des SS pense qu'à terme les Alliés, de guerre lasse et sur pressions politiques, se retireraient des zones occupées et laisseraient les Allemands affronter les Soviétiques[8]. On peut difficilement imaginer espoir plus chimérique…

Skorzeny se rend compte de l'enthousiasme pour le moins mitigé de nombre de candidats au *Werwolf*, ce qui, outre le manque de matériels et d'armes, ainsi qu'une piètre compréhension par ces jeunes de l'importance de leur rôle, biaise largement l'efficacité de l'opération avant même qu'elle ne soit effective. Si 5 000 adolescents dûment sélectionnés suivent la formation exigeante menée dans une discipline confinant au sadisme, les Allemands n'entendent nullement résister jusqu'au bout et poursuivre la lutte : le projet *Werwolf* est mort-né. Il n'y aura guère que quelques actions, entreprises par des individus isolés, qui prennent seuls l'initiative d'actes hostiles contre les Alliés. Le bourgmestre d'Aix-la-Chapelle, Franz Oppenhoff, est assassiné de la sorte le 25 mars 1945 par trois *Werwolf* (opération *Karnival*)[9], l'activité étant plus marquée à l'est, face aux

Soviétiques. Dans ses Mémoires, le chef de commandos de Hitler prend acte de l'échec complet de *Werwolf*. Mais sa sincérité est-elle feinte quand il affirme que « tout Allemand raisonnable ne peut que s'en réjouir. Il est très heureux que l'on puisse classer *Werwolf* parmi les opérations imaginaires[10] » ?

Le « réduit alpin » est-il réalisable ?

Plus que le *Werwolf*, la grande crainte des Alliés est la constitution d'une dernière « redoute nationale » dans les Alpes, ou « réduit alpin », où Hitler et ses fanatiques se battraient jusqu'à la fin, prolongeant inutilement la guerre dans l'espoir chimérique d'un bouleversement des alliances et de l'entrée en lice d'« armes miracles ». L'ultime bataille devait donc y avoir lieu, les défenseurs soudés autour de leur Führer, menant une lutte fanatique, toujours avec l'idée illusoire de parvenir à un renversement d'alliance au détriment de l'Union soviétique. L'idée de la possibilité d'une « redoute nationale » de jusqu'au-boutistes dans les Alpes persiste au SHAEF (le haut commandement allié à l'Ouest, dirigé par l'Américain Eisenhower) et au sein de l'OSS et a une influence sur les objectifs assignés aux armées américaines, bien que des généraux comme George Patton n'y voient que des élucubrations. De fait, ce plan défensif ne pourrait que provoquer l'ire d'un dictateur ne jurant que par l'offensive. Toutefois, une remarquable campagne de désinformation est orchestrée par Himmler et Goebbels et celle-ci porte ses fruits : le 25 mars, un rapport de la 7^{e} armée américaine affirme que des « sources fiables » précisent que Himmler a ordonné de concentrer dans le « réduit alpin » des provisions pour 100 000 hommes, la défense devant y être menée par quatre-vingts unités d'élite de 1 000 à 4 000 hommes, équipés d'armes dernier cri[11]. Des informations semblant corroborer ces craintes – mais jamais confirmées – arrivent tous les jours au SHAEF… L'état-major allié est d'autant plus alarmé à la perspective d'être confronté à un solide îlot de résistance que ce

dernier serait *a priori* constitué de SS, considérés comme des jusqu'au-boutistes bien plus redoutés que les soldats de la Wehrmacht, qui vont bientôt offrir globalement de moins en moins de résistance.

Certains, à l'instar de Kaltenbrunner, semblent cependant bien désireux de poursuivre le combat depuis cette redoute. Skorzeny est directement impliqué dans ce projet chimérique, celui d'ériger en forteresse imprenable les massifs montagneux du Tyrol. L'OSS abonde en ce sens, la réputation de ce fidèle de Hitler poussant les services de renseignement américains à lui attribuer un rôle dans cet ultime affrontement : « Otto Skorzeny, avec ses unités spéciales bien entraînées, semble être le chef le plus approprié aux techniques de sabotage et de subversion envisagées pour le réduit alpin[12]. »

L'officier SS reçoit ainsi ordre de transférer son état-major dans les Alpes, où il devrait participer au dernier carré qui prolongera la résistance. C'est à cette occasion qu'il aurait croisé une dernière fois le dictateur nazi, notant, comme beaucoup d'autres, à quel point l'apparence de ce dernier, devenu semblable à un vieillard, l'horrifia. Hitler l'informe qu'il lui octroie les feuilles de chêne à sa croix de chevalier, le remerciant une ultime fois pour tout ce qu'il a accompli sur le front de l'Est. La cérémonie de remise de la décoration n'aura jamais lieu : les deux hommes ne vont pas se revoir.

Aucun ordre conservé de l'OKW ne donne le moindre indice de la mission qui échut à Skorzeny[13]. Ordre lui est donné, le 30 mars 1945, de transférer son état-major à l'intérieur du « réduit alpin ». Radl rapportera que son supérieur conçoit un plan mettant en œuvre cinq ou six groupes, forts de 400 à 500 hommes chacun, chargés de soutenir les forces de la Wehrmacht dans la défense des principaux cols. Il s'attèle d'autant plus à sa tâche qu'il ignore encore que ni Hitler ni l'OKW ne rejoindront ce « réduit alpin » qui ne reste qu'un vœu pieux dans l'esprit de certains dirigeants. Déterminé à obéir jusqu'au bout, il n'a que mépris pour ceux qui ne rallient pas cet ultime bastion, les considérant comme rien de plus que de la « merde », ainsi qu'il l'exprime à Schellenberg dont il conspue le

défaitisme, Schellenberg qui décide alors de ne plus faire cas de cet encombrant collaborateur.

Skorzeny prend donc la route du sud, qui le conduit à Hof, puis à Linz, où il doit rassembler les restes de ses Jagdverbände, qui, on l'a vu, seront presque tous annihilés avant de parvenir jusqu'à lui. Il reçoit pour consigne de se mettre en relation avec le redoutable Ferdinand Schörner, le responsable du Heeresgruppe Mitte, alors déployé en Tchécoslovaquie, un officier rude qui partage avec Skorzeny son fanatisme nazi et sa brutalité. La rencontre survient le 10 avril. Le maréchal allemand exprime son souhait que des ponts routiers soient détruits par des raids de commandos sur les arrières des Russes. Deux opérations seront menées à bien, les ultimes menées par ses hommes dans l'esprit « Brandenburg ». Pour ce faire, Skorzeny dispose du Jagdverband Ost reconstitué avec des Russes, sous la direction d'un ancien Brandebourgeois balte, le SS-Sturmbannführer Auch.

Le chef des commandos SS se rend ensuite à Vienne, où il espère établir la liaison avec le Jagdeinsatz Donau (qui avait déployé ses hommes-grenouilles contre le pont de Remagen) et le Jagdverband Südost, basé à Krems, à l'ouest de la ville. Il se doute que ses hommes ont déjà quitté la zone, mais sa motivation première est sans doute la présence sur place de sa famille, qui n'a peut-être pas encore évacué. Il prétend en outre que Jodl lui a enjoint d'informer régulièrement l'OKW de la situation en cours sur cette partie du front[14], comme si aucun des généraux en responsabilité au sud n'était doté de moyens de communications à même de répondre à cette exigence…

Toujours prompt à se mettre en avant dans une posture avantageuse, pour ne pas dire chevaleresque, il rapporte le fait qu'il aurait contraint un convoi de charrettes à délester les attelages du superficiel embarqué – y compris une ravissante jeune fille – au profit de blessés étendus sur le bas-côté, contraignant ainsi les équipages qu'il considère comme de lâches

fuyards à poursuivre leur chemin à pied, non sans avoir vertement interpellé l'adjudant qui dirigeait le convoi. À Vienne, la vision qui s'offre à Skorzeny et à son adjudant, Wilhelm Gallent, ainsi qu'au chauffeur, Anton Gföller (un ancien du Gran Sasso), est dantesque : les bâtiments sont la proie des flammes, tandis que la canonnade annonce la proximité des Soviétiques qui ne pourront plus être contenus fort longtemps. Vienne, théâtre des premiers « exploits » de Skorzeny pour la cause nazie, va bientôt sombrer dans le chaos et la destruction. Il s'agit aussi pour le SS autrichien de placer ses proches en lieu sûr, à l'abri des Soviétiques tant redoutés, alors que le piège se referme autour de l'ancienne capitale habsbourgeoise. Il apprend que sa mère, sa femme et sa fille sont parvenues à fuir, mais les maisons familiales ne sont plus que ruines, à l'exception notable de la sienne, où il récupère quelques armes de chasse… Quant à ses hommes des Jagdverbände, ils ont été contraints de quitter leurs quartiers sur la pression des événements. Pourtant, à la Hofburg, le commandant de la place, qui n'est autre que Baldur von Schirach, l'ancien responsable de la Hitlerjugend, alors à l'abri dans un bunker (dont le décorum s'apparente à un salon du XVIII^{e} siècle…) donne l'impression à Skorzeny d'un homme déconnecté de la réalité, s'illusionnant sur la capacité réelle des forces mises à sa disposition, alors que les Soviétiques seraient en train de s'infiltrer dans les faubourgs. Le 11 avril, Skorzeny, indigné par l'irresponsabilité de Schirach, retraverse le Danube et quitte sa ville natale, sans avoir été en mesure de prendre contact avec ses hommes. À l'en croire, il s'est trouvé, au cours de ce bref séjour viennois, à plusieurs reprises à deux doigts de tomber sur des soldats ennemis, sans défenseurs allemands pour s'interposer, et il aurait franchi les lignes ennemies sans le savoir… mais son récit laisse songeur.

Le lendemain, s'étant frayé avec difficulté un chemin parmi le flot des réfugiés, il assiste à une réunion organisée par August Eigruber, le Gauleiter de Haute-Autriche, qui y règne en véritable autocrate, un criminel avéré qui a sévi plus particulièrement au camp de concentration de Mauthausen.

Parmi les présents, Kaltenbrunner, plénipotentiaire de Himmler en Autriche à partir du 18 avril, et Winkelmann. La décision de mettre sur pied une Streifendienst, soit « un service de patrouille », pour rassembler les déserteurs et les isolés, serait la sienne, affirme un Skorzeny qui aurait en tête de mener une lutte acharnée, étant entendu selon lui que le bolchevisme constitue un adversaire mortel et qu'il faut se battre jusqu'à ce que les Alliés occidentaux entendent raison.

Le lieutenant-colonel SS s'attèle à regrouper ce qui reste de ses Jagdverbände afin de constituer une nouvelle entité : son Streifendienst se mue en Schutzkorps Alpenland. La nouvelle mission s'accompagne d'une promotion : le 20 avril, Skorzeny accède au rang de SS-Standartenführer, soit colonel. 250 survivants du Jagdverband Mitte, accompagné de Radl, rejoignent Achthal, à l'ouest de Salzbourg. 500 hommes des forces spéciales devaient être rassemblés, mais seuls 200 demeurent dans le giron de la nouvelle formation. Skorzeny espère que ses commandos constitueront le noyau d'une force non conventionnelle de 3 000 combattants. Il se heurte aussi parfois à un manque flagrant de coopération. L'enthousiasme et la volonté de poursuivre la lutte font défaut chez de nombreux états-majors, las d'une guerre qui n'en veut plus finir.

Toutefois, bien qu'il échafaude aussi des plans pour mener une guérilla, il se rend peu à peu à l'évidence : le « réduit alpin », d'où il pensait mener une lutte conventionnelle avec des troupes bénéficiant d'un terrain extrêmement favorable, n'est qu'une vue de l'esprit, un projet sans consistance ayant à peine bénéficié d'une véritable ébauche de mise en place, la rapidité de l'effondrement du front de l'Ouest et les percées en profondeur des Alliés ayant pris de court les autorités allemandes. Kaltenbrunner est dépassé par les événements. Skorzeny doit donc improviser dans l'urgence. Il organise sa troupe en au moins huit sections fortes chacune de vingt à cinquante hommes, dispersés sur les hauteurs, mais dont la direction est centralisée depuis un poste de commandement

établi dans un petit village, Annaberg. Il ne s'entoure que d'un état-major réduit incluant Radl et Hunke. Il se sépare du personnel féminin encore présent dans son entourage, mais aussi de l'actrice Marianne Simon, sans aucun doute sa maîtresse du moment. Il use aussi d'un train qu'il a loué à la Deutsche Reichsbahn dès le début du mois de mars, une anticipation qui lui procure à la fois une certaine mobilité, mais aussi une relative sécurité, puisqu'une base fixe peut être plus facilement la cible d'une attaque (certes, les mitraillages de convois ferroviaires sont aussi légion dans le Troisième Reich aux abois, mais la région dispose de nombreux tunnels).

La défaite du Troisième Reich est consommée

Pour financer la guérilla qui s'annonce, Kaltenbrunner fait procéder à un transfert de fonds non négligeable : l'équivalent de pas moins de 23 millions de marks-or – issus des pillages auxquels ont procédé les SS – pour lesquels le SS-Standartenführer Spacil reçoit l'ordre de déterminer des caches sûres en Autriche[15]. Kaltenbrunner, qui sait pertinemment qu'il sera poursuivi pour crimes de guerre, envisage une tout autre destination pour cette somme faramineuse : il s'agit de constituer un atout dans de futures négociations avec les Alliés. Les fruits des rapines des autres dignitaires – Göring, Ribbentrop, Bormann… – prennent également la direction de la Bavière et du Tyrol. La répartition du magot s'effectue de façon quelque peu anarchique, mais Skorzeny parvient à obtenir 2 millions de marks, en partie sous forme de diamants ou de dollars. Cette somme, sur ordre de Spacil, doit être remise en mains propres par un certain Schuler, mais, quand bien même ce dernier affirme avoir procédé à la remise de l'argent, Radl, qui se déplace jusqu'au bureau de Spacil, déclare n'avoir rien perçu. Radl repart *a priori* avec différentes devises, dont 5 millions de Reichsmarks et 50 000 francs-or, mais nul ne sut jamais ce qui advint de ces sommes. Ce genre de récit a été ensuite indubitablement de nature à créer des fantasmes sur les trésors cachés du Troisième Reich et l'« or des

nazis », même si nombre de caches seront découvertes, dont les trésors de la Reichsbank, à proximité de Garmisch-Partenkirchen. Soulignons que, dans ses souvenirs, Skorzeny rapporte qu'il éconduit deux envoyés de Walter Funk, ministre des Finances du Reich mais aussi président de la Reichsbank, qui seraient venus le solliciter de prendre en charge le trésor de cette dernière, requête qui se serait soldée par une fin de non-recevoir : « Je leur avais fait comprendre, avec toute la courtoisie nécessaire, que je n'étais pas un gardien de coffre-fort, mais un soldat et qu'ils se trompaient d'adresse[16]. » On rapporte également, chose invérifiable, que Skorzeny aurait facilité l'écoulement des avoirs d'industriels et d'hommes d'affaires en direction de pays aussi divers que l'Espagne, le Portugal, la Turquie et l'Argentine, et ce pour le plus grand bénéfice d'entreprises qui craignent de perdre leurs capitaux avec l'effondrement du Reich, mais aussi dans l'intérêt de l'Allemagne d'après-guerre. Reinhard Gehlen[17], le responsable du Fremde Heer Ost, à savoir le service de renseignement sur les forces ennemies sur le front de l'Est, sachant la partie perdue, est déterminé à faire disparaître la majeure partie des dossiers de son service, mis à part les documents jugés les plus importants qui doivent être conservés sous forme de microfilms. Il aurait lui aussi porté son choix sur Skorzeny pour les soustraire à l'ennemi et les dissimuler, en l'occurrence en Bavière. L'après-guerre et la rivalité attendue entre les Alliés occidentaux et les Soviétiques sous-tendent ces manœuvres : la cession de ces microfilms pourrait faire l'objet de négociations avec les Américains, qui ne manqueront pas d'être intéressés par cette moisson de renseignements concernant l'Union soviétique.

Le 24 avril, Kaltenbrunner est engagé dans une conversation avec Skorzeny dans un hôtel de Salzbourg lorsqu'une nouvelle stupéfiante est portée à leur connaissance : Himmler a de sa propre initiative entamé des négociations avec les Alliés. Kaltenbrunner saisit l'occasion pour se débarrasser de Schellenberg, qu'il associe à cette entreprise confinant à la

trahison. Ce dernier et le Reichsführer étant désormais *persona non grata* – Hitler, en furie, destitue Himmler –, il convient de s'en démarquer. En cette fin de guerre, chaque dirigeant nazi joue sa propre partition. Kaltenbrunner s'illusionne dans le rôle qu'il pourrait tenir dans une Autriche libre de l'après-guerre, mais ne s'en ouvre pas à Skorzeny, considéré comme un mégalomane fanatique et incontrôlable, et ce d'autant plus que la structure du Troisième Reich étant en pleine déliquescence, toute forme de hiérarchie est en passe de s'effondre, laissant presque Skorzeny libre d'opérer à sa guise.

Une atmosphère de fin du monde recouvre alors l'Allemagne. Un événement ne fait qu'accentuer cette impression : le 30 avril, lorsque Skorzeny apprend que son Führer, auquel il n'a cessé de vouer une fidélité de tous les instants, est tombé face aux Soviétiques, il est anéanti. Ses hommes, à cette annonce, entonnent, en parfaits fanatiques et partisans du dictateur, l'antienne des soldats allemands lorsqu'ils perdent l'un des leurs : « *Ich hatte einen Kameraden* ». Le projet de « réduit alpin » perd toute raison d'être. La lutte a-t-elle même encore un sens ? Skorzeny poursuit son devoir de soldat, obéissant au nouveau président du Troisième Reich, l'amiral Karl Dönitz, ainsi qu'au commandant du Heeresgruppe Süd, le général Rendulic. Le 3 mai, ce dernier lui enjoint d'assurer la sécurité du flanc sud du Tyrol : la nouvelle de la reddition des forces allemandes en Italie constitue en effet une surprise non anticipée. Cette ultime mission n'aura pas de suite.

Le 7 mai, la capitulation de l'armée allemande à Reims signifie la fin de la guerre en Europe et la défaite définitive du Reich. Skorzeny, obéissant, décide de déposer les armes. Il a certes envisagé un moment d'entrer en résistance dans la clandestinité, mais on lui fait remarquer que sa silhouette et sa balafre l'empêchent de procéder de la sorte, alors même qu'il est recherché par les autorités alliées, des affiches le représentant ayant été diffusées, portant la mention « *Wanted* » dans la plus pure tradition du Far

West. Il est alors réfugié dans un chalet d'altitude (Theodor Körner Hütte), au-dessus de la vallée de Radstadt, dans un cadre alpestre particulièrement bucolique, goûtant encore quelques jours avec insouciance les plaisirs de la liberté dans une nature d'une exceptionnelle beauté. Skorzeny affirme qu'il s'est posé la question du suicide, ce qui paraît peu probable au regard de la suite des événements, ainsi que l'évasion par voie aérienne vers une destination sûre, mais qu'il entend partager le sort de ses hommes. Gageons qu'un voyage à bord d'un avion allemand n'était sans doute pas aussi assuré en une période de suprématie aérienne absolue des Alliés. Quant au fait qu'il accepte la reddition qui se profile, outre peut-être la volonté d'éviter d'ultimes ennuis à ses compatriotes, elle est motivée par le fait qu'il n'estime n'avoir rien à craindre de ses « anciens ennemis » (il entend par cette expression vraisemblablement les seuls Alliés occidentaux), puisqu'il n'a « rien fait de mal » (*sic* !). Il se fourvoie à ce propos, mais, profondément anticommuniste, il s'illusionne sans doute, à l'instar de plus d'un Allemand, en s'imaginant pouvoir assumer un rôle dans la lutte et le retournement d'alliances qui semblent s'annoncer. Il s'imagine même qu'offrir la reddition en bloc de son unité pourrait avoir de l'effet sur les Alliés, qui pourraient conserver cette force, par exemple à des fins de police…

Une reddition dans des circonstances rocambolesques

Le 10 mai, il se rend à Annaberg et, s'adressant à des officiers américains et français, il propose de rattacher sa formation au 6^{e} Panzerkorps de la SS, et ce avec la volonté de démontrer qu'il n'envisage de mener aucune opération indépendante de son côté. Il a la frustration de constater que ses interlocuteurs ne présentent aucune oreille attentive à sa requête. L'Américain annonce à Skorzeny que, s'il veut se rendre, il doit aller à Salzbourg.

Deux jours plus tard, il fait la requête de transmettre une lettre au QG américain sis à Salzbourg dans laquelle il précise qu'il n'y a pas lieu de se tourmenter à son propos car il est décidé à se rendre avec ses hommes. Un véhicule est mis à sa disposition, dans lequel il prend place avec Radl et Herbert Perrer, l'interprète. Mais le chauffeur, incapable de localiser le QG où il doit déposer ses passagers (cela semble un peu incohérent : pourquoi ne pas s'être enquis de la chose auprès d'un MP ?), prend sur lui de les amener à un hôtel puis disparaît, ce qui semble peu crédible… Passons sur le fait que, d'après Skorzeny, le conducteur est un Texan, auquel il offre la bouteille de vin qu'il obtient dans l'auberge dans laquelle ils se sont arrêtés, et que, lorsqu'il se voit confirmer l'identité de Skorzeny par ce dernier en personne, cet Américain déclare, compatissant : « Alors, buvez un coup avec vos copains, parce que ce soir vous serez pendus[18]. » S'il faut suivre Skorzeny, la reddition prend une tournure ubuesque non envisagée. L'officier américain qui le reçoit semble faire peu de cas de sa personne, au grand désarroi sans doute de ce dernier, dont la vanité est atteinte par le peu d'importance que l'annonce de son nom provoque auprès de ce GI. Fort marri, il ignore à quel point sa reddition ne va pas se dérouler aussi simplement qu'il l'escomptait.

Un autre officier, le lieutenant John McLean, prête alors attention à Skorzeny et ordonne à ce dernier de rassembler ses hommes et de les conduire à Radstadt. Or le SS ne parvient pas à obtenir de sauf-conduit pour ces derniers (c'est ce qu'il affirme). McLean décide de le transférer à Werfen avec Radl et l'interprète Perrer pour y être interrogés par la section de renseignement du 30th Infantry Regiment. Sur place, c'est un Skorzeny séparé de ses deux compagnons qui subit alors une arrestation pour le moins rocambolesque, menée avec des moyens et des méthodes démesurées (si l'on en croit le témoignage de l'intéressé) : demeuré seul dans un salon, la porte et les fenêtres sont brusquement ouvertes simultanément, des GI surarmés braquant leurs armes sur le colonel SS. Celui-ci, sommé de rendre

son pistolet, déshabillé puis ligoté, est poussé sans ménagement dans une Jeep qui le ramène à Salzbourg.

Sûr de son fait et bravache, il prétend ne pas perdre de sa superbe et exige d'être libéré, ainsi que ses compagnons, des menottes qui l'entravent. Le prisonnier se montre en fait tout à fait coopératif. Il donne des réponses sincères et persuade ainsi ses interlocuteurs qu'ils n'ont en face d'eux rien d'autre qu'un soldat professionnel n'ayant fait qu'obéir aux ordres et remplir son devoir. Les Américains dénotent rapidement une once de naïveté chez ce personnage qui s'imagine pouvoir lutter à leurs côtés contre le communisme. Toutefois, ce captif pas comme les autres est médiatique, une légende vivante. C'est devant les caméras qu'on l'interroge sur son projet d'assassiner Eisenhower pendant la bataille des Ardennes, allégation qu'il réfute, propos confirmés par le général Bedell-Smith, le chef d'état-major du généralissime allié.

Début de captivité pour une célébrité du Troisième Reich

Mais l'homme du Gran Sasso, alors interné à Wiesbaden dans des conditions spartiates, retient aussi l'attention car on doute encore que Hitler soit mort à Berlin et d'aucuns, en particulier le colonel Sheen, rien de moins que le responsable du département du contre-espionnage au SHAEF, pensent que Skorzeny a exfiltré le dictateur de la capitale en ruine avant sa chute. Des théories non fondées affirment qu'il aurait reçu pour ordre d'élaborer un plan d'évacuation du Führer, bref, une redite – mais d'une tout autre ampleur – du sauvetage de Mussolini au Gran Sasso. Les Américains mettent tout en œuvre pour éclaircir le mystère de la disparition du dictateur. Un matin, Skorzeny découvre au réveil que l'individu introduit dans sa cellule au cours de la nuit n'est autre que Kaltenbrunner. À l'évidence, ils sont sur écoute et les Américains espèrent soutirer des informations des propos échangés entre les deux hommes, mais ces derniers ne sont pas dupes. Si un interrogateur anglais obtient l'accès à Skorzeny, ce

dernier est précieusement gardé en main par les Américains. Quant à la question de savoir s'il lui a appartenu de mettre à l'abri le Führer en l'exfiltrant de Berlin, il formule cette remarque qui tombe sous le sens : « Si j'avais conduit Adolf Hitler en quelque endroit sûr, je serais resté avec lui et ne serais pas venu me constituer prisonnier avec mes camarades[19]. »

Si Kaltenbrunner est condamné à mort à l'issue du tribunal de Nuremberg où sont jugés les plus hauts responsables du Troisième Reich tombés au pouvoir des Alliés, Skorzeny est concerné par les jugements rendus à Dachau par la justice militaire américaine, des procès portant sur divers crimes commis par les Allemands. Pourtant, non conscient de cette réalité, il pense que sa libération est proche lorsqu'il est transféré dans un lieu de détention à proximité d'Oberursel. Il partage alors sa cellule avec Radl. Puis, au cours du mois de septembre 1945, il est embarqué à bord d'un avion pour Nuremberg, aux côtés de l'amiral Dönitz, de Baldur von Schirach ou encore du général Guderian.

Son récit de l'arrivée à la prison de Nuremberg vaut également son pesant de forfanteries. Il prétend que le commandant de la place, le colonel Andrus, devient livide en constatant que Dönitz – mais également lui-même – portent encore leurs insignes de grades. Avant que les MP qui accourent parviennent jusqu'à eux, Skorzeny a réagi : « Mais déjà je m'étais présenté au grand-amiral. Il avait compris et répondit à mon salut par un signe d'assentiment. Nous nous dégradâmes mutuellement, sans prononcer une parole. Puis nous nous saluâmes brièvement et le dernier chef d'État du Troisième Reich me tendit la main[20]. » Un récit qui a peut-être ému les nostalgiques du Troisième Reich mais qui a tout de la fable. Que dire aussi de ce Skorzeny qui, apparemment seul entre tous, ne se plie pas à un règlement draconien selon lequel, au passage d'Andrus, « chaque détenu devait se tenir au garde-à-vous sur le seuil de sa cellule quinze pas avant qu'il ne passât et douze après qu'il était passé » ? Et Skorzeny de prétendre en outre qu'il disparaissait dans la cellule la plus proche dès

qu'Andrus était annoncé, ce qui lui aurait valu une convocation au bureau de ce dernier. Lors de ses interrogatoires, il ferait preuve d'une étonnante modestie, s'il faut croire ce qu'il répond à un procureur russe qui s'interroge sur le fait qu'il n'ait pas atteint le rang d'Oberführer, c'est-à-dire de général SS : « Je suis ingénieur et non militaire de carrière, vous savez ; et l'intrigue n'est pas mon fort. » Une remarque avec ses revendications réitérées d'être considéré comme un soldat.

Peut-on suivre également Skorzeny lorsqu'il affirme qu'une certaine connivence se développe entre les gardiens afro-américains et les détenus ? L'ancien SS raconte aussi qu'un véritable trafic d'autographes se développe dans le même temps. Les conditions sont d'abord rudes, la nourriture est infecte à dessein, d'après Skorzeny, les cellules étant glaciales et les lumières laissées allumées en permanence, avant un transfert dans l'aile réservée aux témoins, puis d'un camp d'internement à un autre, son rôle attendu au tribunal de Nuremberg étant rempli.

Skorzeny ne ressent que mépris pour ce qu'il ne considère rien d'autre qu'une parodie de justice, celle des vainqueurs qui tiennent les vaincus à leur merci. Une antienne qui va perdurer jusqu'à nos jours auprès des anciens nazis puis de leurs admirateurs inconditionnels. Skorzeny ajoute également un élément majeur partagé par tous ceux qui, dans un déni absolu de la réalité, refuse d'admettre le caractère criminel du régime nazi et des organismes qui en dépendaient, à commencer par la Waffen SS et la Wehrmacht : « C'est à partir de ce moment que se créa la légende noire concernant les crimes les plus abominables, les plus écœurants, dont le peuple allemand était collectivement tenu pour responsable[21]. » Et aussi de relativiser, comme tous les sympathisants de nos jours, les crimes commis par le Troisième Reich en mettant en avant ceux perpétrés par les vainqueurs, dans une équivalence qui irait de soi à leurs yeux. Skorzeny et ses semblables affectent de croire que seuls les crimes imputés aux nazis et à leurs séides suscitent l'opprobre depuis 1945. L'ancien SS demeuré fidèle

à Hitler se dit, comme beaucoup d'Allemands, être en butte à la haine et au désir de vengeance.

Les Alliés rassemblent des éléments rendant Skorzeny passible d'un jugement pour crimes de guerre, notamment pour son implication dans l'opération *Greif*, dans les Ardennes, mais aussi du fait de l'aspect criminel de l'opération *Peter*, menée au Danemark. Lorsque survient l'été 1947, cela fait déjà deux ans que Skorzeny est tenu derrière les barreaux et qu'il subit interrogatoire sur interrogatoire. La longueur et les conditions de détention finissent par avoir des effets sur la santé de l'ancien SS, qui sera hospitalisé et opéré de la vésicule biliaire sous surveillance.

Puis, en juin 1947, il est convoqué par le commandant de Dachau, où il est enfermé, et se retrouve face à des reporters et des caméras en nombre, aux côtés de plusieurs autres anciens de la Panzerbrigade 150, dont Behr et Scherf. Il leur est alors donné lecture des charges d'accusation portées à leur encontre, dont celle de complicité dans le massacre de prisonniers américains à Malmédy, une accusation gravissime qui, si elle est avérée, conduirait immanquablement à la potence.

10
Skorzeny face à la justice militaire américaine

Le procès attendu du libérateur de Mussolini[1]

Le procès de Dachau s'ouvre le 18 août 1947. Détenu dans la zone d'occupation américaine, Skorzeny, connu de tous depuis l'épisode du Gran Sasso, est donc jugé par un tribunal américain. Le procureur n'est autre que le colonel Rosenfeld, qui a déjà dirigé l'accusation au procès de Malmédy. Le procès met en cause neuf anciens membres de l'opération *Greif*. La défense, dirigée par le lieutenant-colonel Durst, est assurée par trois officiers américains assistés de six avocats allemands volontaires, dont trois se désisteront par refus de se placer sous la direction du lieutenant-colonel américain.

Les débats seront présidés par le colonel Gardner, l'ensemble de la cour étant globalement composée de membres ayant jusque-là prononcé des décisions sévères, résolus à ne pas laisser impunis les crimes imputés aux nazis. Les lourdes sentences prononcées à Nuremberg augurent mal de l'issue du procès. Skorzeny est convaincu qu'il risque fort d'être condamné à la peine capitale. Toutefois, Durst, qui se montre d'emblée abrupt et acerbe, se récuse et déclare à un Skorzeny sans doute décontenancé – mais soulagé – qu'il est désormais persuadé de son innocence et qu'il fera tout ce qui est en son pouvoir pour amener le tribunal à ses vues. Soucieux de

donner le plus de chances à la défense, il insiste pour que Skorzeny soit le représentant des accusés et soit le seul à prendre place à la barre.

Plusieurs centaines de spectateurs, dont nombre de journalistes, assistent à ce procès très médiatisé. Tous sont en quête de révélations. Les premiers témoins entendus sont Radl et Hunke. La présence de Radl, qu'il considère comme le fidèle entre les fidèles, consterne Skorzeny, bien que ses propos ne mettent sérieusement en cause son ancien chef. Leurs déclarations poussent Rosenfeld à affirmer que Skorzeny n'est rien d'autre qu'un anticonformiste dans la manière dont il a dirigé les opérations dans le cadre de *Greif*, ses principaux subordonnés étant eux-mêmes opposés à ses décisions.

Plus compromettante est la déposition de Gerhard, l'ancien responsable de la logistique de Skorzeny, qui affirme que des munitions empoisonnées – une arme bannie par la convention de La Haye en 1907 – ont été fournies aux hommes de l'unité, ce que Skorzeny est bien en mal de nier, et ce d'autant plus qu'il a en personne supervisé leur production au Kriminaltechnisches Institut du SD. L'officier SS, ainsi qu'il l'avait expliqué lors d'un interrogatoire en 1945, avait tiré l'idée des Russes, qui les avaient mises au point dans l'optique de procéder « à des assassinats » (le sien, en l'occurrence, s'il faut le suivre). Toutefois, il tente d'éluder l'accusation qui pèse sur lui en affirmant que ce matériel, par ailleurs fourni en très petites quantités, était avant tout destiné à encourager ses hommes à recourir au suicide s'il s'avère que leur mission est un échec. Un argument spécieux : les membres de l'Einheit *Stielau* disposaient de capsules de cyanure, ce qui rendait ces munitions redondantes. Pis, lors de sa capture, Behr a déclaré qu'on lui avait distribué trois ou quatre de ces munitions empoisonnées : une déclaration pour le moins embarrassante car on est bien en peine de comprendre l'utilité de disposer de plusieurs de ces cartouches s'il s'agit de se donner la mort. Skorzeny parvient à s'extraire de ce mauvais pas en discréditant Gerhard devant la cour. Parvenu à obtenir

clandestinement une munition dotée du cercle rouge caractéristique décrit par Gerhard (la cartouche est arrivée dans une miche de pain *via* un docteur autrichien lui aussi prisonnier), il transmet la pièce à Durst. Ce dernier la soumet à l'inspection de Gerhard, qui confirme qu'il s'agit bien du modèle de balles empoisonnées, ignorant qu'il a été joué : Durst déclare à la cour qu'il s'agit en fait d'une munition étanche, tout à fait similaire dans son apparence au modèle empoisonné…

En revanche, les autres charges – impliquant une violation de la convention de Genève – pour lesquelles les déclarations de Gerhard donnent matière à confondre Skorzeny sont plus difficiles à nier. Il confirme les dires d'autres témoins – dont le général SS Berger, un spécialiste du renseignement et de la sécurité (et aussi un criminel de guerre notoire) – certifiant que des ordres avaient été donnés pour se saisir des uniformes des prisonniers détenus au camp de Fürstenberg. Wilhelm Maus, un spécialiste des tenues des armées étrangères à l'OKW, insiste sur le fait que Skorzeny s'était personnellement intéressé à la distribution auprès de ses hommes d'uniformes américains (accusation III) et de colis de la Croix-Rouge (accusation IV). Toutefois, Percy Schramm, qui a été responsable du journal de guerre de l'OKW, précise qu'en aucune manière Skorzeny n'était tenu responsable de l'approvisionnement en équipement et en ravitaillement, qui n'étaient pas de son ressort. Bien plus, les ordres stipulant de fournir des uniformes américains émanaient de Hitler en personne : s'y opposer signifiait risquer la cour martiale et le peloton d'exécution. L'antienne de l'obligation d'obéir aux ordres : commode et récurrente chez les nazis…

Skorzeny a-t-il ordonné l'assassinat de prisonniers ?

L'accusation II est autrement plus préoccupante pour Skorzeny. Elle porte sur le massacre de prisonniers américains, survenu à Malmédy. S'il s'avère qu'il puisse être mis en cause pour cette sinistre affaire, c'est la peine capitale assurée. C'est donc non sans anxiété que les prévenus

attendent que l'accusation aborde le sujet. Or, le 26 août, survient un coup de théâtre : le procureur général abandonne la charge II. Comment est-ce possible ? Rosenfeld ne dispose en fait d'aucun document probant ni la moindre preuve tangible. Bien plus, mais Skorzeny l'ignore, Jochen Peiper, qui vient d'être condamné à mort pour ce crime, a formellement mis hors de cause l'ancien responsable de l'opération *Greif*. Soulignons ici que Skorzeny prétend que les Alliés se sont livrés à de véritables méthodes de gangsters, non avérées : « Il fut prouvé que les prétendus "aveux" des accusés leur avaient été arrachés par les coups, la torture, des menaces concernant leur famille et eux-mêmes, des comparutions en cagoule devant une fausse cour martiale, avec un faux avocat, un faux prêtre. » Ou comment prêter à l'ennemi ses propres pratiques : une habitude des fidèles des régimes totalitaires[2].

L'accusation souffre en outre du fait qu'aucun membre de la Panzerbrigade 150 ou des équipes de commandos de Skorzeny ne se trouvait à proximité des lieux lorsque le forfait survint, pas même la Jeep de Behr qui ne traverse la zone que plus tard ce funeste après-midi du 17 décembre. Rosenfeld avait pourtant maintenu la charge II, sans doute dans l'espoir qu'une découverte opportune surgisse au cours du procès et tout simplement pour faciliter la traduction en justice de Skorzeny. Mais en écartant soudainement celle-ci, il permet à Durst de prendre l'initiative d'acquitter les prévenus au prétexte que l'accusation n'a pas été en mesure d'établir des preuves tangibles à leur encontre. Après délibération, la cour décide de lever les charges pesant sur les seuls Arendt de Bruin et Wilhelm Maus et de les acquitter. Pour les autres, la procédure d'accusation se poursuit.

Maus acquitté, les accusations III et IV sont désormais moins inquiétantes pour les accusés. Toutefois, l'accusation I, portant sur le fait que les hommes de Skorzeny ont ouvert le feu sur des GI alors qu'ils portaient des uniformes américains, est plus délicate à circonvenir. L'article

23f de la convention de La Haye prohibe « l'usage non approprié du drapeau blanc, des insignes militaires ou de l'uniforme de l'ennemi ». Mais tout dépend de ce qu'il faut entendre par « non approprié ». De même, l'article 23b condamne l'acte de tuer ou de blesser l'adversaire de façon « déloyale », sans plus de précision. Toutefois, la convention précise qu'un espion qui a rejoint ses lignes et qui est par la suite appréhendé par l'ennemi ne peut en aucun cas être poursuivi pour des actes d'espionnage commis antérieurement : si les Américains ont de fait fusillé les commandos de Skorzeny capturés au cours de la bataille des Ardennes, il n'est dès lors pas loisible de poursuivre *a posteriori* les survivants de l'unité.

Un affidavit de l'un des prévenus, Wilhelm Kocherscheidt, pourrait toutefois tomber dans le cadre des interdictions formulées dans les articles 23b et 23f : celui-ci a en effet ouvert le feu à courte distance sur un MP, alors qu'il était vêtu en GI dans sa Jeep. Mais il faisait sombre et, lorsqu'il est de retour le lendemain, il ne découvre aucun cadavre. Rien ne prouve qu'il y ait eu une contravention de l'article 23f, ce dont convient l'accusation. Celle-ci n'est pas en mesure d'apporter une quelconque preuve formelle que des hommes de Skorzeny aient tué des GI en combattant sous l'uniforme américain, la défense insistant de son côté sur le caractère universel de cette pratique. Certes, si les exemples abondent sur le front russe, il est plus difficile à la défense d'établir des faits avérés mettant en cause des soldats britanniques ou américains, une lettre du général Bradley, l'ancien commandant du 12th US Army Group, réfutant toute allégation de la sorte (précisément pour un cas avancé de GI en uniformes allemands au cours de la bataille d'Aix-la-Chapelle). La défense tente de faire fléchir la cour en soulignant que la convention de La Haye date de 1907, avant que les deux guerres mondiales bouleversent la donne de pratiques devenues depuis courantes et désormais plus de nature à être considérées comme choquantes : à l'évidence, le port de l'uniforme ennemi a été utilisé dans les deux camps au cours des hostilités entre 1939 et 1945[3].

Mais le tribunal reste inflexible : aucune preuve ne vient étayer les faits avancés impliquant les Alliés et on ne saurait se satisfaire de simples rumeurs.

Un espion britannique vole au secours de Skorzeny

L'argument décisif appuyant la défense est la déposition du Wing Commander Forest Yeo-Thomas, un héros du SOE, le fameux service d'espionnage britannique, un témoignage qui survient à l'issue d'une nuit éprouvante pour Skorzeny, tourmenté par la direction prise par le procès. Torturé par la Gestapo, ce témoin n'a *a priori* aucune raison de s'exprimer en faveur d'un nazi de la trempe de Skorzeny, mais cet agent hors pair accepte d'intervenir à la demande de Durst. S'il n'a pas lui-même porté l'uniforme allemand, il a mené une mission (*Asymptote*, à Rennes, en février 1944) au cours de laquelle des membres du SOE avaient revêtu des tenues du SD, ajoutant qu'une autre mission – avortée – prévoyait de kidnapper l'amiral Karl Dönitz dans le cadre d'une opération menée pareillement sous l'uniforme allemand. Lorsque Durst lui demande jusqu'à quelle extrémité était-il prêt à aller pour assurer le succès de son entreprise, sa réponse, directe et spontanée, ne fait qu'un tour : « Buter le type d'en face. » Pour l'Anglais, Skorzeny n'a en aucune manière porté atteinte aux lois de la guerre. Yeo-Thomas apprécie particulièrement que Skorzeny assume ce que ses subordonnés ont réalisé sous ses ordres, allant jusqu'à déclarer qu'il « lui tire son chapeau » pour cela. « Son procès et son acquittement ont démontré qu'il était un bon soldat qui a réalisé un travail de première classe. Il a livré une bonne guerre. » Et d'ajouter qu'il serait ravi de servir sous les ordres d'un tel officier[4]…

Dès lors, le procès, qui s'éternise encore pendant deux semaines, affecte une tournure moins anxiogène pour les prévenus. Reconnaissant, Skorzeny enverra un mot de remerciement à Yeo-Thomas. La défense bénéficie incontestablement de la faiblesse de l'accusation et de la fragilité de ses

allégations, faute de preuves tangibles et avérées. Le doute qui s'empare des juges tourne à l'avantage des anciens soldats de Hitler qui doivent répondre de leurs actes. Les anciens commandos bénéficient aussi de la prestation de Skorzeny, demeuré calme et tout à fait crédible dans ses déclarations. Lorsque le verdict tombe, le 9 septembre, les accusés sont tous acquittés sans surprise. Rosenfeld va jusqu'à serrer la main de Skorzeny et le féliciter. La nouvelle est transmise par les journaux, qui ne manquent pas de souligner que ce cas fera jurisprudence.

L'ancien bras droit de Hitler devient une personne d'une certaine manière respectée, à tout le moins sur le plan professionnel. Yeo-Thomas, avec lequel il engage une correspondance assidue, l'invite chez lui, à Paris, et, de surcroît, n'hésite pas à l'encourager à s'évader de la prison de Darmstadt… Une véritable amitié se noue, le Britannique aidant l'Autrichien dans sa recherche d'un éditeur pour publier ses Mémoires. Des années plus tard, en 1961, Yeo-Thomas, décidément devenu un ami sincère, donne à Skorzeny quelques conseils sur la façon de traiter un procès en diffamation avec la justice française.

S'il échappe à la condamnation, sa réputation le précèdera désormais pour le restant de sa vie : celle du commando de Hitler, du soldat ayant accompli les raids les plus fous ordonnés par le Führer, mais aussi celle de « l'homme le plus dangereux d'Europe » (l'expression est popularisé par Rosenfeld).

Sous les verrous au service des Alliés

Acquitté, certes, mais pas libéré pour autant. Skorzeny demeure derrière les barreaux, en sa qualité d'ancien SS, haut responsable qui plus est, et ce dans un arrière-plan de politique de dénazification de l'Allemagne. Pis, il pourrait fort bien être maintenant poursuivi dans d'autres affaires mettant en cause ses actions menées au cours de la guerre, qui pourraient tomber sous le coup de la classification de « crimes de guerre », particulièrement au

Danemark et en Tchécoslovaquie. L'action *Peter* au Danemark s'était traduite, on l'a vu, par des assassinats. Or les enquêteurs ont établi que l'auteur des principaux meurtres était Otto Schwerdt, l'un des principaux bras droits de Skorzeny, qui a été à ses côtés au Gran Sasso et dans la tête de pont de Schwedt. La présence d'un autre commando, Anton Gföller, est également avérée.

L'intérêt de la Tchécoslovaquie pour Skorzeny prend appui sur des allégations d'atrocités qui auraient été commises en avril 1945, ce que l'intéressé réfute comme pures divagations, la vérité étant avant tout que les Soviétiques aimeraient avoir l'ancien chef des commandos SS en leur pouvoir. Fort heureusement pour lui, les Américains n'entendent pas procéder à l'extradition de leur illustre prisonnier. Ce dernier est destiné à travailler au sein du département d'Histoire de l'US Army, sous la férule du colonel américain Potter, mais aussi de Franz Halder, l'ancien chef d'état-major de l'armée de terre, qui met un point d'honneur à présenter les faits d'armes de la Wehrmacht sous un angle passablement enjolivé, faisant immanquablement reposer tous les échecs et insuffisances sous la responsabilité de Hitler, tout en établissant une distance entre l'armée et le caractère criminel du régime nazi. Cette réécriture de la Seconde Guerre mondiale par les anciens généraux de la Wehrmacht sonne le point de départ du mythe d'une Wehrmacht « propre », apolitique, efficiente et professionnelle entre toutes.

L'entreprise est menée à Neustadt, dans des conditions d'internement tout à fait confortables, certains étant même autorisés à travailler dans leur demeure. Les Américains attendent de Skorzeny et de Radl un compte rendu détaillé et circonstancié de l'affaire du Gran Sasso. Il aurait peut-être été déplaisant pour Skorzeny de travailler aux côtés de ces représentants de la caste prussienne qu'il méprise tant, la prévention ayant été sans nul doute réciproque. Ce ne sera pas le cas car, à son grand désappointement, Skorzeny et son compagnon ne sont nullement transportés à la caserne de

Neustadt, qui abrite ces prisonniers privilégiés, mais restent internés, à l'isolement, sous le contrôle étroit du contre-espionnage américain (Counter Intelligence Corps, CIC) au camp King, à Oberursel. La situation s'arrange rapidement sur intervention de Potter et les deux anciens SS sont transférés dans une maison à proximité du camp principal. Ils partagent le logis avec trois autres détenus, dont Mildred Gillars. Cette Américaine, qui sera condamnée à dix ans de prison pour trahison, animait une émission de Radio-Berlin à destination des troupes alliées, qui l'avaient surnommée « Axis Sally » (il y avait en fait deux speakerines). Skorzeny passe du bon temps en sa compagnie, améliorant à cette occasion sa maîtrise assez boîteuse de la langue de Shakespeare. Les travaux sur le Gran Sasso durent jusqu'en février 1948. Avant son retour à Dachau, il retrouve sans plaisir Nuremberg, où il doit comparaître de nouveau au tribunal, mais cette fois-ci en qualité de témoin, en l'occurrence à l'occasion du procès intenté à son ancien chef, Schellenberg.

Tout en procédant à son travail de mémorialiste du raid du Gran Sasso pour le compte de l'armée américaine, Skorzeny reste soumis à des interrogatoires. Ces derniers sont menés par un dénommé Arnold Silver, chargé de déterminer l'état d'esprit du détenu. Silver se méprend complètement en affirmant que Skorzeny n'a rien d'un nazi et qu'il est imperméable à toute forme d'idéologie : on ne pouvait guère aboutir à une conclusion plus erronée. L'expérience acquise par le SS face aux Soviétiques et le talent qu'on lui accorde pour mener des « opérations spéciales » pourraient s'avérer du plus haut intérêt pour les Américains et leurs alliés. Le CIC, bientôt supplanté par la nouvelle CIA (Central Intelligence Agency), prend langue avec Skorzeny mais estime rapidement que l'ancien SS, trop bavard et visiblement non prédisposé à diriger un réseau, ne peut être d'aucune utilité en matière de renseignement. La guerre froide s'installe en effet dans une Europe en ruine et le nouvel ennemi est l'Union soviétique.

Cette dernière a d'ailleurs mis la main sur Alfred, le frère de Skorzeny, *a priori*, selon les Américains, pour l'attirer dans leur zone avec l'idée que son charisme aura un effet attractif auprès des jeunes[5]. À l'évidence, Alfred ne doit son incarcération qu'à son patronyme, car l'homme n'a rien d'un zélateur du nazisme. Pour les Américains, un individu avec l'aura d'Otto Skorzeny ne peut en aucun cas passer dans le camp soviétique. Skorzeny en a vraisemblablement conscience. Questionné sur le lieu où il désirerait s'établir, il déclare à Silver qu'il songe à l'Espagne franquiste, sûr qu'il n'y craindra aucune extradition vers le pays des Soviets, ni le risque d'un kidnapping.

Il finit par déclarer à ses geôliers qu'il a été invité à collaborer avec des communistes, ayant été même approché à cet effet par un ancien agent de l'Abwehr, ainsi qu'un officier soviétique à Nuremberg, puis, à Dachau, par un officier d'origine polonaise peu avant que ce dernier s'évade et s'évanouisse dans la nature. Il affirme également que nombre de prisonniers SS s'avèrent prosoviétiques. Les Américains, aveuglés par une certaine « peur du Rouge », sont prêts à prêter foi à un tel non-sens, et craignent qu'une organisation secrète SS prépare l'évasion de leur célèbre captif. Ils suivent ainsi la procédure de la taupe et l'un de leurs agents, Karl Albers, parvient, dissimulé sous le nom d'emprunt Holtmann, à gagner la confiance de Skorzeny, ce qui lui permet d'établir qu'une telle organisation existe effectivement. Ce réseau clandestin s'articule autour du docteur et du barbier des détenus, aidés par certains gardes polonais. Inconscient d'être dupé, Skorzeny livre par le menu les détails de l'organisation et va jusqu'à persuader Albers d'assumer en personne le rôle d'intermédiaire. Ce faisant, Albers va parvenir à confondre la propre épouse de Skorzeny, Emmi, de fait l'une des principales figures de ce réseau clandestin. Les Américains le soupçonnent également d'être de connivence avec d'anciens membres de son commando, mais l'opération *Brandy* (un jeu de mots sur *Brandenburger*) qu'ils déclenchent ne débouche sur rien de concret, rien

qui ne puisse laisser entrevoir que Skorzeny puisse être le membre d'une organisation secrète néonazie. Ces supputations sur l'existence de groupuscules néonazis nombreux et très actifs ne vont cesser de prendre de l'ampleur – de façon bien démesurée – dans les années de l'après-guerre. Une fable qui n'est pas forcément pour surprendre quand on garde à l'esprit que nombre d'Américains et de Britanniques doutent alors que Hitler soit tombé à Berlin. Si le Führer est parvenu à se faire exfiltrer de la capitale avant sa chute, il est loisible d'envisager qu'il cherche à ce que des individus tels que Skorzeny le rejoignent. Toutefois, cette thèse farfelue perd rapidement de sa crédibilité.

L'évasion

Skorzeny n'aurait guère eu de difficultés financières pour organiser une évasion. Bénéficiant d'une permission pour se rendre auprès de sa famille peu avant Noël 1947, il n'en profite nullement pour prendre la poudre d'escampette, mais tient parole et ne fait que rendre visite à des connaissances, à l'instar d'Hanna Reitsch, ainsi qu'à ses proches, dont son épouse et sa fille, qu'il rencontre à Berchtesgaden.

Si l'ancien chef des commandos de Hitler ne s'est pas évadé, les Américains craignent toujours que les Soviétiques ne mettent la main sur lui, ce dont la propagande russe tirerait profit. L'idée qu'il faille songer à le mettre en sécurité en Espagne fait son chemin. Or, pour ce faire, Skorzeny doit auparavant avoir été soumis à l'intégralité du processus de dénazification : il ne peut raisonnablement être relâché aussi simplement. C'est dans cette optique qu'il est transféré au centre d'internement de Darmstadt (certainement pas « volontairement », comme il le prétend), géré par les Allemands eux-mêmes. Au cours de l'été 1948, les Américains font pression pour que la procédure ne soit qu'une formalité, mais ils ne peuvent en aucun cas aller au-delà sans risquer le discrédit. Le cas Skorzeny ne soulève *a priori* aucune difficulté : après tout, l'intéressé a été disculpé des

charges pesant à son encontre. Il devrait être classé dans la catégorie C, à savoir bénéficier d'une libération conditionnelle. Bizarrement, l'audience est repoussée à six reprises. Subodorant quelque chose, les services secrets américains découvrent que les Tchèques sont à la manœuvre : ils ont saisi la commission des crimes de guerre aux Nations unies. Le spectre de l'extradition plane donc de nouveau sur Otto Skorzeny. Certes, il ne risque guère la condamnation, puisque le seul grief qu'on puisse lui reprocher est que le chef de l'unité SS ayant commis un massacre à Plostina le 19 avril 1945 ait été un membre du Jagdverband Südost. Il faut cependant empêcher le transfert de l'autre côté du « rideau de fer ». Skorzeny doit donc ronger son frein et attendre que la procédure bureaucratique suive son cours et qu'il puisse prendre le chemin salvateur de l'Espagne. Décidé à précipiter les choses, il s'emploie à user de son charme auprès de Lieselotte Schrötter, la responsable du service de la censure du camp, avec laquelle il entretient une relation apparemment très étroite. Il la convainc de lui venir en aide et son appartement de fonction fait alors office de boîte aux lettres pour le détenu.

Un plan s'échafaude pour extirper Skorzeny de ce mauvais pas. Le CIC apprend que, ayant le projet de kidnapper Skorzeny, les Soviétiques auraient approché un certain Gröschner, un ancien officier SS, une véritable armoire à glace particulièrement brutale, d'où le surnom hérité de « Jacob le sauvage » (il frappa ainsi Gerhard avec violence pour s'être « très mal comporté au cours du procès » impliquant Skorzeny). Les Américains autorisent cet ancien officier à se rendre en visite à Darmstadt, où une lettre de Skorzeny l'attend dans le bureau de Lieselotte Schrötter. Gröschner découvre les détails d'un plan d'évasion, précisant les contacts qui pourraient être utiles à Hanovre, où s'élabore la fuite de Skorzeny. Le 26 juillet, ce dernier déclare sa volonté de s'évader au commandant de son lieu de détention, Joachim Kosmetschke, un homme qui s'avère être un ancien de la Luftwaffe et qui apparemment ne semble pas s'offusquer de la

chose, voire vraisemblablement ne prend pas cette déclaration au sérieux. Le lendemain, trois policiers militaires américains – en tout cas des individus s'affichant comme tels – se présentent à la prison, fournissant des papiers attestant qu'ils ont pour mission d'emmener Otto Skorzeny en urgence à Nuremberg, où il est attendu. Une évasion digne de l'opération *Greif*… Aucun indice probant n'est découvert dans la cellule. Quelque peu cynique, Skorzeny a rédigé et laissé une note à l'intention de Freudell, le président de la cour de dénazification : rappelant qu'il a été acquitté par un tribunal américain, il promet de se présenter à un tribunal allemand pour répondre de ses actes quand la justice de son pays sera « traditionnelle et libre ». Pour un ancien nazi au service d'une dictature ayant bafoué les droits et libertés individuels les plus basiques, la remarque ne manque pas de piquant.

Même si d'aucuns estimèrent alors que ce spécialiste des missions spéciales était apte à organiser sa propre évasion, les connivences avec les services secrets américains semblent flagrantes. Le rôle de facteur attribué à Gröschner reste impensable sans leur appui, de même que la faculté de dissimuler pendant près de deux ans un individu à l'allure aussi peu discrète qu'Otto Skorzeny. Outre la volonté de le soustraire aux Soviétiques, l'idée qu'il puisse représenter un collaborateur dans la lutte contre le communisme continue, semble-t-il, à faire son chemin.

11
Un asile doré en Espagne

Où est donc passé « l'homme le plus dangereux d'Europe » ?

Que devient Otto Skorzeny ? L'homme sait habilement tirer parti de la réputation qui est la sienne et des rumeurs – entretenues – de sa présence en des localités fort diverses, qui lui confèrent presque le don d'ubiquité. Les services de renseignement, mais aussi la presse, se fourvoient. On lui attribue une importance telle qu'on l'imagine au service des Américains. Des rumeurs l'affirment œuvrer pour le compte de la CIA en Géorgie, où il exposerait un prototype d'avion capable de récupérer un agent en rase-mottes… Un matériel qui aurait été mis au point par ses services de Friedenthal. Pure fiction… On raconte qu'il s'est rendu directement en Amérique du Sud dès 1948. L'année suivante, il est rapporté qu'il se trouve en Autriche (dont le gouvernement suppose qu'il est de mèche avec l'organisation extrémiste *Die Spinne*)[1], ou encore en Espagne, que ce soit à Barcelone ou en Andalousie, mais aussi en Argentine, qu'il aurait atteinte *via* la Suède ou l'Italie. Rien de tout cela. Les informations sont démenties les unes après les autres. Il vit, dissimulé, à Wiesbaden, en pleine zone d'occupation américaine. Il est hébergé par un certain Heinz, un politicien d'extrême droite, indubitablement aussi nostalgique que lui de l'ère nazie. Sa carte d'identité, obtenue dès 1947, porte le nom de Rolf Steinbauer, premier pseudonyme d'une longue liste. Des facilités qui ne peuvent

s'expliquer qu'avec la complaisance des autorités américaines, à tout le moins les services de contre-espionnage et de renseignement, à savoir le CIC puis la CIA. Les rivalités de services sont également à prendre en compte : le contre-espionnage peut protéger l'Allemand tout en laissant le service de renseignement de l'US Army dans l'ignorance totale de ses desseins. Les Américains n'accordent certes que peu de valeur utilitaire au personnage, mais l'ancien SS est une célébrité et, surtout, les Soviétiques désirent s'emparer de sa personne, ce qui justifie qu'il lui soit apporté quelque concours. Surveiller Skorzeny donne en outre l'opportunité de surveiller ceux avec qui il entre en contact.

Scandale à Paris

Il n'y a qu'une seule de ses apparitions qui soit établie comme fondée : on le reconnaît formellement le samedi 11 février 1950… à Paris. L'homme, entré en France sous la fausse identité de Rolf Steiner, se promène sur les Champs-Élysées au bras d'une jeune femme. Comment imaginer que la « Ville lumière » puisse accueillir au vu et au su de tous un nazi en cavale ? Le journal d'obédience communiste *Ce soir* (qui se veut le concurrent de *Paris-Soir*) publie un article incendiaire illustré d'un cliché du bras droit de Hitler avec sa compagne : le premier document concret depuis son évasion. Les lecteurs ont la stupéfaction d'apprendre que le « tueur n° 1 de Hitler », ainsi est-il présenté, sirote paisiblement un café sur les Champs-Élysées. Les journalistes croient un temps que sa présence est liée au journal *Der Weg*, publié à Buenos Aires par des nazis, au nombre desquels Hans-Ulrich Rudel, l'ancien as des bombardiers en piqué, dits « Stukas », de la Luftwaffe (on lui attribue plus de 500 tanks soviétiques détruits, mais aussi un croiseur, palmarès qui lui vaudra de recevoir de Hitler une décoration unique façonnée à son intention : une croix de chevalier avec feuilles de chêne, glaives en or et brillants)[2]. Une action de la police à sa résidence de Saint-Germain-en-Laye fait chou blanc dans le

sens où l'intéressé n'est pas appréhendé, mais la fouille des lieux permet d'établir les desseins de l'ancien SS, puisqu'une ébauche de ses Mémoires est saisie. Il est vite établi que Skorzeny projette de les publier en feuilleton dans *Le Figaro*, un journal orienté à droite.

Certes, une telle publication – l'information est d'ailleurs reprise par le *New York Herald Tribune* – a un parfum de scandale en raison du passé sulfureux de l'auteur, nazi notoire, mais l'homme n'est sujet à aucune poursuite en France, pas plus qu'il ne figure sur la moindre liste de criminels de guerre, affirme-t-on (il est certes alors depuis deux ans sur une liste des Nations unies pour l'affaire de Plostina). Qui plus est, il a été relaxé par un tribunal militaire américain, peut répondre le préfet de police de la capitale, sommé de fournir quelques explications à une situation qui paraît ubuesque à plus d'un. En ces années d'après-guerre, marquée par l'émergence de la guerre froide, dans une France où le PCF draine près du quart des voix des électeurs, les communistes accueillent la nouvelle comme une provocation. Ce ne sont évidemment pas les seuls. La guerre est encore récente, la mémoire vive et les souffrances passées encore ancrées dans les souvenirs, à commencer dans les familles juives, mais aussi chez la plupart des Français qui ont eu à endurer les « années noires ». Des rassemblements sont organisés devant le siège du *Figaro* et des échauffourées opposent la police aux militants communistes. Les affrontements, violents, se soldent par des centaines de blessés.

Le Monde dresse le bilan des affrontements : « Les escarmouches qui se sont succédé hier soir durant deux heures entre police et manifestants communistes au rond-point des Champs-Élysées, à l'occasion de la manifestation contre *Le Figaro*, se soldent ce matin par un bilan sérieux : trente agents ont dû cesser leur service, quatre sont à l'hôpital ; du côté des manifestants il faut compter un nombre au moins égal de blessés. Quatorze personnes ont été maintenues en état d'arrestation et mises à la disposition du parquet, qui se prononcera sur leur cas. » Le quotidien poursuit : « On

connaît les raisons de l'affaire : la publication dans *Le Figaro* des Mémoires de Skorzeny. Depuis une première manifestation vendredi dernier les organismes opposés à cette publication avaient "durci" leurs positions. Dans Paris et en banlieue des groupes avaient déjà ces jours derniers saisi dans les kiosques et déchiré des paquets du journal. Les journaux communistes avaient présenté ces faits comme des exploits, entretenant ainsi l'agitation. » L'article décrit les manifestants et les slogans : « Parmi eux des bleus de travail, des blousons, des femmes en cheveux, mais aussi un certain nombre de silhouettes élégantes, les cris sont les mêmes que l'autre jour, lancés sur l'air des lampions, inlassablement. Avec quelque attention on distingue, en leitmotiv : "*Figaro*, fasciste ! *Figaro*, nazi !" »

Les réactions des journalistes sont emblématiques du climat de l'époque[3]. En témoigne la revue de presse parisienne du 7 avril 1950. D'aucuns y voient la main des Soviétiques. Gabriel-Robinet, du *Figaro* : « Le sang a coulé. C'est ce qu'on voulait à Moscou. » Pour *L'Époque*, « les Staliniens ont poursuivi hier le rodage et l'entraînement de leurs commandos de choc ». Paul Parpais, du *Populaire*, est à l'avenant : « Que *Le Figaro* ait eu tort ou raison d'ouvrir ses colonnes, comme le faisait il y a déjà deux ans *Ce soir*, à la prose d'employés de Hitler, cela importe peu aux dirigeants communistes, qui n'y voient autre chose que matière à discussion dans les cénacles bourgeois. Mais il y avait là une excellente occasion de dresser des cadres au combat de rue par un exercice pratique, de faire jouer entre eux une saine émulation, de leur montrer que même des élus ne craignent pas de faire le coup de poing, bref, de se montrer dignes des missions que venait de leur confier le congrès » (celui du PCF à Gennevilliers). Et de préciser que l'arrivée du communisme au pouvoir suppose d'« en finir avec la liberté de la presse ». *Le Figaro* se défend en outre en publiant ces lignes : « Soyons sûrs que si un Skorzeny avait opté pour l'Est au lieu d'opter pour l'Ouest il eût été de ceux auxquels l'URSS aurait fait les offres les plus alléchantes. Le gouvernement soviétique a un

sens trop réaliste des choses pour laisser moisir en prison le contingent que la victoire lui a offert d'hommes prêts à tous les risques ou à toutes les besognes. »

La vérité est que Skorzeny se trouve sur le territoire national pour des raisons tout autres que la simple publication de ses Mémoires dans un grand hebdomadaire[4]. Une vérité qui aurait indiscutablement le don d'enflammer davantage la vindicte de ceux qui ont ressenti cette publication comme un outrage. Sa présence en France n'est nullement circonscrite à un éphémère passage sur le sol hexagonal, pas plus qu'elle ne soit le fruit du hasard. L'homme est en effet à pied d'œuvre dans la capitale depuis huit longs mois. Rédiger ses Mémoires de commando du Führer sur sa machine à écrire, outre une indéniable nécessité de disposer de fonds (privé de ses biens spoliés par les Soviétiques, il ne dispose d'aucune part des sommes faramineuses mises au secret par les nazis à la fin de la guerre), n'est que prétexte à donner le change.

C'est ici qu'entre en scène sa nouvelle compagne, Ilse Lüthje, qui se targue du titre de comtesse, bien qu'elle ait divorcé d'Adolf Finck von Finckenstein peu après sa rencontre avec Otto Skorzeny, demeuré homme à femmes, qui se sépare donc d'Emmi, qui l'avait si fidèlement soutenu durant sa captivité. Il est à cet égard remarquable de constater qu'un individu censé vivre dans la clandestinité soit en mesure de procéder à une séparation officielle en bonne et due forme… Cette mise en relation daterait du début de l'année 1949, lorsque Skorzeny – *alias* Rolf Steinbauer – se dissimulait aux confins de la Bavière, à Sutten. La localité est le cadre de rencontres avec d'anciens nazis, tandis qu'il profite de son temps libre pour commencer à s'initier à l'espagnol, indiquant ainsi les projets futurs qu'il nourrit. Il se trouve que la propriétaire de la ferme où il se dissimule aux autorités est la possession d'Ilse Lüthje, dont il s'entiche, le coup de foudre étant à l'évidence réciproque.

Loin d'être la simple épouse d'un comte, la sophistiquée Ilse Lüthje, parlant couramment plusieurs langues et se disant par ailleurs – pure élucubration – la nièce de Schacht (l'ancien ministre de l'Économie du régime hitlérien au cours des années 1930), s'avère être une femme à poigne, dynamique et déterminée à tirer parti de la célébrité de son nouveau compagnon.

La présence de Skorzeny en France reçoit le blanc-seing de Pierre Bertaux, ni plus ni moins que le chef de la Sûreté nationale. Ce dernier est passé à la postérité sous son pseudonyme de résistance : le colonel Rémy, chef du réseau Confrérie Notre-Dame (puis CND-Castille). L'ancien responsable de ce réseau clandestin de renseignement, proche de De Gaulle, a vraisemblablement été mis en relation avec Skorzeny par le biais de Yeo-Thomas, sans qu'aucune certitude puisse être établie. Il ressort des enquêtes de la CIA, qui surveille Skorzeny, qu'Ilse Lüthje a officié pour les services secrets allemands pendant la guerre et qu'elle poursuit ses activités secrètes auprès de la Sûreté française (elle opérerait depuis le Lido, le célèbre cabaret), ce qui explique ses contacts avec Pierre Bertaux. Pis, ces assertions ont été confirmées par Radl en personne, l'ancien bras droit de Skorzeny ayant enquêté sur ce dernier pour le compte du Service de documentation extérieure et de contre-espionnage (SDECE, future DGSE). Ayant découvert le pot aux roses, ce dernier se brouillera définitivement avec son ancien collaborateur.

Skorzeny, désormais devenu *persona non grata* en France en raison des troubles que sa présence suscite, se rend incognito en Allemagne, dans la Forêt-Noire. Nous sommes en 1950. Il se fait désormais appeler Hans-Rudolf Frey, un industriel dans le secteur de la chimie. Sa sécurité n'est pas assurée. Il sait qu'il ne peut demeurer indéfiniment en Allemagne. Craignant pour sa vie (il aurait subi cinq tentatives d'assassinat)[5], mais aussi le kidnapping, il envisage les possibilités qui s'offrent à lui. En septembre 1950, il s'envole pour Madrid.

Le refuge de l'Espagne franquiste

La destination la plus prometteuse est en effet l'Espagne de Franco, où d'autres Allemands, dont des hommes d'affaires de premier plan, ont trouvé refuge, aux côtés de nombre de nazis en fuite[6]. Un « pays chevaleresque » pour reprendre l'expression de Skorzeny[7]. Le régime et ses séides accueillent ces derniers sans réserve, ces Allemands étant assurés de ne pas craindre les menées des Alliés sur le territoire franquiste. Ce dernier est d'autant plus préservé par ces derniers que ceux-ci ont besoin de son alliance dans leur lutte contre le communisme, leur adversaire commun. Il n'en demeure pas moins que ce voyage constitue un véritable saut dans l'inconnu. L'ancien SS est, pour un temps, démuni financièrement, il n'a même pas de passeport et, au début, aucun contact tangible. Il ne maîtrise la langue espagnole que de loin, mais Ilse compense cette lacune, atout complété par la personnalité abordable de l'ancien commando. Les deux pratiquent l'anglais, ce qui va faciliter les prises de contact, et se révèlent être des hôtes particulièrement sociables. Skorzeny est présenté comme amateur de scotch et aux manières dignes d'un gentleman d'un autre âge, et, sous l'emprise d'Ilse, véritable « maîtresse de maison »[8]. L'Espagne apparaît donc comme un havre de paix pour le nazi en cavale. Il a tout loisir de se déplacer au grand jour sans se soucier de dissimulation et sans que ses faits et gestes n'entraînent la moindre réprobation.

Anticipant sur le long terme, Skorzeny, devenu, on l'a vu, « Steinbauer », prend langue avec un ingénieur américain du nom d'Edgar Smith, auquel il se présente comme ingénieur consultant d'une entreprise espagnole promouvant l'énergie solaire. Les deux hommes sympathisent et Skorzeny finit par avouer sa véritable identité à cet Américain aux nombreuses relations haut placées qui pourraient faciliter une mise en collaboration avec les États-Unis. Il n'en demeure pas moins que les supputations selon lesquelles il se serait assuré le contrôle des anciens

agents de l'Abwehr en poste depuis les années 1930, sous la supervision de l'amiral Canaris, ne peut relever que de la falsification de l'Histoire[9].

Skorzeny doit subvenir à ses besoins, car, comme beaucoup, il doit repartir de zéro, ce qui suppose la reprise de ses activités d'ingénieur et bientôt d'import-export. S'il dispose d'un bureau avenant et bien situé, il vit avec Ilse dans des conditions modestes dans un appartement de Case Lopez de Hoyas. C'est en qualité de journaliste et d'écrivain qu'il parvient à survivre. Ses piges et ses droits d'auteur lui rapportent une coquette somme auprès du *Figaro*, du magazine allemand *Quick* et de l'éditeur allemand Toth Verlag. Or son arrivée à Madrid coïncide avec un manque criant d'argent : les droits touchés sont presque épuisés. C'est ainsi qu'il prie instamment Smith de le représenter auprès d'E.P. Dutton & Co., son éditeur new-yorkais, persuadé d'être la victime de mesures frauduleuses de son agent français. Las, les autorités américaines gèlent toute procédure au prétexte que Skorzeny a fui la justice[10]. Il semblerait toutefois que ce dernier, fort de ses nombreux contacts, se démène pour être mêlé à nombre d'affaires juteuses qui lui assurent un train de vie plus que convenable, après des débuts laborieux.

Toujours hâbleur, Skorzeny n'a de cesse de se mettre en valeur auprès de Smith, qui doute néanmoins que ce dernier ait l'étoffe de l'homme d'affaires, à tout le moins en qualité de consultant en ingénierie. Sa vie à Madrid le met en présence d'autres Allemands de premier plan, dont des industriels, à l'instar d'Otto Wolff, un magnat de l'acier âgé d'à peine 32 ans, dont les finances de la compagnie reposent sur des fonds expédiés vers la péninsule Ibérique à la fin du conflit, mais aussi de Willy Messerschmitt, le fameux industriel en aéronautique. La CIA subodore que Messerschmitt et Skorzeny ne projettent rien de moins que de remettre sur pied une industrie aéronautique allemande dans la péninsule Ibérique et, partant, une Luftwaffe, à une époque où l'Allemagne est encore désarmée…

Car on imagine difficilement que l'ancien maître des « coups de main » des commandos SS se soit résigné à mener une existence paisible.

Le mythe d'un Skorzeny à la tête d'un réseau international d'anciens nazis

Les supputations quant à l'existence d'un réseau clandestin de nazis se préparant à un Quatrième Reich et mettant en cause Skorzeny sont déjà anciennes. On l'imagine déjà à la tête d'un groupe d'anciens SS alors qu'il est encore détenu dans les geôles allemandes. La guerre finie, un réseau illicite aurait été mis en action sous le nom d'*Odessa*, en fait un acronyme pour une phrase allemande se traduisant par « organisation pour la libération des anciens SS ». On prétend que le centre névralgique de l'organisation réside au Tyrol, ce qui n'empêcherait pas Skorzeny, tel un véritable « parrain » de la mafia, de tout diriger depuis sa cellule de Darmstadt. Infield se fait l'écho de ces invraisemblances, ajoutant sans sourciller que le concept émane ni plus ni moins que de Bormann en personne, qui aurait pris les devants dès l'automne 1944, anticipant l'effondrement de l'Allemagne nazie en établissant les bases d'une résurgence future : transferts de fonds et préparation d'une future organisation clandestine pour les SS, qui deviendra *Odessa*. L'action souterraine de cette organisation sera tellement efficace, prétend Infield, qu'elle permettra à d'anciens nazis d'occuper des places majeures dans le gouvernement allemand, succès qui est mis au crédit de Skorzeny[11]… Il est désormais avéré que le réseau *Odessa* n'a jamais existé[12]. Sa prétendue existence a été popularisée par Simon Wiesenthal, un chasseur de nazis notoire, qui a beaucoup œuvré dans la traque des anciens séides de Hitler. En fait, des organisations informelles de nazis clandestins – souvent sur la base d'une camaraderie de front ou d'appartenance à la même unité – se sont bien structurées en réseaux permettant de fuir l'Allemagne. Ces

réseaux ont ensuite perduré dans les pays d'accueil dans lesquels une aide mutuelle facilitait l'établissement d'une nouvelle résidence.

Ces SS, dissimulés ou évadés, cherchent en effet à s'expatrier, en particulier en direction de l'Amérique latine, *via* l'Italie, ce qui suppose l'existence d'un réseau d'évasion. À l'évidence, tenter l'aventure par les ports trop surveillés de la mer du Nord, tels qu'Hambourg ou Rotterdam, suppose une trop grande prise de risque, pour ne pas dire une tentative vouée *ipso facto* à l'échec. Il faut donc opter pour un chemin par le sud. C'est ici que le nom de Skorzeny apparaît de nouveau, avec une organisation baptisée *Die Spinne*, c'est-à-dire « L'Araignée », dont il occuperait la direction de la branche européenne, selon le journal anglais *Reynolds News* ainsi que le *Münchner Illustrierten*. On prête toujours à ce dernier la faculté de se jouer de ses ennemis avec facilité : on prétend que les évadés sont transférés jusqu'au sud de l'Allemagne par des camions américains chargés de la distribution du journal de l'armée *Stars and Stripes*. Comme de bien entendu les conducteurs sont tous des Allemands et comme la Providence fait bien les choses, Skorzeny – on se demande bien comment – s'est arrangé pour que ces derniers soient tous de connivence, à tout le moins des sympathisants, de L'Araignée. C'est un peu gros. En fait, Skorzeny n'a absolument rien à voir avec cette organisation.

Le système d'évasion *via* l'Autriche puis l'Italie fonctionne dès 1946. La zone est propice, en raison de la présence d'une communauté germanophone dans le Tyrol du Sud (ou Haut-Adige). En Italie, un réseau d'évasion aurait été sous la direction d'Hermann Lauterbacher, un ancien de l'état-major de Himmler. L'ancien SS met sur pied une filière reposant sur une route dite « des monastères », plus d'un établissement catholique accueillant les fugitifs sans que cela heurte *a priori* la conscience d'un évêque ou d'un moine impliqué.

La fuite des nazis a en effet bénéficié de la complicité, tacite, active ou inconsciente, d'acteurs majeurs[13], à commencer par l'Église catholique. On

a beaucoup glosé sur l'attitude jugée coupable de Pie XII et de l'Église durant la guerre, en oubliant sans doute que la situation dans la péninsule Italienne (depuis les accords de Latran de 1929 entre le Duce et le pape) était fort différente de celle qui prévalait en territoire allemand, où l'Église catholique fut en plus d'une occasion en conflit avec le régime nazi. Il n'en demeure pas moins qu'après la défaite de 1945, l'Église, en particulier italienne, apporte son concours actif à la sauvegarde des anciens nazis ou des collaborateurs des divers régimes fascistes d'Europe centrale et orientale. Ces derniers ont en commun avec elle la haine vouée au « communisme athée », le début de la guerre froide accentuant le processus. Le choix était plus cornélien jusqu'en 1945, lorsque les choses gagnent en facilité avec la disparition d'un des deux ennemis de l'Église. Les anciens SS présentent à cet égard l'assurance d'un anticommunisme viscéral qui ne saurait être mis en doute. Le contexte politique ne saurait, non plus, être sous-estimé : le Parti communiste italien est puissant et populaire, à l'instar de son homologue français, et on craint fort, à Rome comme à Washington, que la péninsule ne tombe sous sa coupe. L'opposition au communisme est donc pleine et entière, assumée, et légitime ainsi toute l'aide pouvant être accordée à quelque ennemi du régime de Moscou que ce soit. La Commission pontificale d'assistance aux réfugiés, dirigée par le sous-secrétaire d'État Montini, agit comme instrument de lutte contre le bloc soviétique, et l'évêque allemand Alois Hudel, nazi convaincu, parvient en plus d'une occasion à obtenir des autorisations papales spéciales au profit des nazis. Il ne s'agit là que d'un aspect de l'explication. Un autre facteur est à prendre en considération : la détermination de venir en aide à des coreligionnaires, sans considération de leur couleur politique. L'essentiel résidait dans le fait que les fugitifs soient des catholiques, au besoin on procédait à des conversions de protestants et on se félicitait du retour au catholicisme de la part de ceux qui ne pratiquaient plus.

Le Comité international de la Croix-Rouge (CICR), emblématique de l'aide humanitaire apportée aux victimes, véritable autorité morale, n'est nullement épargné par le processus : il apporte son concours à des fugitifs nazis, parfois à son insu car ces derniers se mêlent aux personnes déplacées, parfois sciemment quand il décide de ne pas intervenir alors qu'il apparaît que des Allemands en fuite profitent du système pour passer entre les mailles du filet de la justice. La mise en place d'un monde bipolaire dans le cadre de la guerre froide ne fait que davantage osciller sa prétendue neutralité.

Ce nouveau climat géopolitique apporte l'explication de l'implication d'un troisième acteur : les Alliés occidentaux. Les services de renseignement de ces derniers sont mal préparés pour affronter la situation et l'aide des anciens nazis pour relever les défis qui s'annoncent semble providentielle. L'utilité prime sur les questions morales. Certes, les nazis « recyclés » au profit de la cause occidentale n'apportent que peu de renseignements utiles, mais on ne compte plus le nombre de criminels SS, de scientifiques, d'industriels et de militaires qui ont bénéficié de la complaisance des Alliés, à tel point que les poursuites et la dénazification ne perdurent pas dans le temps et, suspendues, ne seront jamais menées à leur terme. Il en va de même, et pour longtemps, pour la traque des criminels nazis, bien que l'existence de criminels en cavale, tels qu'Adolf Eichmann, ne pût rester indéfiniment ignorée. Pour les Français, Klaus Barbie, le tortionnaire de Jean Moulin, représente le cas emblématique entre tous de ces nazis ayant bénéficié de la protection des États-Unis.

En 1946-1947, toutes les conditions sont donc réunies pour favoriser la fuite des nazis. De nombreux passeurs établis sur les chemins traditionnels de contrebande ne font aucune distinction entre les fugitifs : d'anciens nazis peuvent ainsi côtoyer leurs victimes, des Juifs quittant illégalement l'Europe à destination de la Palestine[14]. C'est ainsi qu'Adolf Eichmann a pu bénéficier de cette complaisance de l'Église catholique. Ce même

Eichmann prétend que c'est à Skorzeny qu'il doit d'avoir pu quitter l'Allemagne[15].

Un rôle dans la lutte contre le bloc communiste ?

La guerre froide imprime sa marque sur le monde de l'après-guerre. En 1950, la guerre de Corée embrase l'Extrême-Orient, mettant le monde au bord d'un nouvel embrasement. Les États-Unis sont aux premières loges, assurant un engagement majeur aux côtés de la Corée du Sud dans un combat présenté comme une défense du monde libre, mais mû avant toute considération par la volonté de stopper l'avancée du communisme, alors que, un an plus tôt, la Chine a basculé dans l'orbite rouge. L'US Army, contrainte de restreindre son déploiement en Europe de l'Ouest, ne peut pourtant y ignorer le danger soviétique, toujours latent, et doit donc envisager l'idée d'un renforcement des forces de l'Otan, l'Alliance atlantique tout juste sortie de ses fonts baptismaux. Ceci milite en faveur de la création et l'admission en son sein d'une nouvelle armée allemande (ce sera la Bundeswehr). L'idée fait son chemin, mais requiert plusieurs années de réflexion et de négociations, les Allemands étudiant de leur côté les modalités d'un réarmement. Ce dernier, qui ne peut se réaliser qu'avec le bon vouloir des vainqueurs de la Seconde Guerre mondiale, impliquerait *ipso facto* des vétérans de la Wehrmacht, dissoute à peine quelques années plus tôt, faute de ne disposer d'aucuns cadres de valeur. Les anciens officiers de Hitler sont d'autant plus attendus dans l'optique d'une future coopération qu'ils connaissant davantage l'ennemi soviétique que leurs homologues anglo-saxons et français. Qui plus est, les Alliés occidentaux ont fini par s'accommoder d'une collaboration qui ne peut qu'être fructueuse, même si compromettante, et fermer les yeux sur le passé de nombre de personnalités de premier plan. L'exemple de Wernher von Braun, le père de la fusée Saturn V qui enverra Neil Armstrong sur le sol lunaire, est emblématique à cet égard[16]. Scientifiques, industriels et

militaires nazis : tous peuvent s'avérer utiles, mais collaborer avec les plus compromis du régime nazi serait exposer les Alliés à une critique sur le sens de la lutte menée au cours des années de guerre. Un consensus semble établi en faveur d'un réarmement allemand, notamment chez les anciens vétérans (entendant bénéficier du même poids décisionnel que les Alliés dans la défense de l'Allemagne), qui sont nombreux, y compris de la Waffen SS, mais tous ne s'accordent pas sur les modalités pour y parvenir. Si le chancelier de la RFA Adenauer compte sur l'appui d'un groupe de généraux menés par Hans Speidel, l'ancien chef d'état-major du maréchal Erwin Rommel.

Skorzeny, alors madrilène, s'invite au processus. Au besoin, on se passera de l'accord des Alliés, ce qui est l'option retenue par ce dernier, qui, on s'en doute, n'est pas homme à admettre que l'Europe ne soit plus contrôlée par une Allemagne dominatrice. Il se trouve que cette idée germe aussi dans l'esprit de Reinhard Gehlen, l'ancien responsable du Fremde Heer Ost, le service de renseignement de la Wehrmacht relatif à l'Armée rouge. Gehlen passe au service des Américains[17], qui sont trop heureux de bénéficier de son expérience face aux « rouges », avec les mêmes prérogatives. Cette transition se réalise d'autant plus facilement que l'ancien officier de la Wehrmacht avait pris la précaution de dissimuler les dossiers de ses services dans une cache en Bavière. Gehlen parvient à convaincre les Américains en leur faisant miroiter l'entrée à leur service de toute une organisation d'espions, y compris en Union soviétique. La CIA demeure cependant dubitative, soulignant l'absence de contacts de l'organisation en question avec le Kremlin, tout en questionnant la fiabilité et la fidélité d'anciens officiers du Führer. D'autres anciens nazis, à l'instar du SS Wilhelm Höttl, prétendaient eux aussi disposer de solides réseaux d'agents, même si bien souvent il ne s'agissait guère davantage que de la poudre aux yeux. La proposition de Gehlen repose sur des bases autrement plus solides. Les Américains et Gehlen, conscients de leur communauté

d'intérêts, parviennent sur un terrain d'entente. Ce dernier, de retour sur le sol allemand après avoir été mis en contact avec les plus hauts responsables du renseignement à Washington, établit son service près de Munich. Or espionner les Soviétiques suppose notamment de surveiller une des cibles potentielles de leurs menées subversives : Skorzeny.

L'ancien commando postule que les forces de l'Otan ne sont pas à même de contrer une éventuelle offensive majeure de l'Armée rouge. Alors que la Bundeswehr (l'armée allemande de l'Allemagne de l'Ouest, la RFA) n'existe même pas sur le papier, Skorzeny entre en contact avec des anciens soldats de Hitler, et non des moindres : Hans Guderian, Hasso von Manteuffel, le SS Paul Hausser et même Hans Speidel, ce que ce dernier niera, conscient que l'ancien chef des commandos SS représente une bien mauvaise fréquentation, nuisible à son image d'ancien conspirateur contre le régime nazi, et ce alors même qu'il sera l'instigateur de la naissance officielle de la Bundeswehr – et ce de façon officielle et licite.

L'alternative espagnole serait à cet égard une entreprise illégale et clandestine. Une véritable diaspora de militaires et d'industriels allemands au service des intérêts de Franco forme ainsi le terreau sur lequel pourrait se développer une armée allemande. Parmi les réfugiés présents en Espagne et avec lesquels Skorzeny entre en relation, Hjalmar Schacht, de nouveau dans la finance et en affaire avec des industriels allemands, et le Belge Léon Degrelle, l'ancien chef de la légion *Wallonie*, condamné à mort dans son pays. On va jusqu'à prétendre que ce dernier officie comme trésorier pour le compte du réseau *Odessa* que piloterait Skorzeny depuis Madrid, soucieux de maintenir les industriels allemands dans le giron nazi, au besoin en usant de manœuvres d'intimidation, notamment en menaçant d'étaler au grand jour un passé pour le moins compromettant. Ces assertions avancées par Infield ne tiennent pas debout[18]. Degrelle n'est pas le seul fasciste non allemand avec lequel Skorzeny entretient des relations. Celui qui fut le libérateur du Duce reçoit le fils de ce dernier, Romano, la

rencontre entre les deux hommes étant immortalisée dans un restaurant madrilène. Il prend aussi langue avec Oswald Mosley, le fondateur dans les années 1930 de la British Union of Fascists puis en 1948 de l'Union Movement de même obédience, à l'occasion d'une sorte de congrès international du fascisme qui se tient à Tolède en septembre 1951. De là à supputer que Skorzeny tienne un rôle majeur dans une organisation nazie internationale, il n'y a qu'un pas que beaucoup franchissent, à l'instar de la revue *Le Monde juif*, qui évoque un « réseau nazi à ramifications mondiales » en précisant qu'« on a les meilleures raisons de penser que l'officier de liaison du néonazisme international, est le "libérateur de Mussolini", le SS-Obersturmbannführer Otto Skozieny [*sic*]. On se souvient que ce dernier s'était distingué au service de Himmler et de Schellenberg, de sinistre mémoire, et on sait aussi qu'actuellement il s'efforce d'obtenir la libération des "prétendus" criminels de guerre[19] ».

Projet avorté d'une force secrète de commandos

Quel est donc le projet de Skorzeny ? Ce dernier entend mettre sur pied une armée allemande clandestine, en exil, constituée de recrues motivées, tous anciens soldats de Hitler. Cette force armée serait en outre indépendante des Occidentaux. Les services de renseignement américains racontent que les effectifs pourraient atteindre 200 000 individus. En cas de guerre, ces forces – la légion *Charles-Quint* – seraient entraînées en Espagne après leur transfert depuis l'Allemagne, avec la bienveillance du régime franquiste, en particulier du haut commandement espagnol et de Franco lui-même. L'ancien SS envisage aussi la formation de commandos « européens » ayant une connaissance fine du terrain et prêts à agir sur l'ensemble du continent ; bref, un retour aux Jagdverbände, la croix gammée en moins…

L'une des connaissances de Skorzeny n'est autre que le père Simonsen Mackey, l'ancien aumônier de la légion *Condor*, qui a ses ouvertures auprès

de Franco, mais aussi au plus haut niveau de la hiérarchie vaticane, dont le cardinal Montini (le futur pape Paul VI). À ce titre, il a œuvré au sein des filières d'évasion de nazis entretenues au Saint-Siège. Puisque l'armée secrète allemande n'obtient pas l'assentiment des Alliés, Skorzeny et Simonsen envisagent de muer la légion *Charles-Quint* en une force patriote et catholique, destinée à affronter le communisme abhorré, les deux hommes se partageant la tâche : à Simonsen l'aspect idéologique et spirituel, à Skorzeny le rôle de la formation militaire. En liaison avec le général Munoz Grandes, l'ancien commandant de la division *Azul* (l'unité espagnole qui a combattu aux côtés de la Wehrmacht sur le front de l'Est), on étudie la levée d'une brigade germano-espagnole. Il est possible que Skorzeny ait participé à l'entraînement d'Espagnols aux pratiques du sabotage, sans que cela soit avéré.

L'apprenti industriel qu'est Skorzeny est ainsi nettement enclin à œuvrer pour le renouveau de l'armée allemande à partir d'une base espagnole, le général Iragorri, le ministre de l'Air espagnol, allant jusqu'à faciliter les démarches de Messerschmitt, désireux de visiter les chaînes de montage de l'usine aéronautique d'Hispano-Suiza. Skorzeny maintient donc des contacts avec des personnalités pouvant lui être utiles pour son dessein. Il rencontre ainsi Rudel à Lisbonne, au grand dam du gouvernement portugais, mis mal à l'aise par la présence de deux célébrités nazies sur le sol lusitanien. Les Américains sont également persuadés de la complicité du cardinal Montini[20]. Les plans relatifs à cette armée en exil tombent entre les mains du major Bieck, de l'ambassade américaine de Madrid, mais aussi agent de la CIA, qui devient le confident de Skorzeny. Or cette affaire embarrasse Adenauer, qui s'en ouvre, en 1951, à John McCloy, le haut commissaire américain en Allemagne de l'Ouest. Le chancelier redoute des effets d'annonce de la résurrection d'une armée nazie, alors même qu'il œuvre pour la renaissance de l'Allemagne après le traumatisme de 1945, « année zéro ». Bieck comprend sans ambiguïté que Skorzeny aspire plus

que tout à obtenir un poste de responsabilité militaire dans une guerre future. Or Speidel néglige de plus en plus le projet de Skorzeny, qui ne peut assurer le concours de l'Espagne outre la nécessité de transférer 200 000 hommes à travers la France. Speidel préfère l'idée qui germe chez le colonel Schnez, qui préconise lui aussi la levée d'une armée allemande secrète, en l'occurrence des états-majors complets formés d'anciens cadres des unités d'élite de la Wehrmacht.

Skorzeny (*alias* Steinbauer et Scholm) se démène pourtant en sillonnant l'Allemagne de long en large (sa base est établie à Sutten, à proximité de Munich), mais sans que rien de concret n'en résulte. Pourtant sûr de son fait et de son importance, il va jusqu'à mettre dans la balance la clémence pour l'ancien SS « Jochen » Peiper, accusé, on l'a vu, de complicité de crimes au cours de la bataille des Ardennes, faute de quoi il faudrait renoncer à sa coopération[21]…

Las pour Skorzeny, ni le gouvernement de Bonn ni les autorités militaires alliées ne peuvent créditer les desseins d'un homme qui ne semble guère chercher autre chose que contester l'issue de la Seconde Guerre mondiale. Tous ces Allemands expatriés en Espagne œuvrent certes en faveur de la lutte contre le communisme, mais ils demeurent ce qu'ils ont toujours été : des nazis bon teint. Ils ne renient en rien leur passé trouble et leurs visées restent personnelles. Désireux de redonner une place majeure à l'Allemagne et de mettre leurs compétences au service de la lutte contre l'Union soviétique, ils se fourvoient dans l'idée que les Alliés et le gouvernement ouest-allemand puissent permettre à d'anciens SS d'accéder à des postes de responsabilité en RFA et qu'une forme de réhabilitation puisse être envisageable, et ce d'autant plus que ces anciens fervents soutiens de Hitler ne souffrent d'aucun cas de conscience, persuadés qu'ils sont d'avoir conservé en toutes circonstances un comportement honorable.

Ce projet de Skorzeny échoue, d'autant plus qu'il perd toute crédibilité auprès des Américains puisqu'il manque d'être inquiété dans une affaire

entre anciens SS et membres du gouvernement allemand. Sa présence en Allemagne n'est pas sans risque pour lui. L'anonymat tombe lorsque la presse publie une photographie accompagnant un article dénonçant sa présence à Sutten : Steinbauer et Skorzeny ne forment qu'une et même personne. Il se cacherait alors à Munich, auprès d'une amie dénommée Louise Preiss (on lui prête de nombreuses conquêtes féminines). Il aurait vécu ensuite avec l'actrice Hilde Weissner à Berlin, avant de rejoindre Hambourg. Il manque d'être arrêté par des Britanniques en filature et d'être livré aux autorités allemandes, mais la CIA veille au grain et permet au clandestin d'échapper aux mailles du filet. Skorzeny est rapidement menacé d'une arrestation au prétexte d'usurpation d'identité, ce qui le pousse à passer en Autriche.

Skorzeny ne reçoit donc aucun soutien formel, pas plus que les fonds indispensables. Les autorités alliées, par la voix du général Eisenhower, rejettent le plan avancé par Gehlen. La CIA émet le même refus, qui est transmis à Skorzeny par Bieck. La naissance de la Bundeswehr sonne de toute façon définitivement le glas des aspirations de Skorzeny et de ses projets de développement d'une armée en Espagne. Speidel et Gehlen y occupent des postes d'importance, le premier comme chef d'état-major et le second à la tête du réseau d'espionnage, puis du service de renseignement de la RFA, et ce jusqu'en 1968[22]. Skorzeny n'est plus qu'une source d'embarras et son organisation ne présente plus le moindre intérêt. Soucieux de se faire valoir, ce dernier s'imagine tenir un rôle d'entremetteur entre les États-Unis et une Espagne non intégrée dans l'Otan mais désireuse d'entrer dans l'alliance, plutôt que de demeurer un paria « fasciste » en Europe. Trop heureux de s'assurer un nouvel appui dans leur lutte contre les communistes, les Américains entérineront cette ouverture en signant le pacte de Madrid en 1953, sans qu'il faille y voir la marque de l'œuvre de Skorzeny.

Notons que d'autres, à l'instar de Rudel, étaient disposés à tourner casaque et à collaborer avec les Soviétiques, persuadés qu'ils traiteraient les Allemands correctement en cas d'invasion. On est alors bien éloigné de la rhétorique nazie et des accents des discours de Goebbels. Un changement radical peut-être à mettre sur le compte du fait que les Russes, aussi brutaux soient-ils, n'ont ni exterminé ni rabaissé au rang de sous-hommes les Allemands de l'Est, *a contrario* de la soldatesque nazie lancée à l'est par Hitler à partir de *Barbarossa*.

L'image de Skorzeny en Allemagne, auprès de l'intelligentsia militaire, est en tout état de cause définitivement compromise, sauf un temps aux yeux de Guderian, le seul à croire que son projet avait le soutien des Français, repose sur la foi de documents ne pouvant, selon lui, avoir été obtenus qu'auprès des autorités françaises. Le général Dörr, fidèle de Speidel et représentant la Bundeswehr à Madrid, met de son côté en cause Skorzeny en avançant que ce dernier n'a fait que récolter les lauriers d'opérations dont le crédit devrait être accordé à d'autres. Et Kurt Student lui-même abonde en ce sens en se présentant comme le véritable cerveau de la libération de Mussolini, tout en reconnaissant le courage et l'esprit d'initiative de Skorzeny. Ce dernier, enragé par la remise en question de ses mérites, retrouve ses instincts de jeunesse en provoquant Dörr en duel et en déclarant qu'il souffletterait un jour ou l'autre cet individu qui n'ose pas même le considérer comme un soldat, mais comme rien de plus qu'un vaurien.

Skorzeny, homme d'affaires

L'homme continue en parallèle ses activités de négoce. Il serait impliqué dans des ventes d'armes, notamment en direction de l'Égypte, qui tiendraient plus du trafic international que du commerce légal. Il semble avéré qu'une part substantielle de sa fortune provienne du trafic d'armes, étendu sur plusieurs continents, en particulier en Amérique du Sud, et ce

avec la complicité d'autres anciens soldats de Hitler, comme l'ancien Fallschirmjäger Gerhard Mertins (qu'il croisera en Égypte) et son ami Hans-Ulrich Rudel (ce dernier écoulant des surplus de la Bundeswehr). Il ferait office d'intermédiaire. Le service de renseignement américain en Europe apprend ainsi que 200 chars M-46 seraient en Suisse avant d'être expédiés vers une destination inconnue, et ce à l'instigation d'un certain Ellenhausen et de Skorzeny. On soupçonne également ce dernier de corrompre du personnel de l'US Army en Allemagne pour subtiliser du matériel à destination de ses trafics illégaux.

Des allégations difficiles à attester, d'autant plus que ces rumeurs évoquent à l'occasion le fameux trésor des nazis, à tout le moins des fonds colossaux qui auraient été transférés hors du Troisième Reich agonisant. Or, nous le savons, c'est un Skorzeny sans le sou qui a dû se soustraire des années durant aux autorités allemandes et alliées, mais l'homme avait su habilement faire fructifier ses contacts. Ainsi, ses liens avec des businessmen tels que Schacht, Messerschmitt ou Krupp permettent à ces derniers de prospérer sur de nouveaux marchés, en Espagne. En échange, assuré de leur alignement politique, il pourrait financer ses projets d'armée secrète, ainsi que de rétablissement d'un gouvernement d'extrême droite autoritaire. Il apparaît cependant évident que toutes les activités dans lesquelles il se démène ne visent qu'à satisfaire sa propre aisance financière. Il ne faut ainsi pas voir dans chaque initiative émanant de Skorzeny une étape réfléchie en vue de ces desseins. Il en va ainsi des ses ventes de ciment dans les îles Canaries à un moment où la demande prend de l'ampleur avec le développement du tourisme[23]. Il est également fort possible que son voyage au Paraguay du dictateur Afredo Stroessner, ainsi que dans d'autres destinations d'Amérique latine (Pérou, etc.), soient avant tout destinés aux affaires, que ce soit le ciment ou l'exploitation de ressources locales (ainsi de gisements de soufre en Bolivie)[24].

Skorzeny se montre de plus en plus embarrassant pour son pays de naissance. Bien que sous le coup d'une mesure d'extradition, l'Autriche, qui lui a accordé un passeport, refuse de le faire transiter par son territoire en direction de la Tchécoslovaquie. Skorzeny s'avère être le représentant en Espagne de la VÖEST, la compagnie du fer et de l'acier autrichien, bien que cette révélation au parfum de scandale ait été vigoureusement démentie par les dirigeants de la société. Il est toutefois admis que l'ancien SS a pu tenir le rôle d'intermédiaire, ce qui lui a procuré des sommes rondelettes. Le fait que le directeur de la VÖEST ait été Franz Hueber, le beau-frère de Göring, condamné après la guerre en Autriche, mais relâché pour cause de guerre froide, n'est évidemment pas étranger à l'introduction de Skorzeny auprès de la firme[25]. L'ambassadeur d'Autriche en Espagne, le docteur Karl Grüber, est lui aussi tourmenté par le cas Skorzeny puisqu'une fausse rumeur affirme que l'État autrichien a demandé l'extradition de ce dernier auprès du gouvernement espagnol. Le démenti, selon Grüber, n'a pas été facilité par l'initiative prise par Skorzeny de tenir une conférence de presse dans laquelle il nie toutes les allégations de crimes de guerre portées à son encontre. Sa responsabilité a été avancée pour des tests portant sur un pistolet doté d'un gaz mortel, arme qui semble sans intérêt pour des forces spéciales. En revanche, ces allégations rappellent qu'il a pu être mêlé de plus ou moins loin à des tests menés sur des détenus au camp de Sachsenhausen, visant à mettre au point une arme avec des cartouches empoisonnées (affaire qui avait été débattue lors de son procès), et ce sous la direction du SS-Sturmbannfürer Albert Widmann. La présence de Widmann lors des tests est avérée, mais celle de Skorzeny en personne repose sur des témoignages, notamment d'un certain Paul Pasquier[26] : il a été vu en uniforme après des exécutions de déportés suite à des tests[27].

Les services secrets américains s'intéressent toutefois toujours à lui, pour une raison simple : il peut les mener sur la piste de nazis notoires en fuite. En 1952, année au cours de laquelle il est dénazifié *in absentia*,

Skorzeny alerte les services américains du danger majeur que représente Otto John, le chef du service de sécurité de la RFA, en le présentant comme un agent communiste, un ancien de la *Rote Kapelle* (l'« Orchestre rouge », une organisation d'espions allemands à la solde des Soviétiques pendant la Seconde Guerre mondiale). Les Américains ignorent cette annonce fracassante provenant d'un nazi non repenti à l'encontre d'un individu amplement détesté depuis qu'il a œuvré pour que le maréchal von Manstein, l'un des meilleurs cerveaux de la Wehrmacht, soit poursuivi pour crimes de guerre. Son passage à l'Est en 1954 tendrait cependant à démontrer que les allégations de Skorzeny étaient fondées, même si l'intéressé affirmera, fin 1955 lorsqu'il repasse le « rideau de fer », avoir été enlevé par les Soviétiques. Toutefois, la dénonciation de Skorzeny, par ailleurs compromis avec Otto Remer, dans une autre affaire, n'est certainement pas étrangère au fait qu'il soit devenu indésirable en Allemagne de l'Ouest qui lui ferme ses portes en ne lui accordant pas son visa.

Skorzeny ne renonce pas pour autant à régénérer l'Allemagne nazie. La CIA est informée de sa compromission avec des mouvements d'extrême droite, aussi bien en Allemagne qu'au plan international. Les gouvernements alliés, conscients de ses menées, décident de réagir, d'abord aux États-Unis, on l'a constaté, en bloquant ses droits d'auteur portant sur ses Mémoires (une loi permet en effet de geler les avoirs allemands), puis en France et au Royaume-Uni où il devient *persona non grata* et interdit de séjour. Le département d'État américain accueille par ailleurs défavorablement le projet émanant de l'US Army d'interviewer Skorzeny dans le cadre d'un film. Les États-Unis bloquent la délivrance d'un simple visa de touriste : le passé de l'intéressé est jugé bien trop trouble et ses activités présentes sujettes à bien des spéculations. Le Canada renonce aussi à l'accueillir sur son sol, alors qu'un passage à la télévision était

programmé : on considère qu'il est demeuré trop prohitlérien, ne serait-ce que dans son apparence.

Quelques décennies plus tard, la télévision française aura moins de scrupules, puisque l'ancien commando de Hitler apparaît dans un épisode des « Grandes Batailles de la Seconde Guerre mondiale » d'Henri de Turenne et de Daniel Costelle. La BBC l'accueille également dans ses studios. En 1956, la chaîne anglaise lui consacre un épisode dans une série portant sur les « dix commandants ayant réalisé, durant la Seconde Guerre mondiale, les exploits les plus sensationnels » (ce chiffre, dix, émane des souvenirs de Skorzeny : il semblerait qu'il n'y ait eu que cinq épisodes et que l'année de diffusion était 1959). Le général britannique Laycock, ancien commandant des commandos au Moyen-Orient puis des « Opérations combinées », eut l'initiative du choix du sujet des épisodes, ce qui ne put que flatter Skorzeny qui, en outre, eut la satisfaction de deviser des heures durant avec le colonel David Stirling, le père des SAS. Il s'exprime aussi à la BBC – la radio – et apparaît sur la chaîne de télévision ITV. Skorzeny loue ainsi le « fairplay » des chaînes de télévision britannique et française, et rend « hommage à leur impartialité »[28].

Skorzeny continue à faire parler de lui

Durant toutes ces années, les journaux, toujours à l'affût de nouvelles sensationnelles, spéculent à plus d'une reprise sur le devenir des anciens nazis, qu'ils soient dûment recherchés ou non, sans même évoquer la fable qui voudrait que Hitler ait survécu à l'effondrement du Reich et se soit réfugié en Amérique latine. On met en exergue l'existence de sociétés secrètes regroupant d'anciens SS, œuvrant dans l'ombre pour préparer le retour des nazis au pouvoir.

Ces spéculations et fantasmagories atteignent un paroxysme au début de l'année 1953, lorsque les services britanniques démantèlent à Hambourg et à Düsseldorf une organisation d'anciens nazis dont l'objectif serait ni plus

ni moins de fomenter un coup d'État en Allemagne de l'Ouest[29]. L'affaire est classée sans suite par la justice allemande, bien qu'Adenauer ait menacé les individus arrêtés d'un procès pour trahison. Les supposés conspirateurs relâchés, les Allemands estimant que les Britanniques se sont alarmés sans raison et ont passablement exagéré l'importance à accorder à cette affaire.

Parmi les suspects arrêtés, un certain Werner Naumann, un ancien proche de Goebbels qui fut l'un des derniers à quitter le bunker de la chancellerie à Berlin, avant de s'enfuir jusqu'en Argentine. L'organisation de Naumann implique la compagnie d'import-export Lucht, éponyme d'un ancien officier de propagande de la Wehrmacht, Herbert Lucht. Skorzeny devise avec les deux hommes dans la villa du second, lors d'une rencontre portant sur l'indépendance de la RFA vis-à-vis des puissances occidentales et le rétablissement d'un État autoritaire en Allemagne. Skorzeny est aussi en contact avec Otto Remer, l'homme qui avait neutralisé la conjuration du 20 juillet 1944 à Berlin. Il s'agit d'un individu foncièrement nazi, négationniste de la Shoah (on parlait alors d'« Holocauste »). Remer anime un mouvement d'extrême droite radical, le SRP (Sozialistische Reichspartei Deutschlands), mais Skorzeny, qui a pourtant assuré la sécurité d'un meeting en compagnie de Rudel en 1952, prend ses distances, estimant que ce parti risquait d'attirer l'attention sur ses activités. Peu après, le SRP est déclaré hors-la-loi après des déclarations infâmantes de Remer à l'endroit des comploteurs du 20 juillet 1944.

Les difficultés que traverse l'économie espagnole, en particulier le secteur de la construction dans lequel il tire ses revenus, poussent Skorzeny à regarder ailleurs. En 1957, il s'entiche d'un coin d'Irlande – une demeure et ses 68 hectares de terrain acquis en 1959 – dans le but avoué, raconte-t-on, de réitérer ce à quoi il aurait procédé en Espagne, à savoir mettre en place une organisation nazie prête à intervenir au moment opportun. En fait, Skorzeny ne cherche qu'à s'installer confortablement pour une retraite dorée dans un pays neutre, un achat rendu possible par les droits d'auteur

perçus pour ses Mémoires, *Missions secrètes*. Cédant à une pression hostile à sa présence, rattrapé par son passé et des rumeurs qui fusent à son sujet (outre la provocation d'avoir fait escale à Londres, alors qu'il ne lui est pas permis de pénétrer sur le sol britannique, ce qui lui vaut une heure de détention par la douane, mais aussi de la publicité dans les médias[30]…), il prend acte de son échec irlandais et s'en retourne en Espagne. Un séjour irlandais au cours duquel ses convictions nazies s'avèrent toujours aussi tenaces. À « Dusty » Miller, un ancien officier de la Royal Navy, qui lui fait observer, à propos de la campagne de Russie, que le Troisième Reich aurait été plus efficace dans son entreprise s'il s'était acquis le soutien des populations envahies, l'ancien Waffen SS répond sans sourciller : « Il n'est pas possible d'en faire des amis. » « Pourquoi donc ? », demande Miller. « Ce sont des sous-hommes »[31]… Devenu *persona non grata*, son ultime séjour survient en 1969.

Rien ne semble en revanche véridique dans ses prétendus préparatifs, en 1953, pour libérer Mohammed V ben Youssef, le sultan du Maroc, temporairement déposé et exilé à Madagascar par les autorités françaises, ou encore les allégations selon lesquelles il envisagerait d'enlever Ben Bella, le leader algérien, ainsi que Fidel Castro, étant entendu qu'on imagine l'ancien SS à la solde du dictateur cubain Batista. Considéré comme foncièrement un homme d'action et aventurier dans l'âme, incapable de se départir de son passé de chef des forces spéciales de Hitler, on l'imagine au service du FLN, de l'OAS ou de l'IRA. Il n'en est rien. Il sillonne certes le monde, mais avant tout pour affaires. On le voit ainsi en Afrique du Sud, au Congo, en Grèce et au Paraguay.

L'épisode qui suit est l'exemple type de récit farfelu qui a pu se répandre après la guerre, en l'occurrence sous la plume de Glenn Infield, qui ne doute aucunement de la véracité des faits (pas plus que Jean Mabire qui pense l'épisode tout à fait plausible). Il est rapporté qu'à l'été 1951, alors que la campagne électorale battait son plein au Royaume-Uni,

Churchill s'offre du bon temps à Venise. Skorzeny prétend en avoir tiré opportunité pour rencontrer le Premier ministre qui avait su dire « non » à son mentor et représenter son plus farouche opposant dès les années 1930. Mais quel aurait pu être le mobile d'une telle rencontre ? C'est là que le récit prend une tournure délirante. Churchill aurait fait savoir à l'ancien bras droit du Führer qu'il souhaitait reprendre possession de documents compromettants qu'il sait – on se demande bien comment – en possession de Skorzeny, à savoir des lettres adressées à Mussolini entre 1927 et 1944, qui seraient autant de missives laudatives envers un Duce qui a su s'opposer avec brio au communisme. Skorzeny aurait appris l'existence de ces lettres dans des circonstances rocambolesques : lors de l'affaire du Gran Sasso, il remarque que le dictateur italien ne peut pas embarquer une grosse valise à bord de l'avion Fieseler *Storch*. Le bagage est alors confié à des SS qui l'emportent à Friedenthal (pourquoi pas directement à Pratica di Mare ou encore à Vienne ?). Skorzeny s'enquiert du contenu de ladite valise, découvre les fameuses lettres et en conclut sans hésiter que leur importance exige de s'assurer de la présence permanente d'un SS aux côtés du Duce ! Le 25 avril 1945, un SS du nom de Franz Spögler, en bons termes avec la maîtresse du Duce, Clara Petacci (Infield croit utile de préciser à ce propos qu'il était « jeune et beau »), qui n'a plus que trois jours à vivre, parvient à subtiliser les lettres. Bref, six ans plus tard, Skorzeny serait en position de faire chanter celui qui entend retrouver sa place de Premier ministre. Le SS, qui, selon ce récit hautement improbable, était en position de force, aurait obtenu en compensation la libération de prisonniers de premier plan, à commencer par Kurt Meyer, pourtant condamné à mort – peine commuée en détention à perpétuité – pour crimes de guerre commis sur des soldats canadiens, assassinés lors de la bataille de Caen. Meyer sera libéré pour bonne conduite le 7 septembre 1954, mais cela est sans liens avec cette hypothétique rencontre qui n'eut jamais lieu. Notons qu'après ses premières déclarations, Skorzeny sera ensuite beaucoup moins affirmatif dans les

années 1970 lorsqu'il évoque l'affaire au milieu d'autres allégations qu'il présente comme des fantasmagories : « Le Duce m'ayant mis dans la confidence, il est fâcheux que j'ignore laquelle[32]. »

Un homme d'affaires couronné de succès

Interdit de séjour en Allemagne parce qu'indésirable (il est certes dénazifié officiellement), Skorzeny envisage de quitter l'Espagne et contemple l'idée de résider en Angola, mais le prix demandé pour la ferme qu'il convoite dépasse ses possibilités financières. L'Angola est une colonie portugaise, donc sous la férule du dictateur Antonio Salazar, lequel accueille un Hjalmar Schacht à la recherche de nouveaux marchés pour des firmes allemandes dont il serait le financier. Émerge alors l'idée que Skorzeny pourrait officier comme son représentant dans cette lointaine terre d'Afrique tropicale, chose d'autant plus opportune que l'Autrichien reçoit presque simultanément pareille demande de la part du magnat de l'acier Otto Wolff. L'affaire sera sans suite. Un périple en Afrique à l'été 1953 a démontré au couple Ilse-Otto que le continent n'était pas à leur goût. En outre, une opportunité majeure s'offre alors à eux en Espagne. Skorzeny signe un contrat juteux à même de lui assurer la sécurité financière avec l'équivalent de près d'un demi-million de dollars actuels en commissions annuelles. Il s'agit d'un contrat entre la Renfe – les chemins de fer espagnols – et un consortium de l'acier allemand, incluant notamment Krupp et, de nouveau, Otto Wolff. Cet important marché de matériel de chemin de fer et d'outillage industriel assure la fortune de Skorzeny. L'homme d'affaires s'assure ensuite d'autres revenus en négociant la fourniture d'acier pour les bases de l'US Air Force en Espagne. Bref, on est loin de toute idée de complot ou d'organisation secrète. « Lorsque le téléphone sonne, à mon bureau madrilène, écrit-il, mes correspondants me réclament, comme à l'habitude, des tubes hélicoïdaux, de la tôle, du ciment, un devis de toiture[33]… » Les débuts difficiles dans la péninsule Ibérique

appartiennent au passé, les époux Skorzeny s'accordent un train de vie dispendieux et confortable.

Skorzeny et Perón : une connivence qui n'eut jamais lieu

En 1954, le journal argentin *Epoca* publie une photographie qui, comme le cliché révélé par la presse parisienne quelques années plus tôt, soulève un tonnerre de réprobations. L'image met en scène le dictateur Juan Perón aux côtés de représentants de la firme Krupp. L'identification du grand balafré se tenant dans le groupe ne laisse aucune place au doute : il s'agit d'Otto Skorzeny. Et le bureau de la firme allemande de Buenos Aires de justifier promptement cette présence incongrue en affirmant ignorer la teneur de la mission attribuée à Skorzeny par la société. Dans la Ruhr, depuis son siège d'Essen, les dirigeants démentent formellement que l'ancien SS soit employé de quelque manière que ce soit au profit de l'entreprise. Il en va en effet de l'image de marque de Krupp : aucune société, fût-elle choyée par Hitler et ses séides au temps du régime nazi, n'ose afficher une collusion avec des individus au passé compromettant. En fait, si le négociateur de la firme envoyée outre-Atlantique est Eckhard von Maltzahn, un des experts de Krupp en matière de commerce international, la présence de Skorzeny à ses côtés s'explique vraisemblablement dans l'optique de séduire avec davantage de facilité des dirigeants argentins jugés pronazis[34].

Le récit loufoque que nous propose Glenn Infield[35] mérite qu'il soit résumé à grands traits, tant il met en exergue les excès de la transmission d'une mémoire pervertie par les déclarations de prétendus témoins. Perón est parvenu à la tête de l'Argentine à la faveur d'un coup d'État, fomenté en 1943 (il en devient le président en 1946). Admirateur de Hitler et de Mussolini, c'est à son corps défendant et dans l'intérêt de son pays qu'il va se résoudre à rompre les relations diplomatiques avec le Troisième Reich, puis à lui déclarer la guerre en mars 1945. Le pays demeure une terre d'accueil privilégiée pour les nazis en fuite, de même que la supposée

destination majeure de l'expatriation de fonds secrets nazis transférés prétendument à l'instigation de Bormann, à bord de sous-marins chargés de caisses, comme par hasard avec l'aide de Skorzeny… Et Infield ensuite de broder sur le rôle majeur tenu par Evita, la sulfureuse épouse du dictateur argentin. Cette femme à poigne parvient à convaincre les financiers allemands chargés du magot de transférer les sommes en liquide, les lingots et les pierres précieuses sur des comptes à son nom. Une étape pour l'appropriation du trésor qui semble bien suspecte et témoignerait d'une naïveté peu commune de la part de ces nazis… C'est alors qu'entre en lice l'inévitable Skorzeny, chargé de récupérer les fonds. Perón, admiratif de l'ancien commando, aurait bénéficié des conseils de ce dernier, en particulier au profit de la police. Mieux, l'ancien SS aurait démasqué une conjuration visant le dictateur argentin et aurait agi de sa propre initiative. Il aurait ensuite providentiellement et personnellement sauvé une Evita d'abord dubitative qui, reconnaissante et entichée depuis son arrivée par la mâle assurance de Skorzeny (l'éternel tombeur dans les récits le concernant), aurait ensuite entretenu une liaison secrète avec ce dernier (dans un tel État policier, on se demande bien comment une telle discrétion aurait été du domaine du possible…). L'Autrichien aurait ensuite obtenu des époux Perón la restitution d'une partie des fonds de Bormann. Mais la plus grande partie étant détenue par Evita, morte prématurément, et ce au profit de fondations dont elle avait le contrôle, il lui faut donc contraindre le frère de la défunte, Juan Darte, à reverser les sommes. Ce dernier, ruiné suite aux manœuvres habiles de Skorzeny, finit assassiné à Buenos Aires, une élimination dont le crédit lui est attribué. L'affabulation ne s'arrête pas là : Infield rapporte la fable selon laquelle Skorzeny aurait fait tout son possible pour sauvegarder la dépouille de l'ancienne Première dame, cercueil dont les péripéties sur deux continents valent tout un roman[36]… C'est aussi à Skorzeny qu'Infield prête le sauvetage *in extremis* de Juan Perón : ce dernier, renversé en 1955, « réussit à s'échapper à bord d'une

canonnière paraguayenne, grâce à Skorzeny et à ses hommes, et avec l'aide de la police secrète ». Les bonnes relations entretenues entre Skorzeny et Franco font le reste et assurent à Perón un refuge en Espagne. On devine la suite : en échange de bons procédés, l'ancien dictateur restitue le reliquat de l'or nazi qu'il avait encore en sa possession. Perón est en fait accueilli par Alfredo Stroessner, président du Paraguay, avant des pérégrinations de pays en pays d'Amérique latine, puis de rejoindre l'Espagne en 1960. Il reviendra au pouvoir dans son pays en 1973.

12
Aventures égyptiennes

Des Allemands pour l'Égypte de Nasser

Otto Skorzeny, on l'a vu, est impliqué dans un réseau international de trafic d'armes, une activité qui le met en contact avec la poudrière du Moyen-Orient, où la donne politique change de façon dramatique dans l'immédiat après-guerre. En 1948, la proclamation de l'État d'Israël provoque une réaction hostile des pays arabes limitrophes, qui apportent leur soutien à la Palestine amputée en se lançant follement dans une guerre pour laquelle ils sont mal préparés. La guerre s'éternise de mars 1948 à mai 1949. L'État hébreu sort vainqueur de la confrontation, assurant ainsi son existence même, ne serait-ce que provisoirement.

L'amère expérience de la défaite est durement ressentie par les Arabes. Pour le roi d'Égypte Farouk I^{er}, il importe de laver l'affront et d'effacer l'humiliation. Il faut donc regénérer l'armée, la rebâtir sur des bases solides. Les Britanniques jugeaient dès avant le second conflit mondial que l'armée égyptienne n'était absolument pas apte à mener des opérations offensives et ils se sont toujours montrés très réticents pour la renforcer de façon substantielle. Qui plus est, le retrait de la mission militaire britannique, effectif en 1948, ne peut que pousser l'Égypte à rechercher ailleurs un partenaire pour développer ses forces armées.

Le monarque égyptien lorgne alors sur les militaires allemands. Ces derniers ont pour eux la réputation d'être les meilleurs professionnels du monde dans leur domaine, une réputation certes excessive sans doute, mais qui ne fait alors guère l'objet de discussions, les événements de la récente guerre mondiale ayant largement contribué à modeler l'aura de la défunte Wehrmacht, alors même que l'Allemagne a subi la pire défaite militaire de son existence. En outre, les Allemands ont aussi pour eux d'avoir été les ennemis des deux puissances coloniales au Moyen-Orient, à savoir le Royaume-Uni et la France.

Une situation qui, *mutatis mutandis*, n'est pas sans rappeler celle qui a cours dans l'Empire ottoman à la veille de la Grande Guerre, lorsque des militaires allemands sont sollicités pour renforcer l'efficacité de l'armée turque, à la grande différence que, dans ce cas précis, les généraux allemands se virent offrir des postes de commandement effectifs d'unités combattantes. L'autre nuance de taille réside dans le fait que, contrairement à ce qui a prévalu avec la Turquie avant 1914 et durant la Première Guerre mondiale, les anciens nazis qui se mettent au service de l'Égypte aux lendemains de la Seconde Guerre mondiale le font à titre personnel, sans la sanction du gouvernement allemand, qui n'a passé aucun accord en ce sens avec son homologue égyptien.

Des experts allemands, militaires, scientifiques et ingénieurs, seront ainsi à même de mettre sur pied une doctrine, ainsi que de concevoir les armements modernes qui donneront à l'Égypte les moyens de ses ambitions. De nombreux nazis sont à ce moment-là en quête d'un nouveau départ à l'étranger, où ils pourront envisager de mener une nouvelle carrière, loin de cette nouvelle Allemagne qui ne leur correspond pas et qui n'a nul besoin de leurs talents. Skorzeny aurait tenu un rôle important dans la remise sur pied de l'armée égyptienne, ce qui, on va le constater, prête à discussion.

Le premier soldat professionnel d'importance à se mettre au service de Farouk, dès l'été 1949, est un ancien général de l'Afrikakorps, Artur Schmitt, un officier de l'intendance fait prisonnier en 1942 alors qu'il commandait de la place de Bardia, en Libye. Schmitt ne mâche pas ses mots quand il s'agit de diagnostiquer la débâcle de l'armée égyptienne : celle-ci est mal organisée, mal équipée et a opéré en dépit du bon sens. L'absence de coopération interarmes, si caractéristique de la Wehrmacht et de sa *Blitzkrieg*, a fait complètement défaut et est considérée comme l'écueil majeur dans un ensemble de tactiques jugées obsolètes. Les généraux égyptiens, directement mis en cause par ces critiques acerbes, n'apprécient que modérément et s'emploient à se débarrasser de l'importun, manœuvre couronnée de succès puisque Schmitt quitte Le Caire dès 1950.

Si Israël demeure l'ennemi juré, un premier obstacle à la souveraineté de l'Égypte réside dans le maintien de forces britanniques substantielles – de l'ordre de 80 000 hommes – dans la zone du canal de Suez. Une situation qui n'est pas sans créer des tensions qui vont jusqu'à se traduire par des heurts. La mise à contribution de l'expérience des Allemands apparaît également ici comme souhaitable.

Une tendance confortée par un coup d'État

Le 23 juillet 1952, le mouvement des Officiers libres, dont les principaux leaders sont le général Neguib et le colonel Nasser, renverse la monarchie, poussant le roi Farouk I^{er} à l'abdication, puis à l'exil. Aidés en sous-main par la CIA, les révolutionnaires n'entendent pas passer sous la coupe des Américains. Les Égyptiens repoussent le projet d'établissement d'une mission militaire américaine, ce qui participe au processus d'ouverture en direction des Allemands.

La volonté de puissance des nouveaux maîtres de l'Égypte, mais aussi leur panarabisme qui était déjà celui de Farouk (la Ligue arabe est mise sur pied le 22 mars 1945), les pousse à développer une force armée arabe taillée

pour faire la guerre. Poursuivant le dessein de Farouk, ils s'appuient pour cela sur l'aide d'experts allemands. Neguib ne dissimule pas son admiration pour les militaires allemands, sentiment qui ne va que se renforcer lorsqu'il en observera à l'œuvre au service de son armée[1].

Qui sont donc ces Allemands expatriés en Égypte ? Johann von Leers, un nazi de la première heure qui a œuvré au sein du ministère de la Propagande de Goebbels, est l'un des principaux Allemands impliqués. En Égypte, il est connu sous son nom de converti à l'islam, en l'occurrence Omar Amin. Leers fut en contact avec Haj Hamin Al Husseini, le grand mufti de Jérusalem, dès sa fuite d'Irak en 1941. Il occupe une place essentielle dans la propagande nassérienne à partir de 1956 (en particulier à l'issue de la crise de Suez), date de son arrivée au Caire. Pour éviter tout embarras, les Égyptiens lui procurent un emploi « de couverture » comme enseignant à l'université.

Des SS sont en bonne place dans l'entourage de Nasser : le lieutenant-colonel Ben Salam, *alias* le Sturmbannführer Bender, qui a opéré en Ukraine durant la guerre, ainsi que le SS Standartenführer Gleim, membre de la Gestapo et chargé des Affaires juives à Varsovie. Parmi les autres sinistres personnages foulant le sol des antiques pharaons, on compte aussi Walter Rauff. Ce dernier a sévi à l'Est avant d'atterrir en 1942 avec un Sonderkommando en Libye, prêt à suivre l'armée de Rommel en Égypte puis en Palestine, où ses SS auraient pu mettre en œuvre la « Solution finale »[2]… Il ne rendra jamais compte de ses nombreux crimes et finira sa vie au Chili où il meurt en 1984. Joachim Deumling, un ancien de la Gestapo, sert au ministère de l'Intérieur, sous la direction de Zakaria Mohieddin. Citons aussi les médecins Hans Eisele, le « Boucher », qui a sévi dans les camps de Dachau et de Buchenwald, et Aribert Heim, le « Docteur la Mort » de Mauthausen.

L'ancien SS-Standartenführer Fritz Voss, un industriel de premier plan sous Hitler (ami de Göring et confident de Himmler[3], il a dirigé les usines

Škoda à Pilsen), devient le directeur du Bureau central de la planification, organisme qui préside à la régénérescence de l'armée égyptienne. Voss préside à la conception de matériels au profit de Nasser. Les scientifiques sont recherchés, en particulier ceux qui ont planché sur les armes dites « miraculeuses » dans la rhétorique hitlérienne de fin de guerre, en particulier les fusées V2. Parmi ces Allemands versés dans la technologie de pointe, le docteur Eugen Sänger, Kurt Hanisch, qui a travaillé sur la fusée V2 au centre de Peenemünde, ou encore un certain Ferdinand Brandner, qui, après l'Union soviétique, se rend au Caire en 1959, où il met au point un turboréacteur qui équipera le premier jet de chasse de conception « égyptienne », le HA-300, en fait dessiné par Willy Messerschmitt. Certes, des avancées sur le plan de l'armement, mais, globalement, les ingénieurs allemands sont confrontés au manque de moyens financiers et matériels de leurs employeurs, ainsi que des pesanteurs administratives de toutes sortes.

Du côté des anciens de la Wehrmacht, on notera la présence du général Fahrmbacher, qui a assumé le commandement de la Festung (forteresse) isolée de Lorient jusqu'à la capitulation de mai 1945. Un homme dont la compétence supposée est cause d'inquiétude aussi bien chez les Britanniques qu'auprès des Israéliens. Le général Oskar Munzel, ancien Kommandeur de la 14^{e} puis de la 2^{e} division de panzers est également une recrue de premier plan (il quittera l'Égypte pour rejoindre la Bundeswehr). Le major Gerhard Mertins, un Fallschirmjäger, ancien du raid du Gran Sasso, est rattaché au ministère de la Guerre et, comme il se doit, assure la formation d'une équipe de parachutistes égyptiens (il aurait plus tard œuvré au Chili, au service d'Augusto Pinochet). La marine égyptienne, aussi ténue soit-elle, bénéficie aussi de son conseiller allemand en la personne du baron Theodor *Freiherr* von Berchtolsheim, ancien capitaine de vaisseau de la Kriegsmarine. Quant à Otto Remer, il n'effectue qu'un bref passage au cours duquel son attitude fait scandale. Skorzeny surprend quelque peu lorsqu'il avance que Fahrmbacher (qu'il appelle Fahrenbacher !) et Voss

n’entendent nullement compter d’anciens Waffen SS dans leur groupe. Les faits le démentent amplement.

La présence sur le sol égyptien de tous ces ressortissants allemands occupant des postes à responsabilité dans des domaines sensibles, des anciens nazis engagés dans la lutte contre Israël, est source d’émoi au sein du gouvernement ouest-allemand qui ne leur a accordé aucune mission officielle. Bien au contraire, ces anciens nazis sont à même de ternir l’image que renvoie le jeune État allemand d’après-guerre, au grand dam du chancelier Konrad Adenauer. Certes, les dirigeants allemands ne sont sans doute pas mécontents de constater à quel point on accorde de la valeur au « made in Germany » et à l’expertise allemande.

Cette présence allemande est un secret de polichinelle pour les services de renseignement occidentaux. En avril 1965, quinze ans après l’arrivée des premiers Allemands en Égypte, un rapport parvient au Pentagone, émanant du Pérou. Un dénommé Ugarte, de nationalité péruvienne, fait savoir que le réseau *Odessa* (qu’on sait maintenant absolument fictif) est actif au Caire[4]. Plus de 3 000 anciens nazis seraient alors au service du gouvernement égyptien. Un chiffre certes exagéré, mais au nombre desquels se serait trouvé, une décennie plus tôt, l’ancien chef des forces spéciales de la SS.

Skorzeny : un expert des commandos au service de l’Égypte ?

On avance que Skorzeny est un pivot du développement de l’expertise militaire allemande au service de l’Égypte, pesant au mieux de ses possibilités pour améliorer la situation de l’armée et de la police de Nasser pour lesquelles il accepte de faire partager son expérience militaire. *A priori*, sa personnalité et son dynamisme ont de l’effet auprès des gouvernants égyptiens.

Avec Skorzeny, il est toujours malaisé de faire la part de l’affabulation et de la véracité des faits relatés. Peut-on vraiment penser que, comme l’insinue l’Autrichien, le dirigeant égyptien l’ait mis dans la confidence des

avances faites par les Soviétiques concernant le futur barrage d'Assouan et une aide militaire notable ? En revanche, il est tout à fait plausible que, comme il le rapporte, Nasser ait eu conscience de l'incompatibilité entre le marxisme-léninisme athée et la foi musulmane. Il est certes aussi avéré que le président égyptien s'est tourné vers le bloc de l'Est faute d'obtenir l'aide souhaitée de la part des Occidentaux, nonobstant la volonté d'éviter tout alignement dans un camp comme dans l'autre (concept du « non-alignement » qui est aussi celui de l'Inde de Nehru).

Le nom de Skorzeny apparaît en 1955 sur un document préparé par l'ambassade britannique en RFA à l'intention du gouvernement américain : il s'agit d'une liste des ressortissants allemands connus comme œuvrant en qualité de conseillers militaires de Nasser. Le mémorandum précise qu'il aurait séjourné en Égypte de novembre 1952 à janvier 1953. En ce mois de janvier 1953, ses allées et venues sont particulièrement surveillées par la CIA qui établit que le général Neguib lui aurait demandé de mettre sur pied une académie de l'air mais aussi de prendre en charge la formation de commandos. Le rapport stipule que l'intéressé aurait donné une fin de non-recevoir aux deux requêtes, tout en soulignant qu'il peut en revanche tout à fait devenir consultant pour ces deux programmes. Skorzeny accepte donc de se rendre en Égypte, mais n'entend pas y demeurer davantage qu'une année avant de retourner en Espagne, où il a débuté une nouvelle vie avec laquelle il s'est accommodé[5]. En mai 1953, l'Intelligence Service britannique établit que d'anciens officiers allemands assistent les Égyptiens dans l'entraînement de leurs troupes ainsi que dans le rôle de conseillers militaires[6].

On craint, côté anglais, que les Allemands ne forment des commandos égyptiens à mener des raids et des sabotages contre les forces britanniques. De fait, des forces irrégulières – dont des fedayin palestiniens – opèrent dans la zone du canal. Une force non négligeable de membres de la confrérie des Frères musulmans, une organisation qui a vu le jour dans les

années 1920, visant à retrouver les racines de l'islam et à bannir toute influence occidentale, est aussi encadrée par des Allemands. Ces derniers ne dépendent pas tous de Fahrmbacher, mais ne sont que des mercenaires à leur compte, des vétérans de la Wehrmacht, souvent des anciens de l'Afrikakorps[7].

C'est, on s'en doute, la fonction d'instructeur de commandos qui sied le mieux aux compétences de Skorzeny. De fait, ce dernier mène des visites d'inspection dans la zone du canal au début de l'année 1953. Les services britanniques y voient le dessein d'y former des Égyptiens aux techniques de commandos et du sabotage. S'il a renoncé à un poste de premier plan dans les instances gouvernementales, ne désirant sans doute nullement faire souche en Égypte, il demeure un consultant pour le régime nassérien, outre son rôle – sans doute premier – de fournisseur d'armes (en 1955, il apparaît sur une liste de neuf marchands d'armes établie par les Britanniques)[8]. La CIA établit que deux centres de commandos animés par des officiers allemands sont en œuvre en Égypte, « pour une éventuelle guérilla contre les Britanniques », et de préciser que Skorzeny est sans doute impliqué dans ce programme de formation. En revanche, contrairement à ce que rapporte Infield, il ne lui revient nullement d'organiser un état-major d'anciens de la Waffen SS et de la Wehrmacht pour entraîner l'armée et les forces de sécurité égyptiennes, encore moins de recruter le sinistre SS Oskar Dirlewanger, un authentique psychopathe qui, à ce moment-là, est mort depuis longtemps, puisqu'il a péri en captivité en 1945.

Infield se leurre également en écrivant que « Nasser au pouvoir, Skorzeny prit plus d'influence que jamais en Égypte », au détail près que Nasser écarte Néguib du pouvoir à l'automne 1954, alors que Skorzeny a quitté l'Égypte depuis un an et demi[9]… Une soirée en compagnie de Néguib et du mufti de Jérusalem, entre lesquels il dîne, a sans doute contribué à amplifier le véritable rôle qu'il a tenu en Égypte. En fait de pivot de la présence allemande dans ce pays, Skorzeny n'a agi que pour son

propre compte, et certainement pas après avoir été recruté par quelque organisme d'espionnage que ce soit, pas plus la CIA que les services de Gehlen. Quant au business, puisque les affaires constituent la motivation première du voyage entrepris par Skorzeny en Égypte, il ne semble guère couronné de succès. Représentant une firme d'armement espagnole, mais aussi désireux d'écouler des mortiers de 51 mm et 20 000 obus afférents, il voit son offre déclinée par les Égyptiens, qui cherchent alors à obtenir la puissante mitrailleuse MG 42, qui équipait la Wehrmacht[10].

Skorzeny raconte qu'il est absolument conscient d'être placé sous la surveillance des services secrets anglo-américains. Comme il se doit pour un homme qui n'a de cesse de flatter son égo par ses propres affabulations, c'est à l'hôtel Sémiramis et sous les traits d'une ravissante jeune femme grecque que se manifeste l'approche des espions occidentaux. Il est ainsi mis en relation avec l'attaché militaire américain. Ce dernier l'aurait flatté en lui déclarant qu'ils sont « entre soldats » (déclaration pour le moins fort douteuse) avant d'aborder l'entrevue qu'il a eue avec Nasser et dont il aimerait avoir la teneur des propos. Skorzeny raconte que le récit qu'il donne à l'Américain corrobore les informations déjà glanées par cet officier, lequel obtient en outre de lui de le citer dans son rapport expédié à Washington[11].

Après ce séjour cairote, le *Daily Sketch* ne fait pas dans la demi-mesure et publie un article dans lequel le journal affirme que Skorzeny entraîne des commandos égyptiens « dans l'art d'assassiner officiers et soldats britanniques ». Une affaire qui se termine mal pour le tabloïd condamné par la justice britannique à verser des dommages et intérêts à Skorzeny, qui affirmera dans un de ses ouvrages que ces derniers seront reversés à parts égales aux Croix-Rouge anglaise et allemande, et destinés à de grands mutilés[12].

Des armes qui sèment le trouble

La défaite de 1956 face à Israël, puis celle de 1967, constituent autant de nouvelles humiliations, qui tendraient à considérer que l'impact de la présence d'anciens soldats de Hitler aux côtés de Nasser n'eut que peu de répercussions positives sur le terrain. Pourtant, il est un domaine dans lequel les forces armées égyptiennes suscitent une inquiétude non feinte chez les dirigeants israéliens.

Le développement de missiles en Égypte par les scientifiques allemands – l'Al-Zafar et l'Al-Kahir – sème le trouble chez les Israéliens, la menace s'avérant sérieuse surtout si l'Égypte se dote de moyens de destruction massive (armes nucléaires, chimiques ou bactériologiques). Shimon Peres, alors vice-ministre de la Défense, s'ouvre au président américain John Fitzgerald Kennedy, mais ce dernier, peu convaincu, demande à son interlocuteur si ces informations concernant des scientifiques allemands sont avérées ou bien s'il ne s'agit pas plutôt d'une manœuvre visant à discréditer les Arabes en général en les associant à Hitler[13]. Les Américains n'ont pas envie que la place laissée par les scientifiques allemands, s'ils viennent à quitter l'Égypte, soit immédiatement occupée par des Soviétiques. Lorsque la CIA avait eu vent de la présence de Skorzeny en Égypte, quelque dix ans plus tôt, elle avait opéré un constat similaire : l'homme est anticommuniste et son passage au service de Nasser est un moindre mal, car il ne peut que maintenir les Russes à l'écart.

La mise au point de missiles égyptiens inquiète toutefois suffisamment pour que ces derniers décident d'agir par la manière forte. Ce sera l'opération *Damoclès*, initiée par Isser Harel, qui dirige le Mossad. Des manœuvres d'intimidation doublées de tentatives d'assassinats – celui d'Hans Kleinwachter, rentré d'Égypte à Loerrach, à la frontière suisse, en 1963[14] – finissent par venir à bout des nerfs des scientifiques allemands, qui ne supportent plus de vivre dans la crainte, et, peu à peu, la majeure partie d'entre eux quittent le sol égyptien. Le sort d'Adolf Eichmann, exfiltré

d'Amérique du Sud pour être jugé et pendu en Israël, constitue une forme d'avertissement : un rappel aux nazis qu'aucun criminel de guerre n'est à l'abri des conséquences des ses actes de barbarie. L'affaire Eichmann a ainsi réactivé l'intérêt porté aux fugitifs nazis.

Skorzeny, agent du Mossad

Harel se rend à Bonn avec le dessein de s'entretenir avec Gehlen[15]. Pour l'Israélien, ce dernier ne peut, à l'évidence, que détenir des informations précises sur ses compatriotes travaillant au service de l'Égypte. Contre toute attente, l'Allemand renâcle à coopérer. Le gouvernement de la RFA ne veut sans doute pas pousser les Égyptiens à coopérer avec les Soviétiques, ce qui serait une conséquence probable d'une intervention occidentale dans les affaires internes de l'Égypte. En outre, la présence de ces scientifiques, tout anciens nazis qu'ils soient, n'est pas sans avantage : elle ne peut que favoriser l'établissement de liens étroits entre l'Allemagne de l'Ouest et l'Égypte, quand bien même ces scientifiques n'ont aucun contact avec le gouvernement allemand.

Toutefois, il semble qu'un agent du Mossad, Ze'ev Gur-Arie, ait pu s'introduire en Égypte avec l'aide de Gehlen. Ce dernier a aidé ce juif d'apparence aryenne – blond aux yeux bleus – à donner le change en se faisant passer pour un ancien de l'Afrikakorps. C'est ainsi que, sous le nom d'emprunt de Wolfgang Lotz, cet agent parvient à s'introduire au sein de la communauté allemande établie en Égypte et transmettre les informations obtenues à l'État hébreu, notamment la liste complète des scientifiques impliqués dans le programme balistique[16].

Si Skorzeny a entretenu des contacts avec la CIA, il est difficile d'être affirmatif quant à d'éventuels liens avec le Mossad. Les services secrets israéliens seraient parvenus à le convaincre de collaborer avec eux en 1964[17]. Cette démarche, initiée par Meir Amit, le successeur de Harel, n'aurait pas eu l'heur de plaire à tous les responsables du Mossad mis dans

la confidence. On comprend aisément les réticences, pour ne pas dire le dégoût marqué, qu'ont pu ressentir des juifs à la perspective de collaborer avec un nazi, qui plus est un Waffen SS réputé pour avoir été un fidèle de Hitler. Le but de cette ouverture pour le moins incongrue répond à une situation exceptionnelle exigeant des mesures drastiques. Le Mossad souhaite donc que Skorzeny, qu'on pense bien au fait de la communauté d'anciens nazis au service de Nasser, livre des informations sur les spécialistes allemands en fusées résidant en Égypte. L'idée serait d'user, plutôt que de la manière forte, de la persuasion par le biais de Skorzeny.

Meir Amit expédie donc un groupe d'agents à Madrid, dotés de faux papiers et se prétendant constituer une délégation de l'Otan fomentant une action en Égypte[18]. Les deux agents israéliens impliqués sont des recrues de premier plan : Rafi Eitan (qui a participé au kidnapping d'Eichmann) et Avraham Ahituv. Un troisième agent, Raphi Medan, bel homme, entre en contact avec Ilse Skorzeny à Dublin, la séduit et partage son lit… À Madrid, l'agent avoue à sa maîtresse qu'un de ses amis, un membre du ministère de la Défense israélien, souhaite entrer en contact avec son époux pour une affaire de la plus haute importance. Une autre version, nettement moins fiable et qui a tout du roman, met en scène un faux couple de jeunes et avenants Allemands – en fait des agents du Mossad – usant de séduction pour être finalement menacés d'un revolver par Skorzeny. Ce dernier, on ne sait comment, aurait en effet deviné la supercherie après les avoir invités chez lui. La suite est tout aussi invraisemblable : le nazi, convaincu de collaborer avec le Mossad, aurait été secrètement reçu à Jérusalem, où on lui présenta le mémorial de Yad Vashem, dédié aux victimes de la Shoah[19].

Avraham Ahituv l'aurait rencontré dans un restaurant madrilène. L'ancien SS aurait fourni les informations souhaitées, et surtout aurait usé de son influence pour convaincre les scientifiques allemands de cesser leurs travaux et de rentrer en Allemagne. Les Israéliens ont en effet appris que ces derniers bénéficient de la protection d'un certain Hermann Valentin, un

ancien subordonné de Skorzeny. Ce dernier entre en contact avec celui-ci et sans doute d'autres expatriés en Égypte, au nombre desquels on compte probablement Messerschmitt, mais on ignore leurs identités[20].

Tout ceci en échange d'un passeport autrichien valide (est-ce du ressort du Mossad ?), de l'assurance d'une immunité judiciaire à vie, outre, cela va de soi, un versement de nature à le motiver davantage… Sur la foi de ce témoignage, Skorzeny aurait donc trahi d'anciens nazis dans son intérêt personnel, ce qui en soi n'est pas du domaine de l'impossible (il craint sans doute d'éventuelles représailles en cas de refus). Mais peut-on vraiment imaginer qu'il ait transmis aux Israéliens des éléments du programme de missiles sur lequel travaillaient ces scientifiques, des informations extorquées sous le fallacieux prétexte de préparer un Quatrième Reich (en 1964 !) ?

Pour certains, tout ceci n'est que pure fiction : Skorzeny a repoussé la proposition et n'a en aucune manière coopéré à *Damoclès*[21]. En tout état de cause, il semble hasardeux de lui attribuer, comme cela a été avancé, la responsabilité du meurtre de Heinz Krug, l'un des scientifiques allemands de premier plan au service de Nasser, disparu sans laisser de traces près de Munich, en septembre 1962.

Le nom de Skorzeny demeure encore des années durant rattaché à Israël. En 1967, au moment de la guerre des Six Jours, le journal polonais *Glos Robotniczy*, comble de l'absurdité, informe ses lecteurs d'un scoop d'envergure : le général israélien Moshe Dayan et l'ancien SS Otto Skorzeny ne constituent en fait qu'une seule et même personne ! Une information relayée par la *Deutsche Weltwoche*[22]. Sept ans plus tard, le 8 mars 1974, commentant la guerre du Kippour, le *Deutsche Wochen Zeitung* affirme que le franchissement du canal de Suez par des troupes israéliennes du général Ariel Sharon dotées de chars et d'uniformes ennemis (l'unité spéciale 101) s'est réalisée dans la pure tradition des

méthodes de Skorzeny, « qui ont été, déclare le journaliste Erich Kern, étudiées par l'état-major israélien[23] ».

Épilogue
Les dernières années

Prenant de l'âge, Skorzeny s'adapte au mode de vie d'un riche Madrilène menant bon train, narrant à ses visiteurs curieux les épisodes enjolivés de ses exploits et aventures. Lorsqu'il décède, son patrimoine est faramineux. Ses comptes en banque totalisent plus de 13 millions de dollars actuels, ses biens immobiliers et ses titres en bourse représentant presque six fois cette somme déjà considérable. Il est indubitablement devenu un businessman prospère.

Il semble s'éloigner des cercles du pouvoir espagnol, d'aucuns le trouvant d'ailleurs plutôt ennuyeux lors des soirées mondaines, ainsi que le relate le rapport d'un agent de la CIA, qui souligne toutefois que l'ancien séide de Hitler est demeuré violemment antisémite et anticommuniste[1]. Il affectionne les discussions portant sur la politique et la stratégie, persuadé que son opinion puisse faire autorité en la matière.

Les années passant, la presse continue cependant à scruter les faits et gestes de l'ancien chef des commandos SS, lui attribuant invariablement des activités illégales ou exceptionnelles. En mai 1967, le *Daily Express* annonce un partenariat signé entre l'Espagne de Franco et l'Égypte de Nasser à propos d'un gisement de pétrole, et aussitôt d'avancer que Skorzeny aurait tenu le rôle d'entremetteur.

En 1970, avec la bénédiction du régime franquiste, Skorzeny crée à Alicante un bureau de consultant en sécurité, baptisé « Paladin ». Il s'agit

en fait, ni plus ni moins, d'un centre d'entraînement et de placement pour des mercenaires. L'évocation de certains des clients qui font appel à Paladin est éloquente : la dictature des colonels en Grèce, le colonel Kadhafi, Wadi Haddad de l'OLP, le service de sécurité de l'Union sud-africaine[2]… Si cette activité est avérée, dans le monde entier, les fables et les calomnies se multiplient. Fin 1973, des journaux italiens et espagnols font état du fait qu'il préparerait un putsch en Italie[3]…

Pourtant, il ne préside aux destinées de Paladin que pour peu de temps. Otto Skorzeny souffre de plus en plus de douleurs dans le dos, qu'il attribue à ses blessures reçues sur le front de l'Est. Les radios révèlent une tumeur cancéreuse à la colonne vertébrale. Les médecins sont formels : il est indispensable de procéder à une opération. Celle-ci survient à Hambourg. De retour à Madrid, l'ancien SS sait que ses jours sont comptés, mais il entreprend de suivre une rééducation, résolu à ne pas demeurer handicapé. À force de courage et de détermination, il parvient à marcher de nouveau.

Parmi les amis l'assistant à la fin de sa vie, Léon Degrelle, qui, comme Skorzeny, ne renie en rien son passé nazi, affirmant sans détour le fond de sa pensée : « Je suis pour la pureté de la race. Je suis raciste. Cela signifie que je ne veux pas que ma race soit polluée. Les juifs ? Ils n'ont qu'à s'en prendre à eux-mêmes. Ils n'ont jamais voulu être les vrais citoyens d'un pays. Quant au génocide de 6 millions d'entre eux, c'est une légende ! » Voici donc ce dont sont faits les proches d'Otto Skorzeny : racisme, xénophobie, négationnisme… Ce dernier, pareillement, demeure sans équivoque possible un hitlérien convaincu jusqu'à son dernier souffle.

En février 1975, il est à Paris, dans les studios de la Radiodiffusion-Télévision, invité à la suite de la publication par Albin Michel de son dernier livre, *La Guerre inconnue*. À la sortie du plateau, après l'émission, il est agressé par un individu qui le frappe à coup de cravache. L'ancien SS lance alors cette déclaration qui fait froid dans le dos : « Je suis fier d'avoir servi mon pays et mon Führer[4]. » L'agresseur s'en est tiré à bon compte : le

Skorzeny de l'âge mûr aurait sans doute riposté au geste avec vigueur. Ce n'est désormais plus qu'un homme diminué physiquement, n'ayant plus que la peau sur les os : seules les cicatrices rappellent au premier regard qu'il s'agit bien d'Otto Skorzeny.

Les forces déclinantes, Skorzeny, qui ne peut bientôt plus travailler, s'achemine vers la mort, qui l'emporte le 7 juillet 1975. Il est alors âgé de 67 ans. L'incinération est suivie d'une cérémonie catholique où les médailles et les décorations de l'ancien SS sont mises en valeur, tandis que les saluts hitlériens se multiplient dans l'assistance. Quelques jours plus tard, ses restes sont transférés en Autriche. L'inhumation se déroule au cimetière de Döbling, à Vienne, au cours de laquelle un ultime hommage est rendu par Hans-Ulrich Rudel. Un Waffen SS de premier plan repose ainsi dans une nécropole où sont enterrés de nombreux juifs et où se trouvait, jusqu'en 1949, la tombe de Theodor Herzl, le père du sionisme, avant que la dépouille de ce dernier soit transférée à Jérusalem.

Un an après le décès de celui qui restera dans l'Histoire le libérateur de Mussolini, Hollywood sort sur grand écran une réalisation de John Sturges, *L'aigle s'est envolé*. La référence à Otto Skorzeny éclate dès le générique, avec les images des actualités allemandes de 1943 relatant l'exploit du Gran Sasso. La mission dévolue à Michael Caine, *alias* le colonel Kurt Steiner, est parfaitement dans la veine des opérations montées par Skorzeny : kidnapper Winston Churchill… Nous sommes dans un registre qui mêle *Greif* et *Eiche* : uniformes de l'adversaire et enlèvement – forcé ici – d'une personnalité de premier plan. Le supérieur de Steiner, campé par Robert Duvall, est un mixte entre Stauffenberg (bandeau et infirme d'une main) et de Skorzeny. Qui plus est, il porte le patronyme de Radl, qui fut l'un des plus proches collaborateurs de ce dernier. Il est sans doute trop délicat de mettre en scène Skorzeny en personne, *a fortiori* sous un angle favorable, bien que Himmler lui-même apparaisse dans l'œuvre sous les traits de Donald Pleasance.

Skorzeny, aussi abjecte que soit sa pensée politique, n'a jamais opté pour la langue de bois ni renié ses convictions. Il est demeuré fidèle au Führer et à son idéologie et, contrairement à nombre d'anciens nazis, n'a jamais tenté de masquer ses liens avec le dictateur en inventant de chimériques projets d'attentats ou de trahisons. Bien au contraire, il n'a cessé d'affirmer qu'il a lutté jusqu'au bout en faveur de l'Allemagne, avec l'espoir que le Troisième Reich finisse par l'emporter. La défaite consommée, il continue de caresser l'idée d'un avenir national-socialiste pour les Allemands. Cette attitude fait froid dans le dos. Devant les évidences des abominations perpétrées au nom de l'idéologie nazie, cet individu est demeuré de marbre, insensible à la cruauté déchaînée.

Si la défaite de l'Allemagne nazie a sonné le glas de la carrière militaire de Skorzeny, désormais entré dans l'Histoire, l'après-guerre annonce pour lui le début d'une nouvelle période, plus instable, d'abord comme détenu, puis comme voyageur international, alternant les fonctions d'homme d'affaires, de trafiquant, d'agent de renseignement, de conspirateur, à tout le moins une vie d'aventurier.

Notes

Introduction

1. Otto Skorzeny, *La Guerre inconnue*, Albin Michel, 1975, p. 379-380.

2. *Ibid*., p. 316.

3. Otto Skorzeny, *Mes missions secrètes*, Nouveau Monde, 2016, p. 18.

4. Otto Skorzeny, *La Guerre inconnue*, *op. cit*., p. 281.

5. *Ibid*., p. 258.

6. Ralph Ganis, *The Skorzeny Papers. Evidence for the Plot to Kill JFK*, Hot Books, 2018.

7. Pour un complément illustré à mon ouvrage, lire Michel Vial, *Otto Skorzeny. L'homme le plus dangereux du III^e^ Reich*, Histoire & Collection, 2018.

1
La jeunesse d'un futur commando

1. Stuart Smith, *Otto Skorzeny. The Devil's Disciple*, Osprey, 2018, p. 19.

2. *Ibid*., p. 20.

3. Otto Skorzeny, *La Guerre inconnue*, *op. cit*., p. 19.

4. Jean Mabire, *Skorzeny. « L'homme le plus dangereux d'Europe »*, Jacques Grancher, 1990, p. 17.

5. S. Smith, *Otto Skorzeny. The Devil's Disciple*, *op. cit*., p. 21.

6. J. Mabire, *Skorzeny. « L'homme le plus dangereux d'Europe »*, *op. cit*., p. 7.

7. Glenn Infield, *Skorzeny. Chef des commandos de Hitler*, Perrin, 2012, p. 25.

8. *Ibid*.

9. *Ibid*.

10. S. Smith, *Otto Skorzeny. The Devil's Disciple*, *op. cit*., p. 23.

11. J. Mabire, *Skorzeny. « L'homme le plus dangereux d'Europe »*, *op. cit*., p. 23.

12. O. Skorzeny, *La Guerre inconnue*, *op. cit*., p. 23.

13. S. Smith, *Otto Skorzeny. The Devil's Disciple*, *op. cit*., p. 25.

14. O. Skorzeny, *La Guerre inconnue*, *op. cit*., p. 24.

15. *Ibid*., p. 33.

16. S. Smith, *Otto Skorzeny. The Devil's Disciple*, *op. cit*., p. 27.

17. O. Skorzeny, *La Guerre inconnue*, *op. cit*., p. 34-35.

18. *Jewish Telegraphic Agency*, 1963. Cité par S. Smith, *Otto Skorzeny. The Devil's Disciple*, *op. cit*., p. 29.

19. S. Smith, *Otto Skorzeny. The Devil's Disciple*, *op. cit*., p. 29.

2
Un début de guerre sans éclat

1. Le livre de référence en français est ici Jean-Luc Leleu, *La Waffen-SS. Soldats politiques en guerre*, Perrin, 2007 ; voir aussi Roger Bender et Hugh Taylor, *Uniforms, Organization and History of the Waffen SS*, vol. 1 à 3, Bender, 1971-1972.

2. S. Smith, *Otto Skorzeny. The Devil's Disciple*, *op. cit*., p. 32.

3. *Ibid*., p. 33-34.

4. O. Skorzeny, *La Guerre inconnue*, *op. cit*., p. 40.

5. Benoît Rondeau, *Être soldat de Hitler*, Perrin, 2019, p. 523.

6. *Ibid*., p. 520-521.

7. O. Skorzeny, *La Guerre inconnue*, *op. cit*., p. 39.

8. Voir le chapitre que je consacre à cette question dans *Être soldat de Hitler*, *op. cit*.

9. *Ibid*., p. 524.

10. G. Infield, *Skorzeny. Chef des commandos de Hitler*, *op. cit*., p. 31.

11. Jacqueline Duhem, *Crimes et criminels de guerre allemands dans le Nord-Pas-de-Calais*, Les Lumières de Lille, 2016 et Éric Denis, *La Wehrmacht de Fall Gelb*, Economica, 2017, p. 164-180.

12. O. Skorzeny, *La Guerre inconnue*, *op. cit*., p. 48.

13. *Ibid*., p. 59.

14. G. Infield, *Skorzeny. Chef des commandos de Hitler*, *op. cit*., p. 3.

15. *Ibid*., p. 33.

16. O. Skorzeny, *La Guerre inconnue*, *op. cit*., p. 63.

17. G. Infield, *Skorzeny. Chef des commandos de Hitler*, *op. cit*., p. 34.

18. O. Skorzeny, *La Guerre inconnue*, *op. cit*., p. 63.

19. *Ibid*., p. 132.

20. S. Smith, *Otto Skorzeny. The Devil's Disciple*, *op. cit*., p. 38.

21. O. Skorzeny, *La Guerre inconnue*, *op. cit*., p. 105-106.

22. Marie Moutier-Bitan, *Les Champs de la Shoah. L'extermination des Juifs en Union soviétique occupée. 1941-1944*, Passés Composés, 2020 et Martin Cüppers, « La participation de la Waffen-SS à la Shoah », *Revue d'histoire de la Shoah*, n° 209, 2018, p. 335-378.

23. G. Infield, *Skorzeny. Chef des commandos de Hitler*, *op. cit*., p. 34-35.

24. O. Skorzeny, *Mes missions secrètes*, *op. cit*., p. 11.

25. S. Smith, *Otto Skorzeny. The Devil's Disciple*, *op. cit*., p. 39.

3
Chef des commandos de la SS

1. O. Skorzeny, *La Guerre inconnue*, *op. cit*., p. 131.

2. *Ibid*., p. 132.

3. S. Smith, *Otto Skorzeny. The Devil's Disciple*, *op. cit*., p. 44.

4. La référence en français est l'ouvrage de Yann Mahé, *Les Commandos du Reich*, Caraktère, 2019.

5. *Ibid*., p. 147 et suivantes.

6. G. Infield, *Skorzeny. Chef des commandos de Hitler*, *op. cit*., p. 37.

7. S. Smith, *Otto Skorzeny. The Devil's Disciple*, *op. cit*., p. 48.

8. G. Infield, *Skorzeny. Chef des commandos de Hitler*, *op. cit*., p. 42.

9. O. Skorzeny, *Mes missions secrètes*, *op. cit*., p. 13.

10. S. Smith, *Otto Skorzeny. The Devil's Disciple*, *op. cit*., p. 46-47.

11. *Ibid*., p. 48-49.

12. *Ibid*., p. 49.

13. O. Skorzeny, *Mes missions secrètes*, *op. cit*., p. 19.

14. Vincent Bernard, « *Kathleen*, *Gertrud*, *Felix*… ces invasions allemandes qui n'ont pas eu lieu », *Ligne de front*, n° 75, Caraktère, 2018, p. 56-58.

15. S. Smith, *Otto Skorzeny. The Devil's Disciple*, *op. cit*., p. 53.

16. G. Infield, *Skorzeny. Chef des commandos de Hitler*, *op. cit*., p. 46.

17. O. Skorzeny, *Mes missions secrètes*, *op. cit*., p. 24-27.

18. O. Skorzeny, *La Guerre inconnue*, *op. cit*., p. 210-211.

19. O. Skorzeny, *Mes missions secrètes*, *op. cit*., p. 30.

20. Y. Mahé, *Les Commandos du Reich*, *op. cit*., p. 147.

21. O. Skorzeny, *Mes missions secrètes*, *op. cit*., p. 17.

22. *Ibid*., p. 36.

23. S. Smith, *Otto Skorzeny. The Devil's Disciple*, *op. cit*., p. 54 ; O. Skorzeny, *Mes missions secrètes*, *op. cit*., p. 33-36.

24. *Ibid*., p. 14.

25. *Ibid*., p. 15.

26. S. Smith, *Otto Skorzeny. The Devil's Disciple*, *op. cit*., p. 55.

4
L’entrée dans la légende : le sauvetage de Mussolini au Gran Sasso

1. O. Skorzeny, *Mes missions secrètes*, *op. cit*., p. 39.

2. *Ibid*.

3. *Ibid*., p. 41.

4. *Ibid*., p. 43.

5. *Ibid*., p. 44.

6. O. Skorzeny, *La Guerre inconnue*, *op. cit*., p. 217.

7. O. Skorzeny, *Mes missions secrètes*, *op. cit*., p. 46.

8. G. Infield, *Skorzeny. Chef des commandos de Hitler*, *op. cit*., p. 50.

9. *Ibid*., p. 51.

10. S. Smith, *Otto Skorzeny. The Devil’s Disciple*, *op. cit*., p. 62.

11. O. Skorzeny, *Mes missions secrètes*, *op. cit*., p. 48.

12. *Ibid*., p. 50-51.

13. G. Infield, *Skorzeny. Chef des commandos de Hitler*, *op. cit*., p. 54.

14. O. Skorzeny, *La Guerre inconnue*, *op. cit*., p. 227.

15. G. Infield, *Skorzeny. Chef des commandos de Hitler*, *op. cit*., p. 56.

16. S. Smith, *Otto Skorzeny. The Devil’s Disciple*, *op. cit*., p. 64.

17. O. Skorzeny, *Mes missions secrètes*, *op. cit*., p. 59.

18. G. Infield, *Skorzeny. Chef des commandos de Hitler*, *op. cit*., p. 55.

19. O. Skorzeny, *La Guerre inconnue*, *op. cit*., p. 228.

20. C’est la version avancée par G. Infield, *Skorzeny. Chef des commandos de Hitler*, *op. cit*., p. 57.

21. S. Smith, *Otto Skorzeny. The Devil’s Disciple*, *op. cit*., p. 65.

22. O. Skorzeny, *La Guerre inconnue*, *op. cit*., p. 233.

23. O. Skorzeny, *Mes missions secrètes*, *op. cit*., p. 65.

24. *Ibid.*, p. 68.

25. *Ibid*., p. 72.

26. M. Vial, *Otto Skorzeny. L'homme le plus dangereux du III^e Reich*, *op. cit*., p. 81.

27. S. Smith, *Otto Skorzeny. The Devil's Disciple*, *op. cit*., p. 67.

28. G. Infield, *Skorzeny. Chef des commandos de Hitler*, *op. cit*., p. 61.

29. O. Skorzeny, *Mes missions secrètes*, *op. cit*., p. 79.

30. *Ibid*., p. 80.

31. S. Smith, *Otto Skorzeny. The Devil's Disciple*, *op. cit*., p. 69.

32. G. Infield, *Skorzeny. Chef des commandos de Hitler*, *op. cit*., p. 63.

33. Pour le récit des événements par Radl : Karl Radl, *Die Blitzbefreiung Mussolinis. Mit Skorzeny am Gran Sasso*, Pour le mérite, 1996.

34. O. Skorzeny, *Mes missions secrètes*, *op. cit*., p. 89.

35. S. Smith, *Otto Skorzeny. The Devil's Disciple*, *op. cit*., p. 71-72.

36. Pour suivre en détail l'opération : Robert Forczyk et Howard Gerrard, *Rescuing Mussolini. Gran Sasso 1943*, Osprey Publishing, 2010 et Karl Fucker, *An der Seite Skorzenys. Jäger im grauen und grünen Rock*, Aula Graz, 2009.

37. Greg Way, *Fallschirmjäger !*, Helion, 2021, p. 188.

38. *Ibid*.

39. O. Skorzeny, *Mes missions secrètes*, *op. cit*., p. 99.

40. *Ibid*., p. 104.

41. *Ibid*., p. 107.

42. O. Skorzeny, *La Guerre inconnue*, *op. cit*., p. 253.

43. *Ibid*., p. 260.

5
Le développement des opérations et des forces spéciales

1. Y. Mahé, *Les Commandos du Reich*, *op. cit*., p. 126-130.

2. O. Skorzeny, *Mes missions secrètes*, *op. cit*., p. 29.

3. S. Smith, *Otto Skorzeny. The Devil's Disciple*, *op. cit*., p. 86.

4. *Ibid*., p. 89.

5. O. Skorzeny, *Mes missions secrètes*, *op. cit*., p. 109.

6. *Ibid*., p. 112.

7. *Ibid*., p. 114.

8. *Ibid*.

9. *Ibid*., p. 118-119.

10. S. Smith, *Otto Skorzeny. The Devil's Disciple*, *op. cit*., p. 89-91.

11. En ligne : encyclopedia.ushmm.org/content/fr/photo/king-christian-x-of-denmark

12. G. Infield, *Skorzeny. Chef des commandos de Hitler*, *op. cit*., p. 78.

13. *Ibid*., p. 79.

14. *Ibid*., p. 79-83.

15. S. Smith, *Otto Skorzeny. The Devil's Disciple*, *op. cit*., p. 92.

16. O. Skorzeny, *Mes missions secrètes*, *op. cit*., p. 147 et suivantes.

17. Pour un fac-similé du rapport de l'opération : Radovic Branislav, *Operation Drvar. A Facsimile of Official Kriegsberichter Reports on the Attack by SS-Fallschirmjäger on Tito's Headquarters May 25, 1944*, Schiffer, 2008.

18. S. Smith, *Otto Skorzeny. The Devil's Disciple*, *op. cit*., p. 96.

19. O. Skorzeny, *Mes missions secrètes*, *op. cit*., p. 150.

20. O. Skorzeny, *La Guerre inconnue*, *op. cit*., p. 204.

21. O. Skorzeny, *Mes missions secrètes*, *op. cit*., p. 151.

22. O. Skorzeny, *La Guerre inconnue*, *op. cit*., p. 179.

23. O. Skorzeny, *Mes missions secrètes*, *op. cit*., p. 128.

24. S. Smith, *Otto Skorzeny. The Devil's Disciple*, *op. cit*., p. 100.

25. O. Skorzeny, *Mes missions secrètes*, *op. cit*., p. 126.

26. *Ibid*., p. 140-141.

27. Gordon Williamson, *German Special Forces of World War II*, Osprey, 2009, p. 60.

28. S. Smith, *Otto Skorzeny. The Devil's Disciple*, *op. cit*., p. 105-106.

29. *Ibid*., p. 106.

30. *Ibid*., p. 108.

31. O. Skorzeny, *Mes missions secrètes*, *op. cit*., p. 134 et suivantes.

32. G. Infield, *Skorzeny. Chef des commandos de Hitler*, *op. cit*., p. 85 et suivantes.

6
L'attentat du 20 juillet 1944

1. O. Skorzeny, *La Guerre inconnue*, *op. cit*., p. 279.

2. Voir à ce sujet Peter Hoffmann, *Stauffenberg. Une histoire de famille, 1905-1944*, Presses de l'université Laval, 2010.

3. S. Smith, *Otto Skorzeny. The Devil's Disciple*, *op. cit*., p. 116.

4. Sur cette journée fatidique, lire P. Hoffmann, *Stauffenberg. Une histoire de famille…*, *op. cit*., p. 323-338.

5. O. Skorzeny, *Mes missions secrètes*, *op. cit*., p. 155.

6. *Ibid*., p. 156.

7. O. Skorzeny, *Mes missions secrètes*, *op. cit*., p. 163-164.

8. S. Smith, *Otto Skorzeny. The Devil's Disciple*, *op. cit*., p. 116.

9. O. Skorzeny, *La Guerre inconnue*, *op. cit*., p. 419-420.

10. O. Skorzeny, *Mes missions secrètes*, *op. cit*., p. 160.

11. G. Infield, *Skorzeny. Chef des commandos de Hitler*, *op. cit*., p. 99.

12. S. Smith, *Otto Skorzeny. The Devil's Disciple*, *op. cit*., p. 119.

13. O. Skorzeny, *La Guerre inconnue*, *op. cit*., p. 277.

14. S. Smith, *Otto Skorzeny. The Devil's Disciple*, *op. cit*., p. 123.

7
Automne 1944 : des opérations d'urgence induites par l'effondrement du front de l'Est

1. O. Skorzeny, *La Guerre inconnue*, *op. cit*., p. 299. Sur la guerre en Finlande, voir Louis Clerc, *La Finlande pendant la Seconde Guerre mondiale*, Perrin, 2023.

2. *Ibid*., p. 150-152.

3. O. Skorzeny, *La Guerre inconnue*, *op. cit*., p. 290.

4. *Ibid*., p. 193.

5. *Ibid*., p. 288.

6. G. Infield, *Skorzeny. Chef des commandos de Hitler*, *op. cit*., p. 112.

7. O. Skorzeny, *La Guerre inconnue*, *op. cit*., p. 296.

8. *Ibid*., p. 295.

9. G. Infield, *Skorzeny. Chef des commandos de Hitler*, *op. cit*., p. 116.

10. O. Skorzeny, *La Guerre inconnue*, *op. cit*., p. 173.

11. S. Smith, *Otto Skorzeny. The Devil's Disciple*, *op. cit*., p. 129-132.

8
Ardennes 1944 : l'opération *Greif*

1. Pour ce chapitre, l'une des sources est un document de la NARA du 12 août 1945 : Interview Skorzeny (ETHINT 12) Oberursel, Allemagne. Le lieutenant Merriam a interrogé Skorzeny, mais il lui a fallu avoir recours aux services d'un traducteur. Son rapport est donc à considérer avec précaution, d'autant que seule une version en anglais nous est parvenue.

2. O. Skorzeny, *La Guerre inconnue*, *op. cit*., p. 216.

3. S. Smith, *Otto Skorzeny. The Devil's Disciple*, *op. cit*., p. 163.

4. O. Skorzeny, *La Guerre inconnue*, *op. cit*., p. 305.

5. S. Smith, *Otto Skorzeny. The Devil's Disciple*, *op. cit*., p. 167.

6. National Archives, Kew, HW 13-45.

7. *Ibid*., p. 171.

8. Jean-Paul Pallud, *La Bataille des Ardennes*, Heimdal, 1985, p. 59.

9. *Ibid*., p. 62.

10. O. Skorzeny, *La Guerre inconnue*, *op. cit*., p. 230.

11. J.-P. Pallud, *La Bataille des Ardennes*, *op. cit.*, p. 107.

12. O. Skorzeny, *La Guerre inconnue*, *op. cit*., p. 312.

13. S. Smith, *Otto Skorzeny. The Devil's Disciple*, *op. cit*., p. 186.

14. Hugues Wenkin, *La Percée allemande. Batailles des Ardennes. Bastogne*, t. I, Weyrich, 2020, p. 140.

15. J.-P. Pallud, *La Bataille des Ardennes*, *op. cit.*, p. 103.

16. O. Skorzeny, *La Guerre inconnue*, *op. cit*., p. 240.

17. J.-P. Pallud, *La Bataille des Ardennes*, *op. cit.*, p. 107.

18. S. Smith, *Otto Skorzeny. The Devil's Disciple*, *op. cit*., p. 184.

19. Kay Summersby, *Eisenhower Was My Boss*, Prentice-Hall, 1948, p. 202-203.

20. O. Skorzeny, *La Guerre inconnue*, *op. cit*., p. 318.

21. S. Smith, *Otto Skorzeny. The Devil's Disciple*, *op. cit*., p. 187.

22. M. Vial, *Otto Skorzeny. L'homme le plus dangereux du III^{e} Reich*, *op. cit*., p. 162.

23. O. Skorzeny, *La Guerre inconnue*, *op. cit*., p. 323.

24. *Ibid*., p. 235.

25. On suivra ici J.-P. Pallud, *La Bataille des Ardennes*, *op. cit.*, p. 114-119.

26. O. Skorzeny, *La Guerre inconnue*, *op. cit*., p. 319-320.

9
Ultimes missions pour un Troisième Reich agonisant

1. S. Smith, *Otto Skorzeny. The Devil's Disciple*, *op. cit*., p. 199.

2. *Ibid*., p. 200.

3. G. Infield, *Skorzeny. Chef des commandos de Hitler*, *op. cit*., p. 150.

4. O. Skorzeny, *La Guerre inconnue*, *op. cit*., p. 379.

5. G. Infield, *Skorzeny. Chef des commandos de Hitler*, *op. cit*., p. 152 ; S. Smith, *Otto Skorzeny. The Devil's Disciple*, *op. cit*., p. 209.

6. Helmut Blocksdorf, *Hitler's secret commandos. Operations of the K-Verbände*, Pen and Sword, 2008.

7. O. Skorzeny, *La Guerre inconnue*, *op. cit*., p. 186.

8. F. Kersaudy et Y. Kadari, *Les Derniers Secrets du III^e Reich*, Perrin, « Tempus », 2019, p. 205.

9. S. Smith, *Otto Skorzeny. The Devil's Disciple*, *op. cit*., p. 226.

10. O. Skorzeny, *La Guerre inconnue*, *op. cit*., p. 196.

11. F. Kersaudy et Y. Kadari, *Les Derniers Secrets du III^e Reich*, *op. cit*., p. 138.

12. Mémorandum sur les plans de résistance nazis. OSS German Section, n^o 2-290 (USAAISC), cité par G. Infield, *Skorzeny. Chef des commandos de Hitler*, *op. cit*., p. 162.

13. Nous suivrons ici S. Smith, *Otto Skorzeny. The Devil's Disciple*, *op. cit*., p. 221 et suivantes.

14. O. Skorzeny, *La Guerre inconnue*, *op. cit*., p. 383.

15. S. Smith, *Otto Skorzeny. The Devil's Disciple*, *op. cit*., p. 229-231.

16. O. Skorzeny, *La Guerre inconnue*, *op. cit*., p. 386.

17. G. Infield, *Skorzeny. Chef des commandos de Hitler*, *op. cit*., p. 142 et suivantes.

18. O. Skorzeny, *La Guerre inconnue*, *op. cit*., p. 389.

19. *Ibid*., p. 390.

20. *Ibid*., p. 391.

21. *Ibid*., p. 394.

10
Skorzeny face à la justice militaire américaine

1. S. Smith, *Otto Skorzeny. The Devil's Disciple*, *op. cit*., p. 248-254.

2. O. Skorzeny, *La Guerre inconnue*, *op. cit*., p. 314.

3. G. Infield, *Skorzeny. Chef des commandos de Hitler*, *op. cit*., p. 199.

4. S. Smith, *Otto Skorzeny. The Devil's Disciple*, *op. cit*., p. 254.

5. *Ibid*., p. 257.

11
Un asile doré en Espagne

1. S. Smith, *Otto Skorzeny. The Devil's Disciple*, *op. cit*., p. 263.

2. *Ibid*., p. 264 ; O. Skorzeny, *La Guerre inconnue*, *op. cit*., p. 381.

3. En ligne : www.lemonde.fr/archives/article/1950/04/07/revue-de-la-presse-parisienne_2044693_1819218.html

4. Mais certainement pas pour enquêter sur le PCF comme le suggère G. Infield, *Skorzeny. Chef des commandos de Hitler*, *op. cit*., p. 224.

5. Vyvyan Kinross, *Nazis on the Nile. The German Military Advisers in Égypt. 1949-1967*, Nomad Publishing, 2022, p. 32.

6. Lire à ce propos David Messenger, *Hunting Nazis in Franco's Spain*, Lousiana State University Press, 2014 et José Manuel Costero, *Nazis en la Costa del Sol*, Almuzara, 2021.

7. O. Skorzeny, *La Guerre inconnue*, *op. cit*., p. 406.

8. Major Bisck, rapport du renseignement de l'US Air Force sur Otto Skorzeny. Doc. 346 (USAISC). Cité par G. Infield, *Skorzeny. Chef des commandos de Hitler*, *op. cit*., p. 238.

9. Voir ce qui est avancé par G. Infield, *ibid.*, p. 234-235.

10. S. Smith, *Otto Skorzeny. The Devil's Disciple*, *op. cit*., p. 270.

11. G. Infield, *Skorzeny. Chef des commandos de Hitler*, *op. cit*., p. 263.

12. Gerald Steinacher, *Les Nazis en fuite. Croix-Rouge, Vatican, CIA*, Perrin, « Tempus », 2018, p. 18.

13. Pour tout ce qui suit, on se base sur l'ouvrage de G. Steinhacher, *Les Nazis en fuite…*, *op. cit.*

14. *Ibid*., p. 19.

15. S. Smith, *Otto Skorzeny. The Devil's Disciple*, *op. cit*., p. 288.

16. Lire Hugues Wenkin, *De la Terre à la Lune. Histoire des armes secrètes d'Hitler*, Weyrich, 2019.

17. Voir notamment V. Kinross, *Nazis on the Nile…*, *op. cit*., p. 41.

18. G. Infield, *Skorzeny. Chef des commandos de Hitler*, *op. cit*., p. 253 et suivantes.

19. *Le Monde juif*, 1960/1961, n° 20 (87), p. 22-26.

20. S. Smith, *Otto Skorzeny. The Devil's Disciple*, *op. cit*., p. 262.

21. *Ibid*., p. 279.

22. G. Steinacher, *Les Nazis en fuite…*, *op. cit*., p. 423.

23. S. Smith, *Otto Skorzeny. The Devil's Disciple*, *op. cit*., p. 286-287.

24. *Ibid*., p. 309.

25. G. Infield, *Skorzeny. Chef des commandos de Hitler*, *op. cit*., p. 243-244.

26. Déporté de Compiègne dans le convoi du 28 avril 1943. Collectif, *Livre-Mémorial des déportés de France arrêtés par mesure de répression et dans certains cas par mesure de persécution, 1940-1945*, FMD, Tirésias, 2004.

27. S. Smith, *Otto Skorzeny. The Devil's Disciple*, *op. cit*., p. 306-308.

28. O. Skorzeny, *La Guerre inconnue*, *op. cit*., p. 413.

29. S. Smith, *Otto Skorzeny. The Devil's Disciple*, *op. cit*., p. 284.

30. *Ibid*., p. 303.

31. *Ibid*., p. 304.

32. O. Skorzeny, *La Guerre inconnue*, *op. cit*., p. 410.

33. *Ibid*., p. 413.

34. S. Smith, *Otto Skorzeny. The Devil's Disciple*, *op. cit*., p. 298.

35. G. Infield, *Skorzeny. Chef des commandos de Hitler*, *op. cit*., p. 265 et suivantes.

36. *Ibid*., p. 327-328.

12
Aventures égyptiennes

1. *Ibid*., p. 288.

2. Benoît Rondeau, *Afrikakorps. L'armée de Rommel*, Tallandier, 2013, p. 427.

3. S. Smith, *Otto Skorzeny. The Devil's Disciple*, *op. cit*., p. 289.

4. V. Kinross, *Nazis on the Nile…*, *op. cit*., p. 15.

5. Roger Howard, *Operation Damocles. Israel Secret War Against Hitler's Scientists. 1951-1967*, Pegasus Books, 2013, p. 28.

6. V. Kinross, *Nazis on the Nile…*, *op. cit*., p. 34-35.

7. R. Howard, *Operation Damocles…*, *op. cit*., p. 25.

8. V. Kinross, *Nazis on the Nile…*, *op. cit*., p. 106.

9. G. Infield, *Skorzeny. Chef des commandos de Hitler*, *op. cit*., p. 296.

10. S. Smith, *Otto Skorzeny. The Devil's Disciple*, *op. cit*., p. 290.

11. O. Skorzeny, *La Guerre inconnue*, *op. cit*., p. 407.

12. *Ibid*., p. 408-409.

13. R. Howard, *Operation Damocles…*, *op. cit*., p. 8.

14. *Ibid*., p. 1 et suivantes.

15. *Ibid*., p. 136-137.

16. Gordon Thomas, *Histoire secrète du Mossad de 1951 à nos jours*, Nouveau Monde, 2006, p. 93.

17. V. Kinross, *Nazis on the Nile…*, *op. cit*., p. 44.

18. R. Howard, *Operation Damocles…*, *op. cit*., p. 184.

19. En ligne : www.haaretz.com/jewish/holocaust-remembrance- day/2016-03-27/ty-article/the-strange-case-of-a-nazi-who-became-a-mossad-hitman/0000017f-df03-df9c-a17f-ff1b3c520000

20. S. Smith, *Otto Skorzeny. The Devil's Disciple*, *op. cit*., p. 312.

21. R. Howard, *Operation Damocles…*, *op. cit*., p. 184.

22. O. Skorzeny, *La Guerre inconnue*, *op. cit*., p. 413.

23. *Ibid*., p. 420.

Épilogue
Les dernières années

1. S. Smith, *Otto Skorzeny. The Devil's Disciple*, *op. cit*., p. 301.
2. *Ibid*., p. 314.
3. O. Skorzeny, *La Guerre inconnue*, p. 17.
4. J. Mabire, *Skorzeny. « L'homme le plus dangereux d'Europe »*, *op. cit*., p. 332.

Sources et orientation bibliographique

Sources primaires

Document de la NARA du 12 août 1945 : Interview Skorzeny (ETHINT 12) Oberursel, Allemagne.

Sites Internet

encyclopedia.ushmm.org/fr (encyclopédie du Mémorial de la Shoah)

www.haaretz.com

www.lemonde.fr

Ouvrages

BENDER, Roger, TAYLOR, Hugh, *Uniforms, Organization and History of the Waffen SS*, vol. 1 à 3, Bender, 1971-1972.

BLOCKSDORF, Helmut, *Hitler's Secret Commandos. Operations of the K-Verbände*, Pen and Sword, 2008.

CLERC, Louis, *La Finlande pendant la Seconde Guerre mondiale*, Perrin, 2023.

Collectif, *Livre-Mémorial des déportés de France arrêtés par mesure de répression et dans certains cas par mesure de persécution, 1940-1945*, FMD, Tirésias, 2004.

COSTERO, José Manuel, *Nazis en la Costa del Sol*, Almuzara, 2021.

DENIS, Éric, *La Wehrmacht de Fall Gelb*, Economica, 2017.

DUHEM, Jacqueline, *Crimes et criminels de guerre allemands dans le Nord-Pas-de-Calais*, Les Lumières de Lille, 2016.

FORCZYK, Robert, GERRARD, Howard, *Rescuing Mussolini. Gran Sasso 1943*, Osprey Publishing, 2010.

FUCKER, Karl, *An der Seite Skorzenys. Jäger im grauen und grünen Rock*, Aula Graz, 2009.

GANIS, Ralph, *The Skorzeny Papers. Evidence for the Plot to Kill JFK*, Hot Books, 2018.

GONZALEZ, Oscar, *Freeing Mussolini. Dismantling the Skorzeny Myth in the Gran Sasso Raid*, Pen and Sword, 2018.

HOFFMANN, Peter, *Stauffenberg. Une histoire de famille, 1905-1944*, Presses de l'université Laval, 2010.

HOWARD, Roger, *Operation Damocles. Israel Secret War Against Hitler's Scientists. 1951-1967*, Pegasus Books, 2013.

INFIELD, Glenn, *Skorzeny. Chef des commandos de Hitler*, Perrin, 2012.

KERSAUDY, François, KADARI, Yannis, *Les Derniers Secrets du III^e^ Reich*, Perrin, « Tempus », 2019.

KINROSS, Vyvyan, *Nazis on the Nile. The German Military Advisers in Egypt. 1949-1967*, Nomad Publishing, 2022.

LELEU, Jean-Luc, *La Waffen-SS. Soldats politiques en guerre*, Perrin, 2007.

LOPEZ, Oscar, *Fallschirmjäger. Storming the Gran Sasso : The Liberation of Mussolini, 12 September*, AF Editions, 2008.

MABIRE, Jean, *Skorzeny. « L'homme le plus dangereux d'Europe »*, Jacques Grancher, 1990.

MAHÉ, Yann, *Les Commandos du Reich*, Caraktère, 2019.

MESSENGER, David, *Hunting Nazis in Franco's Spain*, Lousiana State University Press, 2014.

MOUTIER-BITAN, Marie, *Les Champs de la Shoah. L'extermination des Juifs en Union soviétique occupée. 1941-1944*, Passés Composés,

2020.

PALLUD, Jean-Paul, *La Bataille des Ardennes*, Heimdal, 1985.

—, *Ardennes 1944. Peiper and Skorzeny*, Osprey, 1987.

RADL, Karl, *Die Blitzbefreiung Mussolinis. Mit Skorzeny am Gran Sasso*, Pour le mérite, 1996.

RADOVIC, Branislav, *Operation Drvar. A Facsimile of Official Kriegsberichter Reports on the Attack by SS-Fallschirmjäger on Tito's Headquarters May 25, 1944*, Schiffer, 2008.

RONDEAU, Benoît, *Afrikakorps. L'armée de Rommel*, Tallandier, 2013.

—, *Être soldat de Hitler*, Perrin, 2019.

SKORZENY, Otto, *Mes missions secrètes*, Flammarion, 1950.

—, *La Guerre inconnue*, Albin Michel, 1975.

—, *My Commando Operations*, Schiffer, 1995.

—, *Mes missions secrètes*, Nouveau Monde, 2016.

SMITH, Stuart, *Otto Skorzeny. The Devil's Disciple*, Osprey, 2018.

STEINACHER, Gerald, *Les Nazis en fuite. Croix-Rouge, Vatican, CIA*, Perrin, « Tempus », 2018.

STUDENT, Kurt, GÖTZEL, Hermann, *Generaloberst Kurt Student und seine Fallschirmjäger*, Podzun-Pallas, 1980.

SUMMERSBY, Kay, *Eisenhower Was My Boss*, Prentice-Hall, 1948.

THOMAS, Gordon, *Histoire secrète du Mossad de 1951 à nos jours*, Nouveau Monde, 2006.

VIAL, Michel, *Otto Skorzeny. L'homme le plus dangereux du III^e^ Reich*, Histoire & Collection, 2018.

WAY, Greg, *Fallschirmjäger !*, Helion, 2021.

WENKIN, Hugues, *De la Terre à la Lune. Histoire des armes secrêtes d'Hitler*, Weyrich, 2019.

—, *La Percée allemande. Batailles des Ardennes. Bastogne*, t. I, Weyrich, 2020.

WILLIAMSON, Gordon, *German Special Forces of World War II*, Osprey, 2009.

WITTING, Charles, *Skorzeny. The Most Dangerous Man in Europe*, Pen and Sword, 1998.

Périodiques

BERNARD, Vincent, « *Kathleen*, *Gertrud*, *Felix*… ces invasions allemandes qui n'ont pas eu lieu », *Ligne de front*, n° 75, Caraktère, 2018.

CÜPPERS, Martin, « La participation de la Waffen-SS à la Shoah », *Revue d'histoire de la Shoah*, n° 209, 2018.

Le Monde juif, 1960/61, n° 20 (87), Éditions du Centre de documentation juive contemporaine.

Index

Adenauer, Konrad 306, 310, 319, 334

Afrique 49, 54, 105, 321, 324

Ahituv, Avraham 342

Albers, Karl 285-286

Allemagne 11, 14-15, 18, 20, 25-26, 35, 40, 50, 59, 68-69, 74, 76, 86, 93, 121, 139, 148, 150-151, 160, 167, 172, 177, 191, 232, 235, 241, 264-265, 282, 297, 299-301, 304, 306-307, 309-313, 315, 317, 319-320, 323, 329-330, 341-342, 348-349

Ardennes 7, 156, 200, 203, 214, 220, 224-225, 237-238, 241-242, 244, 269, 272, 279, 311

Bach-Zelewski, Erich von dem 178-179, 186

Badoglio, Pietro 69, 71, 78, 86-88, 92, 99-101

Bavière 20, 191, 253, 263, 295, 307

Behr, von (capitaine) 204, 217, 224, 235, 244, 273, 276, 278

Belgique 53, 167

Ben Bella, Ahmed 321

Benesch (commandant) 135

Berlin 20-22, 30, 49, 70, 76, 82, 84, 96, 127, 129, 143, 151-152, 155, 161, 214, 241, 243, 246, 251, 253, 269, 284, 286, 312, 319

Bertaux, Pierre 296

Besekow, Arno 59, 64

Bieck (major) 310-311, 313
Biélorussie 172, 175
Bock, Fedor von (maréchal) 40
Bolbrinker, Ernst (général) 155-156
Borghese, Junio Valerio (prince) 140
Bormann, Martin 246, 263, 300, 326-327
Braumbach, Werner 148
Braun, Eva 203, 253
Braun, Wernher von 306
Canaris, Wilhelm (amiral) 34, 52, 64-65, 92, 124, 129, 132, 163-164, 298
Castro, Fidel 321
Churchill, Randolph 134, 137-138
Churchill, Winston 120, 125, 238, 322, 348
Croatie 167
Danemark 130-131, 167, 272, 282
Degrelle, Léon 308, 346
Dietrich, Josef « Sepp » (général SS) 28-29, 201, 212, 230
Dollfuss, Engelbert 20
Dönitz, Karl (amiral) 93, 143, 265, 270, 280
Durst (lieutenant-colonel) 274, 276, 278, 280
Édouard VIII (duc de Windsor) 125
Égypte 63, 314, 328-335, 337, 339-342, 346
Eichmann, Adolf 176, 304, 340, 342
Eicke, Theodor (général SS) 31-33
Eisenhower, Dwight David (général) 216, 222, 224, 242, 256, 269, 312
Eismann, Hans-Georg 243

Fahrmbacher, Wilhelm (général) 333-334
Farouk Ier (roi d'Égypte) 328, 330-331
Fazdollah, Mohammed 67
Flöter, Kurt 247
France 26, 40, 49, 54, 107, 126, 167, 175, 225, 291-292, 295-297, 311, 318, 329
Franco, Francisco 297, 308-309, 327, 346
Fromm, Friedrich (général) 151-153, 159
Funk, Walter 264
Gardner (colonel) 274
Gehlen, Reinhard (général) 193, 197, 264, 306-307, 312-313, 338, 340-341
Geschke 177-178
Girg, Walter 172-174, 241
Globocnik, Odilo 22
Goebbels, Josef 8, 19, 156, 158, 245, 257, 313, 319, 331
Göring, Hermann (maréchal) 11, 26, 93, 119-120, 158, 212, 246, 250, 263, 316, 332
Göttsch, Werner 57
Gräfe, Heinz 67
Grafenwöhr 203, 207-208, 211, 221, 237
Guderian, Heinz (général) 156, 175, 270, 307, 313
Gueli, Giuseppe 96, 111-112, 121
Günsche, Otto 73, 80
Hardieck, Wilhelm Friedrich 203, 213-215, 228
Harel, Isser 340-341
Hausser, Paul (général SS) 28-29, 31, 34, 307
Heydrich, Reinhard 52, 57

Heye, Hellmuth (vice-amiral) 141, 144

Himmler, Heinrich 11, 17, 27-29, 33, 52, 56-57, 65-66, 79-80, 85-86, 93, 119, 125, 131, 141, 144-145, 148-149, 162-163, 169-171, 173-174, 176, 178, 243, 247-252, 254-255, 257, 261, 265, 302, 309, 332, 348

Hitler, Adolf 7-12, 17-21, 23-24, 26-29, 31, 36, 39, 41, 49, 52, 54-56, 62, 69-70, 72-78, 80, 82, 84, 86-87, 92-94, 100-101, 107, 113, 116, 119-121, 124-128, 130-133, 139, 143, 145-147, 150-154, 156, 159-160, 162-164, 175-179, 186, 190, 193, 196, 198-203, 214-216, 229, 240, 243, 247, 250, 252-253, 256-258, 265, 269-270, 272, 277, 281-283, 286-287, 291-292, 294-295, 300, 305, 307, 309, 312-314, 318-319, 321-322, 325-326, 332, 339, 341, 345, 347-348

Horthy, Miklós 11, 176-177, 180-185, 188, 190-191

Höttl, Wilhelm 57, 177, 307

Hudel, Alois 303

Hunke, Werner 59, 155, 186, 244, 246, 262, 275

Italie 19, 75-78, 80-81, 83-84, 94, 99, 132, 134, 137, 141-142, 164, 167, 175, 180, 190, 266, 290, 301, 346

Jodl, Alfred 93, 143, 162, 175-176, 201-202, 206, 251-253, 259

Johnen, Wilhelm 132

Jüttner, Hans 39, 51-52, 155, 162

Kadhafi, Mouammar 346

Kaltenbrunner, Ernst 17, 19, 21-22, 53, 56-58, 105, 120, 132-133, 149, 158-159, 163-165, 169, 178, 238, 257, 261-265, 269-270

Kappler, Herbert 85, 87, 96

Keitel, Wilhelm 93, 119, 176, 201

Kennedy, John Fitzgerald 12, 339

Kesselring, Albert (maréchal) 77, 83-84, 86, 100

Knolle (colonel) 61

Koch, Erich 167

Königsberg 247-248
Krebs, Hans 200
Lange (capitaine) 145
Langguth, Gerhard 85, 98-99, 109
Lucht, Herbert 320
Lüthje, Ilse 8, 295-298, 324, 342
Mackensen, Hans von 77
Malmédy 200, 217, 219, 225, 229-230, 232, 234-236, 273-274, 277
Mändel, Hans 118
Mertins, Gerhard 314, 333
Messerschmitt, Willy 132-133, 299, 310, 315, 333, 343
Miklas, Wilhelm 23-24
Milch (pilote) 147-148
Milius, Siegfried 166, 247
Montini, Giovanni Battista (cardinal) 303, 309-310
Mors (commandant) 101, 104-106, 110, 114-116
Mosley, Oswald 308
Moyen-Orient 39, 139, 318, 328-329
Mussolini, Benito 7, 11, 18-20, 36, 69, 71, 76-78, 80, 83-90, 92, 95-97, 100, 102-106, 109, 112-123, 132, 135-136, 179, 189, 251, 269, 274, 302, 308-309, 314, 322-323, 326, 348
Naumann, Werner 319-320
Neguib (général) 331, 336
Oberg, Karl 126-128
Oster, Hans 52
Palestine 68, 304, 328, 332
Paris 126, 130, 152, 216, 225, 281, 291, 293, 347

Pasquier, Paul 317
Pays-Bas 32, 53, 167, 244
Peres, Shimon 339
Perón, Evita 326-327
Perón, Juan 325-327
Pétain, Philippe (maréchal) 7, 35, 126-127, 129
Pie XII (pape) 302
Pologne 26, 32, 38, 40, 53, 167, 170, 241
Priebke, Erich 96
Radl, Karl 8, 58, 66, 70, 80-82, 84, 87, 94, 97-98, 103-104, 109, 111, 114, 121, 154, 167, 180, 244, 258, 261-263, 267-268, 270, 275, 283, 296, 348
Rauff, Walter 332
Reitsch, Hanna 145, 147, 287
Remer, Otto 158-160, 317, 320, 334
Rendulic, Lothar (général) 134-137, 265
Ribbentrop, Joachim von 93, 176, 178, 263
Riefenstahl, Leni 21
Rome 18, 69, 76-78, 81, 83-86, 91-92, 95, 100-101, 104, 111, 115, 118, 135, 303
Rommel, Erwin (maréchal) 8, 32, 63, 78, 88, 143, 306, 332
Roosevelt, Franklin Delano 125
Rosenfeld (colonel) 274-275, 277-278, 281-282
Roumanie 14, 36, 167, 171-173, 177
Royaume-Uni 26, 318, 322, 329
Rudel, Hans-Ulrich 292, 310, 313-314, 320, 347
Rumohr, Jochen 41, 46, 192
Russie 38, 43-44, 66, 167, 321

Schacht, Hjalmar 296, 308, 315, 323

Schellenberg, Walter 56-57, 60, 62, 64, 66, 79, 84, 125, 132-133, 145, 149, 154-155, 163-165, 258, 265, 284, 309

Scherf (capitaine) 213-214, 227, 231-232, 273

Scherhorn (lieutenant-colonel) 192-196

Schirach, Baldur von 260, 270

Schörner, Ferdinand (maréchal) 258

Schreiber, Margareta 19

Schreiber, Walter 171, 252-253

Schuschnigg, Kurt von 21-22

Schwerdt, Otto 111, 113, 131, 282

Seyss-Inquart, Arthur 22-24

Skorzeny, Emmi (née Linhart) 24, 286, 295

Skorzeny, Waltraut 25

Slovaquie 167

Soleti, Fernando (général) 104, 107-109, 111, 113

Staline, Joseph 39, 125, 144, 170, 182, 196

Stalingrad 49, 176

Stauffenberg, Klaus von (colonel) 11, 151-153, 158, 161-162, 165, 348

Steiner, Felix (général) 13, 28, 291, 348

Stielau, Lothar 209, 216

Stirling, David 63, 198, 319

Student, Kurt (général) 77-81, 83-85, 93, 96-98, 100-105, 107-109, 115, 157-158, 179, 314

Suez 139, 330, 332, 344

Suisse 315

Tito (Josip Broz, dit) 7, 133-138, 154, 182-183

Tunisie 49, 53, 151

Ukraine 134, 169-170, 332

Union soviétique (URSS) 18, 36, 39, 54, 172, 185, 256, 264, 285, 294, 307, 312, 333

Veesenmayer, Edmund 178, 190

Victor-Emmanuel III (roi d'Italie) 69, 71, 101

Vienne 13, 15, 17, 19, 21, 24, 36, 57, 118-119, 142, 154, 173, 179, 183, 187, 252, 259, 322, 347

Voss, Fritz 332, 334

Waneck, Wilhelm 57, 138, 173

Warger, Robert 89-90, 93

Weichs, Maximilian von (maréchal) 134, 136

Weiss, Bruno 22-23

Weiss, Walter 241

Westphal, Siegfried 200, 202, 207

Widmann, Albert 316-317

Wiesenthal, Simon 300

Wimmel (capitaine) 171, 252

Winkelmann, Otto 178, 181, 190, 261

Witzel, Dietrich (dit Kirn) 170

Wolff, Otto 299, 324

Wulf (lieutenant) 213-214

Yeo-Thomas, Forest 280-281, 296

Yougoslavie 36-37, 51, 133, 138

Suivez toute l'actualité des Éditions Perrin sur
www.editions-perrin.fr

PERRIN

Nous suivre sur